

Le roman d'un séminariste, nouvelles études de moeurs contemporaines par René D. ...





LE ROMAN

D'UN

SÉMINARISTE

PAR

RENÉ D.....

Là où est le mal, c'est la vérité qui manque (ACAD. DE CAEN.)
Aussi faut-il appeler un chat, un *chat*

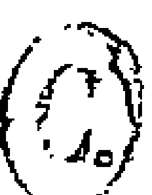
PARIS
A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR
70 BIS, RUE BONAPARTE, 70 BIS

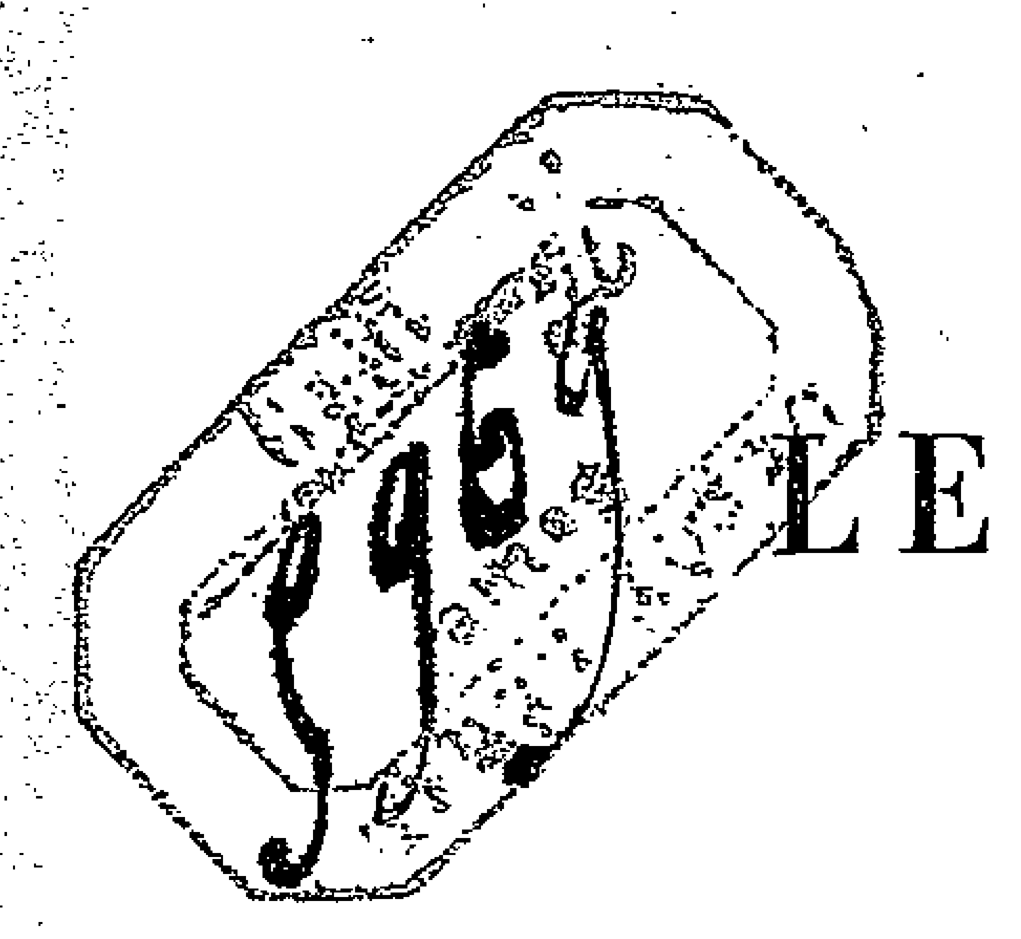
1869



LE ROMAN D'UN SÉMINARISTE

PARIS. — IMPRIMERIE A.-E. ROCHETTE
72-80, boulevard Montparnasse, 72-80





LE ROMAN

D'UN

SÉMINARISTE

NOUVELLES ÉTUDES DE MŒURS CONTEMPORAINES



PAR

RENÉ D.....

Là où est le mal, c'est la vérité qui manque. (ACAD. DE CAEN.)

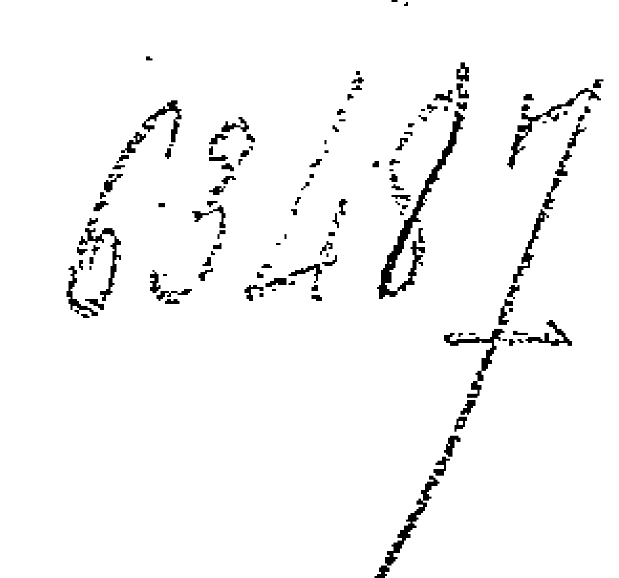
Aussi faut-il appeler un chat, un *chat*.

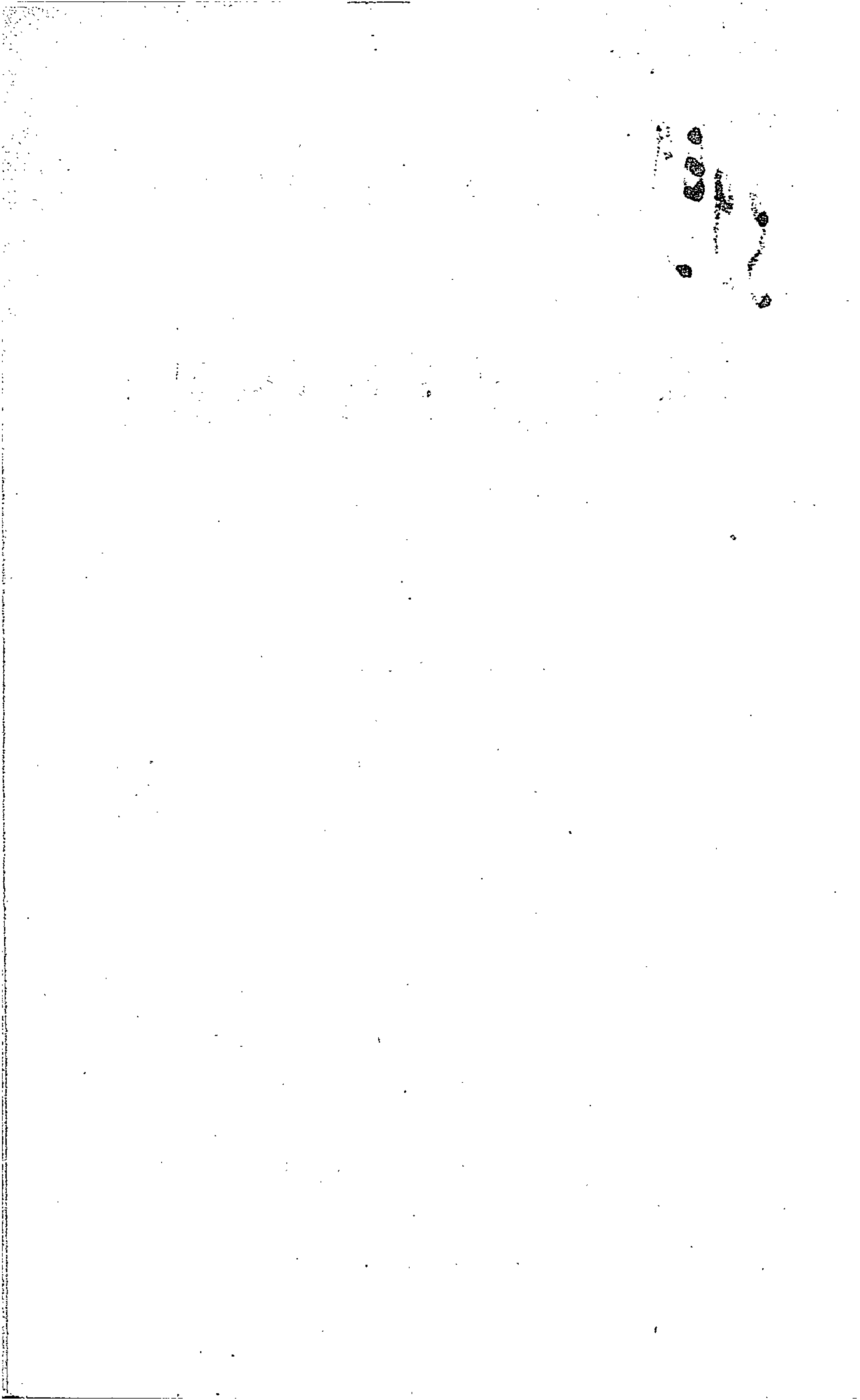
PARIS

A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR

70 BIS, RUE BONAPARTE, 70 BIS

1869





AU PUBLIC

Comment l'humble enfant du fossoyeur et de l'ouvrier des campagnes devient prêtre ; ce qu'il souffre du doute et de l'amour, lors de la crise physique et intellectuelle que tout jeune homme subit, quand principalement il est plus longtemps resté vierge d'esprit et de corps : voilà en quelques mots ce qui est décrit et dramatisé dans cette correspondance jusqu'ici inédite. En face de cette âme jeune et crédule jusqu'au mysticisme, vous trouverez l'effrayant contraste d'un monstre de la trempe de Mingrat et de Contrafatto ; puis à ce groupe sombre se rattachera, comme un phare dans la nuit, le jeune homme élevé à l'école du bon sens, de la poésie, de la liberté, de la raison pure de dogmes, et qui rencontre l'idéal de l'épouse qu'il cherche dans une belle et jeune Américaine, dont la vie sera, nous l'espérons, un modèle pour les filles, mais dont le nom actuel doit rester un secret pour les femmes.

De plus, en dépouillant les lettres de ces infortunés jeunes gens, il nous a paru qu'elles réfutaient de la façon la plus intelligible et peut-être détruisaient de fond en comble ce vieux tas de préjugés sociaux à masse informe et lézardée, où le peuple français cherche encore un abri trompeur et où il s'endort par habitude, sans se douter de la mort lente qu'il y respire et de l'anéantissement brutal qui le menace, alors pourtant qu'il serait si facile de donner un large coup d'épaule pour joncher le sol de ces vieux débris de civilisation de commande et en disperser aux quatre vents du ciel l'insolente poussière.

C'est cette dernière et unique pensée qui nous a complétement décidé à publier ce livre.

Nous ne saurions en effet trop réagir contre les audaces des Puissances de ce monde : par là nous contribuerons tous à faire disparaître à jamais de notre horizon politique cette vieille formule du plus effroyable despotisme que l'on connaisse, « *le Trône et l'Autel,* » qui a failli être un article

de loi et un dogme, et qu'il faut définitivement remplacer par les mots plus sérieux de « *Patrie et Liberté.* »

Toutefois, ce que chacun peut savoir et ce que personne ne doit oublier, c'est ceci : la Société est un édifice essentiellement perfectible quant à son dôme, quant à ses fenêtres et quant à ses portes, mais qui repose sur deux vastes et inébranlables colonnes : la famille et la propriété. L'air pur qui vivifie cet édifice ou ce labyrinthe, la lumière éclatante qui seule le fait resplendir, c'est la liberté, laquelle a son indestructible foyer dans l'ordre.

RENÉ D.

Paris, 13 juin 1869.

LE

Roman d'un Séminariste

LETTRE I

Décembre 185...

Je vous dirai, mon cher père, que je suis parfaitement installé au Petit Séminaire. On y est assez bien nourri : nous avons toujours deux plats et un dessert; sauf le matin où l'on ne nous donne que du pain et de l'eau. Le potage est parfois, aux grands repas du jour, excellent. Je mangeais déjà bien : maintenant et ici, je dirai presque que je dévore. Nous nous levons le matin à 5 heures et nous nous couchons, le soir, à 9 heures Quoique ce soit très-dur, je m'y habitue peu à peu. Le préfet de discipline de la 2me division nous tolère le chocolat et les confitures. Il les aime lui-même beaucoup; quelques dames

d'O*** lui en apportent de délicieuses, dit-on, et son prie-Dieu en est bourré.

Mon étonnement a été grand quand j'appris ce que M. le curé a marqué dans sa lettre à M. Louis : que la fièvre typhoïde régnait à Verrières et qu'une sœur et la domestique de la pension avaient été frappées à mort. Il paraît aussi que le nombre des jeunes pensionnaires rentrées n'est que de treize, dont quelques anglaises et américaines. Ce doit être une grande peine pour M. le curé qui, après s'être donné tant de mal, voit toutes ses espérances frustrées.

Hier, samedi, il est tombé de la neige. Le froid est glacial. Des engelures aux mains me font cruellement souffrir. Quel méchant contraste vient de se présenter à mon esprit ! Voici que tout à coup je me rappelle ce soir où nous étions, mon frère et moi, avec vous qui attendiez, le fusil à l'épaule, les lapins du Bois-Clair. J'aurais bien désiré et je désirerais bien aller à Verrières au premier de l'an ; même je me proposais de demander un prolongement de vacances qui, je pense, m'aurait été accordé, puisque je ne sors jamais. Mais ayant vu que je contrariais profondément Joanni qui vous envoie aussi une lettre à ce sujet, j'ai pensé que je ferais bien, si toutefois vous le vouliez, d'aller à Blois chez Mme Hermon.

Adieu, mon cher père. Adieu, mon frère. Comme le cœur saigne par moments d'être séparé de ceux qu'on aime. Une larme vient de me jaillir aux yeux. Encore une fois, adieu.

Votre fils,

EPHREM.

LETTRE II

D'Ephrem à son père

8 Janvier 1859.

Me voilà revenu de Blois où j'ai passé cinq jours au lieu de quatre, Mgr F.... nous ayant gracieusement octroyé un jour de congé en plus. Que de choses n'ai-je pas à vous dire au commencement de cette année qui, je l'espère, sera pour vous une année de bonheur et de joies. Mais je veux, avec les souhaits que je fais pour votre félicité présente et future, vous raconter mes impressions de voyage à l'antique ville de Blois.

Jeudi soir, nous partions de Mici, à 6 heures, pendant la séance académique où j'ai eu l'honneur de lire un devoir et d'être reçu candidat par Monseigneur l'évêque de Gand, lequel accompagnait l'évêque d'O***. Nous arrivions à 8 heures et demie chez Mme Hermon.

Le dimanche, 2 janvier, nous nous rendîmes au château situé, comme vous le savez peut-être, sur une petite colline, au levant, et d'où la vue embrasse au loin, à l'est, jusqu'à Chambord dont les pittores-

ques cheminées forcent le regard à s'abaisser et s'arrêter. Après avoir visité le musée, qui n'a rien de remarquable, on nous mena dans les appartements du château. C'est d'abord une immense salle, dont la cheminée toute couverte de sculptures au chiffre de la reine Catherine de Médicis a bien cinq ou six pieds de large sur huit de hauteur. Là se tenaient les gardes de la reine. Plus loin, en face, une autre salle qui servait aux gardes du roi. A gauche, le salon de Catherine : le parquet, car on jurerait un parquet, est en petits carreaux blancs et jaunes aux nuances les plus diverses. Une magnifique salamandre est ciselée sur la colossale cheminée de ce salon. Comme les réflexions se pressent en fixant cet âtre vide et ces grands chenêts luisants ! S'ils pouvaient dire ce qu'ils ont vu de pensées sanglantes venir plisser et assombrir le front royal de cette femme ; ce qu'ils lui ont entendu compter de cadavres en tisonnant son feu, le tout entremêlé d'astrologie, chiromancie, nécromancie et de doux petits rêves d'amour ; s'ils pouvaient nous le dire ! Mais sans doute que ces maudits chenêts, chambranles dorés, symboliques salamandres ne causent et ne se mettent en branle pour la farandole qu'à l'heure de minuit : car je suis longtemps resté devant eux, l'œil fixe, l'oreille tendue, et ils ne m'ont rien dit. Viennent ensuite la chambre à coucher et enfin le magnifique oratoire de la reine, tout d'or et orné de dessins merveilleux. Car elle priait, la pieuse Catherine ! elle priait Dieu de ne point émousser la pointe de ses poignards ni altérer la quintessenciée vertu de ses poisons. J'oubliais de vous dire que, dans la chambre à coucher, l'on voit,

sur la droite, la croisée par où Catherine de Médicis tenta de s'échapper au moyen d'une échelle de corde que lui avait fournie un des grands de la cour : Henri III, son fils, lui avait donné le château de Blois pour prison. Dans cette même pièce, à gauche, au fond d'une espèce d'alcôve creusée dans le mur, mourut cette même Catherine. On approche de ce lit comme d'un trou de vipère. Puis le concierge du château nous fit passer dans les appartements de l'étage supérieur, où le roi de France habita. C'est d'abord la chambre du conseil où se réunirent les États-Généraux ; puis le cabinet du roi lui-même. Les murs splendidement décorés ne sont d'un bout à l'autre que des armoires secrètes, de telle sorte qu'en pesant légèrement sur une serrure cachée dans la boiserie, chaque côté s'ouvrait en deux parties. Il faut avouer que, lorsqu'on a envie de faire le bien, l'on ne prend pas tant de précautions et d'armoires secrètes. Nous arrivons à la chambre du prince où vint expirer le duc de Guise, après avoir été percé de coups de poignards par les assassins qui l'avaient accompagné jusqu'à une petite pièce située en face du lit de Henri III; tout-à-fait dans le fond est une cellule où le roi avait fait enfermer deux moines afin d'y prier pour une affaire importante qu'il allait entreprendre ; c'était l'assassinat du duc de Guise. La prison où fut jeté le cardinal de Guise existe encore ; mais nous ne pûmes y entrer, car il se détache, de la voûte humide, de grosses pierres qui roulent au fond de ces lugubres in-pace avec un bruit formidable. A droite de la porte d'entrée du château est la tour où le roi fit brûler les cadavres du duc et du cardinal

de Guise dont les cendres furent jetées dans la Loire.

Mais il est temps de clore cette longue lettre, aussi bien le papier pourrait me manquer. J'ai passé l'examen d'honneur, mercredi dernier. Je suis le second en excellence. Je vais mieux, tant d'esprit que de corps : mes éruptions se passent et je n'ai plus de maux d'estomac. Je crois que le dérangement qui est survenu dans ma santé vient du printemps et de mes quinze ans. Mais il y a encore des moments où le sang bouillonne dans mes veines. Tour à tour je pâlis et je rougis. Je suis calme, et tout à coup je deviens surpris, inquiet.

Adieu.

Ecrivez-moi.

LETTRE III

Réponse

Je suis enchanté, mon cher enfant, que ton voyage de Blois ait pu te procurer autant de plaisir. Ta lettre me satisfait relativement aux succès que tu as obtenus pour ton instruction littéraire. Je regrette que le dernier bulletin, qui me fut envoyé par le supérieur de

ta pension, me fasse connaître que tu n'apportes pas autant d'application dans ce qui regarde l'instruction religieuse. J'espère que le prochain bulletin trimestriel te sera plus favorable sur ce sujet. Tu sais, en effet, combien tes maîtres y attachent d'importance; que c'est là une des conditions mises à ton entrée au Petit-Séminaire. Que je t'apprenne encore que l'on espère que tu t'engageras un jour dans le sacerdoce. M. le curé de Verrières me charge de te dire que toutes tes idées doivent se concentrer sur cet unique point et que c'est là où Dieu te veut, là où l'Eternel t'attend. Songe quel bonheur ce serait pour ta famille de se trouver réunie un jour dans ton presbytère. A force de creuser les fosses du cimetière, mes bras se fatiguent; mes poumons s'usent à chanter aux grand'messes, aux vêpres, saluts et enterrements; à force de sonner la grosse cloche mes reins se courbent, c'est en vain que ton bon frère me seconde. Mais un jour, m'a dit cet excellent M. le curé, un jour je me reposerai chez toi, chez mon fils, prêtre à son tour, honoré, salué, presque riche. O mon enfant! réfléchis bien; suis les pieux conseils de tes supérieurs, les représentants de Dieu sur la terre; corrige et dompte ton humeur trop indépendante. Sois soumis, vois comme le fils du maître d'école a bien réussi. Le voilà devenu vicaire. Comme il est beau dans sa belle chasuble d'or! Il prêche que c'est une bénédiction de l'entendre. Aussi est-il fêté et reçu dans tous les châteaux voisins. Dans le pays on le trouve pourtant un peu fier, pour le fils de maître Pierre. Ton frère ne peut point le souffrir. Aussi je tremble qu'après moi Joachim perde sa place de fossoyeur. Il a refusé d'être

chantre, ce qui heureusement n'a pas trop vexé M. le curé qui lui trouve une voix détestable. Joachim lit trop; il observe trop. Il réfléchit plus qu'il ne le devrait sur des choses qu'il pourrait tout uniment adopter puisque des gens savants comme les prêtres nous les enseignent et que des gens riches, comme M. le comte, les croient. Nous autres, qui avons besoin de travailler pour vivre, nous devons leur obéir et surtout dire comme eux. Un événement des plus rares vient d'arriver chez nous. Le père et la mère Huard sont décédés à quelques heures l'un de l'autre. Je t'assure que la manière dont se sonne le glas dans cette circonstance a en soi quelque chose qui saisit l'âme de terreur, surtout quand un homme d'âge comme M. le curé affirme que c'est une punition du bon Dieu qui les a châtiés de ne pas venir plus souvent à l'église. Et dire cependant que c'étaient de si braves gens! aussi ils ont été accompagnés à leur dernière demeure (même fosse) par une quantité considérable de personnes de la ville et des environs. Il y a longtemps que des larmes n'avaient mouillé mes yeux si habitués à de pareilles scènes; il y a longtemps qu'elles n'étaient tombées plus abondantes sur ma pioche de fossoyeur. Les pierres, en roulant pêle-mêle sur les cercueils, m'ont paru rendre un son plus triste. Le vieil enterreur de morts s'attendrit; il est fatigué. Adieu.

LETTRE IV

D'Ephrem à son frère

Ma boîte à provisions m'est parvenue jeudi soir. J'y ai trouvé tout ce que j'avais demandé et même bien plus. Je ne m'attendais pas, en effet, à un aussi énorme exemplaire des œuvres du pâtissier Corvert. Quelques-uns de mes condisciples et moi, nous allons en faire l'ouverture ce soir même au dortoir, aussitôt après le couvre-feu, à l'heure où le président de ma section, se retirant dans sa chambre, est absorbé par son coucher. Précieux et fatal moment qui nous sera mathématiquement indiqué par la longue silhouette du susdit président qui, en même temps que la forme pyramidale d'un gigantesque bonnet de coton, se dessinent toujours en ombres chinoises sur les rideaux de la cloison vitrée au long de laquelle se trouve son lit. En vérité l'aspect de ce beau pavé de pain-d'épices est des plus appétissants. Nous le croquerons sournoisement sous nos draps, à ta santé, mon cher et bien-aimé frère.

Le peu de vacances que je viens de prendre auprès de toi et de notre père m'a fait du bien. J'ai repris courage. J'ai été le premier en version latine. Ayant été légèrement indisposé à mon retour, je n'ai pu par

1.

conséquent t'offrir aussitôt la relation de mon voyage qui a été très intéressant, comme tu vas le voir.

Arrivé sur les deux heures du matin dans la ville d'O. qui se ressentait encore des fêtes magnifiques de Jeanne d'Arc, j'ouvris les yeux — et tu sais si je les ai grands — aussi grands que je le pus, cherchant, mais en vain ce fiacre que l'on m'avait commandé et qui m'était alors si néceesaire. Enfin il fallut bien se résigner. J'étais planté comme un pieu, sur la place, à quelques pas de la statue de la Pucelle. Le froid du matin était piquant. J'avais beau regarder Jeanne, son souvenir me réchauffait bien le cœur, mais j'avais les pieds et les mains à la glace. Si piteuse devait être ma figure blanche sur ma toute neuve et toute brillante soutane noire que le conducteur de la diligence vint droit à moi et m'offrit de m'emmener coucher à l'écurie. L'offre était franche, l'occasion bonne ; j'en profitai.

Tu ris. Sachez, monsieur le malin, que ce n'est pas bien. Il y a un poëte latin qui dit : *Ne insultes miseris* « n'insultez pas les malheureux ! »

Bref me voilà installé au milieu des chevaux qui me firent le meilleur accueil du monde. Pas l'ombre d'une pétarade; pas le plus petit hennissement de cheval qu'on dérange; une très-forte odeur de crottin, et voilà tout. Ah ! mon cher frère en Jésus-Christ X ou Z, si j'étais venu sonner à votre porte à cette petite heure matinale où vous faites ron-ron entre deux draps : quelle autre réception ! Ce n'est pas tout : le lit, plus que primitif, que l'on m'indiqua, était déjà habité par un petit garçon de douze ans plongé dans le plus profond sommeil. Bref, je me jetai

sur le bois de la couchette, jambe par-ci, jambe par-là, et je m'endormis tant bien que mal. A quatre heures de cette mémorable matinée, je me levai et courus chercher un fiacre. L'affaire ne fut pas longue. Avec mes cinq francs je pus partir pour Mici où j'arrivai à l'heure de la prière. Les élèves descendaient du dortoir en rang et en silence, les bras croisés. J'entrai dans les rangs. Chacun prit sa place à la chapelle : le claquoir fit entendre son petit bruit sec; toute la communauté s'agenouilla et le directeur entama l'oraison du matin. Figure-toi une vaste salle plus longue que large : une allée au milieu de bancs alignés à droite et à gauche; autour des bancs, les stalles plus élevées des professeurs; dans le fond quelques marches, le sanctuaire et, plus au fond, dans une espèce de demi-jour, de hautes colonnes, et, entre ces colonnes, l'autel. Voilà notre chapelle. Des inscriptions sentencieuses guirlandent la voûte. Des chapelles latérales, une tribune, un orgue remplissent les vides de cette petite église où, matin et soir, trois cents jeunes gens et enfants viennent s'agenouiller. Après la prière, dont nous répétons à haute voix les formules principales, le claquoir retentit de nouveau; tout le monde se relève, salue l'autel à un second coup de claquoir, et s'asseoit au troisième. C'est la méditation qui commence. Elle est faite à haute voix par le prêtre-directeur. Elle roule sur les terreurs de l'enfer, le bonheur de la vie religieuse, sa parfaite élévation au-dessus des autres carrières et états où il est si difficile de se sauver, le détachement des choses de ce monde, l'incomparable amour que tout fidèle doit porter à l'Église, notre sainte mère, ainsi qu'une aveugle obéis-

sance, etc., etc... Hélas! la plupart des élèves répondent bien mal à ces précieux enseignements. Si tu voyais ces postures étranges : ce ne sont que poitrines bombées et haletantes sous le sommeil le plus impie, des têtes renversées, des bras pendants, des jambes démesurément allongées. Les uns causent à voix basse ; les autres feuillettent leurs auteurs grecs et latins ; d'autres lisent des romans. Après la méditation vient la messe dite par le supérieur, un croyant par excellence, et servie par deux élèves choisis à tour de rôle. Après tous ces exercices religieux, vient l'étude ; après l'étude, les classes. En été, pendant les grandes chaleurs, la pension va au bain quelques heures avant le souper. C'est curieux à voir que ces centaines d'enfants en caleçons, semblables aux sauvages de Robinson et errants par groupes et divisions, les regards fixés sur le beau fleuve qui roule majestueusement ses eaux à leurs pieds. L'on n'attend plus que le signal pour s'y jeter. Toutes les mesures sont prises pour qu'il n'arrive point d'accidents. Une barque vogue parmi les élèves et une palissade, tendue au-milieu du fleuve, arrête ceux que le courant pourrait entraîner.

Passons maintenant aux confidences. Il y a quelques jours, en classe, ayant eu le malheur de faire punir, par mégarde, un de mes plus chers condisciples, j'ai pris, devant Dieu, la résolution de réparer ma faute. Cet élève, cet ami est mon rival ou plutôt mon émule, et, après nous être vivement disputé l'excellence, j'ai fini par l'emporter. Mais il reste encore une composition de vers latins qui va se faire demain même, et, comme entre nous deux, il ne se

trouve que neuf points de différence, je l'ai averti de l'intention où j'étais de lui laisser la palme, je l'ai prié instamment de me pardonner et enfin il fut forcé d'accepter. Demain donc ma composition est manquée : mais il a le prix! Que l'âme de l'homme est égoïste! au moment où je te trace ces lignes, j'ai dans je ne sais quel repli du cœur comme un levain de regret profond : c'est de me priver du plus beau prix qui existe, le prix de poésie, que jusque-là mon professeur m'avait presque promis. Mais je te connais et tu applaudiras à mon dessein. Ne me parle de rien à ce sujet dans tes lettres : je ne voudrais pas qu'on le sût ici.

Une anecdote pour t'égayer. Mercredi dernier, le souper se composait de viandes et d'asperges à l'huile. Vrai dîner de Lucullus dû à la puissante intervention d'un saint, le plus grand saint du Paradis, comme dit de tous les saints notre digne supérieur. Malheureusement il se trouva qu'à ma table, une araignée était tombée en plein milieu de la sauce, les pattes en l'air. En ma qualité de chef de plat, je courus porter le vase à la cuisine où sœurs cuisinières et filles de cuisine voulurent me prouver que l'araignée n'était qu'un cousin. J'insistai pour avoir d'autre sauce : la bonne sœur refusa d'abord, puis se laissa vaincre et me dit en partant : « Ah! mon pauvre enfant, ce n'est rien que ça : vous en mangez bien d'autres! » J'en ai encore des frissons dans le dos.....

Tu sais, mon frère, comme je t'aime et comme il m'est infiniment doux de causer avec toi. Chose étrange pourtant! il y a des moments où ton amitié ne me suffit plus et j'éprouve des désirs vagues, de

folles pensées d'aimer je ne sais qui, je ne sais quoi qui me remplisse le cœur, pour lequel je me dévouerais, et je m'imagine qu'en retour je recevrais de cet être idéal, fantastique que j'entrevois parfois, la nuit, dans un lointain immense, au sein de contrées inconnues, un amour, un immense amour où plongé dans des joies merveilleuses je serais forcé de crier : Assez! c'est assez ! Il y a là, mon confesseur me le persuade et je le crois, une tentation de l'esprit mauvais : ce sont bien là les rugissements de ce lion dont la Sainte Écriture parle et qui tourne sans cesse à nos côtés cherchant à dévorer sa proie. Les prières, la méditation sur la mort, le jeûne, la communion fréquente : telles sont les armes que l'on me conseille de prendre pour affermir ma foi, repousser l'ennemi de mon salut éternel, et rasséréner mon âme troublée. J'ai été bien vivement ému, ces derniers temps, le jour de la première communion de mes plus jeunes condisciples. J'étais à la tribune d'où je pouvais tout voir et tout distinguer. J'avais posé mon violon à terre. Je contemplai un moment la scène attendrissante que j'avais devant moi ; puis je fermai les yeux ; d'un bond ma pensée se trouva, reportée de quelques années en arrière et, sous cette impression, je me pris à pleurer. Ne trouves-tu pas en effet qu'à mesure que notre vie s'écoule, nos souvenirs, loin de perdre leurs charmes, ne font qu'embellir ? Entre tous mes souvenirs, il n'en est pas pour moi, jusqu'à ce jour, de plus doux que ceux de ma première communion. Le soir de ce grand jour, l'âme, qu'aucun souffle impur n'agite plus, ressemble à ces fleurs parfumées qui se rencontrent parfois sur le courant

d'une eau paisible. Les préparations sinistres et mystiques de la retraite, les émotions du matin, au réveil, toutes brûlantes de l'amour divin, la bénédiction d'un père, les baisers d'une mère, les délicieuses larmes du cœur que l'amour amène jusqu'au bord des paupières, les promesses sacrées, cette foi jurée devant les autels et sur le livre de Dieu : tout cela, à douze ans, quand la vie est souriante, le ciel plein de douces lumières, ébranle profondément et le corps et l'âme; et, lorsque, le soir venu, l'enfant s'endort rêvant à Dieu et aux anges, à l'amour et au bonheur, je dis alors que le souvenir d'une pareille journée est ineffaçable. En est-il ainsi de ces joies que le monde prodigue et qui passent au-dedans de nous plus rapides que l'éclair au sein des nuages? Voyez, à travers ces vitres splendides, tourbillonner la foule emportée par le vol lascif de la danse. Ecoutez : on entend l'éclat de leurs rires et parce qu'ils rient, les insensés! ils se croient heureux. Des flots de lumière les entourent et des fleurs couronnent leurs têtes. Mais bientôt les lustres s'éteignent et les fleurs se fanent : tout rentre dans l'ombre; tout redevient silencieux. Brisés par le plaisir, la fatigue et le dégoût, ils s'en vont tous dormir. Ah! oui : dormez, heureux de la terre ; car la fatigue appesantit vos membres; et puisse la mort ne venir pas interrompre votre lourd sommeil! Pauvres âmes humaines! demain, au matin, quand le soleil aura lui, elles trouveront encore la fatigue et l'ennui, l'inexorable ennui d'une vie stérile que ne chassent ni les plafonds dorés ni les lumières éblouissantes ni les belles fleurs dans la chevelure des jeunes filles. Car le soir viendra

qui flétrit les jeunes filles et les roses. C'est là en effet le terme extrême et fatal vers lequel tout être sérieux doit concentrer son regard et pour lequel il doit coordonner sa vie : au lac le plus limpide, Dieu donne des tempêtes, les ténèbres au jour le plus pur et l'homme à la mort. Que cette pensée est redoutable ! qu'elle est mystérieuse !

LETTRE V

De Joachim à Ephrem

Juin 1859

Tu veux des détails sur la nouvelle domestique de ton premier pédagogue. Que t'en dirai-je qui ne puisse se dire de toutes ses semblables ? Cette femme a particulièrement acquis au presbytère un certain empire : sa voix est écoutée ; ses ordres sont suivis.

— M. le curé va s'enrhumer, dit souvent la grosse Marianne, un poing sur la hanche et le plumeau fièrement passé sous le bras gauche. Pourquoi M. le doyen ôte-t-il sa calotte : en plein hiver, bon Dieu ! à cet âge-là !

Et soudain le curé docile reprend sa vieille toque

d'un velours jadis noir. La toux commence à peine à se faire entendre, et déjà le jujube, le réglisse, le sucre d'orge et le lichen abondent de toutes parts. Autant Marianne est douce et prévenante, aux petits soins même pour M. le curé, pour sa santé, son appétit, son sommeil, etc. etc., autant elle est revêche et acariâtre lorsqu'on s'avise de lui demander compte de ce qu'elle appelle son ménage.

Le presbytère forme son empire : elle frotte, cire, lave, brosse, épluche, blanchit. On ne connaît que Marianne ; Marianne fait la chambre de Monsieur, balaye et range. Elle seule connaît les goûts du curé, son faible, et voire même son fort. Le lait du matin est réglé par Marianne, le vin tiré, le pain choisi et payé. Marianne veille partout, le couteau ou le balai à la main ; Marianne commande en maître : Marianne est la gouvernante du curé.

Oui : silhouette bien authentique de gouvernante, tenant du caniche par la fidélité, de la femme par la nature, du mulet par l'entêtement. Son influence au-delà du presbytère est immense : les commères sont pendues à ses lèvres. On parle ; on discute ; on agite ; on menace : la gouvernante prononce. « M. le curé a dit ceci ; M. le curé a dit cela, » et l'assemblée muette, attentive se range toujours à l'avis de *mamzelle*.

La basse-cour, le gouvernement qui ne fournit point de fonds pour la sacristie, ses coqs, ses poules couveuses, la guerre, sa cuisine viennent tour à tour bigarrer sa conversation. La gouvernante parle de tout : de ce qu'elle sait et de ce qu'elle ne sait pas ; de ce qu'elle a entendu et de ce qu'elle ignore. Marianne,

pour tout dire en un mot, à une langue de servante de curé. C'est une femme universelle : on se la dispute ; on se l'arrache ; on la salue de loin ; le garde-champêtre lui fait la courbette officielle ; on lui demande qui des avis et qui des conseils.

Sa place, à l'église, est vis-à-vis la chaire de M. le curé, à deux pas de M. le maire. Les paroles du « Chrysostôme champêtre » descendent quelquefois dans son cœur, le plus souvent sur ses yeux. Elle sait tous les sermons du curé par cœur, à certains passages difficiles lui soufflerait presque, l'écoute, l'admire, rougit quand son rabat se trouve de travers ou que sa robe est déchirée ; en son esprit redresse l'un, raccommode l'autre ; fait sa prière et se retire gravement pour voler où l'appelent ses fourneaux.

Les fourneaux me ramènent naturellement à ce qui est à l'ordre du jour : je veux dire la tropicale chaleur. Aussi ai-je remis hier mon travail de commande et terminé dans la soirée ce que j'aurais dû faire pendant le jour. Il ne s'agissait que d'une fosse d'enfant. J'avais laissé ma pioche et ma pelle au cimetière. J'attendis la chute du jour et, quand la lune fût enfin montée à l'horizon, je me rendis à ma besogne. Le ciel d'une teinte bleuâtre très-foncée était resplendissant de lumières, tout effacées et comme reléguées à d'infinies distances par le brillant éclat de la lune. Une lueur mystérieuse éclairait le cimetière dont les hautes tombes se dessinaient vaguement dans l'ombre épaisse des saules pleureurs, des pins et des cyprès se balançant au souffle de la brise. C'était en vérité une heure solennelle. On n'entendait que le bruit périodique et tremblant des longues branches

traînant sur la pierre et le marbre des tombes ; le cliquetis non moins triste et plus lugubre des croix et des médaillons se heurtant aux couronnes de jais ou de perles blanches avec un bruissement d'os de squelettes. Là haut, dans ce ciel profond, au sein de ces étoiles scintillantes, la vie et la beauté de la vie ; ici, dans ce lieu sinistre arrosé de tant de larmes, l'immobilité, les hideuses têtes décharnées, la mort. De temps à autre un hurlement de chien déchirait, comme un cri de détresse, la campagne déserte et dominait par un écho plaintif ce léger et imperceptible bruit ou mouvement qui, la nuit, emplit l'espace et semble venir d'une rapide agitation d'ailes. Je percevais aussi le murmure de l'eau de la rivière voisine qui se précipitait sous les vannes du moulin. Tout à coup l'eau cessa de murmurer, le vent de bruire, les arbres de pencher leurs têtes sur les tombes. Il se fit un effrayant silence. Ma respiration était douce et lente ; j'entendais battre mes tempes, parfois un peu plus soulevées, tant l'horreur ou la beauté de la nuit, du site et de l'heure pénétrait tout mon être. Mais voici que de ce calme religieux de toutes choses, du sein de ces profondeurs mystérieuses de l'air, de je ne sais quelle voûte souterraine, de quel tronc d'arbre frappé de la foudre sort brusquement une longue plainte, un cri sourd, heurté d'abord, puis s'amincissant en note aiguë, stridente et communiquant à la chair ce frisson indéfinissable qui monte des pieds à la tête et fait dresser les cheveux. Cette note, ces accents sauvages avaient un sens pour moi. C'était mon passé, mon triste passé que l'oiseau de nuit chantait. Comme ce chant était d'ac-

cord avec la teinte sombre de mes souvenirs ! Il disait mes espérances déçues, ma carrière brisée, mes études favorites soudainement rompues, mes angoisses cruelles quand je vis tout à coup l'argent me manquer, le mystère qui couvrit ma naissance m'étant révélé presqu'aussitôt que la certitude de mon délaissement et de ma misère, mon retour à l'humble foyer de celui qui est ton père et qui ne fut que mon nourricier, mes premiers pleurs lorsque mes mains furent contraintes de saisir la pioche au lieu du scalpel que j'avais commencé à manier ailleurs...

Tu m'as quelquefois reproché une âme *irréligieuse*, disais-tu et croyais-tu. Apprends à mieux me connaître. Je ne suis ni athée ni matérialiste. Loin de moi ces non-croyances que je regarde comme désolantes tout en les respectant chez ceux qui y sont sincèrement attachés. Le catholicisme, tu le sais, n'a jamais pu me satisfaire : je déteste la superstition, le fanatisme, l'intolérance, le despotisme qui fait le fond immuable de sa doctrine. Je le vois de trop près, à la sacristie, pour le croire bien grand. Mais je reviendrai plus tard sur ces détails intimes. Sache seulement qu'aujourd'hui ce qui me désole le plus, c'est, comme toi, d'avoir le cœur vide, de n'aimer personne de cet incompréhensible amour qui forme comme la terre végétale du cœur humain et que nous gardons tous au plus profond de notre être comme un trésor sacré, comme une précieuse lumière qui, un jour, à une certaine heure, doit éclater et se révéler soudain, ou que nous emporterons mornes et désespérés dans les secrètes ténèbres de la tombe. A Paris, je cherchais convulsivement le bonheur, et n'ayant pu le rencon-

trer dans la beauté idéale, plastique aussi bien qu'intellectuelle, de la femme, je l'ai cherché autre part, partout et dans tout. Depuis les plaisirs grossiers de la brute qui accomplit une fonction mécanique jusqu'aux jouissances les plus élevées où l'âme puisse atteindre, j'ai tout éprouvé, tout senti, tout épuisé dans ce qui me paraissait les dernières limites et je n'ai pu dire : Arrêtons-nous là ; je suis heureux. Si, dans la nuit, les voluptés parisiennes venaient à m'étourdir, un dégoût affreux succédait promptement à cet étourdissement fatal : un malaise, une fatigue insupportable remplaçait l'ivresse du moment ; j'étais effrayé de ma solitude au milieu de Paris ; la sécheresse de mon cœur me faisait frémir, et plus d'une fois je balançai pour savoir s'il ne valait pas mieux en finir avec la vie que de vivre ainsi en proie à de pareilles souffrances. Cet accablement devint tel, qu'un soir, au milieu d'un banquet splendide, au moment où j'allais porter la coupe à mes lèvres, apercevant en face de moi un tableau qui représentait Caton s'enfonçant une épée dans les entrailles au pied d'une statue de la Liberté brisée, je sortis brusquement pour mourir enfin. Je cours à l'Arc-de-Triomphe ; je m'arrête sous son gigantesque portique afin de tomber en jetant au moins un dernier regard et une dernière malédiction sur la ville où j'aurais voulu tant aimer et qui — je me l'imaginais — me forçait à me tuer. Je m'appuyai contre une colonne, le poignard d'une main et de l'autre serrant sur ma poitrine à nu ce précieux portrait que ma mère m'avait donné si jeune que je ne me souviens plus de ses baisers. Que tu étais belle, ô ma mère ! dans ton pâle et sévère co

tume de religieuse ! Hélas ! c'était ton premier et ton dernier souvenir... La fraîcheur de la nuit, la majesté du lieu, le concert harmonieux, vif et distrayant des rossignols du bois, la chute lointaine et retentissante de la cascade, toutes ces douces poésies de la nature calmèrent peu à peu mon effervescence. Mon cœur débordait de pensées : je me rappelai ma mère que j'avais à peine connue, ton bon père qui me pleurait encore : et, en me voyant rejeté si loin de tout amour, si jeune et dégoûté de la vie qui désormais ne devait plus avoir pour moi ni port ni rade, puisque j'avais tout perdu en même temps que tout appris, réduit enfin à mourir seul, alors une douleur inexprimable me saisit l'âme. J'aurais voulu maudire la société qui n'avait pu me donner ce que je rêvais, et dont les lois fatales brisaient mon existence : mais la société n'est qu'un rassemblement d'hommes plus ou moins malheureux eux-mêmes, et je comprenais son impuissance jointe au parfait ridicule de ma demande. Qu'une âme trop sensible est un présent funeste ! Cependant, par degrés, lentement ma pensée s'élève. Je contemple ces astres innombrables qui se déroulent sur ma tête ; j'admire l'harmonie mystérieuse qui préside aux lois immuables de ces mondes inconnus qui m'étaient à peine visibles ; je m'étonne de voir tant de régularité, tant d'ordre dans cette nature inanimée, tandis que l'homme qui vit et qui pense est si inconstant, si faible, si malheureux : devant tant de merveilles je ne pouvais plus croire au hasard. La main d'un créateur m'apparaît au sein de l'immensité : tout me rappelle ses œuvres et ses œuvres ne me rappellent que lui. Moi aussi je me sens sous cette

main puissante; chaque corps, chaque atôme me dit que je viens de lui et que je dois y retourner; soudain je me souviens que sous ce corps de boue s'agite une âme immortelle peut-être; un instant j'avais cru à l'anéantissement total; mais, sous l'effort du sentiment, le voile se déchire; mon âme, à défaut de preuves, se révolte contre l'idée du néant, et voilà qu'au-delà du tombeau, j'aperçois un Dieu.

De cette idée de causalité découlèrent aussitôt les idées de droit et de devoir, le respect d'autrui, le respect de moi-même, les relations sociales, les principes généraux et universels de la morale, non plus émanant de formules dogmatiques et arbitraires, mais surgissant en foule de la grande idée de la personnalité humaine, principes sévères et simples dont la sanction première et suffisante gît au cœur de l'homme, dans la paix ou les remords de sa conscience, aussi bien que dans l'approbation ou la réprobation publique.

C'est ainsi que je me rattachai à la vie ; je ne voulais point mourir les mains vides d'actions. Je brisai mon arme. Le jour commençait à poindre : à l'Orient les étoiles pâlissaient une à une. Je saluai le grand architecte de l'univers dans un vif élan d'amour; car j'avais trouvé un but à ma vie : des devoirs sociaux à remplir, peu importe la sphère où je me trouverais; j'avais aussi entrevu une lointaine espérance à des jours meilleurs, et c'est en les attendant que je revins vers ton père, l'aider dans sa rude besogne et, aux heures de chômage et de repos, reprendre mes livres un à un, et d'un peu d'eau étancher ma longue soif à ce beau lac sans fond ni rives que l'on nomme la

science. J'étais soutenu dans cet âpre labeur par un talisman précieux dont il est temps, je crois, de te livrer la magique formule :

« Si j'avais eu l'éducation que l'on donne mainte-
» nant, vous ne seriez pas ici, mes enfants ! »

Cette parole de ton grand-père est toujours restée profondément gravée dans mon cœur. C'était le soir, au milieu de l'hiver, le feu brillait dans l'âtre autour duquel nous étions rangés tous trois, l'aïeul, ton père qui te berçait sur ses genoux et moi. J'étais au milieu d'eux ; ton grand-père à un coin du foyer, son fils à l'autre. Le vieillard, qui comptait alors soixante-dix-huit ans, avait posé sa pipe sur la tablette en bois de la cheminée; un de ses bras était appuyé sur une vieille table ronde, l'autre, il l'étendait de temps en temps à la lueur réchauffante de la flamme. En nous disant : « Si j'avais eu l'éducation qu'on donne main-
» tenant, vous ne seriez pas ici, mes enfants! » ses yeux, où on lisait cependant la résignation, brillèrent et il nous regarda, toi surtout qui reposais, alors endormi, sur le sein de ton père. Rien n'est doux, rien n'est beau comme ce regard du vieillard, près de mourir, sur l'enfant qui à peine commence à vivre. Ces paroles, je le répète, firent sur moi une impression profonde. J'avais à cette époque treize ans ; jamais on ne me les a redites ; depuis, ton père n'y a sans doute jamais songé, mais moi je ne les ai point oubliées, je ne les oublierai jamais. Au moment où je t'écris ces lignes, j'ai dix années de plus. Ton grand-père est mort, mais ce qu'il a dit ne mourra pas en moi ; ce souvenir me fortifie contre l'ennui, le dégoût, quelquefois même le désespoir, car le désespoir est

de tous les âges. De plus j'aime Dieu par-dessus toutes choses, et le prochain comme moi-même, suivant les expressions du Christ. C'est là en effet le seul résumé de la loi et des prophètes. Quelque carrière qui s'ouvre devant moi, je la fournirai, toujours en ayant pour but le bien, qui est, en définitive, la résultante du beau et du vrai ; toujours en restant fidèle à deux amours, à deux passions brûlantes de ma jeunesse : Dieu et la Patrie.

LETTRE VI

Du Curé de V... à Ephrem

Juillet ..59

Eh bien ! mon cher ami, voilà déjà une épine qui vous a fait verser une larme. Ne vous en plaignez pas. Ça vaut presque la gousse d'ail des Béarnais, cette perte du beau prix d'Excellence ! Soyons plus sérieux et plus chrétien : vous devez voir dans cet échec une épreuve.

Quand Dieu veut conduire une âme par des chemins difficiles et que le voyage doit se prolonger et devenir utile, il prépare cette âme en conséquence. Cet échec vous initie du reste à la vie du monde qui est semée d'écueils contre lesquels on se brise au moment où on y pense le moins. Ne vous imaginez pas que je vous dise tout ceci pour vous consoler : ça n'en vaut pas la peine. Je veux causer avec vous et causer de choses qui vous intéressent. Pour en revenir donc à mon idée, ce premier mécompte devra vous apprendre qu'il faut plier devant les obstacles

comme du caoutchouc et se retirer bravement sans blessure aucune. Sachez bien que vous ferez rarement un pas en avant dans le monde sans être exposé à rencontrer une difficulté prévue ou non. Votre excellent père ne doit pas non plus être mortifié. Vous avez eu assez de succès dans vos classes pour que vous puissiez être exempt de reproches. Moi, je ne vous en ferai qu'un, et vous savez avec quelle affection je vous reprocherai d'avoir sans doute cherché à trop bien faire et d'avoir cru que vous pourriez facilement dépasser la limite. Permettez maintenant un conseil à mon amitié pour vous : c'est de remettre, avec plus de confiance, vos intérêts à la douce et divine Providence qui est jalouse de notre cœur et se plaît à nous protéger quand nous nous abandonnons franchement à sa conduite.

Hier, durant le voyage de V... à G... par ce poétique chemin du Bas-de-l'Etang, ma pensée se plaisait à suivre mes souvenirs à mesure que le cœur les évoquait les uns après les autres. Je vous trouvais là à la place que mon affection et mon dévouement vous ont réservée; je vous parlais avec cette cordialité si naturelle à deux âmes faites pour se comprendre. Ah! me disais-je, *beatus qui intelligit quid sit amare Jesum... oportet dilectum pro dilecto relinquere*..... Oui! si on aime une chose en dehors de Jésus et sans lui, il faut renoncer à posséder le cœur de ce divin ami ; il faut que notre propre cœur cesse de respirer de ce côté; il faut que, semblable à une fleur violentée dont la corolle penche vers la terre, on languisse faute de comprendre la douceur du vrai bonheur.

Mon pauvre ami! que voilà bien votre situation. Vous n'avez pas encore eu la joie de goûter la vie de Jésus respirant en votre âme; la vie naturelle a jusqu'ici enveloppé à peu près chez vous l'autre vie, la spirituelle, l'intime, la vraie, bien plus douce, bien plus suave, qui ressemble toujours par la fraîcheur et le charme à une belle matinée d'été. Tout cela est de la poésie, direz-vous peut-être? Non! la poésie est l'embellissement ou au moins la fidèle copie de la vérité. Or je suis ici à mille lieues de la vérité : je me sens incapable de lui donner sa beauté. Je voudrais aimer Jésus-Christ avec votre cœur. Je voudrais avoir ce cœur que Dieu anime et remplit, sans que vous vous en doutiez, pour l'unir à lui par les affections les plus vives, tandis que, de son côté, Dieu vous aide, vous éclaire et vous encourage dans votre travail. Sans rien vous enlever de l'amour du travail, de la gaieté et de l'émulation que vous avez reçus de Dieu, je serais heureux que vous ouvrissiez plus largement votre cœur à l'amour de Jésus-Christ qui arrive à l'âme prédestinée de l'enfant chrétien comme le rayonnement d'un immense foyer. C'est le privilége des saints, me direz-vous? Non, mon ami : c'est le devoir d'un religieux, d'un futur prêtre; c'est le devoir de toute âme qui le comprend; c'est le privilége des cœurs larges et généreux dont les affections sont à l'étroit quand elles sont limitées dans les créatures et dans les choses qui passent. Croyez-moi : sollicitez ces grandes affections mystiques que la nature ne sait pas inspirer, mais auxquelles elle emprunte ce qu'elle a de beau, de sublime et de ravissant. Ce n'est pas la nature qui avait fait Louis de

Gonzague avec toutes ses aimables vertus, sa délicatesse et sa force de volonté. Vous puiserez tout cela dans votre docilité qui grandit peu à peu, dans une prière simple, calme, confiante et soutenue. Un regard sur le Saint-Sacrement sera le fil électrique qui vous rapportera les grâces les plus pénétrantes et les plus douces, et qui vous découvrira dans la foi un horizon que le monde ignore, un horizon qui est à la fois la limite de cette vie et le commencement des joies de l'autre.

O récompense! ô joie! une lettre m'arrive qui m'annonce... elle est signée A. K....., supérieur de... Ce supérieur est décidé à vous faire entrer, l'an prochain, en seconde. Tout vous réussit enfin. Courage donc et laissez-vous aller au souffle de Dieu.

LETTRE VII

De M. l'abbé X... à Ephrem

Amsterdam.

Je suis charmé, mon bien cher ami, du tableau que vous me tracez de vos vacances rustiques. Courage! amusez-vous bien; continuez comme vous avez commencé et vos vacances seront bénies.

Vous n'attendez pas de moi, sans doute, une description de mes voyages. Par où commencerais-je? J'ai dans ma tête une telle collection de photographies qu'il faut me donner le temps de démêler les objets, de les classer et numéroter. Ah ! je vous trouve bien téméraire de venir sans préambule me déverser, dans une lettre, toute votre bile sur l'Angleterre et Londres, que vous vous représentez comme un amas immense de grandes cheminées protégées contre les ardeurs du soleil par un épais nuage de fumée noire

et infecte. Peut-on parler ainsi à un voyageur tout plein de son sujet, et vous savez si les voyageurs ont ou non la réputation d'être enthousiastes des choses qu'ils ont vues! vous avez quasi dépoétisé mon sujet.

Mais pardon, mon cher ami, de troubler vos simples plaisirs par les images des villes tumultueuses. *O fortunatos nimium !...* Croyez-en mon expérience. C'est encore là le meilleur, et si un jour vous courez plus ou moins le monde, vous le confesserez comme moi et vous regretterez alors vos pêchettes et vos écrevisses d'autrefois. Peut-être le confessez-vous déjà, vous que cette amicale causerie va retrouver à Paris, où vous devez être à cette heure, si rien n'est venu contrarier vos plans. Je suis heureux de vous savoir très-occupé. Paris offre tellement de piéges aux flâneurs que l'oisiveté ou la paresse y est plus désastreuse qu'ailleurs. On prend facilement l'habitude de vivre gaiement sans rien faire, à cause des nombreuses distractions qui font oublier l'ennui de l'inaction. Ce mal est la ruine de la plupart des jeunes étudiants de nos Facultés : c'est lui qui inspire ces idées vulgaires, sauvages et exprimées sans talent aux différents congrès. Si du moins ces infirmités du cœur inexpérimenté inspiraient quelques généreuses pensées ; mais elles éteignent à la fois et l'étincelle du génie et l'ardeur vitale du jeune homme.

O mon cher enfant spirituel ! moi, votre dévoué confesseur et qui bientôt serai aussi votre maître de littérature, je vous le dis en vérité : avant de savoir quelque chose, avant de devenir quelqu'un, il faut brûler des tonneaux d'huile, user des tonneaux d'encre, verser peut-être des torrents de larmes. Tra-

vaillez donc beaucoup ; songez au lendemain ; défiez-vous du sourire mondain ; fuyez les mauvais camarades qui, sous prétexte de liberté individuelle, voudraient vous imposer leur manière de voir. Ne faites pas du reste amitié avec ceux que vous ne pouvez estimer. Tel est le meilleur moyen de professer les doctrines de l'honneur que vous paraissez aimer.

Vous me marquez encore que tous vos doutes au sujet de la communion reviennent vous assiéger ou plutôt qu'ils vous assiégent toujours. Tenez-vous-en à mes conseils, à mes prespriptions à cet égard. Anéantissez votre jugement devant cet adorable mystère d'amour ; si vous le préférez, n'approchez de la sainte table que rarement, mais approchez-en avec des actes de foi parfaite. Une seconde fois, je vous le répète : soumettez-vous, humiliez-vous, anéantissez votre faible jugement devant l'inébranlable et infaillible autorité de l'Église. Adieu et à Dieu. Comptez sur l'attachement dévoué de celui qui vous bénit bien paternellement en N.-S.

LETTRE VIII.

D'Ephrem à Joachim

Un pupître ! quel souvenir, grand Dieu ! un pupître, l'épouvantail des écoliers ; un pupître ! nom que l'enfer seul a pu vomir. Oh ! à ce nom, mon sang glacé s'arrête dans mes veines ; mes cheveux se hérissent d'horreur : car devant moi se dresse encore un pupître... un pupître de président d'étude ; et quel président ! air barbare, barbe inculte, regard sauvage, front ridé : un véritable résumé de discipline ; une Gorgone, à peu de chose près. Quelle destinée ! quel horizon qu'un horizon de pupîtres ! pupîtres à droite, pupîtres à gauche, par devant, par derrière ; cercueils insondables où viennent s'engloutir pêle-mêle des milliers de croûtes, des cerises à demi-rongées, des pages de Virgile, des mouches, du Ménier, des billes, du Colonial, de l'Homère, des restes de saucisson ou de fromage de gruyère : c'est à en donner la chair de poule..... Un pupître ! Mon pupître ?... Je le comparais autrefois à une enceinte sacrée, à un tabernacle inviolable où, comme sous ces caveaux de la mort dans lesquels sommeille silencieux ce qui reste d'un homme, je ne pénétrais jamais qu'avec respect.

Un jour, je veux dire un soir que ma tâche était finie bien avant l'heure, j'entrouvris mélancoliquement et sans trop savoir pourquoi mon cher pupître. L'étude était silencieuse, et la lumière blafarde des lampes répandait une mobilité effrayante sur toutes ces têtes d'écoliers qui devraient être éternellement immobiles : je plonge ma vue dans sa sombre profondeur et soulève pieusement une plume échappée de sa boîte. Des souvenirs sans nombre revinrent à ma mémoire. Là c'était une tristesse; ici un plaisir, une image ou un livre donnés par un ami qui déjà ne m'aimait plus. Je me plaisais à parcourir tous les coins de ce pupître que j'avais tantôt haï et tantôt caressé. La fin de l'année approchait; et près de le quitter pour toujours, ce pupître me devient encore plus cher. Sans cesse je soulève ce bois que tant d'autres ont soulevé avant moi et qu'après moi tant d'autres soulèveront encore : qui me dira toutes les pensées qui ont germé sur lui, tous les pleurs qui l'ont inondé? Je l'interroge du regard : mais le bois fidèle reste muet. Quelle leçon pour l'amitié! Cependant des épitaphes sans nombre noircissent les parois de ma cellule; je me penche plus attentivement et je lis : « Oscar. » A ce nom une larme fugitive vint mouiller le bord de ma paupière. Mon âme doucement bercée dans une vague tristesse errait déjà sur les montagnes de l'Écosse, au milieu des bruyères qu'avaient foulées les pieds d'Oscar; Oscar! me répétait déjà l'écho de la vallée, et le feuillage naissant murmurait Oscar! Déjà j'entrevoyais par l'imagination des souvenirs lointains le malheureux fils de Fingal [courbé sur la tombe de l'enfant qu'il a perdu; déjà je redisais tristement les

chants du barde..... Je poursuis ma lecture; je déchiffre :

ICI GISAIT
OSCAR DE IVÊT!

Je poussai un cri d'horreur et sortis ma tête de ce lieu maudit où je ne trouvais qu'amertume et désenchantement. Le couvercle retomba bruyamment sur le bois détesté : tout, et rêveries et souvenirs, me paraissait ridicule. Mon front assombri se pencha péniblement sur mes mains tremblantes; bientôt je m'assoupis sur le pupitre entre deux pupitres.... jusqu'à ce qu'une main vigoureuse emmanchée d'un long bras qui s'emmanchait lui-même à l'épaule de mon président d'étude vint tout à coup me secouer violemment l'oreille et m'entraîner bon gré mal gré, clopin-clopant, dans un certain coin où je fis amende honorable, à deux genoux, la tête dans l'angle, à l'ordre et au silence auguste troublés par moi au moyen dudit couvercle de mon affreux et prosaïque pupitre.

J'ai cru te faire plaisir, mon cher frère, en t'envoyant cette boutade humouristique qui a été lue en classe avec l'entrain le plus désopilant. Tu seras peut-être curieux aussi de savoir quelles seront pour cette année de seconde nos études spéciales. Voici donc ce qui va principalement nous occuper. Comme toujours, les thèmes et les versions latines ont leur temps, leurs compositions, leurs prix. Mais ce que nous regardons comme le plus beau et le plus attrayant de tous les devoirs, c'est la composition lit-

téraire, ce sont les narrations latines et françaises dont le but et le principal mérite sont, comme tu le sais ,d'exprimer tout à la fois le plus noblement et le plus simplement la pensée. La netteté, la force, la précision, l'éclat, telles sont les qualités d'un bon élève de seconde et qu'hier nous recommandait si éloquemment Mgr F.... qui vint nous voir en classe. De là tu peux juger de l'importance dont les compositions sont revêtues, de l'honneur qu'il y a à vaincre ses rivaux et enfin à remporter le prix. Les vers latins forment aussi une des plus belles facultés. Quant à la poésie française elle nous est formellement interdite. Ensuite vient l'histoire et par conséquent la géographie : nous étudions en ce moment l'histoire de France sur un résumé bien sec, bien trivial que nous dicte un professeur spécial. Dans les sciences, nous avons à parcourir la botanique et la géologie: la formation du globe, des couches de terrains, des productions soit en minéraux soit en végétaux.

Changement de sujet. Monseigneur F...., pour nous faire partager la joie de son triomphe contre le journal le *Siècle*, nous a octroyé une promenade au milieu d'une journée ravissante. Mais la température a bien changé depuis. Cette nuit, le vent s'est levé avec violence : il souffle encore, et la pluie ne cesse de tomber. En ce moment j'entends la grêle qui roule et rebondit sur les vitres de la chambre de M. Louis, où je suis et t'écris au lieu d'être en promenade. Encore quelques jours, et notre retraite de la Toussaint commence. Adieu.

LETTRE IX

Du même

Quelle délicieuse nouvelle l'on m'a apprise, mon bien-aimé frère et ami! Ces jeunes Américaines de la pension ont eu foi en ta science et te voilà devenu leur professeur de français. A bas la pioche et vive la plume! C'est elle qui maintenant te va faire vivre de la façon la plus honorable. Puissent tes élèves répondre dignement à tes leçons! Elles connaissent les éléments principaux de notre langue; elles en veulent apprendre les secrets dans l'art d'écrire: quelles difficultés! que d'efforts à faire! que de soins à donner! J'ignore la capacité des élèves; mais je connais celle du maître et je suis assuré du succès. Il me semble entrevoir pour toi dans ce nouvel état de choses un avenir plein de sourires et d'espérances, Ah! que ne suis-je à ta place? Je voudrais ouvrir à ces jeunes protestantes les splendides horizons de la foi catholique. Quelle gloire pour un jeune prêtre de prêcher cette foi à des jeunes filles à l'âme encore vierge, de leur enseigner les divins attraits de la vie religieuse, de la charité, de la chasteté que l'Eglise montre à ce sexe fragile comme le seul port du salut! Hélas! toi-même, ô mon frère! tu ne prêtes pas l'oreille à ces cé-

lestes enseignements. Tu cherches un amour terrestre et sur tes lèvres revient sans cesse le doux mot de l'amitié. Oui : c'est une belle chose que l'amitié; c'est la chose la plus sainte de toutes. Nul doute. Deux amis qui s'aiment trouvent la vie moins pesante : l'un aide à supporter les afflictions de l'autre. Chacun met son plaisir, sa joie dans le plaisir et la joie de son ami, ses souffrances et ses angoisses dans les angoisses et les souffrances de son ami. Ni la fortune ni l'abandon ou le mépris des autres hommes ne peuvent les séparer. Ce sont deux existences entrelacées. Le véritable ami se tient là pour essuyer les pleurs de son ami, quand le reste du monde se ligue pour les faire couler de ses yeux; il est là quand on l'insulte et qu'on le couvre d'ignominies : son regard attristé va rencontrer le regard de son ami malheureux; il le suit jusqu'au lit de mort et quand le mourant, trahi de tous, demeure seul étendu, lui! il est là encore pour faire sentir à ce cœur désolé les dernières et indicibles émotions de l'amitié fidèle. Oh! quelle heure sublime que celle où, pour la première fois, de pareils amis se sont dit l'un à l'autre : Je t'aime! où, pour la première fois, le cœur du jeune homme, jusque là dévoré de cette grande soif d'amour qui ne peut s'étancher entièrement que dans les délices ineffables de l'éternel amour, ce cœur si pur, si vierge a entendu sous la poitrine d'un autre homme les battements, semblables aux siens, d'un cœur aussi vierge et aussi pur. Lorsque les années se seront enfuies peu à peu et pour toujours, comme la pensée, entraînée dans le passé sur les brises éthérées de l'amour, se bercera encore avec un charme infini dans le souvenir inénarrable de cette première

rencontre, de ce premier élan, de cette première réciprocité d'amour.

Que sera-ce donc de la première rencontre, du premier élan, de la première réciprocité d'amour de deux amis dont l'un est un Dieu! Mais comment concevoir un pareil prodige? Dieu sur la terre! non plus embrassant dans son affection la masse innombrable des hommes, mais accourant dire à un de ces hommes, à un seul : « Viens; tu es mon ami » et cet homme osant répondre à Dieu : « Oui : je suis ton ami » et quittant tout pour le suivre? N'est-ce pas là un de ces rêves séduisants qui dévorent l'âme, quand, dans le silence des nuits, fatiguée des vains bruits de la terre, elle monte à travers l'espace des cieux jusque dans les régions célestes, et là, avec un accent qu'il ne m'est pas donné d'exprimer, elle crie à Dieu : « Viens donc enfin combler le vide que tu as laissé en moi! » Puis on semble, pour un moment, entendre la voix de Dieu qui répond : « Approche, ô ma bien-aimée! » Mais bientôt la lumière s'efface; la vision céleste s'évanouit et l'âme retombe meurtrie et désespérée. O Dieu! faut-il donc toujours ainsi vivre et mourir? Ce vide que rien ici-bas ne peut combler, pourquoi donc l'avoir creusé en moi, si jamais rien de toi ne peut en combler les profondeurs inconnues, à toi seul accessibles? Mais non : point de blasphèmes; pourquoi douter de Dieu? N'est-ce pas lui qui, jusque dans les ombres de la mort, fait jaillir les immortelles clartés de la vie? — Et comme mon âme, consolée par ces vérités émanées du sein même de la Divinité, revenait peu-à-peu de l'épouvante que lui avait causée la solitude, voici qu'au milieu de la tristesse de son abandon, il lui parut

qu'on ouvrait devant elle un livre d'où s'échappait à profusion le délicieux parfum de l'amour, à mesure que se déroulaient les pages divines. Et le livre disait : « Or, Jésus allait se promenant sur les bords de » la mer de Galilée, des pêcheurs étaient çà et là sur » ses bords : les uns jetaient leurs filets dans les flots ; » les autres, couchés sur le sable, raccommodaient les » mailles déchirées.

» Et parmi eux Jésus vit deux frères, Jacob et Jean, » fils de Zébédée : Zébédée leur père était au milieu » d'eux.

» Et Jésus, s'arrêtant pour les regarder, les ap» pela. »

Ainsi donc Jean occupé de son travail ne pensait pas à Jésus : et pourtant ce regard qui rencontra celui de Jean, ce son de voix qu'il entendit le fit tressaillir.

« Il se leva soudain avec Jacob son frère : ils lais» sèrent là leurs filets et, disant adieu à leur père, ils » suivirent Jésus. »

Quel a donc été cet appel puissant, cet appel efficace? Il « *appela et ils le suivirent :* » Que veux dire ce mot mystérieux ? Quelle parole le Fils du charpentier a-t-il adressée au fils du pêcheur? quel regard ont-ils échangé ; par quelle promesse a-t-il séduit le cœur du jeune homme ? Il appelle et Jean quitte ses filets et son père. La voilà cette première rencontre, ce premier élan, cette première réciprocité d'amour ! O mystère ineffable qu'il n'a pas été donné de raconter à la plume même de l'Evangéliste ! Mystère de puissance et d'amour entre Jésus et Jean : Jésus assez de puissance pour faire sentir à un homme mortel le prix de l'ami-

tié offerte ; Jean assez d'amour pour pouvoir répondre à l'offre de Jésus ! Mer de Galilée que d'un signe il apaisa ; sables brûlants que les pieds du Christ ont foulé tant de fois, que n'avez-vous retenu quelques-unes des douces paroles de Jésus quand il appela Jean ? Ce Jean, pauvre pêcheur ignoré, ce jeune homme dont l'Evangile dira un jour : « *Quem diligebat Jésus.* » De quel pur éclat il brille à nos yeux ! sa douceur, sa jeunesse et sa virginité l'offrent à nous comme le plus bel idéal de l'amitié. Aimé du Christ qu'il aimait lui aussi avec la passion ardente du jeune homme, il conserva toujours pour son divin Maître un attachement qui ne se démentit jamais. C'est cette amitié du jeune homme et de Dieu qu'il faudrait suivre dans toutes ses phases : depuis la première parole d'amour que Jésus adressa à Jean sur les bords de la mer de Galilée jusqu'à la joie ravissante de Jean sur la tombe brisée de Jésus. Que de choses profondes et cachées; quelles lumineuses et consolantes clartés se découvriraient aux yeux du croyant, dès que se dérouleraient les scènes rapides et saisissantes de l'amitié du Dieu-martyr et du jeune homme qui reposa un jour sa tête sur la poitrine de ce Dieu ! O toi qui as voulu être l'ami d'un homme pétri comme moi du limon de la terre, que ne m'a-t-il été donné de tremper un peu mes lèvres desséchées à ce vase inépuisable d'amour dont tu as voulu enivrer le pêcheur de Galilée. Oh ! si les amis de la terre ressemblaient à Jésus ! Hélas ! ce n'est pas dans des hommes mortels qui changent et passent du matin au soir, que je puis étancher cette longue soif d'amour. A moi, à mon amour, ô Jésus ! il faut l'immutabilité, l'éternité d'un autre amour. Si Jésus pouvait être

lui-même mon ami? Mais non..... c'est un rêve.

Mais du moins, en contemplant le spectacle de ton amitié avec Jean, du moins, ô Jésus! si tu ne veux m'aimer comme tu as aimé le fils de Zébédée, non, tu ne pourras pas m'empêcher de verser des larmes lorsque ta voix divine prononcera des paroles d'amour à ton bien-aimé, lorsque tu le laisseras sur ton sein, plongé dans les ravissements de l'extase ou que du haut de ton gibet tu lui diras : « Mon fils, voici ta mère; ma mère, voici ton fils! » Que n'étais-je là, sur le sable et sur les flots, pour te voir et pour t'entendre! O Jésus! pourquoi sur les routes ténébreuses de l'exil faire luire à nos regards fascinés le lumineux flambeau de l'amitié divine, si bientôt la consolante lumière a disparu et nous laisse dans des ténèbres plus profondes et plus désolantes? Hélas! un abîme immense de siècles écroulés nous séparent : je ne puis que t'admirer, ô Jésus! Je ne puis qu'envier le sort de ton bien-aimé. O fille de Dieu, foi puissante qui soulève les montagnes! foi divine qui d'un coup d'aile t'élèves aux retraites les plus insondables de l'indivisible Trinité, emporte-moi : prends ma pensée, ma raison, mon âme et vole aux cieux. Oui : je crois; et fort de cette croyance qui sauve le monde depuis dix-huit siècles, je m'avancerai hardiment dans l'avenir à cette heure encore pour moi si pleine de ténèbres.

Je crois : et malgré le scepticisme dont l'étreinte mortelle se resserre de plus en plus autour du siècle, j'espère croire toujours. Cependant à la vue du vide effrayant que le jeune homme chrétien, de quelque côté qu'il regarde, trouve autour de lui en abordant

pour la première fois cette mer immense, parfois si calme, plus souvent furieuse et toujours si étrange qu'on appelle le monde, il y a pour l'âme un inexprimable frisson de surprise et de terreur. On arrivait tout souriant avec ses illusions et ses espérances, et, pour réponse à votre sourire, vous n'avez entendu que des plaintes et des sarcasmes : plaintes de ceux qui comme nous ont espéré et qui, en échange de leurs espérances une à une écroulées, n'ont heurté qu'au désespoir ; plaintes sombres du jeune homme inconnu et méprisé; plaintes plus tristes encore de ces jeunes femmes que le vice est venu prendre sous prétexte de les arracher à la misère et qu'il a rejetées toutes flétries sur le pavé des rues ; plaintes innombrables et désolantes des vieillards et des pauvres; puis, au milieu de ces sanglots poussés par la faim et la honte, le sarcasme des voluptés, le rire ironique des grandes fortunes, de l'impiété, du talent orgueilleux et jaloux : voilà ce qui s'entend et se voit ; voilà ce qui oppresse et épouvante. Comment donc n'être pas pris de vertige; comment ne pas tomber dans l'abîme ? Reculer, c'est impossible puisque c'est le temps qui nous pousse. Placé donc entre la nécessité impérieuse de lutter en avançant ou de périr, que faire? Croire : et en croyant, car c'est la foi qui sauve, lutter. Lutte acharnée, terrible de la vérité contre le mensonge, de la sagesse religieuse contre la folie de la raison, de l'esprit contre la chair.

Il y a en effet des doctrines de la chair et des doctrines de l'esprit. Les temps où nous sommes ont, je le sais, plusieurs fois retenti douloureusement des cris hideux du matérialisme : la bête informe, dont

parle l'Apôtre, cette bête qui ne se nourrit que de chair et de sang a été lâchée sur nous, et malheur à ceux qui s'endorment dans l'indifférence, car ils seront infailliblement dévorés. Sont-ce ces doctrines-là que nous embrasserons, ô mon frère! et quel est l'homme qui oserait nous persuader de renoncer à Dieu pour ne plus croire qu'à Plutus ou à Vénus Astarté? Païens d'arrière-garde, irons-nous épuiser toutes les sensations de la chair, sacrifier à tous ces vices ressuscités des vieilles divinités de la Grèce et de Rome; puis, dégoûtés de tout, le cœur désormais fermé à toute émotion généreuse, jeunes encore et déjà usés, nous brûler la cervelle ou nous déchirer les entrailles pour mourir en reconnaissant enfin qu'il n'est pas de bonheur sur terre et que nous nous sommes trompés! Non : mille fois non.

Aussi est-ce avec une satisfaction intime qu'au milieu des convoitises brutales d'un grand nombre, je donne ma foi aux doctrines de l'esprit, et les embrasse, comme dans le naufrage, le marin isolé saisit étroitement le mât qui surnage, son fragile et dernier appui, et je jure de les défendre. L'œuvre sans doute est pénible, mais parce qu'elle est grande : plus aussi les montagnes sont élevées et plus le voyageur, avide d'horizons que rien ne borne, ramasse toutes ses forces pour gravir jusqu'au sommet. Eh! quoi de plus vaste que les horizons de l'esprit; quoi de plus élevé que les hauteurs de la foi et de la révélation? Qui donne des plaisirs plus parfaits, des joies plus mystiques? Rappelons-nous que ce qui est né de l'esprit, est esprit, c'est-à-dire immortel, divin, tandis que ce que la chair a enfanté reste chair, comme elle se dé-

compose et devient « ce je ne sais quoi » que se disputent les vers au fond d'un tombeau. Malheur donc au peuple qui se nourrit des doctrines de la chair : en vérité sa ruine est proche. Prions pour que notre nation ne soit pas parmi celles qui, abruties par la matière, descendent graduellement et pour toujours dans le néant de la corruption.

Hélas! malgré les enseignements répétés de la religion, malgré les vérités d'abord les mieux reçues et les plus incontestables, parfois passent sur l'âme pieuse du jeune homme des doutes implacables et désolants, comme parfois aussi sur les plantes passent des vents brûlants qui les dessèchent. L'on m'a dit encore que parfois, enivrée par les ardeurs de la jeunesse, l'âme se prend à songer qu'elle n'existe peut-être pas : pour un moment les passions lui font illusion ; elle nie tout, elle nie Dieu, et il semble alors qu'on serait heureux si l'on ne croyait plus ou plutôt s'il pouvait ne pas y avoir un Être Suprême auquel on ne dût croire. Ces instants sont rares, mais réels, mais redoutables : car il ne faut qu'un coup pour tomber entre les bras de la matière ; et c'est là, ajoutait-on, c'est dans la négation de toute vérité, l'assouvissement de toute passion que le chrétien tombé aperçoit la force et la profondeur de sa chute. Or, que faut-il pour ne pas succomber à cette épreuve? Une seule chose est nécessaire : la foi par la prière, nous disait hier l'éloquent prédicateur de notre retraite, mais une foi aveugle, ardente, telle que Jésus la demandait et la pressentait quand il disait : « Heureux ceux qui croient sans avoir vu! » L'avenir en effet n'est-il pas à celui qui croit et espère? Croyez donc

sans relâche; puis mourez. Peu importe que le jour du triomphe éclaire votre cercueil ou votre tente de soldat de la foi, puisque pour quiconque aura cru la victoire sera une éternité de bonheur. — La retraite en est à son troisième jour : suivant les conseils que l'on m'a donnés, j'ai mortifié ma chair; je demande à Dieu la grâce de ma vocation; je jeûne; je prie; je médite sans relâche; quelque attention que j'apporte à nos nombreux exercices spirituels, je suis exténué : près de dix heures d'oraison et de prédication par jour.

LETTRE X

De Joachim à Ephrem

Lors même que tu ne m'aurais pas dit que vous étiez tous en retraite, que vous aviez un prédicateur éloquent, et dix heures de sermons, cantiques, prières, méditations, que tu jeûnais, que tu te macérais, que tu te confessais tous les deux jours, que tu lisais des livres ascétiques, mystiques, j'allais presque dire apoplectiques, que tu faisais, sous l'œil de tes maîtres, supérieur, président d'étude et con-

fesseur, des cahiers de retraite : quand tu m'aurais tû tout cela, je l'aurais deviné au seul ton de ta dernière lettre. Il y a dans cette lettre des paroles d'un accent féroce. Il est évident pour moi que tu approches d'une époque de crise physique qui déjà trouble tes sens et agite tout ton être sans que tu puisses t'en rendre compte. Oui : le moment est solennel. Solennelle est l'heure où l'adolescent va tout à coup devenir jeune homme, où la nature va lui dévoiler ses plus mystérieux secrets. Aujourd'hui je ne t'en dirai pas davantage. Jure-moi seulement de m'écrire tout ce que tu éprouveras, tout ce que tu remarqueras de nouveau et d'extraordinaire en toi. Il peut se faire que tu demeures quelque temps encore dans cette période de transition et d'inquiétude physique que le milieu social où tu te trouves, ton éducation, l'habit même que tu portes contribuera beaucoup à prolonger. Quoi qu'il en soit, laisse ton corps se développer; laisse ton âme suivre ses propres évolutions; obéis à ceux qui t'enseignent afin de ne pas essuyer un jour le reproche banal que si tu crois autrement c'est parce que tu as prêté jadis une oreille distraite et frivole, un cœur indisciplinable aux leçons innombrables qui t'étaient données.

En parlant de l'amitié, mon frère, tu as emprunté les cris les plus passionnés de l'amour. Ton imagination est ardente, ton cœur d'une impétuosité sans égale : jeune lion, tu te sens des instincts d'avoir quelque chose à dévorer et, ne trouvant rien de réel, de saisissable autour de toi, tu t'élances hardiment dans le Sahara des fantaisies religieuses et tu rugis d'impatience. A quoi je réponds : patience! Trouver en

Dieu un des besoins les plus intimes de son cœur et le voir s'épancher avec délices dans le cœur d'un jeune homme, n'est-ce pas là en effet une de ces conceptions abstraites que le mysticisme catholique crée pour élever plus haut que la terre les âmes encore vierges de ceux qu'il a enfantés à ses doctrines. Que j'aime bien mieux le palpable et délicieux réalisme des amitiés antiques ! On les voit celles-ci; on les touche; elles sont toutes parfumées ; elles embaument l'existence. Point d'abstractions; point de visions; pas de luttes contre des moulins à vent. Je l'avoue : on ne tombe pas en extase; on n'aperçoit pas des chars de feu, sur des nuées de feu, traînés par des chevaux de feu; pas de petits anges, beaux à ravir, avec de petits dards pointus et ardents qui viennent vous percer, transpercer et dardiller emmi le cœur, comme le fut dardillé, perce et transpercé avec moult voluptés et soupirs inénarrables le cœur brûlant de la belle Thérèse. Mais quel plus admirable exemple à proposer entre mille aux races humaines, que l'amitié d'Achille et de Patrocle! Cette amitié est à l'Iliade d'Homère ce que l'essieu d'or était au char antique des divinités : tout dans cette épopée gigantesque roule autour d'elle. L'Iliade a deux parties bien distinctes : d'abord la colère d'Achille et les effets redoutables de cette colère; et, en second lieu, la victoire d'Achille sur cette colère. Mais à quoi doit-il cette victoire? Au sentiment de l'amitié triomphant de la plus violente et de la plus obstinée des passions : l'orgueil.

Parmi les innombrables vaisseaux qui, tirés de l'océan et dressés sur le sable à force de bras, couvraient de leurs blanches voiles la vaste étendue du rivage

troyen, il en était cinquante, des plus beaux et des plus rapides, dont la proue avait sillonné trois mers : la mer Ionienne, l'Archipel et la mer Egée. La Thessalie avait équipé ces navires; les Mirmidons étaient les guerriers qui les avaient montés, et Achille, fils de Pélée, les commandait. Qu'il en avait coûté au vieux roi Thessalien de se séparer de son Achille ; combien les adieux furent tristes ! Au moment du départ, Pélée s'adressant à un guerrier qui toujours se tenait auprès d'Achille : « Mon ami, lui dit-il, Achille est le » plus valeureux ; mais toi, fais-lui entendre de sages » paroles ; prodigue-lui tes conseils : il t'écoutera » pour faire le bien. » Touchant spectacle d'un père qui abdique son autorité paternelle pour la déposer entre les mains de l'ami de son fils ! Car cet homme était Patrocle. Achille aimait Patrocle : à la guerre ils combattaient sur le même char ; au camp ils habitaient la même tente ; ils mangeaient à la même table ; tous deux ils étaient accourus de la féconde Phtie où jadis Patrocle, misérable et fugitif, avait trouvé dans Pélée un second père et dans Achille un premier ami : le malheur de l'un et la générosité de l'autre les avait unis pour toujours. Doux tableau de l'amitié humaine aux premiers âges du monde ! et pour lequel, de nos jours, un auteur a retrouvé des couleurs non moins vives et non moins pures. Qui ne les a lues et relues avec attendrissement ces lignes affectueuses où le soldat pleure son compagnon d'armes, son ami : « J'en » avais un : la mort me l'a ôté. Nous n'avions qu'un » même voile pour nous couvrir dans le sommeil : jus- » qu'ici sur les champs de bataille, la mort semblait » nous épargner l'un pour l'autre..... Faut-il l'avoir

» perdu dans les délices d'un quartier d'hiver! »

Cependant l'armée des Grecs avait assis son camp le long des flots, à l'extrémité de cette large plaine bornée par Troie, l'Ida, l'Océan et qu'arrosent le Xanthe, le Simoïs et le Scamandre. On comptait neuf années depuis le jour où la flotte avait touché ces rivages, lorsqu'éclata tout à coup la querelle entre Agamemnon et Achille. Ce dernier, après avoir injurié celui qu'on appelait le roi des rois, sortit brusquement de l'assemblée et frémissant de rage attendit, sous son pavillon royal, l'effet des menaces de son ennemi. Auprès de lui se tenait Patrocle, dont les douces paroles ne pouvaient apaiser son courroux. Bientôt les hérauts d'Agamemnon s'avancent avec respect vers le vaisseau d'Achille, gardant un silence auguste et sombre : pas un mot, pas un geste ne fut échangé. On eût dit de ces calmes profonds qui toujours précèdent l'orage. Patrocle se lève enfin à la voix d'Achille qui ordonne de livrer Briséïs. Puis les deux envoyés s'éloignant gagnent avec la séduisante esclave les navires des Achéens. Briséïs pleurait. Achille à son tour ne pouvant plus contenir son émotion s'arrache aux bras de son ami et seul, assis à l'écart, les yeux fixées sur l'Océan, il prie, il appelle Thétis. Elle vient et là, dans le sein de sa mère, Achille donne libre cours à ses larmes. Ce fut un moment de crise terrible pour le fils de Thétis : l'amitié ne lui suffisait-elle plus? Patrocle ne pouvait-il pas essuyer ses pleurs ou bien, dans de pareils moments, rien ne peut-il remplacer une mère? Oui : sans doute Achille avait besoin alors de revoir sa mère, mais aussi il voulait se venger de tous les Grecs,

et Patrocle, tout en épousant sa querelle et partageant sa colère contre Agamemnon, Patrocle l'eût-il jamais permis? Achille connaissait trop bien la grande âme de son ami pour ignorer que s'il était de tous les hommes le plus cher à Patrocle, Patrocle toutefois aimait encore plus la Grèce qu'Achille. Or, c'était la ruine et la honte de la Grèce que le fils venait demander à la mère et celle-ci vient de les lui jurer. A partir de ce jour funeste, Achille ne parut plus ni à l'Agora ni dans la mêlée : une rage muette rongeait son âme et intérieurement il soupirait après les combats. Désormais, en effet, plus de dangers à courir avec Patrocle; plus d'ennemis à vaincre et à dépouiller ensemble. Autrefois Patrocle et lui s'endormaient au récit des triomphes et des périls de la journée : maintenant on ne parle plus des batailles; il y a longtemps que le sang ne ruisselle plus le long de leurs lances redoutables. Souvent Achille, détachant sa lyre, faisait signe à Patrocle : celui-ci alors s'asseyait auprès de son ami et ensemble ils chantaient les exploits des anciens héros; ou bien Patrocle l'écoutait chanter seul, et parfois il se disait avec tristesse : où est l'épée d'Achille? C'est ainsi qu'Achille, à défaut de coups d'épée et de cris de guerre, jouait de la lyre pour calmer l'agitation de son âme et il aimait à chercher des consolations dans les harmonies de la musique : car tel était le caractère de cette nature bouillante, caractère poétique et tendre, caractère vraiment grec qui explique l'empire de l'amitié sur cet homme extraordinaire dont les élans de tendresse étonnent aussi bien que sa féroce impétuosité.

Un jour que les deux amis étaient seuls, assis sur

les bords de la mer, Achille jouant et chantant sur sa lyre, Patrocle l'écoutant silencieux et rêveur, voici que Nestor, Ulysse et Ajax parurent. Surpris, Achille se leva tenant encore sa lyre. Il revoyait enfin ces rois illustres, ses anciens compagnons d'armes. Il prend leurs mains, les appelle ses amis, les entraîne à sa tente : là il fait étendre pour eux des tapis de pourpre et placer les siéges ; il appelle Patrocle. — « Apporte le plus large cratère, lui dit-il ; verse le » vin le plus pur ; à chacun des rois donne une coupe. » Car aujourd'hui n'avons-nous pas nos amis sous » notre tente ? » Alors se présente le spectacle le plus touchant : c'est Patrocle plaçant le cratère et les coupes ; c'est Achille lui-même aidant Patrocle à hâter les apprêts du festin ; ensemble ils allument un brasier ardent : sur ce brasier ils étendent des viandes délicates qu'ensemble ils surveillent et servent enfin aux princes. Amitié sainte ! antique simplicité des mœurs ! que vous égalisez bien les rangs sans les abaisser ni les confondre ! Toujours Achille commande à Patrocle : car Achille est pasteur des peuples. Et quelle obéissance respectueuse dans le fils de Ménétius ; quel empressement ! Mais aussi quelle douce condescendance d'Achille pour Patrocle ! C'est en vain que l'on chercherait dans ces deux hommes l'esclave et le roi : nos regards attendris ne tombent que sur deux amis qui s'entraident. Nestor et Ulysse voulurent fléchir le fils de Thétis : mais il fut inflexible et les envoyés retournèrent vers Agamemnon sans avoir rien obtenu, et cependant les Grecs périssaient en foule.

Durant les longs entretiens des héros, Patrocle se

tut, comme approuvant toutes les paroles et toutes les résolutions d'Achille : la colère d'Achille en effet était juste, et le cœur de Patrocle avait vivement ressenti l'injustice et la violence de l'insulte faites à son ami. Cette entrevue avec les princes avait décidé Achille. Aussi devait-on, le lendemain même, au lever de l'aurore, mettre à la voile pour la Thessalie. L'aurore se leva ; mais la brise du matin n'enfla point encore les voiles des vaisseaux d'Achille pour les pousser vers la douce patrie. Une fatalité plus sombre pesait sur eux. Quelque temps après cette visite des principaux rois au quartier des Mirmidons, Achille, selon son habitude constante, se trouvait encore debout à la poupe de son navire, contemplant tour à tour les vagues écumantes et le champ de bataille où s'égorgeaient les Troyens et les Grecs, lorsqu'il aperçut Nestor lui-même ramenant de la mêlée un chef qui paraissait blessé. A la vue de ce vieillard tout couvert de sueur et de sang, Achille s'émeut et il jette un cri pour appeler Patrocle, en ce moment dans la tente. Patrocle accourut auprès d'Achille : hélas ! c'était à la mort qu'il accourait, ajoute tristement le poëte. — Pourquoi m'as-tu appelé, Achille ? dit-il à son ami. Aurais-tu besoin de Patrocle ? — « O fils divin » de Ménétius ! répond le héros, ô toi qui réjouis le » plus mon âme !... Enfin les Grecs vont venir se jeter » à mes genoux : ils succombent ! Mais vole à la tente » de Nestor et demande-lui quel est le chef qu'il ra- » mène du combat. » Peu d'instants après Patrocle était sur le seuil du pavillon royal. Nestor, le prenant alors par la main le fit entrer et lui montra Machaon qu'une flèche avait mis hors de combat. Puis, com-

prenant qu'à cette heure il tenait peut-être le sort de la Grèce en son pouvoir, le vieillard déploya toute l'autorité et tout l'entraînement de son éloquence pour réveiller dans l'âme de Patrocle le désir de la bataille :

« Que Patrocle, appelé par son âge à guider le fils de » Pélée, obtienne au moins de lui qu'il le laisse aller » avec ses Thessaliens au secours des Grecs. » Et les paroles tombaient de ses lèvres, pressées, impétueuses, comme en hiver les neiges qu'emporte le vent du nord. Le cœur de Patrocle bondissait dans sa poitrine en entendant Nestor lui rappeler quels étaient ses devoirs de soldat, et pensif il retourna vers Achille. De retour vers son ami, Patrocle devint plus pressant pour exciter sa pitié et étouffer sa vengeance. Achille n'ignore pas tout ce qui se passe dans l'âme de Patrocle à la vue des maux de l'armée. Mais un pressentiment funeste le fait frémir au-dedans de lui-même. Il voudrait être auprès de son ami si son ami doit combattre. Peu lui importe le reste des Grecs. « O Jupiter ! s'écriait-il dans un vœu insensé, périssent donc tous les Grecs ! Patrocle et moi nous saurons bien prendre Troie. » Enfin Patrocle a triomphé. Quels accents l'amour patriotique ne fait-il point trouver à l'amitié ! Le compagnon chéri du héros s'élance donc dans le camp des Mirmidons pour les appeler aux armes ; lui-même s'apprête aussitôt au combat : Achille lui donne son armure, et les Thessaliens croient revoir le fils de Pélée. Oh ! si maintenant Achille pouvait retarder le départ de Patrocle ; si d'une parole, si d'un geste il pouvait faire reculer les Troyens jusque dans l'enceinte de leurs murailles, au moins Pa-

trocle serait forcé de rester près d'Achille qui ne peut se séparer de lui. Jamais une mère sur le point de quitter son enfant ne lui prodigua de plus tendres conseils : on ne reconnaît plus Achille, tant il y a de tendresse dans son âme. Mais après avoir perdu une esclave, si belle qu'elle fût, Achille saura ce que c'est que de perdre un ami. Encore quelques heures, et Patrocle sera peut-être étendu dans la poussière. Comme les regards d'Achille suivent le char de son ami dans la mêlée, où bientôt il le perd de vue au milieu des rangs épais des combattants ! Tout-à-coup des cris, des hurlements, des chocs d'hommes, d'armes et de chevaux se font entendre plus terribles encore. Achille s'émeut : car il a l'habitude des batailles. Si Patrocle n'était plus ? Mais il écarte cette pensée lugubre, et il n'attend qu'avec plus d'impatience le retour de son ami, qu'il demande aux dieux de lui ramener avec ses armes : car pour un guerrier, perdre ses armes, c'était le déshonneur, et qu'est-ce autre chose que cette prière du héros, sinon le même désir, le même vœu que le vœu, le désir de cette énergique Lacédémonienne envoyant son fils à la guerre et lui présentant son bouclier : η ταν η επι ταν « Reviens : mais dessus ou dessous, » lui disait-elle au milieu de ses derniers baisers. Tous les doux instants qu'ils avaient passés ensemble reviennent à la mémoire d'Achille et il se rassure, mais toujours revient aussi l'affreuse image de Patrocle succombant sous la lance d'Hector. Enfin Antiloque accourt à lui tout couvert de sueur et de sang :

« Patrocle est mort ! » Quand Homère ne nous aurait rien dit jusqu'ici de l'amitié d'Achille et de Pa-

trocle, il suffirait de lire les chants qui terminent l'Iliade pour comprendre quels liens la mort venait de briser. La douleur, la rage, le sang, l'effroi, remplissent tous ces chants que commence et achève un deuil inconsolable. De quel souffle violent est emporté le génie du poëte! En vérité l'allégorique déesse du Pinde ne pouvait mieux chanter la redoutable colère de cet homme qui ne veut point être consolé de la perte de son ami. Nuit et jour il pleure sur Patrocle; il le revoit dans ses insomnies cruelles; il lui parle encore; l'ombre se penche sur la couche d'Achille; Achille étend les bras pour saisir et étreindre encore cette ombre chérie : mais la douce vision s'évanouit et Achille agité, brûlant, invoque en vain le sommeil. Le nom de Patrocle revient sans cesse sur ses lèvres, et ses yeux sont inondés de pleurs. En vain Agamemnon lui a rendu la belle esclave, Briséïs au radieux visage : dès que l'aurore paraît illuminant l'océan de ses feux, il court aux combats. Il saisit tout vivants douze jeunes Troyens qu'il immolera sur la tombe de son ami; il pose, en signe de serment solennel, ses mains sur le corps de Patrocle que Briséïs elle-même a embaumé, et il jure de tuer Hector: bientôt il jette aux pieds de Patrocle le cadavre d'Hector. Il baise vingt fois ce cher compagnon d'armes étendu sans vie sous sa tente et se plaint de ce que l'ardeur de ses baisers ne peut lui rendre l'existence. Enfin le jour des funérailles s'est levé : trop longtemps déjà Patrocle a erré sur les bords du Styx. Le bûcher est dressé : sa blonde chevelure, Achille la sacrifi aux mânes de son ami. Quelle angoisse ! quel déchire ment pour son cœur, quand il voit les flammes en

velopper le corps! Toute la nuit le bûcher brûle. Nuit douloureuse, nuit mémorable où les Troyens tremblants crurent voir le présage de l'incendie qui devait embraser Troie. Quelle scène! quel tableau! Ce bûcher sur le bord de la mer, où se consume le corps de Patrocle; Achille au pied de ce bûcher; dans le fond les troupes troyennes veillant sur leurs remparts menacés; et la nuit jetant sur tous ces objets, le camp, la ville et les flots, sa lueur froide et mystérieuse. « O » Patrocle! s'écriait Achille en contemplant ce funé» bre spectacle, non : je ne t'oublierai point, même » aux enfers où l'on oublie tout. »

Puis les flammes du bûcher s'éteignent; on recueille les cendres et les ossements du guerrier. Maintenant Achille est seul. De son ami, de Patrocle il ne reste plus au fils de Thétis qu'une urne funéraire.

C'est toujours de cette façon implacable que finissent les choses de ce monde. A quoi comparerai-je notre vie? à un arbre chargé tour à tour de feuilles, de fruits ou de fleurs, et qu'un paysan robuste ébranlerait à toute heure et à tout instant; le sol est jonché de débris jusqu'au jour où l'arbre ploie et rompt : ainsi tombent nos grâces, ainsi nos illusions, ainsi tombe notre vie elle-même secouée par la main infatigable du temps qui ne respecte rien. On orne de fleurs le berceau de l'homme pour témoigner qu'on lui souhaite des jours riants et parfumés qui ne viennent jamais ou passent vite; puis sur sa tombe on répand bientôt des couronnes d'immortelles : autre touchant symbole, gage précieux et délicat de la foi populaire dans un avenir plein de mystères et de doutes, mais consolant. C'est en effet le besoin de re-

trouver, après la mort, ceux que nous avons pu aimer, c'est le besoin d'amour ou d'amitié qui nous fait croire à une autre vie, à un autre monde tout radieux d'immortelles espérances.

LETTRE XI

D'Ephrem à Joachim

Il y a huit jours j'étais auprès de toi tranquillement assis à la lueur d'un bon feu et me reposant des fatigues d'une pitoyable chasse aux lapins : mais j'étais auprès de toi et de mon père, et j'étais content. Aujourd'hui le corps tendu sur une table noire, à quelques pas d'un poêle tout rouge dont la flamme ne vient point nous égayer l'âme, je songe que le temps a passé bien vite déjà, et cependant je voudrais le voir couler plus vite encore. Ces sept mois de captivité en perspective me semblent comme sept siècles, et « j'aurais cent millions, s'écrie à mes côtés mon pauvre voisin d'étude, que je les donnerais pour retourner chez nous ! » Ce que je t'écris n'est pas seulement la pensée de quelques-uns, c'est le sentiment, la pensée de tous. On ne joue plus en récréation; point de

bruit ; point de paroles bruyantes ; on se parle à voix basse, tellement que M. le supérieur s'en plaignait beaucoup hier soir, à la *lecture spirituelle* qui se fait toujours, comme tu le sais, une demi-heure avant le souper. Mon voisin de droite, qui en est à sa cinquième année de pension, dort d'ennui... Le froid est intense ; la Loire est grosse et charrie dans toute la largeur de son lit d'énormes glaçons. La carriole qui portait tous mes compatriotes et condisciples en congé nous amena à la grille du parloir, dimanche matin à quatre heures et demie. Nous nous couchâmes : la nuit de voyage avait été froide et nous étions harrassés. On nous avait d'abord permis de dormir jusqu'à onze heures ; mais à sept heures et demie, après un court sommeil interrompu par la visite de trois surveillants, un affreux cerbère vint nous intimer l'ordre de nous lever ! On l'aurait volontiers donné à tous les diables. Il fallut cependant obéir. Le déjeuner était terminé. Je ne mangeai pas : j'étais trop las pour avoir faim. Il en fut de même pour le reste de la journée. Je pensais à une autre cuisine, et sur cent de mes compagnons de table, je n'étais pas le seul, crois-le bien. A trois heures je montai chez M. Louis, pris son grand fauteuil rouge et sommeillai doucement devant le feu jusqu'à cinq heures. A huit heures et demie, coucher général. Le lit du dortoir Saint-Aignan ne me parut pas précisément aussi moëlleux que celui de ma bonne chambre : mais je n'avais pas le choix et je ne fis ni une ni deux pour m'endormir. Dieu ! que c'était glacial ! Un seul frrr... sortit de mes lèvres et je fermai les yeux.

Lever à cinq heures vingt-cinq, mais ne pouvant

remuer ni bras ni jambes, je restai au lit, si bien qu'à dix heures, seulement, j'eus le courage de me réveiller. Je me levai à onze heures; je me sentais un peu mieux ; l'appétit seul semblait être resté à la maison paternelle, autour de votre riante table et de vos appétissants fourneaux.

Notre deuxième retraite approche. Nos examens trimestriels auront lieu, dit-on, le quinze avril. Le réglement d'hiver finit à Pâques. Voici en quoi consiste le réglement d'été : lever comme en tout temps, à cinq heures, déjeuner à sept heures un quart, dans les cours, le long des murs que caresse un rayon de soleil, ou sous le hangar, jusqu'à huit heures moins le quart, alors retentit la cloche des classes ; le mercredi il y a composition de six heures à neuf heures, après quoi la communauté se dirige à la campagne en côtoyant le fleuve ; l'on y dîne et l'on y goûte ; on rentre le soir vers sept heures ; la lecture spirituelle dure de sept heures et demie à huit heures ; souper jusqu'à huit heures et demie ; prière et coucher.

Ton furet te fait-il toujours manger de ces rusés lapins qui s'en vont avec l'aurore brouter le thym et le serpolet de la *Remise-aux-Moines ?* Les gelées doivent avoir foudroyé toutes ces puces microscopiques qui m'effrayaient tant, blotties qu'elles étaient dans la robe fourrée de messire Jeannot lapin. Aussi que j'aurais plaisir à veiller sur le bord d'un terrier ; il ferait déjà plus chaud qu'au mois de janvier. Voici, en effet, que nous entendons les petits oiseaux chanter sur les arbres qui s'élèvent en face de nos salles d'études, c'est bon signe ; le soleil a quelque chose de si joyeux et de si ranimant pour le cœur de l'écolier.

Les plus mauvais jours sont passés ; presque un hiver de moins et une année de plus ; le temps va tout de même bon train. Oh ! si la température pouvait se mettre tout à fait au beau. Nous voyons chaque matin, un peu après la disparition des étoiles, de magnifiques aurores et levers de soleil du côté de la Loire : c'est rouge, c'est violet, pourpre ou or, et tout cela brille à travers les arbres de notre parc ; c'est véritablement un splendide coup-d'œil. Voilà le plaisir, l'indescriptible charme de se lever à cinq heures du matin, et maintenant c'est pour moi un agrément sensible que je ne changerais pas pour les molles délices du lit. Malheureusement je ne suis pas libre, et il ne m'est pas possible ici de courir à droite et à gauche comme lorsque nous partions jadis avec mon père et sa vieille Belotte, chasser les lièvres dès trois ou quatre heures de la matinée.

Dans le petit billet — vrai bulletin de victoire — que notre préfet de discipline me remet à l'instant de ta part, tu regrettes, mon cher ami, de ne me point voir à côté de vous pour partager votre filet de chevreuil. Je t'avouerai que je n'en suis pas moins chagrin ; un filet de chevreuil et un de ces civets de lièvre délicieux, comme mon père seul en a le secret, n'auraient pas été à dédaigner pour faire un peu diversion aux sempiternelles pommes de terre et ragoûts de M. l'économe ; aussi ne pouvant être à côté de vous, de corps, je fis trotter mon esprit jusqu'à Verrières, et dimanche soir, de six heures et demie à sept heures, il me sembla que j'entrais tout-à-coup et sans bruit dans la chambre du fond ; que je m'asseyais silencieusement à ma place accoutumée, le dos au bon

feu qui brillait dans la cheminée, et que je voyais avec bonheur mon père et toi, qui vous ne doutiez pas que l'absent fût là. Malheureusement l'illusion ne dure pas toujours et, bon gré mal gré, j'étais ramené à la réalité par une diabolique colique qui m'a torturé, vendredi dernier, à la suite d'un frugal dîner où j'avais eu le courage de manger quelques bouchées de morue, plus ou moins fraîche assurément.

Ma classe vient de donner la représentation d'une comédie latine, l'*Avare* de Plaute, qui fut suivie d'une petite pièce française. Les costumes romains produisaient à la lumière un effet magique. Je remplissais le rôle d'un jeune romain : cothurne à franges d'or ; bas couleur de chair ; tunique gommée serrée autour de la taille par une ceinture rouge ; un magnifique manteau brodé d'or sur les épaules ; enfin autour de la tête une bandelette rouge. Dans la seconde pièce j'étais simplement revêtu d'une robe de chambre, en négociant retiré. La salle était pleine de personnes de la ville. L'Évêque présidait. L'on a joué ces pièces à titre de ballons d'essai : car tu sais ou tu ne sais pas que Monseigneur veut monter une tragédie grecque. Quand la représentation aura-t-elle lieu ? Je l'ignore. Toutes les illustrations littéraires de la France y seront invitées. Si cette tragédie est bien exécutée, elle sera admirable. La musique des chœurs, composée par Mendhelson, un des plus grands musiciens allemands, et que l'on a fait venir de Leïpsick, est sublime comme harmonie, comme majesté et comme expression de la douleur. Le sujet de cette tragédie d'Eschyle roule tout entier sur la défaite des Perses à Salamine. La tragédie se termine par des larmess

des gémissements, le deuil et des souvenirs douloureux. Le théâtre sera dressé à O... dans une des salles de l'Évêché. J'ai le rôle de Coryphée : c'est moi qui commence. Je désire que tu ne communiques cette lettre à personne. Surtout ne dis pas que j'y jouerai. Il est inutile de faire du bruit, quand on ignore si l'issue d'une chose sera heureuse ou non. Pas un mot à M. le curé qui trouverait peut-être trop profane un pareil exercice littéraire et qui déteste avec tous ses confrères du diocèse l'administration si despotique de notre illustre évêque. Adieu.

LETTRE XII

De Joachim à Ephrem

C'était sur le soir et comme j'étais seul dans un lieu écarté, que le silence du vent, la pureté de la nuit et le bruit des eaux qui s'engouffraient sous une bonde invitaient l'âme à réfléchir, je réfléchissais ainsi en moi-même : qu'est-ce que la vie ? — L'action plus ou moins libre d'un être qui tend fatalement à se perpétuer, puis à mourir ; et instinctivement je me fis cette autre question : qu'est-ce que l'amour ?

— Un berceau jonché de fleurs où les hommes veulent se reposer à tous les âges de la vie. Ainsi donc vivre et aimer telles sont les premières fonctions de l'homme sur la terre : vivre pour mourir, aimer pour vivre. Ma pensée se tut quelques instants, se reportant d'un bond vers le petit nombre des personnes que je chéris et que j'adore : et je fus étonné, presque effrayé d'y trouver un nom, un visage qui ne s'était jamais encore présenté à mes souvenirs, et pourtant tout à coup il venait, fantôme léger, diaphane, aux formes séduisantes, glisser, flotter devant moi, prendre à lui seul la place de tous les autres et me forcer pour ainsi dire, tant elle était belle cette fraîche jeune fille ! à étendre mes bras vers elle, dont l'enivrant sourire, dont la pose implacable devant mes regards fascinés troublait de plus en plus ma pensée, puisque je découvrais, à la fois et si brutalement, que j'aimais et que, d'un autre côté, cette mystérieuse apparition n'était autre, trait pour trait, que l'étrangère, une de mes élèves, la belle, la savante miss Ellen. Cet amour insensé me jeta dans une terreur vague, une secrète angoisse ; puis je demeurai immobile, les yeux fixés sur cette eau qui coulait. L'atonie succédait à l'inquiétude fébrile qui m'avait un moment dévoré comme du feu, incroyable mélange de plaisirs délicats, de voluptés rapides, mais sensuelles, de peurs, de frissons, de dévouements héroïques, de fantastiques chimères se balançant dans ces pays lointains, au fond de ces horizons brumeux que nous appelons si comiquement l'Avenir. Une réaction étrange et délicieuse se produisit lentement dans mon âme aussi bien que dans mes sens.

C'est un de ces moments de calme inexprimable où meurent tous les bruits du dedans et où un grand silence se fait ; on voit et on entend, mais on ne saurait préciser ce que les sens voient ou entendent : on dirait d'une horloge dont le balancement uniforme et précipité cesserait tout à coup. J'aperçus, à la clarté des étoiles qui se réflétaient sur la rivière, flotter une branche de saule : puis elle disparut emportée par le courant. Mes pensées avaient bien vite repris leur allure. Je me dis qu'ainsi passent les hommes et en même temps, je ne sais pourquoi, ces paroles du poëte latin se trouvèrent sur mes lèvres : « Pour la patrie qu'il est doux de mourir ! » Ce souvenir classique venu si à propos pour arracher mon esprit à ce vague errement des idées où l'on se complaît quand on est seul et qu'on rêve, me fut comme un cordage à un noyé. Je le saisis.

Oui : pour la patrie, il est doux de mourir. Il doit y avoir dans la mort du soldat combattant réellement pour son pays, sur un champ de bataille, un charme inexprimable, une sublime exaltation. C'est donc avec justice que le poëte, en pressant les cordes de sa lyre, a pu prononcer ces mémorables paroles : « Pour la patrie qu'il est doux de mourir ! » Mais pour mourir il faut aimer, et la patrie est de nos jours la chose du monde la plus commune à trouver, à aimer la plus rare. D'abord, qu'est-ce donc que la patrie, et d'où vient qu'avec ce mot-là on a toujours fait de grandes choses ? Étonnant prodige : les gouvernements absolus sont peut-être ceux qui ont le mieux compris la secrète puissance, l'influence mystérieuse que ce mot exerce sur les peuples, et tous leurs efforts ne ten-

4.

dent qu'à s'y substituer à la dérobée, en un mot à personnifier la patrie en eux. Ils n'y réussissent que trop souvent.

La patrie est dans tout ce qui nous entoure : elle est dans la famille qui nous aime et que nous chérissons, dans les forêts et dans les plaines avec les arbres qui balancent leurs fruits et leurs ombres au-dessus de nos têtes, avec les eaux qui roulent à nos pieds. Elle est ici et elle est là. On la voit; on l'entend; on la respire. Elle est à la société ce que la vie est au corps : elle court par toutes les veines; elle s'échappe par tous les pores; elle nous fait sentir son action au dehors et au dedans. Où est la patrie; pourraient parfois demander stupidement des êtres à face humaine? — Montrez-leur le ciel et la terre : ce ciel qu'en naissant vous avez vu pour la première fois ; cette terre où fut votre berceau et où vous espérez que sera votre tombe. Et si, à ce signe, le cœur de ces hommes ne se brise pas de tendresse, si leurs traits demeurent froids et insensibles, fuyez-les. Tout ici-bas a une patrie. « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel un nid de mousse. » Hélas! nous ne savons plus guère aujourd'hui ce que c'est que cette grande chose que les anciens appelaient l'*Amour de la Patrie*. Cet amour, dont la liberté n'est qu'un effet ou une des causes, suivant les temps, s'en ira-t-il donc, rétrécissant, autour de nos cœurs qui se rapetissent, son cercle de feu si vaste, si ardent, il y a un demi-siècle? Jamais on ne vit, verra-t-on jamais de plus éclatantes merveilles? Pour jeter une pareille lueur sur le monde, faudra-t-il une autre catastrophe? Aujourd'hui, on sait encore mourir, on ne sait

plus vivre pour sa patrie : et c'est là pourtant que sont la force et le bonheur.

De plus il y a dans l'histoire un intérêt si puissant, une beauté si attrayante que l'on se demande aussitôt d'où peuvent lui venir et cet intérêt et cette beauté. D'où lui vient en effet ce rayonnement, cette splendeur incomparable qui exalte si violemment les âmes de ceux qui aiment à fouiller dans le passé, à converser avec lui pour y retrouver la force et l'espérance, à défaut des consolations du présent et en face des terreurs vagues de l'avenir? Je crois pour ma part que le patriotisme fait surtout la beauté de l'histoire. A l'heure où je t'écris, Eschyle est dans vos mains jour et nuit peut-être ; professeurs et élèves, prêtres ou laïques, vous scrutez profondément les récits des anciens jours ; votre pensée est toute reportée vers la Grèce antique : eh bien! dites-moi si d'abord votre cœur et votre esprit ne s'arrêtent pas avec admiration à ces époques héroïques des guerres Médiques et du Péloponèse. Puis revenez aux bords du Tibre, à cet endroit fameux où fut Rome. Où vous arrêterez-vous de préférence dans vos souvenirs? N'est-ce pas à cette période si incertaine, si sombre, si éclatante ensuite des guerres Puniques? Pourquoi ces pleurs, ce frisson, ces cris de joie intérieure et d'enthousiasme? qui vous les arrache? C'est le spectacle grandiose de la lutte du plus faible contre le plus fort, lutte obstinée qui, dans les annales des peuples, se termine toujours par le triomphe du premier. Mais qui a centuplé ainsi ses forces, qui lui a dicté ces inconcevables paroles : Je ne cèderai pas? C'est une vertu robuste, mélange d'amour et d'énergie

souvent féroce; nous la retrouvons dans l'histoire de presque tous les peuples : c'est le patriotisme.

Quoi qu'il en soit de cette vertu en France, je ne suis pas de ceux qui croient à la mort ni de la patrie ni de la liberté. Toutes deux immortelles, toutes deux inséparables, toutes deux bienfaisantes, on les voit toujours accourir là où un grand peuple s'affaisse : d'une main elles agitent le lumineux flambeau de l'espérance sur la voie qui lui reste à parcourir ; et, de l'autre, puissantes et sublimes, le sourire aux lèvres, le feu dans les regards, tout-à-coup le relèvent et lui rendent sa vigueur première. Il faut bien des siècles, bien des erreurs et des turpitudes pour effacer dans le cœur d'une nation jusqu'aux noms si suaves, si purs de ces deux anges consolateurs : la Patrie et la Liberté.

Un coup de vent léger comme un frôlement d'ailes passa dans la nuit : les peupliers de la Cléry se courbèrent et on entendit leurs feuilles frémir. Un nuage qui, depuis quelques secondes, couvrait la lune alors en son plein, glissa rapidement. Elle reparaît plus brillante et le nuage se divise maintenant en une multitude de petits flocons qui partent deçà et delà où un souffle bizarre et passager les emporte. Que d'hommes s'en vont ainsi pour ne plus revenir ! Mon Dieu ! donnez la joie aux malheureux qui souffrent; à l'exilé qui souvent tourne ses regards et pleure, le retour au pays de ses pères ; à tous, une patrie à aimer toujours.

Toutes ces idées, tous ces principes, tu les retrouveras, mon cher ami, pour ainsi dire burinés avec une pointe d'épée dans ce magnifique drame lyrique

qui a nom *les Perses*. Miss Ellen et miss Alice, sa sœur, me chargent de te prier de faire tout ton possible pour leur avoir des cartes d'entrée. Elles ont le plus vif désir d'assister à cette pièce : je leur ai lu ta traduction; elles m'en ont paru enthousiastes; leurs études, leurs notions sur le théâtre en général sont très-approfondies. Ce sont des auditeurs dignes de comprendre de pareilles scènes. Elles ont du patriotisme une idée juste et grande. Tu vois par là qu'elles n'ont pas reçu l'éducation étroite et couperosée de nos demoiselles françaises, pour la plupart desquelles les mots de patrie et liberté sont lettre close.

La femme, me disait tout récemment encore miss Ellen elle-même, plus heureuse que l'homme, se meut dans un cercle moins vaste, moins brillant, mais toujours moins bouleversé.

Quand vous laissez tomber vos regards sur le berceau de l'homme enfant, ne sentez-vous pas toutes vos entrailles remuées comme par une inexprimable pitié et une angoisse mystérieuse et prophétique? Que sera-t-il? Où sa vie s'écoulera-t-elle? De quelle manière se dénoueront ses jours? Sera-ce par l'épée ou sous la dent des bêtes féroces? Ses derniers cris se feront-ils entendre sur l'étendue immense de l'océan, ou sa dernière goutte de sang n'ira-t-elle pas plutôt teindre les rochers et les précipices des montagnes les plus inaccessibles? Si au contraire vous entendez vagir près de vous cette frêle et délicate créature qui, un jour, sera à son tour épouse et mère, votre âme est moins inquiète, et d'un seul coup d'œil vous embrassez l'espace où sont mesurés les jours de sa vie paisible. Si inférieure que soit en apparence cette pa-

cifique destinée de la femme, vos systèmes d'éducation ne devaient pourtant point la négliger ni imiter à cet égard l'erreur funeste et agressive des lois orientales, qui reléguaient la femme si loin au-dessous de l'homme qu'elle était à peine au-dessus de la brute. Mais le moyen aux marabouts de faire croire à toutes leurs fables grossières, s'ils ne tenaient pas la femme en tutelle sous le réseau de leurs enseignements, comme l'on tient une belle lumière sous un vilain éteignoir, jusqu'à ce qu'elle soit morte et qu'elle fume.

Ici la voix de miss Ellen devint plus vibrante ; une animation extraordinaire colorait son visage radieux; une incroyable expression de vie et d'intelligence jaillissait de son regard. Nous étions arrivés, chemin faisant, à cet endroit de la terrasse du couvent qui domine les anciennes arènes de Pépin le Bref, la rivière, l'étang, la plaine, les coteaux et les bois. Nous nous assîmes sur un banc de pierre ; l'amandier qui l'ombrage nous servait de dôme et le parfum de ses branches fleuries nous enveloppait comme d'un voile de pur encens. Mon cœur débordait d'amour ; un feu intérieur me consumait; j'éprouvais un tremblement convulsif que j'avais peine à réprimer ; une timidité excessive s'était soudain emparée de moi ; j'éprouvais un infini besoin de parler et mes lèvres étaient muettes ; j'étais dominé par cette intelligence supérieure à laquelle toutes les grâces de la beauté du corps prêtaient un charme infini et irrésistible. Après avoir un moment contemplé l'admirable spectacle qui se déroulait devant elle, l'étrangère reprit en ces termes :

Oui : s'il y a un préjugé vulgaire autant qu'absurde, c'est celui qui consiste à dire que les femmes en savent toujours assez. Axiome dangereux qu'on pourrait retourner par cet autre axiome moins galant, mais plus logique : plus la femme est bête et plus la famille y trouve de sécurité. En conséquence de ce beau principe, vous devriez brûler les écoles de filles, les pensionnats, les livres. Vous nous bâtiriez des édifices d'un autre genre : de grands murs, de petites croisées, des chambres étroites bien closes de barreaux et de verrous. On les appelle en Turquie des sérails ; et nous n'aurions plus à vous faire qu'une chose, des enfants. C'est Mahomet qui le veut. En vérité ce serait une plaisante comédie que ce renversement des principes européens, que cette préconisation des mœurs asiatiques ! Et c'est pourtant ce qui s'affirme dans certains salons, ce qu'on soutient en riant dans certains cercles, et quand nos Turcs modernes, à bout de raisons, ne savent plus que répondre, ils tournent les talons et nous lancent cette grossière fusée : Les femmes en savent toujours assez.

Les insensés ! ils oublient qu'ils ont une mère, une sœur ; qu'ils auront une épouse et une fille. Tous ces êtres chéris dont l'absence laisse au cœur de l'homme un vide si affreux et si désolant, ils les calomnient le sourire aux lèvres ; et ces hommes, pour se rendre eux-mêmes plus spirituels, croient fort joli de proclamer cette incroyable maxime : Les femmes doivent être stupides !

Ingrats ! qui donc cependant, vous berçant sur ses genoux, a formé votre langue et vos lèvres à balbutier ces mots mystérieux par lesquels vous affirmez vos

besoins ? Qui donc vous a donné la première ces notions du bien et du mal, ces germes précieux de vertu, cette idée féconde de Dieu ? C'est votre mère : c'est une femme.

Plus tard, qui vous console dans les rudes labeurs de cette vie ; qui essuie vos larmes, qui force doucement votre cœur à s'épancher ; la journée de travail finie, qui vous procure, dans le silence des nuits, ces joies, ces caresses qui reposent de tant de peines et dont la pensée seule fait bondir votre cœur ; qui donc ? C'est votre épouse : c'est une femme.

Puis, le soir de votre vie approche : vos sens s'émoussent. Il vous faut des caresses plus douces, des joies moins enivrantes. L'amour se modifie dans votre cœur ; il s'épanouit en un autre amour plus calme et descendant du premier comme le fruit vient de la fleur. Qui jette encore ce chaud et dernier rayon dans votre âme ; qui pose cette auréole gracieuse autour de votre tête blanchie ? C'est votre fille : c'est une femme.

Le rôle de la femme dans l'économie des sociétés européennes est immense ; c'est le christianisme avec son apothéose de la femme dans la vierge-mère, dépouillée de toutes ces exagérations du culte romain qui, de nos jours, en a fait une déesse ; ce sont les barbares chez lesquelles la femme était beaucoup ; c'est la chevalerie avec ses gracieuses dames, qui, tour à tour ou simultanément, ont donné à la femme cette importance légitime qu'il est ridicule de nier, puisqu'elle existe, et qu'il faut, en conséquence, régler, pour qu'elle contribue, elle aussi, dans la mesure de ses forces, au développement, à la perfection progressive où tend le monde entier. La seule différence qui existe

entre ces deux puissances de l'homme et de la femme est celle-ci : la puissance de l'homme s'exerce au dehors, dans les agitations bruyantes de la vie publique; au contraire, la puissance de la femme réagit au dedans, sous le manteau de la cheminée, si je puis m'exprimer ainsi, à la lueur du foyer domestique, dans les ténèbres mystérieuses de l'alcôve. Mais pour être occulte, elle n'en est pas moins réelle, elle n'en est pas moins considérable. Au lieu donc de blasphémer votre mère, votre épouse ou votre fille, au lieu de les reléguer bien loin sous les voûtes obscures et glaciales de l'ignorance et de la superstition, découvrez franchement à leur vive intelligence les horizons superbes de la science moderne. Voyez le christianisme, il s'est bien gardé de dire à la femme : Profane, arrière ! Loin de là, et l'Eglise romaine qui s'est si habilement emparée du christianisme, lui a dressé des autels. Sans la femme, le christianisme ne se serait peut-être pas établi, et sûrement, sans la femme, le catholicisme serait mort depuis longtemps. Ayez cette sagesse et vos doctrines de liberté politique, de liberté de conscience, de religion simple et pure comme celle que le Christ prêchait lorsqu'il disait d'adorer Dieu en esprit, sans se soucier des temples de Garitzim ou de Jérusalem, non plus que de leurs prêtres qu'il appelait sépulcres blanchis, orgueilleux et menteurs : Tous ces principes, fécondés par la femme, germeront comme en un sol merveilleux ; abondante sera la moisson, ineffable la joie délicieuse qui alors inondera l'âme de l'homme. C'est pour réaliser ces nobles inspirations, pour atteindre ce but glorieux qu'il serait nécessaire d'esquisser le

rôle assigné aux femmes dans la législation, de le leur enseigner : ce qui est logique, puisque la femme, aussi bien que l'homme, est comprise dans cet axiome de droit commun, à savoir que nul n'est censé ignorer la loi. Cet enseignement, restreint dans une juste mesure, porterait le plus rude coup à ces leçons futiles, à cette éducation molle et écœurante que vos filles vont puiser dans les catéchismes de persévérance; il devrait être donné à la femme, parce que je suis profondément convaincue que la femme n'a pas seulement le devoir brutal de faire des enfants, mais aussi la sainte et belle mission de donner à la société des citoyens. Le bien qu'elle pourrait produire en ce sens est incalculable, et cela dans trois conditions, dans trois périodes successives de sa vie : comme fille, comme épouse et comme mère. C'est sous ce triple point de vue qu'il faudrait étudier la femme, c'est sous ce triple aspect qu'il faudrait avoir l'ambition de lui tracer ses droits et ses devoirs dans les lois civiles, aussi bien que dans vos codes de pénalité. [Au lieu de cela, qu'avez-vous aujourd'hui? Des principes surannés, des pratiques extérieures, une morale de convention dont les filles en France sont saturées, qu'elles gardent par habitude, par pose, par bon ton et dont elles se moquent tout bas, ou même avec vous dans les banquets, les bals et es salons. De là cette futilité de pensées, cette contradiction dans la conduite, cette légèreté de mœurs qui choque tout le monde. Mais quel reproche pouvez-vous leur faire ? Elles vont à la messe, se confessent à leurs moments perdus, et communient au moins une fois l'an. Le directeur de ces dames est content ; donc les maris n'ont pas à se plaindre. Les religions ne suffi-

sent plus aux instincts, aux idées nouvelles des sociétés; or, lorsqu'une institution ne peut plus satisfaire aux besoins des peuples à cause du progrès qui s'est opéré, l'esprit qui faisait sa vie se retire d'elles, il n'en reste que le cadavre. Ainsi, au temps de Jésus-Christ, la religion de Moïse, matérialisée par les sectes orgueilleuses et mensongères du pharisien, se mourait comme au jour pâlissent et se meurent les étoiles; ainsi le paganisme, avili par les chefs du sacerdoce, réduit à de vains rites, à des pratiques extérieures, ridiculisé par la philosophie, disparaissait de la scène du monde, surpris et dans l'attente. Il en est de même de cette religion italienne qui, fondée sur les ruines judaïques et païennes, subtilement saupoudrée d'un peu de christianisme pur, ne retrouve plus, de nos jours, cette vie extraordinaire du premier culte de Jésus qui, au temps des Césars, débordait et s'épandait de toutes parts comme une vaste mer que ne contiennent plus ses rivages. Il semble qu'une nouvelle ère va commencer. A cette inquiétude, à ces vagues aspirations qui agitent les esprits des peuples et des individus, à ces secousses incessantes qui ébranlent subitement les vieilles nations comme les vieilles couronnes, ne pressent-on pas que la société en est à ces époques de renouvellement où les plus formidables tempêtes se font toujours suivre du plus grand calme. Il en est qui tremblent et qui succombent au moindre vent qui s'abat sur les flots; hommes de peu de foi qui se défient de l'énergie de leurs convictions, de la vérité de leurs principes, et périssent pour n'avoir pas cru. Les Romains, il est vrai, sont moins difficiles: pour croire ils nous demandent des miracles. Insensés! qui ne

voient pas que le plus évident des miracles et des prodiges est précisément leur crédulité même au sein de toutes les découvertes de la critique moderne; aveugles qui marchent à tâtons en pleine lumière, et ne voyant que ténèbres, s'écrient sottement qu'il n'y a point de jour.

LETTRE XIII

D'Ephrem à Joachim.

Enfin la pièce est jouée. C'est avant-hier soir, à 9 heures, 7 mai, que la toile s'est baissée à la manière antique. Le fond du théâtre représentait la ville de Suze, et, sous les portiques du palais des rois de Perse, se tenaient debout, appuyés sur des piques, vingt vieillards : un peu en avant de ce groupe, le Choryphée, un bâton de commandement à la main. Voici quel était notre costume : de grandes robes, les unes roses, vertes, les autres bleues et blanches, serrées par une large ceinture au dessous du sein, de manière à former les plis les plus gracieux autour du corps; la tête était couverte d'une toque légère. J'avais une robe rose, toque rose et aux pieds des sandales noires

entremêlées de fleurs d'or. Au moment où la reine entra, une partie du chœur se prosterna la face contre terre ; l'autre partie était à genoux : et, ainsi prosternés, nous entonnâmes pour la saluer un chant doux, majestueux, d'une beauté admirable. La reine était revêtue d'une robe rose tendre à franges d'or ; par dessus cette robe, un manteau bleu en gaze, bordé d'argent et jeté sur les épaules comme une écharpe ; son chapeau, en tulle parsemé de fils d'argent, à pois rouges, est d'une forme difficile à décrire. Aussi j'y renonce. Il faut te dire que la figure de la reine *Atossa* était charmante, si bien que les dames, toujours un peu curieuses, se dressaient doucement sur la pointe des pieds pour voir la princesse et voulaient absolument, dit-on, que ce fût une jeune fille. Je puis te garantir le contraire. Au second acte, Atossa revint sur la scène pour prier auprès du tombeau du roi Darius, son époux. Elle était suivie de deux petits esclaves portant les présents, que, dans l'antiquité, on offrait aux morts. La reine tenait des couronnes de fleurs. Elle s'agenouilla, répandit des libations, puis se leva, suspendit autour du tombeau ses guirlandes funèbres et resta debout à prier. Pendant ce temps le chœur chantait sur un mode lugubre et solennel ; à son tour le Choryphée pria à haute voix et le chœur reprenait en chantant. Tout-à-coup le roi Darius sort de sa tombe, encore revêtu de tous ses ornements royaux et un sceptre d'or à la main. Alors la reine tombe à genoux et les vieillards étendent leurs mains en avant, comme saisis d'épouvante. Quand Darius a disparu, le chœur tout entier entonne un chant de triomphe pour célébrer la sagesse et la

valeur de l'ancien roi : soudain, au milieu du chant, Xerxès, fils de Darius, Xerxès qui vient de faire périr en Grèce un million d'hommes, Xerxès arrive dans le palais en poussant des cris de désespoir. Un dialogue s'établit entre le jeune roi et les vieillards qui lui demandent compte des chefs et des soldats qu'il a laissés dans les plaines et sur les flots de Salamine. L'orchestre, composé de cinquante musiciens, accompagnait les chants du chœur. Enfin, le roi se retire en pleurant dans son palais et tout le chœur le suit en poussant des lamentations et des gémissements. Puis la toile se lève et tout est fini.

Voici maintenant parmi les invités illustres ceux que je connais; comme académiciens : Patin, Legouvé, Saint-Marc-Girardin. — Lamartine, Montalembert, Cousin et Villemain n'avaient pu venir. Monseigneur avait invité le jour même deux ministres anglicans, l'un avec sa femme et l'autre avec sa sœur. Après la pièce, Atossa, le Messager, et Xerxès descendirent au salon où ces Messieurs nous avaient demandés. Je m'égarai dans un escalier et force me fut de revenir aux coulisses. Heureusement pour moi que M. Saint-Marc-Girardin voulait voir le Choryphée : sinon j'aurais été privé du plaisir de contempler un peu nos grands hommes. Je commençais à ôter mes bas roses au moment où il m'envoya chercher. Le salon et l'antichambre regorgeaient d'illustrations contemporaines. Monseigneur exigea que nous couchions à l'évêché. Mais, nous apercevant que ceci déplaisait au directeur du séminaire, nous rentrâmes à Mici où je dormis profondément jusqu'à six heures. J'ai rêvé à tout ce qui venait de se passer et, dans mon rêve, j'ai aperçu

une seconde fois miss Ellen et miss Alice au moment où elles ont fait leur entrée dans la salle : leur éblouissante beauté avait attiré tous les regards. Hélas ! comment m'ont-elles trouvé ?...

Adieu. Les compositions de prix vont commencer. C'est dimanche prochain que je suis reçu membre de la congrégation de la Sainte-Vierge.

LETTRE XIV

De Joachim à Ephrem

Je fus ce matin au couvent pour y donner ma leçon. J'avais à peine franchi le petit portail aux voussures gracieuses qui conduit de la première terrasse à la seconde, que j'aperçus venir, du fond de l'allée des noisetiers, miss Ellen et Alice. Elles se tenaient par la main ; leurs robes blanches tranchaient par un admirable contraste sur la verdure sombre des arbustes dont les branches souples s'entrelaçaient avec un art merveilleux au dessus de leurs têtes blonde et brune. Je m'avançai à leur rencontre. Jamais je ne les vis si belles. Elles m'apprirent qu'elles étaient rentrées dans la soirée d'hier ; elles me témoignèrent qu'elles se trouvaient encore sous le charme infini que leur avait causé la grande beauté de la tragédie d'Eschyle, que les spectateurs étaient émerveillés et que tous procla-

maient combien ils avaient été heureux de retrouver dans le Choryphée des *Perses* la majesté, la grandeur, le ton même de la voix que leur imagination leur avait maintes fois tracée en se rappelant que Sophocle avait, dans sa jeunesse, joué lui-même cette pièce et rempli le même rôle que toi. Puis les deux aimables sœurs ne tarirent plus sur les remercîments que je devais te faire pour leur avoir procuré des cartes d'entrée, si précieuses qu'un allemand, vieil helléniste tout hérissé de grec et fourbu d'antiquité, offrait cent francs d'un billet qu'aucun n'a voulu lui céder. Miss Alice jurait par Milton que le Coryphée et Xerxès avaient atteint et dépassé l'idéal. J'interrompis ses éloges dont j'étais si fier pour toi et ton père, et me tournant tout-à-coup vers la sœur d'Alice : « Et vous, miss Ellen, lui dis-je, que pensez-vous » d'Ephrem ? »

La jeune fille sourit, pencha sa tête sur l'épaule de sa sœur, lui dit à l'oreille quelques mots en anglais, et se tournant vers moi, me fit cette brusque question : « Croyez-vous qu'Ephrem devienne prêtre ? » — « Oui, lui répliquai-je, absolument comme un enfant de troupe devient soldat. On l'a pris enfant de chœur ; on l'a fait petit séminariste ; on lui paye sa pension ; on va le faire grand séminariste ; puis prêtre. C'est forcé : il est dans le laminoir. Lui, comme tous les autres, ne deviendra rien du tout : on le fera devenir. Vous, dont les mœurs et les usages sont si différents des nôtres, vous ne pouvez pas bien vous rendre compte non plus de quel poids pèsent des parents dans une vocation pareille. Aussitôt qu'un autre ecclésiastique l'a fait miroiter à leurs yeux, un père ou

une mère dont la vie s'est trainée dans des travaux pénibles, peu rétribués et réputés bas n'ambitionnent plus qu'une place de curé pour leurs enfants mâles. Alors, en effet, douze cents francs d'appointements sans le casuel et la gratte ; un presbytère avec jardin fruitier et potager pour lui et la famille ; de l'autorité, de la considération, des cadeaux de veuves des invitations à dîner, des messes de mariage, des baptêmes, des enterrements de première et de seconde classe, toutes choses fort lucratives, et pas pénibles du tout. Un bon curé de campagne ne se relève pas la nuit, plus de trois ou quatre fois par an. J'en connais à qui, dans leur longue carrière, une telle mésaventure n'est jamais arrivée. Est-on dérangé un peu plus qu'à l'ordinaire? Vite on fait, au salon, la sieste ou la méridienne; l'on garnit un peu plus la table; l'on se couche plus tôt ; la vieille mère ou une tendre sœur bassine le lit, chauffe la chemise et le bonnet de coton : quelquefois c'est une servante, une bonne fille qui fait tous ces délicieux préparatifs; l'on se pelotonne dans le lit et l'on fait la grasse matinée. C'est d'ailleurs une justice à rendre aux prêtres de notre époque qu'ils ne posent plus pour le martyre : ce qui était ridicule pour ceux qui avaient le nez rouge et un gros ventre. Laissez-les tranquilles ; ne les tracassez point. C'est tout ce qu'ils vous demandent, et ils ont diablement raison. Pardon, mesdemoiselles, ai-je interrompu en riant, de me servir d'une expression si infernale en matière aussi sainte. Eh bien ! trouvez-moi dans les cinq parties du monde un employé de bureau, un manœuvre, un épicier qui ait un genre de vie aussi doux et aussi indépendant. Quel alléchant sybari-

tisme? Or, les parents ne voient que cela; c'est le même spectacle dans l'Inde. Tant que les Peaux-Blanches n'auront pas la décentralisation des cultes, tant que ce ne sera point celui-là seul qui va à la pagode qui payera le sacristain, vous verrez des milliers de jeunes gens précipités brutalement dans cette voie par leurs propres père et mère. On leur fait faire des vœux de chasteté, de célibat, etc., etc., etc.; la première initiation terminée, ils sont lancés dans une carrière où ils n'ont surtout affaire qu'aux femmes et aux filles. Puis voici qu'un jour ils s'aperçoivent que Dieu n'a jamais fait d'eunuques. C'est alors que s'opère un prodigieux renversement d'idées chez ces célibataires auxquels on avait à vingt ans fait prendre pour des tentations dues à la puissance de Satan, ce qui n'est que le cours régulier des choses dans une nature bien organisée et une constitution jeune et robuste : les uns sincères, fermes, inébranlables dans les opinions qu'ils ont embrassées, se jettent à corps perdu dans l'étude, l'éloquence, la politique; courant qui après la réputation, qui après la fortune et les honneurs ; les autres tombent dans les excès les plus grossiers : une érotomanie furieuse s'empare de ces malheureux, et j'en ai vu, faute de femmes, se ruer sur des enfants ; alors les colères de villages entiers s'acharnant à la destruction des pagodes, les haines sourdes contre le clergé, les dénonciations à la justice, puis dix ou vingt années de travaux forcés pour le prêtre scélérat, mais infortuné, qu'un serment absurde, consacré, hélas! par une partie de la jurisprudence de ce pays, a entraîné de l'autel au bagne. D'autres plus habiles alignent toute

leur existence sur cet axiome bien connu : Voulez-vous être vertueux, cachez vos vices ! Quelques-uns que ne tourmentent ni leur génie ni l'ambition, meurent comme ils ont vécu, chastes, dévoués, doux, mais intérieurement sombres, souffrants et presque incrédules. Un plus petit nombre encore pose pour le fanatisme, tonne contre la beauté des femmes, rugit contre les richesses, ne peut se passer de pénitentes et pousse la rage à ce point que j'en ai vu deux s'introduire, pour en trouver, jusque dans le lit conjugal et les cabinets de restaurant où, Dieu merci ! des gendarmes japonais ont su les prendre. Je ne connais pas pour ma part d'animal plus dangereux, plus faux ni plus féroce que cette dernière espèce-là : il en était ce fameux Boudhiste qui, après avoir violé la jeune et magnifique femme d'un ouvrier, la traîna par le cou, avec une corde, la nuit, jusqu'à une rivière voisine et là, au clair de la lune, la coupa par morceaux avec son couteau de table. Ce brigand était logique : la théologie lui avait dit : tu n'auras pas d'épouse; la loi civile, si coupable de s'incliner devant un canon étranger, lui criait partout : je ne te considère plus comme un homme. Que devenir ? Le bonze s'était fait monstre.

Il faudrait une brusque transformation, un coup de foudre qui brisât ces idoles et ces fétiches, une énergie étonnante pour s'arracher à ces maillots, à tous ces langes dont on bandelette depuis le berceau les ecclésiastiques de tous pays.

Une raison grave les détermine encore : pour sortir de l'impasse où ils se trouvent placés à la fin de leurs études littéraires, c'est de l'or et beaucoup d'or qu'il

faut afin de payer ceux qui les ont nourris, habillés et instruits depuis si longtemps, sous peine, sinon, de passer pour un hypocrite et un ingrat. Ephrem mourra peut-être à la peine : mais plutôt qu'un pareil soupçon le vienne frapper en pleine poitrine, il saura tout souffrir. Mon ami est rivé. »

Pendant que je parlais ainsi, les lèvres de miss Alice par moments tremblaient et j'aperçus, quelque effort qu'elle fît pour la retenir, une larme rouler de ses paupières humides.

« Eh bien! ai-je repris en m'adressant plus particulièrement à miss Ellen, qu'aviez-vous donc rêvé pour Ephrem? Quelle destinée merveilleuse aviez-vous donc lue sur le front de notre jeune Sophocle, alors qu'il vous apparut, à l'éclat des lumières, sous les traits d'un Choryphée à l'éblouissant costume et à la parole vibrante? »

— Un jour, me dit-elle, en donnant à sa voix un accent plein de grâce et de mystère, du sein de ces régions où résonne une éternelle harmonie, un ange abaissa son vol vers la terre. Passant d'une aile rapide au-dessus des cités bruyantes, dédaignent les palais et leur splendeur orgueilleuse, il descendit sur une chaumière cachée au fond d'une vallée obscure. A l'ombre du hêtre qui recouvre tout entière l'humble cabane de son vaste feuillage, un enfant dormait sur l'herbe en fleurs : ses lèvres de temps en temps s'entrouvraient par un sourire comme s'il eût rêvé à sa mère. L'ange s'approche et contemple ces yeux limpides dont les larmes n'avaient jamais terni l'azur; puis, posant sa main sur le front de l'enfant qui s'éveille : « Mon frère! lui dit-il, je te salue. » L'enfant

étonné regardait le visage de l'étranger qui brillait d'un éclat céleste, les ailes suspendues à ses épaules et la lyre d'ivoire qui frémissait dans ses mains. — Ne serais-tu pas, lui demanda l'enfant, un de ces esprits qui se jouent au-dessus de ma couche lorsque je suis près de m'endormir, après ma prière et le dernier baiser de ma mère?

— Je suis un ange, reprit l'inconnu; je viens du ciel : mon Dieu m'a envoyé vers toi pour te rendre heureux. Allons, choisis parmi les destinées humaines celle que tu jugeras la meilleure.

A ces mots il prend la main de l'enfant et s'élève avec lui dans les airs : pareils à deux colombes qui glissent dans l'azur des cieux, ils volent avec rapidité et arrivent au milieu d'une campagne ornée de toutes les richesses et où des laboureurs se livraient à leurs travaux paisibles. — Vois, dit l'ange à l'enfant, tous les charmes que Dieu a répandus sur la nature et le bonheur qu'il prodigue à l'homme qui la cultive. Loin du tumulte des cités, il cultive en paix le champ qu'ont cultivé ses pères. S'il ne connaît point la pompe et les plaisirs de la richesse, du moins il en ignore les tourments. Pour lui, pendant qu'il trace ses sillons, le ciel déroule sa voûte immense, le matin répand sa fraîcheur délicieuse, les fleurs exhalent leurs parfums, les oiseaux font entendre leurs concerts. Le soir, au retour de ses travaux, il se repose à l'ombre du chêne antique où se sont assis ses ancêtres et où revivent les joyeux souvenirs de son enfance. Veux-tu, ô mon frère! partager les joies du laboureur? Parle, tes vœux seront exaucés.

L'enfant ravi écoutait la voix de l'ange, et les cordes

de la lyre qui d'elle-même redisait les harmonies de la nature. Mais il refusa et les travaux et les joies de l'homme des champs.

L'ange le transporta sur la cîme escarpée d'un rocher qui dominait la mer. Mille navires sillonnaient les flots : les uns revenaient chargés des richesses d'un autre monde; les autres s'éloignaient du rivage, d'autres enfin se balançaient majestueusement et semblaient impatients de s'élancer sur les ondes. — Qu'ils sont grands, s'écria l'ange, ces spectacles de l'océan! Qu'elle est belle la mer se déroulant sans fin sous les feux du soleil! Qu'elle est belle encore, lorsque au sein d'un nuit pure, la lune blanchit son onde assoupie, sur laquelle les vaisseaux glissent en silence : tour-à-tour les voiles se gonflent et s'abaissent, et bientôt l'on entend les joyeux refrains des matelots. Sa surface mobile s'étend comme une route sans bornes qui relie toutes les extrémités de la terre : par elle les nations se connaissent et s'unissent. Au départ touchante est la prière du matelot; mais douces sont ses larmes quand, après avoir longtemps affronté les écueils et bravé les tempêtes, à son retour, dans les bras d'une mère ou de son épouse, au milieu de ses plus jeunes frères ou de ses petits enfants, il oublie ou se rappelle avec plaisir les fatigues et les périls de ses courses lointaines.

L'enfant ravi écoutait la voix de l'ange et les cordes de la lyre qui d'elle-même redisait le murmure de l'océan ; mais il refusa et les aventures et les joies du matelot.

L'ange déploie ses ailes : un souffle rapide l'enlève; il emporte l'enfant non loin d'un champ de ba-

taille. Deux armées étaient aux prises La voix des chefs qui donnent les ordres; les cris des combattants qui s'exhortent les uns les autres; le cliquetis des armes, les tambours et les clairons qui retentissent, les bronzes qui tonnent, forment un tumulte immense et redoutable. Au-dessus de la vaste mêlée plane un nuage de poussière, de fumée et de sang, au sein duquel les épées qui se lèvent passent et font briller des éclairs terribles. Avec la scène, l'ange a changé sa voix; les cordes de la lyre retentissent; le feu brille dans les traits du génie. Il chante : — Qu'il est beau de combattre pour la patrie! Pour elle qu'il est beau de vaincre ou de mourir! Les regards du guerrier étincellent; sa main tressaille sur l'épée; il fait bondir son coursier fougueux. Le glaive se croise sur sa poitrine; sous ses pas la foudre gronde : mais il la méprise. S'il tombe, du moins il échappe aux traits de l'envie et de l'injustice, et ses lauriers arrosés de larmes ne peuvent plus périr. En vain la mort précipite les nations au tombeau : la gloire du guerrier est impérissable; les peuples la chanteront toujours.

L'enfant ravi écoutait la voix de l'ange et les cordes de la lyre qui d'elles-même répétaient le bruit gigantesque des batailles : mais il refusa et la gloire et les dangers du soldat.

— Enfant, dit l'ange, je t'ai montré ce que les hommes ambitionnent le plus; tu as rejeté les grandeurs et les félicités de la terre : que veux-tu donc?

— Être un ange et chanter comme toi, s'écrie l'enfant en attachant un regard d'amour sur la lyre du séraphin.

L'ange en souriant presse l'enfant sur son cœur et semble, dans un long embrassement, vouloir lui communiquer son âme. Enfin, s'enveloppant dans un nuage d'or, il remonte vers le ciel. Mais en quittant l'enfant, il lui laisse des ailes pour parcourir le ciel et la terre, et une lyre pour chanter leurs merveilles.

— Mon ami, me dit miss Ellen avec un sourire céleste, je crois que votre frère a la lyre et les ailes du Génie : j'attends qu'il chante.

Ainsi parla l'aimable étrangère : on ne pouvait renfermer la justesse de l'appréciation, la finesse de l'éloge sous une allégorie plus délicate, ni racontée avec plus de grâce. J'étais ému, passionné par cet art de bien dire qui prend tant de force, tant d'agrément quand il vient d'un instrument aussi sensible et aussi harmonieux que le cœur et les lèvres d'une femme. Je la fixai. Son regard tomba sur le mien : il y eut comme un éclair. Non : je ne me suis pas abusé. Et pourquoi douterais-je de mon bonheur? L'amour ne repose-t-il pas « au fond des cœurs purs comme une goutte de rosée dans le calice des fleurs? » En ce moment miss Alice qui nous avait un moment quittés revint toute joyeuse nous annoncer qu'il y avait congé extraordinaire et que nous étions libres de prolonger notre entretien. Désireux alors de connaître plus à fond la pensée de mis Ellen sur ce que je lui avais souvent entendu nommer l'art théâtral, je lui posai différentes questions à ce sujet. Elle ne se méprit point sur le motif qui m'inspirait; avec cette perspicacité étonnante qui distingue son sexe quand il s'agit de deviner nos sentiments les plus in-

times, elle comprit que mon but était de demeurer plus longtemps auprès d'elle; elle m'en sut gré; car m'entraînant dans un bosquet voisin elle me pressa affectueusement la main, et me fit asseoir à côté d'elle sur un tertre de gazon, tandis que sa sœur avait pris place à ses pieds, un peu plus bas, sur l'herbe. Je m'enhardis jusqu'à lui reprendre sa main, une main aux formes divines, petite, souple, mollement arrondie, veinée par les linéaments les plus purs : je la portai à mes lèvres et j'y posai avec une émotion indicible mon premier baiser d'amour. Je crus un instant que mon âme s'était fixée dans ce baiser et sur cette main. J'étais pâle et tout en pleurs. Miss Ellen, au contraire, avait perdu la blancheur mate de son beau teint de marbre : une légère incarnation colorait ses joues. Elle retira doucement sa main de la mienne et me dit avec un léger tremblement dans la voix : « Eh bien! pensez-vous encore à l'art théâtral? » Plus que jamais, ai-je vivement répondu. La tragédie me rappellera mon frère et c'est vous qui m'en parlerez. Comment n'éprouverais-je pas de plaisir à vous entendre?

Miss Alice, qui jusque-là était demeurée dans une rêverie profonde, joignit ses instances aux miennes, et Ellen commença aussitôt de nous entretenir ainsi. Sans vouloir, nous dit-elle, entreprendre ici une analyse comparative d'auteur à auteur, de génie à génie, dont la portée dépasserait et mon but et mes forces, je me contenterai de vous faire remarquer les caractères généraux d'époque ou de nationalité qui planent naturellement, selon chaque poëte, sur les chefs-d'œuvre tragiques qu'ils ont légués à l'avenir et au

monde : or, l'avenir les a pris et le monde les a jugés. Je parcourrai successivement les diverses littératures des peuples, et nous examinerons, si vous le voulez bien, non pas exclusivement ce que fut tel ou tel tragique, mais ce qu'a été la tragédie chez les Anciens, ce qu'elle fut et ce qu'elle est chez les modernes. L'impression qui résultera des faits prouvera si l'engouement que les siècles n'ont cessé de prodiguer sous ce rapport aux Anciens est juste, mérité ou non. Partie, vous le savez, des tombereaux grecs de Thespis, la tragédie antique ne tarda pas à s'élever, sous le souffle de poëtes puissants, à une hauteur que jusqu'ici rien n'a pu dépasser : Eschyle, Sophocle, Euripide, telles sont les trois puissances poétiques qui représentent aux yeux de la postérité ce qu'on est convenu d'appeler la *tragédie classique*. Rien de plus beau, selon moi, que ces grandes scènes du cœur humain, par elles-mêmes si fugitives, et que le génie immortalise; rien de plus sublime que cet art qui, passant à travers un siècle, s'en empare, le jette dans son moule avec ses idées et ses mœurs, ce qu'il a de bien et ce qu'il a de mal, le pétrit et l'idéalise. Enfin l'œuvre est faite : la statue marche; elle voit; elle entend; elle s'agite; elle souffre, remue le cœur, fait pleurer, épouvante. Qu'elle pousse le cri de guerre, et tous se sentent remplis de la fureur des combats; qu'éperdue de terreur, entourée de Furies, écrasée par le pied de l'inexorable Destin, elle tombe d'infortune en infortune, de désastre en désastre; qu'elle mugisse avec ses yeux sanglants, ses habits déchirés, misérable, mais non vaincue : tous sentiront le cri de douleur et de pitié s'échapper de leur poitrine haletante; eux

aussi, éperdus comme Oreste; comme Oreste écrasés, maudiront le Destin; ou, devant Œdipe arrachant ses cheveux blancs, étendu dans la poussière, mais innocent, mais bravant la main invisible et barbare qui le frappe; eux aussi, face à face avec cette terrible, cette sombre destinée, ils lui crieront : Je ne suis qu'un mortel, mais je te brave. Fatalité sombre et désespérante chez Eschyle; chez Sophocle, lutte grandiose de cette même fatalité avec l'homme et d'où l'homme sort enfin plus beau, plus majestueux, plus admirable; pitié émouvante, trouble des sens, séduction du désir, en un mot « l'effrayante image de la raison abattue et détruite par le malheur » chez Euripide. Euripide, c'est le plus tragique des poëtes et le peintre de la passion humaine; Sophocle, on l'a nommé l'artiste par excellence; Eschyle, c'est le poëte au frémissant langage, ainsi que l'appelle Aristophane.

Tels sont les caractères généraux et distinctifs que j'ai cru reconnaître dans chacun de ces tragiques. Il y a des caractères d'époque et des caractères de nationalité : les caractères d'époque ont varié suivant le siècle ou le génie particulier des individus; le caractère de nationalité a été chez tous entier, immuable, comme quelque chose de religieux et de sacré. Quel fut un des buts principaux d'Eschyle? chanter la patrie. Euripide qui se moque des fables mythologiques de la Grèce, qui partout bat en brèche et le polythéisme et son culte, restera-t-il en arrière ? Non : Euripide chantera la patrie. Car, qu'est-ce qu'Euripide politique ? Un Grec, un Athénien ; qu'est-ce qu'Euripide religieux ? Un élève de Socrate. J'irai plus loin : je dirai même, et pourvu que vous examiniez attenti-

vement, vous conviendrez avec moi qu'Euripide n'est en réalité, avec son scepticisme apparent, que le fervent disciple du *Prométhée* d'Eschyle. Ce qui distingue le plus le génie grec, c'est cet ardent, cet exclusif amour du pays, source des grands sentiments; c'est cette exquise délicatesse de mœurs qui forçait le poëte à se respecter lui-même et en même temps à respecter ses auditeurs, et dont nous ne trouvons la corruption légère encore, que çà et là dans Euripide; c'est la simplicité des pensées aussi naturelles qu'élevées, c'est dans le fond et dans la forme ce quelque chose de parfait et d'inimitable que l'on a défini la grâce attique. Donc patriotisme et moralité, amitié et simplicité, naturel et grandeur, force et grâce : telle fut, chez les anciens, la sublime, la véritable tragédie. Lisez et vous sentirez. Étonné de ces beautés d'ordre supérieur et cependant amenées sans recherche, enfantées sans effort, auxquelles nous ne sommes plus habitués, vous serez frappé plus vivement de ces émotions inattendues du cœur qui se remueront toutes vivantes au-dedans de vous-même. Si l'immortalité n'était promise à la vertu, quelle autre qualité de l'âme plus que le génie mériterait d'être immortelle, et alors qui, dans le monde, oserait le disputer au génie grec? Mais aussi dans l'écoulement rapide des siècles qui passent et emportent tout, qui oserait se flatter de ne pas mourir? Déjà la Grèce a perdu jusqu'au nom de ses enfants et c'est à des peuplades barbares qu'il est légué de les conserver.

Les temps changèrent : un autre ordre de choses régit un autre monde; le paganisme passa et, sur ses débris, le christianisme vint poser sa tente. Du chaos

de l'empire romain en ruines naquirent trois grandes puissances : l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Toutes trois firent dans la littérature ce qu'avait fait la Grèce; toutes trois ont eu d'admirables tragiques, dont les chefs-d'œuvre constituent la tragédie moderne. Les mœurs, les coutumes, les traditions, les croyances, tout avait été bouleversé. Le théâtre changea donc : il trouva des beautés que l'antiquité n'avait point connues; mais il eut aussi ses défauts et des imperfections sagement évitées par les Grecs. On rompit l'unité et on fut moins clair, moins simple, moins sublime. La hardiesse conduisit aux excès : l'on devint amphigourique où il fallait être précis; recherché, prétentieux où il fallait être simple; pompeux et non véritablement et solidement admirable. On comprit que l'art du théâtre est l'art d'émouvoir et on voulut à toute force émouvoir, émouvoir par tous les moyens, émouvoir quand même. On ne sut plus se contenir; on prit le superflu, les hors-d'œuvre pour de l'abondance ou du génie : d'excès en excès on tomba rapidement dans le ridicule. On noua des intrigues; on chercha des subtilités; on fit couler le sang; on multiplia les assassinats sur la scène; on dégoûta le public et on devint froid à force d'être sentimental. Une seule passion, l'*Amour*, envahit le théâtre : dès lors l'amour fit tous les frais de la tragédie, en fut tous les ressorts, le mobile, le dénouement, la conclusion. L'amour lasse vite : le public que l'on ne savait plus émouvoir bâilla aux représentations tragiques et, ne pouvant plus pleurer, frémir, être libre et grand, il voulut rire. Une multitude d'auteur éphémères se précipi-

tèrent pour lui donner la curée ; on en apporta de tous les égoûts : on le fit rire et il rit encore. Tel est, à cette heure, avec tous ses vices, le théâtre moderne.

— Mais, lui dis-je, que fut-il ? Quels sont à leur tour ou plutôt quels étaient ses caractères généraux et distinctifs ? — Quelqu'un nous observe, dit tout à coup miss Alice, à voix basse. Je me penchai aussitôt, j'entrouvris la charmille et j'aperçus en effet le fils du maître d'école, ex-vicaire, nouvellement nommé à la cure de Gisnar et qui s'éloignait en toute hâte après avoir jeté sur le bosquet où nous nous trouvions un regard qui me parut étrange. Miss Alice m'apprit alors que c'était l'heure à laquelle ce prêtre confessait la supérieure de la pension. Puis miss Ellen reprit ainsi son entretien si brusquement interrompu.

Chacun des auteurs tragiques que je vais citer, dit-elle, renferme en lui-même tous ces caractères généraux et cependant distinctifs dont vous parliez tout à l'heure, et les résume admirablement, de telle sorte que parler d'eux, de leur génie, c'est parler de leur nation, de ses goûts et des tendances de leur siècle. En Angleterre, par exemple, Shakespeare vint à une époque où la force commençait à céder aux idées. Chez lui les effusions de la passion sont frappantes et énergiques ; vif et saillant, original, impétueux, entraînant, il trace les caractères du mal avec la précision la plus sombre; mais quand il tend ses facultés, il tombe facilement dans la recherche, la métaphore et l'enflure la plus bizarre : cependant son excentricité est encore une excentricité toute britannique, toute nationale. Dans les narrations

il se complaît à faire parade de son érudition à propos de rien ; il développe à merveille un dialogue ou un monologue, mais il languit dans plusieurs scènes. Il fit *Macbeth :* il fit un chef-d'œuvre ; mais quoi de plus horrible que sa conclusion d'*Hamlet ?* quoi de plus fantasque que cette manie exagérée, prétentieuse du comique qu'il mêle parfois à ses grandes tragédies. Il a peint son monde avec une perfection rare : jamais il n'a présenté l'homme idéal. Le remords lui a inspiré de sublimes morceaux ; mais Shakespeare est aussi fataliste que les poëtes païens qui avaient sans doute plus que lui raison de l'être. Ce qui frappe en lui, c'est la verve de l'éloquence, c'est la profondeur de sa philosophie : car il est philosophe et rien de plus en fait de religion. Shakespeare est un homme de génie. Il n'eut qu'un défaut, un défaut capital, ce fut d'être de son siècle où se débrouillait alors confusément la littérature, ce fut d'être Anglais. Mais qui peut le lui reprocher ? Ce ne sera toujours pas l'Angleterre.

En France, vous le savez, le XVII[e] siècle est l'apothéose de la littérature antique. Un engouement manifeste et exagéré se prononça pour les Romains et les Grecs. D'abord on fit tout à la romaine ; ensuite le vent des esprits tourna invariablement à la grecque. Tel fut le caractère de ce siècle qu'on peut diviser en deux époques : la première, celle des *vieux illustres*, comme on l'appelait alors, et qui se personnifie dans le génie fier et un peu rude de P. Corneille, à qui, seul de vos tragiques, convenait la mâle énergie romaine ; la seconde époque est le règne des *doucereux*, qui succédèrent aux vieux illustres : J. Ra-

cine en est le chef. Corneille avait vécu sous les agitations quasi-républicaines de la Fronde; Racine tout entier versé dans la grande littérature grecque écrivit sous le despotisme monarchique de Louis XIV. Une pareille diversité d'études et de gouvernements influa nécessairement sur l'admirable génie des deux poëtes. La tragédie française est sortie du cerveau de Corneille, comme la Minerve antique de la tête de Jupiter, tout armée. Deux choses lui manquent cependant : le fini du langage, une pureté, une exactitude plus grande; des héros qui fussent plus des hommes, des femmes qui fussent moins des héros. Dans le premier cas corriger, dans le second compléter la tragédie de Corneille en faisant entrer d'autres caractères et d'autres passions : c'était un cri général. L'accomplissement de ce double vœu était réservé à l'élégant et au pathétique Racine. Nous savons, nous comme vous, s'il fut accompli. Voltaire, le dernier représentant du théâtre français en ce genre classique, jeta sur la scène, au XVIIIe siècle, une vive lueur. Digne émule de ses deux devanciers, il trouva des beautés et des situations qui leur avaient échappé. Son siècle était philosophe et incrédule en matière de dogmes : il fut l'un et l'autre. Riche et pathétique comme Racine, parfois solide et fort comme Corneille, gracieux et étincelant de verve, d'une imagination ardente, mais quelquefois peu de suite dans l'ensemble des idées et déclamatoire comme Euripide : tel fut Voltaire. Cet homme universel traita à peu près de tout dans ses tragédies : depuis la Grèce jusqu'à la Chine. Ces deux grandes pièces qui le font si justement ranger parmi les

grands auteurs tragiques sont *Zaïre* et *Mérope* que tous les étrangers connaissent et dont la plupart de vos jeunes Françaises ne soupçonnent même pas l'existence.

Nous avons vu les caractères d'époque qui émanent de ces trois grands hommes. Mais où sont les caractères de nationalité? L'un est romain; l'autre est grec; le troisième philosophe, et pas un n'est français. Ici, en considérant tour à tour Corneille, Racine et Voltaire, on ne peut s'empêcher de penser à Eschyle, Sophocle, Euripide. C'est le même génie, la même succession d'idées. Énergiques et terribles, gracieux, doux et sublimes, tragiques et déclamatoires : tels sont Eschyle et Corneille, Sophocle et Racine, Euripide et Voltaire. Quelle était encore chez les Anciens l'idée première et d'abord unique de la tragédie? la *Fatalité :* les *Perses* et l'*Œdipe-Roi* en sont deux preuves frappantes. Quel fut chez vous l'agent prédominant de toutes les pièces de théâtre? la *Passion*. Ces deux idées, fatalité et passion, ont eu, chez l'un et l'autre peuple, un sort égal. Le principe moral a eu sur votre théâtre le même sort que la fatalité chez les Anciens, et la tragédie a été moins morale à mesure qu'elle fut plus pathétique. Toute l'histoire de la tragédie ancienne et moderne est là, dans cet abaissement progressif d'une idée.

En Allemagne, Schiller fut le premier élève de Shakespeare. Autant l'un fut sombre, autant l'autre fut gracieux et plein de lumineuses clartés, de telle sorte qu'en contemplant ce que le génie de l'un a pu faire produire au génie de l'autre, on peut dire avec raison que la nuit a enfanté le jour. Schiller vécut

dans un siècle où les grandes idées de liberté et d'égalité sociales se remuaient plus fortes que jamais dans la société. Le besoin de changement et d'innovations indispensables agitait tout le monde, et le succès de la Révolution française ainsi que la grandeur de son but bouleversaient toutes les idées reçues jusqu'alors. Schiller comprit le mouvement de son époque et l'amour de la patrie fut son principal mobile : il faut proclamer hautement que, lié à l'idée de Dieu, rien n'est plus grand. *Guillaume Tell* fut la réalisation de ce principe qui tenait une si large place dans le cœur du poëte germanique : c'est le chef-d'œuvre national de la littérature allemande. Le but de ses pièces fut de conduire l'homme au dévouement moral et rarement on l'en vit s'écarter. En Schiller domine à un degré supérieur le goût et l'enthousiasme du beau, l'amour, le poétique amour de la nature et de la patrie, dans toute sa pureté et sa beauté, sans illuminisme politique qui entraîne au fanatisme, père du crime. Plus calme que Shakespeare, il n'est point, comme lui, tombé dans d'étranges aberrations de goût. Quoi de plus doux et de plus saisissant à la fois que sa *Fiancée de Messine?* Shakespeare terrifie les sens, arrache un cri à l'âme éperdue ou exalte l'imagination par des scènes lugubres et d'effroyables peintures que vient bien rarement adoucir un tendre rayon de poésie. Mais que peut-on imaginer encore de plus gracieux et de plus dramatique que *Marie Stuart?* Je me rappelle qu'une fois, en Amérique, on nous en fit la lecture à mon pensionnat. On était au milieu de l'été. Fatiguée par l'accablante chaleur du jour, je m'endormis profon-

dément. Ma faute, que l'on pouvait prendre pour une grossière insouciance, rejaillit sur la classe et devint cause que la maîtresse ne nous acheva point cette belle pièce.

Ma vengeance ne fut pas longue : la semaine ne s'était pas écoulée que j'avais deux fois déjà lu *Marie Stuart* en entier; autre faute qui, si j'eusse été découverte, m'eût attiré une punition terrible ; car il était expressément défendu d'avoir Schiller dans notre pupître. On n'oublie jamais ces paroles de la malheureuse reine sortant pour un moment de son cachot : « Ah ! grâces ! grâces soient rendus à l'aimable verdure de ces arbres qui me cachent les » murs de ma prison ! Je veux m'imaginer que je » suis libre et heureuse.... » En outre Shakespeare n'a rien au-dessus du terrible monologue du lord entendant, au dessous de lui, dans le plus lugubre silence, les coups sourds de la hache qui tombe et retombe encore sur la tête de Marie Stuart qu'il a lui-même trahie. On voit ici que l'élève a voulu rivaliser avec le génie du maître, et il faut reconnaître qu'il a atteint son vol.

Jetons, nous a-t-elle dit en terminant, un rapide et dernier coup d'œil sur ces différentes phases de la tragédie moderne : tour à tour grandiose et sombre, énergique et belle, poétique et galante, longtemps elle fut à la hauteur de l'antique tragédie, tant par la magnificence des sujets que par la perfection et la splendeur des pensées et de la diction; inférieure à la première sous le rapport du naturel et de la simplicité, elle l'emporte cependant par la variété et l'intérêt des scènes parfois trop uniformes dans le théâtre

grec. Puis tout à coup un grand silence se fait : la muse tragique a brisé sa lyre. Alors un dévergondage effréné, sauf de magnifiques éclats de génie chez Victor Hugo, votre seul tragique aujourd'hui, beaucoup de bruit chez les autres et peu, très-peu d'œuvres durables. Voilà ce qu'a été et ce qu'est votre tragédie. Que sera-t-elle ?

— En face du présent, répondis-je à miss Ellen, on désespère de l'avenir. Que si alors on se demande d'où peut provenir une pareille stérilité, on en trouve la cause dans un certain abaissement moral des esprits qui, n'ayant plus la patience parce qu'ils n'ont peut-être pas le génie, veulent enfanter vite et beaucoup. Peut-on bâtir sur le sable ? On dirait je ne sais quelle précipitation qui pousse invinciblement les individus et semble leur arracher jusqu'au temps de réfléchir ; on dirait encore que tous, peuples et particuliers, ont hâte d'accomplir leur destinée. La futilité, l'indifférence, un immense mépris pour tout ce qui ne rapporte point cinq ou dix du cent, et une dose remarquable de savoir superficiel et d'une curieuse suffisance : voilà ce qui distingue la grande masse des individus. Autrefois, dans la société romaine qui s'en allait pièce à pièce, on criait « un peu de pain trempé dans du sang ! » Aujourd'hui « un coupon de rente, des danseuses et des décors ! » tel est le mot d'ordre de la foule. Aujourd'hui l'on n'a presque plus l'esprit d'union, de fraternité et de liberté. Les cœurs sont comme tombés en ruines sous le lourd marteau administratif, et cependant les factions déchirent le monde. Qui nous redressera sur notre base ? qui ramènera le calme ? Qui soufflera sur ces ossements

arides? Il faudrait que chacun de nous se mît à l'œuvre politique, et les bras sont sans force. On dit toutefois qu'une réaction efficace se prépare et que l'horizon de l'avenir se colore de lueurs consolantes. Dieu veuille que ce pressentiment intime des grands esprits soit plus que ces visions fugitives qui viennent parfois, la nuit, égayer le sommeil du malheureux trompé bientôt par un affreux réveil, et puisse ce vœu formé dans la solitude s'accomplir un jour.

LETTRE XV

D'Ephrem à Joachim

1er Juin.

J'ai trouvé ta lettre hier soir, à neuf heures et demie, en rentrant à l'étude, où elle avait été clandestinement remise par le portier, sans qu'elle eût à passer par les mains des directeurs qui l'eussent certainement ouverte, vu son volume, et confisquée ou brûlée vu les matières traitées. Ce brave homme de portier l'avait habilement fourrée dans mon pupitre

durant la promenade et le pèlerinage que toute la pension s'en était allée faire à Cléry, petite ville sur la rive gauche de la Loire, située dans les terres basses à une lieue du fleuve. Nous étions partis le matin, à cinq heures. On se rendit par divisions au bord même de la Loire, où nous attendaient deux grands bateaux, l'un à vapeur et l'autre à voile. Toute la communauté prit place à bord : la musique, l'orphéon, les professeurs et le cours supérieur étaient seuls sur le vapeur. On leva les ancres ; nos bateaux se balancèrent quelques instants sur leurs flancs et le courant nous emporta bientôt. La levée était couverte de villageois venus pour assister à notre embarquement et contempler le coup d'œil qu'offraient ces bâtiments amarrés côte à côte et tout pavoisés de drapeaux, d'oriflammes et de draperies bleues et blanches. Quand le pilote qui tenait la barre du gouvernail eût donné le signal du départ, la musique joua ses fanfares et on entonna les cantiques. Nous avions un temps fait exprès : ni pluie ni soleil ; mais une chaleur douce et une brise fraîche qui soufflait arrière et aidait notre marche. Nous étions donc au milieu du grand fleuve, paraissant immobiles tandis que les rivages fuyaient derrière nous avec rapidité. Aussi le spectacle, le coup d'œil étaient charmants. Mais ce qu'il y avait de plus gracieux, c'était l'instant des passes les plus difficiles : alors pour éviter les bancs de sable qui rendent l'entrée de ces passes fort étroite, le bateau à voiles se détachait tout à coup du nôtre, se rejetait sur le flanc droit, puis revenait frôler notre bateau dans toute sa longueur et remontait le courant pendant que nous le descendions à toute vapeur.

La distance qui nous séparait était parfois de deux à trois cents mètres, et du bateau retardaire on n'apercevait plus que l'avant, le mât, les cordages et quelques bannières ou drapeaux; puis nous ralentissions notre marche et, la passe franchie, le voilier rattrappait le vapeur. On aborda un peu au-dessus de Meung, sur les neuf heures. La messe, le dîner, une promenade dans les bois et le Salut occupèrent le reste de notre journée. On se rembarqua à cinq heures du soir et comme le goûter était servi sur nos bateaux, on goûta avant de partir. La pluie, mais une petite pluie d'orage, nous surprit en Loire. Nous allions très-lentement, par la raison toute simple que nous traînions le voilier à la remorque et que le vent était contraire.

Mais, au coucher du soleil, nous eûmes une soirée magnifique. Tout le ciel était rouge feu, comme il arrive après une chaude journée et une pluie d'orage. Les peupliers de la rive, les vignes des côteaux, les prairies et la Loire reflétaient ces belles couleurs et tout, autour de nous, semblait rose ou sombre, sans aucune nuance intermédiaire. Partout où nous passions, on voyait une multitude accourir sur le rivage. La nuit nous avait surpris et, à neuf heures seulement, l'on aperçut les parapets qui bordent la haute jetée sur laquelle est bâtie la chapelle. La cloche de l'église sonna à toute volée : les habitants ou plutôt tout le village nous attendait débarquer. Ce débarquement s'opéra sans accident au milieu de la musique et des chants. On soupa, et c'est en me rendant de l'étude au réfectoire que j'ai trouvé ta lettre que j'attendais avec impatience.

Le lendemain, jeudi, l'orphéon allait en prome-

nade au Loiret. Tu dois te rappeler si cette rivière est belle, si ses rives sont agréables. Le ciel, quoique couvert et sombre, s'est maintenu sans averse ni tempête. Nous remplissions trois barques et ce fut avec un véritable bonheur que nous voguâmes enfin sur les eaux du Loiret, en chantant des chœurs grecs et un hymne religieux intitulé : *A la Vierge Marie*. Pour compléter la magie du spectacle il ne manquait qu'un ciel bleu et du soleil. Le dîner fut servi sur la rive droite du Loiret, en plein air, dans un enclos appartenant au restaurateur Forest. Deux barques transportaient les ordres et ramenaient les provisions composées de saucissons, de pommes de terre frites, de cerises, de beurre et de fromage : la partie liquide comprenait la limonade, le vin et l'eau qu'on puisait à discrétion dans la rivière qui coulait à nos pieds. Je n'ai jamais mangé d'aussi délicieuses pommes frites, si bonnes en vérité qu'à l'unanimité, on décida que l'on enverrait en chercher d'autres. Je me jetai dans une barque avec Hulery et nous abordâmes bientôt à l'hôtel dudit sieur Forest. Après dîner nous reprîmes tous notre promenade sur l'eau et, sur la parole d'un bon bourgeois que le chant avait attiré près de nous, nous nous avançons au-delà du pont, limite assignée aux promeneurs et nous dirigeons notre course droit à la source. Mais la comtesse de Polignac n'entendait pas de cette oreille-là. A peine étions-nous arrivés en face du château, situé sur une colline assez élevée, voici que la comtesse apparaît sur le perron et un domestique accourt à nous, ventre à terre. Nous nous étions aussitôt arrêtés. Le domestique en reconnaissant le bourgeois mit chapeau bas et dispute s'en-

suivit. Bref, nous nous retirâmes, mais sans amende. On revint, le soir, par Genabum.

23 juin. — C'est aujourd'hui la fête de M. le supérieur. Contrairement aux habitudes anciennes, on ne prit point le chemin de fer pour s'en aller au loin. La pension se rendit simplement à la maison de campagne, à deux lieues du séminaire. En revanche les élèves s'amusèrent mieux que jamais : il y eut tir au pistolet et à l'arbalète ; jeux de corde, de flambeaux et de course.

Les prix consistaient en canards, poulets, lapins, galettes, cerises et bouteilles de limonade. Le soir, un brillant feu d'artifice couronnait la fête. Bon nombre d'invités y assistaient. Avant de se retirer, l'on se réunit dans la cour d'honneur illuminée aux quatre coins par des feux de Bengale. L'orphéon était au centre et on entonna, en guise d'adieu, un magnifique chœur grec. C'est un jour délicieux qui vient, lui aussi, de disparaître dans le gouffre du temps où tout s'écoule, où rien ne surnage, un de ces jours comme on en passe si souvent à Mici et dont on ne perd jamais le souvenir. Encore une année à demeurer dans ces murs et ce sera la dernière. Je ne t'écrirai probablement plus que pour t'annoncer l'arrivée de ton affectionné frère et ami qui t'embrasse de tout cœur.

LETTRE XVI

D'Ephrem à Joachim

20 Juillet.

Je t'ai promis, mon bien-aimé frère, de te mettre au courant de tout ce que j'apercevrais et sentirais de nouveau dans mon âme comme dans mon corps. Je tiens parole. Il m'est arrivé ces jours-ci d'entrevoir l'antiquité païenne sous un point de vue tout différent de ce que j'avais aperçu jusqu'alors. Au lieu des chaos de ces divinités monstrueuses qui me semblaient avoir couvert l'esprit humain trois ou quatre mille ans, voici qu'en entendant Socrate, Platon et tous les autres philosophes grecs ou romains parler si clairement, si splendidement de Dieu et de ses attributs, un jour plus pur se dévoile aux yeux et répand sur toute la Grèce antique une lumière mêlée, il est vrai, de quelques ombres, mais cependant resplendissante encore. Que dirais-tu, que dirions-nous en effet si, dans quelques siècles, secouant tout-à-coup la poussière du tombeau, nous pouvions revenir sur cette terre et là, prêtant l'oreille aux mille voix plus ou

moins discordantes qui s'élèvent des écoles de philosophie alors en vogue, nous entendions qu'on y enseigne à toute une génération béante : — Le Tasse, Arioste, Camoëns, Ossian, Shakespeare, Boileau même en main — que jusque-là leurs pères ont été des imbéciles, eux qui croyaient niaisement à tant d'absurdités ? Un cri de pitié et d'indignation s'échapperait de notre poitrine, et nous ne pourrions nous empêcher de trouver étrangement sots et pédants ces docteurs stupides qui jugeraient de la religion et de la morale de leurs ancêtres en allant chercher l'une et l'autre dans les folies fantastiques sorties jadis, je ne sais trop comment, de la cervelle exaltée de quelques poëtes. Et pourtant n'est-ce pas de cette manière que l'on enseigne de nos jours à juger la docte et sage antiquité grecque ? Tout ce que nous lisons dans Homère, touchant les dieux et leurs rapports entre eux, n'était que de pures fictions poétiques que pas une âme athénienne, si dévote et si bête qu'on la suppose, ne croyait et n'a cru jamais. Toute la fausseté de leur doctrine religieuse portait sur le culte en général, rendu également et sans distinction et à Dieu, Etre suprême comme tous le reconnaissaient, et aux anges qu'on appelait *dieux*, et aux démons qu'ils confondaient et adoraient pêle-mêle. On objectera les temples. — Qui bâtissait les temples ? Le gouvernement, parce qu'il avait peur ou besoin des prêtres ; les prêtres, parce qu'ils y trouvaient leur compte. Voilà quelle était alors la religion, telle que je l'ai expliquée plus haut, et la masse y croyait et on élevait çà et là des édifices merveilleux. Les poëtes ont tracé sur ce canevas des dessins brillants, à leur

fantaisie, sans autre règle que le caprice d'une bizarre imagination.

Ces pensées me rappellent la question que nous fit un jour miss Alice : A quoi servent les études des langues mortes ? Tu lui répondis brièvement en disant qu'elles avaient pour but d'initier les intelligences aux admirables secrets littéraires des Anciens. Il s'agit donc en fait, selon toi, de l'imitation des Anciens en littérature. J'ai réfléchi et médité beaucoup sur cet important sujet : je t'envoie aujourd'hui le résultat de ces méditations et réflexions pour que tu le livres à miss Alice qui m'en a souvent prié, à cette belle et pure jeune fille dont le cœur est à la hauteur de l'intelligence. Sans doute, à ne regarder que les mots, l'imitation littéraire, de prime-abord, entraîne avec elle une idée de servilité. L'imitation cependant ne doit être ni une servilité de pensées ni une servilité de formes. Qu'est-ce donc ? La réponse à cette question m'a paru renfermée dans ces vers d'Horace :

> Observer la nature et l'imiter, voilà
> Ce que fera toujours quiconque me croira.

Toute la théorie de l'imitation en littérature s'y trouve, et c'est cette théorie que je veux développer ici en quelques pages.

Pour composer une œuvre littéraire, il faut concevoir un idéal et secondement exprimer l'idéal conçu. L'on conçoit un idéal à l'aide des données de la nature. Animée ou inanimée, c'est la nature que l'écrivain doit épier. Il faut donc qu'il descende jusqu'au fond de son propre cœur et qu'il en scrute les replis; il faut qu'il jette sur les hommes du passé

et du présent un regard sûr et pénétrant comme le regard de l'aigle; il faut enfin qu'il comprenne au moins quelques-unes des harmonies mystérieuses de la création matérielle. Alors de toutes les images qui se sont offertes à lui, l'écrivain ne choisit plus que certains traits qu'il idéalise et avec lesquels il crée un nouveau type entièrement conforme à son idéal. Où Homère prit-il le type d'Achille avec cette valeur bouillante, cette poésie et cette tendresse? Dans la société grecque qu'Homère étudia et connut si bien. Où Fénelon, à son tour, prit-il le type de Télémaque? Dans son élève même, l'impétueux duc de Bourgogne. Il y a donc une utilité réelle à retirer de l'étude de la nature. Pour en bien comprendre les avantages, il n'est besoin que de se rappeler la froideur et la pâleur des écrivains qui peignent les hommes et la nature elle-même d'après des livres. Je ne ferai qu'opposer par la pensée ces gens de cabinet qui lisent, puis rédigent, à ces génies de premier ordre qui voient par eux-mêmes de si haut et de si loin, et qui décrivent leurs belles visions avec une âme si passionnée. Chez les uns de la mesquinerie, des couleurs mortes : parlent-ils de la nature? ce n'est plus qu'une nature fade et de convention; parlent-ils du cœur humain? les héros ont chez eux des proportions de pygmées et ils en font des personnages de boudoir. Mais dans les autres, quelle grandeur et quelle vérité! C'est une pompe sans faste, une simplicité sans bassesse. S'ils chantent les jouissances et les enivrements de l'âme au sein de la nature, ces enivrements, ces jouissances sont vraies et élevées.

Outre cette étude de la nature, l'étude des modèles, comme bientôt nous allons le voir, ne nous sera pas non plus inutile pour nous enseigner à concevoir l'idéal : ce sont pour l'écrivain deux éléments nécessaires et essentiellement corrélatifs. L'écrivain doit étudier les modèles d'abord pour apprendre à rechercher et à aimer l'idéal en toute chose. Imiter les maîtres, c'est étudier la nature, comme eux, pour se former, comme eux aussi, un idéal qui nous appartienne; c'est se placer comme ils se sont placés dans la création : Si vous avez l'âme très-grande et très-belle, en un mot si vous êtes un homme de génie, vous verrez des formes, vous entendrez des sons d'une beauté, d'une largeur incomparable. Mais il ne suffit pas d'entendre et de voir ainsi : il faut ensuite savoir reproduire. Imiter un auteur, ce sera reproduire votre idéal, non pas avec les formes dérobées à cet auteur, mais sous des formes qui soient vraies, claires et nobles comme les siennes. Imitez la vérité de ses idées, mais en gardant l'allure des vôtres; imitez la clarté de son style, mais en conservant l'originalité du vôtre; imitez enfin la noblesse de ses pensées, mais ayez des pensées qui ne soient ni à celui-ci ni à celui-là et que ces pensées, découlant de la beauté de votre idéal, soient entièrement à vous, de telle sorte qu'on puisse dire : il a imité tel modèle, soit grec soit romain, et pourtant ce n'est ni Démosthène ou Tacite, ni Sophocle, ni Aristophane ou Plaute que je lis, mais Bossuet, Racine, Molière. Il faut donc des modèles à imiter, mais lesquels choisirons-nous? C'était une question à débattre il y a quelques vingt ans. Ce n'en est plus une aujour-

d'hui, tu le sais, grâce à M. Dupanloup qui a si énergiquement combattu ceux qui voulaient interdire aux générations futures la connaissance des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Lire les Anciens, les respecter comme nos premiers maîtres dans l'art si difficile de penser et d'écrire, et les imiter enfin dans tout ce qu'ils ont de beau et de vrai, c'est là une des plus profondes satisfactions que nous devons à l'illustre évêque d'Orléans, une des plus chères et des plus durables. Sans doute les Grecs et les Romains n'ont pas sur Dieu et sur l'origine de l'homme des idées aussi élevées, aussi complètes et aussi assurées que celles que le Christianisme a vulgarisées sur toute la face de la terre. Né dans une religion grossière, l'homme de l'antiquité ne put évidemment s'élever à la hauteur morale et intellectuelle où l'Evangile a transporté le monde nouveau. Non-seulement le ciel lui était fermé, non-seulement, en dépit de la fameuse sentence du temple de Delphes, il lui était défendu de *se connaître lui-même* sous peine de boire la ciguë, mais il ignorait ce que c'était que lutter à outrance contre ses instincts déréglés ; il redoutait peut-être de mieux faire que les immortels et de passer pour un impie en se donnant pour un sage. N'exigeons donc pas des Anciens l'impossible en leur demandant le sublime et la perfection dans l'idéal. Mais si cet idéal n'est pas toujours très-élevé, sous quelles formes exquises n'ont-ils pas exprimé ce qu'ils avaient conçu ! Comme ils excellent à peindre les vertus instinctives du cœur humain : l'amitié, la piété filiale, l'amour de la patrie qui les a mieux représent ? Dis plutôt à tes jeunes élèves

qu'elles lisent dans Eschyle, Sophocle, Euripide ce qu'était l'amour du pays pour ces cœurs fiers et indépendants. Leur souvient-il des *Perses?* Quel lyrisme dans cette ode immortelle à la gloire d'Athènes! Chanter sa patrie, chanter Athènes fut aussi le but d'Euripide et de Sophocle, ce poëte à la fois si gracieux et si terrible qui fit Œdipe et créa Antigone. C'est cet ardent amour du pays, source des grands sentiments, qui inspira de si beaux vers à Virgile, des pages si éloquentes à Tite-Live et à Tacite. O Alice! ô Ellen! Pensez-vous qu'en allant puiser aux sources de l'antiquité de pareilles maximes l'homme moderne rétrécisse son intelligence et son cœur? La gloire et la prospérité de leur pays fut l'idéal qu'ont envisagé les plus grands esprits d'Athènes et de Rome. Quant à l'expression dont ils ont revêtu cet idéal, c'est, chez les Grecs, une exquise délicatesse; c'est la simplicité des idées aussi naturelles qu'élevées. Le génie romain, en se modelant sur le grec, ne fit qu'ajouter aux qualités de cette magnifique littérature un air plus saillant de force et de majesté.

La littérature antique est le débris des premiers âges du monde : Ce sont de nobles impressions que les impressions soulevées en nous par le spectacle des œuvres qu'elle a léguées à l'esprit humain. L'antiquité est bonne pour tous, pour le simple voyageur comme pour l'artiste, depuis ceux qui ne peuvent que l'aborder et ne la revoient plus que dans un lointain, mais vivace souvenir, jusqu'aux esprits plus heureux qui repassent dans ces sillons si laborieusement tracés et y cueillent de nouvelles fleurs et de nouveaux fruits. Mais les principes d'un goût juste et sévère ne sont

pas les seuls avantages que nous procure le commerce des Anciens : ainsi que la raison le cœur y gagne. Les hommes de l'antiquité n'avaient-ils pas, en effet leurs affections comme nous, modernes, nous avons nos affections ? Notre vie n'est-elle pas comme était leur vie sujette à des déceptions et à des catastrophes ? Est-ce perdre son temps que d'apprendre d'eux à lutter contre le malheur ? Ne faisons-nous point partie d'une société comme eux ; comme eux aussi n'avons-nous pas un pays à aimer et au besoin à défendre ? Ce sont là des vertus naturelles à l'homme et que les Anciens ont pratiquées avec une fermeté étonnante. Quel dévouement dans ces hommes ! Quelle indomptable fierté ! C'est Léonidas ; c'est Aristide, c'est Fabricius ; c'est Régulus, dont les noms seuls rappellent autant de vertus civiques. L'âme se retrempe devant cette noblesse et cette austérité de principes ; elle n'oublie jamais de pareils exemples. Il me semble aussi que ces maximes propagées dans les Etats, au lieu de courber, rehausseraient le front de ceux qui obéissent, en même temps qu'elles rendraient plus solide et plus respectable l'autorité de ceux qui gouvernent. Sans doute tu n'ignores pas, mon ami, quelle fut de tout temps l'éducation première de ces ministres, de ces citoyens de la Grande-Bretagne. Les colléges d'Oxford, de Cambridge et d'Eton peuvent encore nous le dire. « Pensez-vous, » dit un critique célèbre, qu'en se ressouvenant de » ces pages immortelles, qu'ils ont toujours aimé » à citer, ils ne leur ont rien dû de cette énergie presque antique qu'ils portèrent dans leurs entreprises ? »

Tels sont les avantages précieux que nous pouvons retirer de l'étude des Anciens : ils sont donc, dans certaines circonstances, presque les modèles de notre conduite ; mais ils sont, et c'est sous ce point de vue que je veux les étudier avec toi et nos amies, ils sont les modèles de notre style. Mais comment les imiter et quelles règles suivre pour les inconvénients qui peuvent se trouver dans leur imitation ? Autrefois, à la renaissance des lettres en France, tous les esprits furent frappés de la forme antique et de l'utilité qu'on en pouvait retirer pour perfectionner notre idiôme et créer une littérature qui nous appartînt. Ronsard et son école, que j'appelerai *révolutionnaire* pour bien faire comprendre l'audace et le but de leur entreprise, concentrèrent tous leurs efforts sur ce point et tombèrent, par l'excès même de leur zèle, dans une pédanterie, un jargon scientifique mille fois pire que l'ignorance du grec et du latin. Ronsard était poëte ; mais je ne sais quelle imitation littérale et servile du classique usurpa souvent chez lui le beau nom de poésie et opposa à la véritable inspiration un obstacle presque invincible. Est-ce comme Ronsard que nous devons imiter les Anciens ? Assurément personne n'y songe. Joachim du Bellay, dans ce même siècle, eut l'idée d'une imitation plus naïve et plus vraie : « Faisons comme les Romains; écrivait-» il ; ils ont su enrichir leur langue sans vaquer au » labeur de traduction ; ils imitaient les meilleurs » auteurs grecs se transformant en eux, les dévorant, » et après les avoir bien digérés les convertissaient » en leur sang et nourriture. C'est de cette manière » qu'il nous faut imiter les Grecs et les Latins. »

Le *Télémaque* est le premier et glorieux monument d'un pareil essai : dans ce livre, l'idée chrétienne est tout entière reproduite sous la forme païenne ; dans ce livre, Fénelon a ressaisi l'antique sans effort. Le *Télémaque* en effet semble être des chants retrouvés de l'Odyssée : et non-seulement Homère, mais Sophocle, mais Virgile y sont mis à contribution et largement. Toutes ces pages respirent un parfum d'antiquité mêlé agréablement à la bonne odeur de la charité évangélique. L'homme de lettres, l'adorateur des Anciens arrange et module ses phrases selon le rythme ancien, mais le cœur du doux évêque déborde de toutes parts. Est-ce bien là cependant l'imitation parfaite, telle que nous l'avons conçue, et les fanatiques me pardonneraient-ils si j'osais répondre que la perfection de l'imitation ne se trouve pas encore dans l'art merveilleux de l'auteur du *Télémaque* ?

André Chénier et Châteaubriand renouvelèrent cet essai. Le premier donna à ses vers un cachet vraiment antique : l'harmonie, la délicatesse et jusqu'à la coupe du vers grec s'y rencontrèrent dans un mélange heureux. *L'Aveugle* est une des plus curieuses et des plus admirables pièces qui soient en ce genre. Mais les gracieuses draperies de la forme grecque ne suffisent point à nous dérober tout à fait l'homme du XVIIIe siècle, et souvent cette méthode eut l'inconvénient d'imprimer au style du poëte quelque chose de pénible et je dirais même de suranné, s'il m'était permis de critiquer un talent si beau et que la mort prit si jeune.

Châteaubriand conçut un autre projet : il voulut, dans les *Martyrs*, mettre face à face la poésie païenne

et la poésie chrétienne, de même que Fénelon, dans *Télémaque*, avait voulu rappeler à son élève les principes chrétiens sous les formes littéraires qu'il lui avait fait étudier. Nous savons quelle fut, dans la littérature, l'heureuse influence de ce poëme d'un si nouveau genre. Cependant dans Châteaubriand, comme dans Chénier et Fénelon, que découvrons-nous ? De l'antique refait sans doute avec passion et avec science, mais c'est de l'antique étudié : il y manque le naturel. La véritable, la parfaite imitation n'est donc pas non plus dans cette méthode.

Laissez-moi vous rappeler, en effet, les principes sur lesquels je me suis appuyé pour me diriger dans l'*imitation :* n'ai-je pas dit, d'après Horace, qu'il fallait étudier la nature pour y trouver les éléments nécessaires à la création et à la réalisation de l'idéal ? L'étude de l'antique ne devra donc servir, sous ce rapport, qu'à nous apprendre la justesse, l'ordre, en un mot toutes les qualités de la forme païenne, et non pas la forme elle-même. Est-ce à dire que l'on ne peut pas emprunter une image, un caractère ? Ce n'est point là ma pensée. Quand je disais tout à l'heure qu'imiter un auteur ce n'est pas lui dérober le type qu'il a créé ni le plan ou les phrases au moyen desquels il a donné la vie à ce type, je l'entendais d'un larcin proprement dit et non pas d'une appropriation légitime, comme par exemple lorsqu'Eschyle emprunte à Homère son caractère d'Agamemnon qu'il modifie, et Bossuet cette belle image de Tertullien pour peindre ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. Accuserons-nous Eschyle et Bossuet de plagiat ? L'auteur des *Horaces* avait bien lu Tite-Live

avant de faire son chef-d'œuvre : le grand Corneille, l'accuserons-nous de plagiat? Racine prit de même *Andromaque* à Euripide, et Homère avait parlé du fils d'Ulysse avant que Fénelon eût composé le *Télémaque*. Mais il n'est permis qu'aux hommes de génie de mettre la main, si j'ose ainsi parler, sur un type et des pensées qu'ils n'ont ni créés ni trouvés, parce qu'eux seuls font du bien d'autrui leur propre bien par la manière dont ils le développent et l'enrichissent. Et comment parviennent-ils ainsi à développer et à enrichir? C'est un secret que seule révèle l'étude lente, sérieuse et approfondie des grands modèles : je dis que cette étude doit être lente, parce que les lumineuses clartés qui y abondent ne se découvrent à l'esprit que peu à peu ; je dis encore qu'elle doit être sérieuse et approfondie : sérieuse, c'est-à-dire avoir un but autre qu'une vaine curiosité ; approfondie, parce que ce n'est qu'à force de méditations que l'on devine la méthode du maître, l'ordonnance de ses idées et leurs relations intimes. Qu'ont fait les hommes illustres de toutes les époques? Par une longue étude des modèles, ils devinrent ce qu'ils sont : les guides, les éclaireurs de l'esprit humain dont ils ont reculé si loin les bornes. Pour nous autres Français, Corneille, Racine, Bossuet, Fénelon nous touchent de trop près ; leur langue est la nôtre, et, nous approchant indiscrètement de ces maîtres, il est un danger à craindre : c'est de nous y absorber et de perdre, par une inoculation excessive, l'originalité de nos pensées et de notre style, tout en restant à une distance infinie de ces écrivains supérieurs. Ce péril n'est plus à redouter dans l'imitation de l'antiquité, telle que nous l'avons

entendue : les Anciens, au contraire, sont loin de nous par leur langage et par leurs mœurs, et ainsi nous pourrons mieux les imiter et toutefois demeurer libres.

Mais en quoi consistent donc et cette imitation et cette liberté? Bossuet va nous l'apprendre. Que fit Bossuet? Il mit en pratique le précepte si judicieux de *du Bellay*: il étudia les Anciens sans engouement ni préjugés, se transformant en eux et à son tour les convertissant en son propre sang et nourriture. Après ce travail âpre et long, Bossuet — ce qui n'est permis qu'à lui — ferma les livres de l'antiquité, se pénétra profondément de l'esprit évangélique et surtout de la doctrine des Pères de l'Eglise, et retenant l'idée chrétienne sous la forme chrétienne il lui donna toutes les qualités de la forme antique; Racine enfin se jeta dans cette voie : il courut s'enfermer dans l'enceinte sévère de Port-Royal, s'y retrempa dans l'austérité de la vertu, reprit la lyre et, de cette transformation morale, sortirent à deux fois différentes *Esther* et *Athalie*.

C'est dans cette méthode qu'est la véritable imitation de l'antiquité : là, plus d'assujettissement, plus de servilité ni dans les phrases ni dans les images; tout est libre et en même temps tout est beau, grand et réglé comme dans l'antiquité; là, les Anciens sont admirés et imités en ce qu'ils ont de vraiment admirable et de parfait : mais l'esprit n'en conserve pas moins la liberté de son vol, et l'antiquité en ce qu'elle a d'étroit n'est pas pour lui un cercle fatal qu'il ne peut franchir. On sait reconnaître ce qu'ont de vénérable aussi bien que d'informe ces vieux monuments de la

pensée humaine, et le respect qu'ils inspirent en est plus fort. Sachons donc tous nous comporter vis-à-vis du passé comme se sont comportés eux-mêmes les grands hommes que je viens de rappeler : c'est-à-dire ne perdons jamais de vue les lignes pures et harmonieuses de l'horizon antique au-dessus duquel l'homme moderne, à quelque opinion qu'il appartienne, doit toujours apercevoir une croix, énergique et permanent symbole des grandes idées de fraternité, de liberté et d'égalité.

21 juillet. — Dans huit jours les vacances ! Il faut que j'emporte de cette année un souvenir. Le soleil n'est pas encore sur l'horizon. Bientôt quatre heures vont sonner. Tout chante autour de moi : à droite et à gauche de la verdure, une immense verdure, des moissons se balançant au-dessus de la terre qui commence à s'illuminer des premiers rayons du jour. La brise est fraîche, et si miss Alice, que je vais revoir dans quelque temps m'apercevait ainsi penché sur la fenêtre du couloir, la chemise entr'ouverte sur ma poitrine qui se dilate sous le vent du matin et les bras demi-nus, que ne craindrait-elle pour son pauvre poëte! Les petits oiseaux redoublent leur ramage, et à mesure que dans le ciel les ombres disparaissent, leurs cris incessants couvrent déjà la douce voix de l'alouette qui tout à l'heure chantait seule en s'élevant dans l'air pur. Le grand nuage qui s'étendait devant moi, d'un bout à l'autre de mon horizon, s'est tout à coup divisé en des milliers de flocons neigeux. Au bas de la fenêtre qui me sert ainsi d'observatoire de contrebande, il y a une poule qui gratte la terre et ses petits penchés autour d'elle attendent en silence. Le son d'une cloche

se fait entendre bien loin, là, sur cette hauteur que j'aperçois à droite et que domine une église. Mais la lumière qui, de toutes parts, ramène l'homme des champs dans la plaine, me force à quitter ma fenêtre. Déjà dans le dortoir on s'éveille et je me hâte de gagner ma couche sans doute froide. Au revoir. Je t'embrasse comme je t'aime.

LETTRE XVII

De Miss Ellen à Joachim.

Nous sommes arrivées, ma sœur et moi, en bonne et parfaite santé à Neuchâtel, hier soir, à dix heures et demie. Notre père nous attendait à la gare. J'ai dormi comme une bienheureuse : car nous étions parties depuis vendredi soir, dix heures. Nous avons traversé Dijon, puis atteint les magnifiques collines du Jura et contemplé le Val-d'Amour tout bordé de montagnes, sillonné de bois ravissants, de petits villages coquets, de ruisseaux qui en font un spectacle magnifique. Je vous trace ces premières lignes de l'hôtel Belle-Vue, lequel donne en plein sur le lac de Neuchâtel. A droite de nous sont les hautes collines

du Jura ; en face, la rive orientale du lac s'allonge avec grâce et, au fond de l'horizon, par derrière les collines du canton de Vaud, se dressent les crêtes superbes des Alpes que l'on aperçoit au-dessus des nuages. Je ne désirerais qu'une chose en ce moment, mon cher ami, c'est de vous voir avec moi et là où je suis. Hélas! c'en est donc fait. Ce prêtre vous a fait interdire l'entrée de la pension. Votre titre de professeur vous est enlevé.

Les moyens légitimes et faciles de nous voir nous sont interdits, et cela au moment où nous paraissions le plus heureux de nous aimer. Car mon amour pour vous, Joachim, est non moins profond, non moins énergique que celui que vous m'avez voué. Je vous répète par écrit ce que je vous ai dit de vive voix, alors que vous étiez à mes genoux et tout en pleurs : je n'appartiendrai qu'à vous.

Désormais je me considère liée à votre sort d'un lien plus indissoluble, par un serment plus sacré que ce serment que vos femmes françaises, que vos jeunes parisiennes prêtent en riant, sur les marches de l'autel, entre les mains d'un prêtre dont elles se moquent au fond de l'âme et dont elles suivent les prescriptions par habitude, par vanité, par coquetterie. Je cherche tous les moyens possibles de vous rapprocher de nous ; surtout, car c'est à votre avenir que je songe, de vous procurer maintenant une position, une carrière aussi lucrative qu'honnête. Ce matin mon père parlait de rechercher, pour placer à côté de lui, comme secrétaire intime et confident de toutes ses opérations commerciales, un jeune homme, un Français qui pût tenir la correspondance avec les

principales maisons de France et d'Italie, et le remplacer au besoin dans ses usines et ses manufactures de l'Amérique du Nord. Mon cœur battait avec force en l'entendant s'exprimer ainsi. Mon amour pour vous m'agitait et me troublait à un point extrême; le désir de vous faire venir auprès de moi, de donner à mon père le temps de vous apprécier fut enfin plus fort que mon émotion.

Je prononçai votre nom. J'énumérai vos talents, votre honnêteté à toute épreuve, vos opinions démocratiques et républicaines, votre énergie et votre sévérité de principes qui est le point de contact le plus frappant que vous ayez avec mon père. Il m'a été répondu que l'on prendrait des renseignements dans le plus bref délai et que, si l'on vous agréait, vous n'auriez qu'à vous tenir prêt à nous venir rejoindre en Suisse, probablement alors dans l'Oberland Bernois, pour de là accompagner mon père dans ses excursions en Italie, lesquelles ne dureront peut-être pas moins de deux années : à cette époque nous reviendrons prendre Alice qui doit rester tout ce temps encore à la pension de Verrières. Pour moi je suivrai également mon père qui veut m'initier à son commerce et me mettre à même de le remplacer, le cas échéant. Mon père poursuit avec un acharnement extrême son idéal qui est l'amélioration du sort des ouvriers, des travailleurs des deux sexes, c'est-à-dire, selon lui, le remplacement de l'homme par les machines aussi loin qu'il est possible d'aller dans cette voie. La machine à coudre qu'il achève en ce moment dans le plus grand secret et qui portera son nom, « Elias Howe, » dans le monde industriel, prévenu

seulement de son apparition, a produit, dit-il, une révolution en ce genre. Nos plans sont déjà déposés au ministère pour la prise du brevet.

L'Amérique entière est dans l'attente. Mon père s'occupe en outre du perfectionnement et de l'invention des instruments aratoires : car l'agriculture et la civilisation par la colonisation sont chez lui deux passions qui impriment à son intelligence et à son cœur un élan extraordinaire. Je vous indique ainsi à quelle trempe de caractère, à quelle âme dévouée vous avez à faire. Je vous indique avec un bonheur extrême cette place de confiance à prendre auprès de lui, à moins que vous ne songiez à la carrière des lettres qui, dit-on, mènent loin en France. Je serais si heureuse de vous revoir! Il y a tant d'attendrissement et d'enthousiasme dans votre amour! Vous avez suscité en moi un enivrement si étrange, une félicité si délicieuse alors que vous me répétiez à plusieurs reprises : Je vous aime! et que vous couvriez mes mains et mes cheveux de baisers et de larmes, que je sens que je ne pourrais plus vivre sans vous! O mon ami, qu'il est doux d'aimer, mais comme il est plus doux encore de se sentir aimée! Comme la pureté de l'amour ajoute encore à l'énergie du sentiment! Je n'ai appartenu à personne; vous avez le premier fait battre mon cœur de jeune fille; vos paroles brûlantes lorsqu'elles parlaient de Dieu et de la patrie, votre passion naissante pour ce que vous appeliez ma beauté morale, vos malheurs de famille, votre tristesse native, le charme infini de votre conversation et de votre enseignement, la franchise de vos convictions, tout en vous m'a séduit et peu à peu éveillé en mon âme

les doux instincts de la femme, cette compagne nécessaire et fatale de l'homme.

Voilà, mon ami, ce qu'il me restait à vous dire après toutes les confidences ineffables, toutes les promesses sacrées que nous nous sommes faites et jurées l'un à l'autre. Je vous ai d'abord estimé ; j'étais libre : donc je devais vous aimer, du moment que j'étais assez heureuse pour produire aussi dans votre âme la même sympathie mystérieuse que vous excitiez en moi.

. . . .

Autre nouvelle qui vous surprendra autant qu'elle m'attriste, en présence de la solitude où je vais désormais me trouver, si vous ne pouvez ou si vous ne voulez nous venir rejoindre et partager nos travaux et nos espérances. Un médecin américain, ami de mon père, a défendu ce matin à Alice de poursuivre son voyage et de nous accompagner dans nos excursions à travers les montagnes. Sa santé, dit-il, serait grave ment compromise. Il n'y a donc plus qu'une ressource : revenir à la pension. C'est ce qu'Alice va faire le plus tôt possible. Je crois entre nous qu'elle n'est pas entièrement fâchée de ce contre-temps, et j'en trouve le motif dans l'affection que je la soupçonne de porter secrètement à votre frère. Peut-être espère-t-elle que ce jeune ecclésiastique vous remplacera dans les cours de français et de littérature, au moins durant ces vacances. Ephrem, m'avez-vous dit, doit entrer cette année au grand séminaire pour y commencer ses études de théologie. Je ne puis y songer sans un grand serrement de cœur. Il eût été si doux de nous voir réunis tous ensemble ! Tant de sympathie naturelle et réciproque ! Tant de conformité de goût !... C'est un

rêve que mon cœur s'était plusieurs fois complu à former. Hélas! c'était un rêve... Adieu, mon cher ami, et croyez à celle qui vous aime pour la vie. Adieu !

LETTRE XVIII

De Joachim à Ellen

Rien ne donne plus l'idée de la mort que la nécessité d'une séparation. Je viens encore d'éprouver, à votre départ, ô Ellen! ce genre d'émotion si triste, si navrante. Comme le cœur se serre en voyant s'éloigner ceux avec lesquels on a longtemps vécu, ceux surtout que l'on ne voit jamais qu'à de rares intervalles. Non : quand on part soi-même l'on n'est plus ni ainsi ni aussi ému : on sait que l'on est un objet d'affliction et de regret, et l'émotion se retient et le cœur se raidit, parce qu'on veut consoler ceux qui vous pleurent. Par un étrange contraste vous vous preniez même à sourire, du bout des lèvres, il est vrai. Plus tard, quand le mouvement des wagons ou le bruit des voitures aura cessé, quand vous vous êtes trouvée seule, la nuit surtout, vous avez dû vous rap-

peler les circonstances même les plus insignifiantes de votre départ : les embrassements, les serrements de mains, les larmes qui ont coulé d'une autre joue sur la vôtre, quelquefois ce ne sera qu'un léger sourire qui tout à coup est venu, comme un éclair, illuminer un visage en pleurs. Doux contraste, mélange ineffable de la tristesse et de l'amour ! Oui : vous vous êtes rappelée tout cela et vous avez pleuré à votre tour, abondamment pleuré. Faible image de la mort, cette longue séparation ! Ce qui se faisait hier, au grand jour, par une belle matinée d'été, les uns, ceux que l'on quitte, avec la joie tacite de rester chez eux. les autres avec l'espérance si consolante d'y bientôt revenir, se fera alors, dès demain peut-être, au milieu de la nuit, au fond d'une alcôve sombre, à la lueur de quelques flambeaux, dans un silence lugubre qu'interrompront les sanglots d'un père, d'une mère, d'une femme ou de nos enfants. On se pressera autour de notre lit et l'on n'osera pas nous regarder : car nous serons pâles, nous aurons des traits hagards, une bouche béante qui ne pourra pas respirer, des yeux brillants qui ne pourront plus voir, une main fébrile qui jouera avec les draps blancs qui nous recouvrent pour la dernière fois, une poitrine haletante, des pieds froids ; le froid glacial et sinistre nous gagnera enfin les jambes, les cuisses, le ventre qui se desséchera et le cœur qui tout d'un coup se soulèvera, battra encore et retombera : ce sera pour toujours. Heureux si durant ces redoutables instants vous avez perdu toute connaissance, car souvent alors on agonise. Oh ! combien vous souffririez si c'était un de vos proches qui fût ainsi. Il y en a beaucoup dont l'existence est

de cette manière brisée et qui deviennent fous. Cette phase fatale, ce trou horrible où il nous faut tous tomber, vous d'une façon et moi d'une autre, s'appelle mourir ; traverser à la hâte et sans avoir le temps de s'arrêter à une fleur, à un fruit qui vous séduit, la pente irrésistible qui emporte à cet abîme, s'appelle vivre : quelle ironie! Qu'est-ce en effet que la vie? Hier le torrent desséché que ses rives aujourd'hui ne peuvent plus contenir.

Qu'est-ce que la vie? La fleur qui dans la prairie s'ouvre et parfume, l'oiseau qui vole et qui chante, l'arbre qui se balance et bruit quand le vent passe, le murmure des flots et le soupir de la brise.

La vie? C'est dans les vallons le lis argenté; c'est sur les coteaux la vigne qui festonne, la grappe qui bourgeonne : puis de nouveau le torrent se dessèche, et la fleur se fane, et l'oiseau se tait, et l'arbre jaunit, et ses feuilles cessent de bruire, les flots de murmurer et de soupirer la brise;

Et le lis se décolore;

Et la vigne perd ses festons;

Et la grappe est cueillie, et sous les pieds des vignerons ses grains sont tout écrasés.

Voilà la vie.

Qu'est-ce encore que la vie?

Une riante table couronnée d'amis : vient la mort qui les emporte tout effarés.

La vie? — C'est le baiser brûlant de celle qu'on aime, c'est le vin qui embaume, sous le verre limpide un instant pétille et disparaît : la coupe est vide.

Qu'est-ce que la vie? — Le parfum d'une rose.

O Ellen! puisse notre vie comme la rose être belle!

Puisse notre vie durer plus que ne durent les roses! Puisse notre vie comme la rose parfumer l'air pur qu'un moment elle aspire!

..... Si vous saviez ce que je souffre, depuis votre départ. Je ne puis me faire à votre absence. Je vous vois partout et je ne vous trouve nulle part. Une inquiétude mortelle s'empare alors de moi. Un feu dévorant me consume intérieurement; une angoisse sombre me torture. Où est Ellen? Que fait-elle? A qui s'adressent les paroles que sa bouche prononce? A quel homme sourira-t-elle? Non : ce supplice ne peut plus durer pour moi. Votre souvenir me tue; votre amour m'irrite et m'exaspère puisque vous êtes loin de moi. Oh! revenez, revenez, ô mon amour! Sans vous, la solitude me pèse trop. Tout ce qui m'entoure vous rappelle à moi. Mes nuits sont sans sommeil; mes jours pleins de vagues et désolantes rêveries. N'êtes-vous pas à moi? Ne suis-je pas à vous? Parlez donc de notre amour à votre père ; dites-lui ce que vous pensez de moi. Que je sache au moins s'il faut que j'espère, s'il faut que je vive ou si au contraire vous avez signé mon arrêt de mort. Je veux que ce voile d'incertitude se déchire : je hais les impasses et les demi-mesures et les demi-mots. L'avenir est-il lugubre : ne vous reverrai-je plus? Montrez-le-moi face à face : je le contemplerai sans peur. Il y a encore au reste des champs de bataille où il est honorable à un homme d'en tuer un autre : ma poitrine est assez large pour qu'une balle ennemie y puisse entrer. O mort! que tu es belle lorsque la vie est devenue insupportable! Que ton sourire est doux; que ton visage pâle et décharné, ô mort! est consolant aux regards des malheureux!

Une soif brûlante dévore-t-elle ceux qui souffrent? Un seul de tes froids baisers sur leurs lèvres en feu, et la soif brûlante de ceux qui souffrent est à jamais étanchée et ils reposent d'un repos éternel. Comme il est calme le sommeil de l'homme sans vie! Qui troublera désormais ce front de marbre plus blanc que la neige qui, en hiver, festonne les grands arbres dépouillés de leurs rameaux? Quelle pensée de haine, d'ambition, d'opinions rivales, d'amour et de désespoir viendra agiter les muscles pétrifiés de cette figure de cire? O lèvres, qui vous entr'ouvrira? Un sceau d'airain a été mis sur vous et vous êtes scellées pour l'éternité. Plus de tourment, plus d'inquiétude, plus de soucis! Le repos, un indestructible et éternel repos, un anéantissement immense ou plutôt une admirable désagrégation, une transformation pittoresque : de ce corps froid, de ce cadavre inutile croit et s'élance un épi de blé, un vert gazon, une belle fleur des champs sur laquelle se pose et butine, au printemps, la diligente abeille. O Providence! avoir tant souffert et ne plus rien, rien souffrir! Avoir été tant agité, s'être senti tant bouleversé par de si horribles tempêtes réelles ou imaginaires, et puis tout à coup devenir immobile et n'avoir plus même le sentiment ni la sensation de son immobilité! O bonheur! ô volupté de la mort, c'est vers vous que je soupire! Oui : c'est vers cette volupté, ô Ellen! que j'étends désormais les bras s'il faut vivre longtemps encore éloigné de vous.

21 septembre,

Enfin une lettre. Elle vient de Suisse. J'ai reconnu votre écriture. J'ai brisé ce cachet en tremblant....

Comment ne pas vous aimer jusqu'à la folie? Votre amour pour moi est sans bornes; inaltérable est votre affection. Ce que vous m'écrivez a calmé mes sens agités et furieux : c'est un baume délicieux que vous étanchez sur ce pauvre cœur blessé; c'est la vie que vous me rendez. Eh quoi! vous paraissez douter que j'accepte vos offres? Vous me parlez, vous paraissez inquiète de je ne sais quelle carrière littéraire menant à je ne sais quels emplois et que je pourrais préférer à l'ineffable félicité de demeurer auprès de vous, de vous voir à chaque instant du jour, de tressaillir au son de votre voix, de vous montrer que je vous aime, d'espérer étonner votre père par mon travail et ma probité, m'attirer son estime, peut-être..... O Ellen! et vous me parlez de carrière littéraire, vous me soupçonnez de bibliomanie! Oui : sans aucun doute c'est une terrible maladie que la rage : on voit les malheureux qui en sont atteints se précipiter furieux sur ceux qui les entourent, parents et amis, pour les déchirer et les mordre. Il est cependant un mal plus terrible peut-être et encore plus désastreux pour l'humanité : ce mal, c'est la fureur, la rage d'écrire et de publier. On voit les malheureux qui en sont atteints perdre, ainsi que dans l'hydrophobie, jusqu'aux dernières lueurs du bon sens, s'échauffer, dédaigner parfois le boire et le manger, et, un livre ou deux à la main, se précipiter sur tous ceux qu'ils rencontrent. On dirait même qu'ils en veulent à ces innocentes et futures générations qui ne peuvent point leur avoir fait de mal, contre lesquelles cependant ils machinent toujours, se démènent et s'embe-nent : tant ils tiennent à faire savoir à la posté-

rité qu'ils ont eu l'envie d'écrire et qu'ils ont bel et bien écrit. Il n'est pas jusqu'aux pays que la nature a placés loin du leur qu'ils ne veulent atteindre, et heureux les étrangers eux-mêmes si ces forcenés ne les menacent de quelques lointaines traductions ! Phénomène bizarre ! les personnes les plus sujettes à cette rage violente sont celles-là même qui, par leur chétive complexion, leurs membres grêles et toutes leurs formes mesquines paraîtraient devoir en être à jamais exemptes.

Passe encore si ces bibliomanes n'étaient qu'enragés : tel qui les connaît pourrait les éviter, qui par la fuite, qui par un détour; un remède efficace, un habile médecin viendrait peut-être à bout de cette cure difficile. Mais ils n'ont même pas conscience de leur mal et s'ils ne savent point qu'ils sont ennuyeux et ridicules, ils n'ignorent pas en revanche qu'ils sont auteurs. — « *Nous savons, Monsieur, ce que vous êtes et qui nous sommes* », et ce disant, ils laissent de leur grande hauteur tomber sur vous, qui leur paraissez en bas, un regard qui pourrait se traduire ainsi : *Vous mériteriez, Monsieur, que nos ouvrages vous fussent à jamais interdits*. Ou bien ils se drapent en génies méconnus : « *l'envie aux dents d'acier*, etc... » ; ils se comparent volontiers au soleil sur lequel passent des nuages et ils ne se doutent même pas qu'ils pourraient bien n'être que de misérables et pâles lanternes toutes raccornies. Toujours ils s'offrent à eux-mêmes comme un sujet de belles et inépuisables comparaisons.

Le portrait vous semble-t-il exact ? y avez-vous reconnu cet odieux fils du maître d'école, le curé de

Gisnars, l'auteur d'un gros livre sur les petites vertus théologales et cardinales, le même qui m'a fait perdre ma place à la pension où vous étiez, qui aspire, dit-on, à m'y remplacer, qui me craint au fond et que je déteste comme je détesterais un animal dangereux. Je ne sais comment expliquer ce que j'éprouve d'aversion instinctive pour ce prêtre. Il me fait horreur : je lui trouve le regard faux, les gestes lubriques, les lèvres rouges et sensuelles ; il caresse les riches, il rudoie les pauvres, recherche la société des femmes, attire souvent les petites filles et les petits garçons à son presbytère et dans la sacristie, et cela quand il est seul, en dehors du catéchisme, pour un prétexte ou pour un autre : je l'ai aperçu une fois tenant un enfant sur ses genoux ; il lui faisait réciter son évangile ; ses yeux flamboyaient ; des désirs sales se lisaient dans ces yeux-là et sur cette figure blême : je vous l'avoue enfin, j'eus peur pour l'enfant ; j'étais près de l'autel où le fils du maître d'école allait dire sa messe ; le calice était là, tout près ; j'allumais les cierges : j'en laissai tomber un pour faire du bruit. Je le relevai, je l'allumai et je sortis de la chapelle : presque aussitôt la porte de la sacristie s'entr'ouvrit ; une main, puis un bras revêtu d'une manche de robe blanche sortit par cet entre-bâillement ; cette main poussa l'enfant au dehors, et la porte se referma. L'enfant sortit de l'église en s'essuyant les lèvres avec le revers de son tablier ; c'était la jolie petite fille de la veuve Larousse, celle qui eut les vœux à la première communion.....

Mais je reviens à l'auteur du livre théologique et à ses pareils dont toute la morgue vous est connue.

Eh bien ! allez donc guérir de pareils malades qui, bien loin d'accepter une potion, menacent leur docteur de cataplasmes et de sangsues. Il est encore, de par le monde, de ces gens qui semblent tout surpris d'être vertueux, de ces gens pour lesquels un acte de dévouement, une bonne action est un prodige, un étonnant prodige qui n'arrive qu'à eux, qui ne s'opère que par la vertu de leur seule baguette et dont le récit doit surprendre l'univers. Eh bien ! mieux vaudrait prêcher la modestie à ces âmes vertueuses que de s'en aller, pour le guérir, aborder le fat ou le fou, qui, sitôt qu'il vous aperçoit, et ne vous donnant pas le temps d'ouvrir la bouche, vous reçoit sans cérémonie à coups de critiques, d'essais, préfaces et autres opuscules de sa façon. Et ce n'est point seulement dans leur cabinet ou à leurs amis que ces étranges malades font sentir leur prétendue supériorité ; mais partout. Il faut les voir dans la rue et sur les promenades publiques : leur démarche est si hautaine, un air de large sufisance respire si bien sur toute leur petite personne, tout leur ensemble exprime une si intime satisfaction de soi-même, un *je suis content* si sincère qu'en vérité l'on serait pris de sourire.... si déjà l'on n'était pris de pitié. Est-il possible que nous qui découvrons si finement le ridicule de nos frères, nous soyons dans certaines circonstances données si incapables d'entrevoir le nôtre ? Il suffira donc d'un imperceptible grain de vanité pour nous rendre à ce point grotesques ? Mais, j'y songe, c'est peut-être du bonheur que nous trouvions ainsi le burlesque dans les affaires d'autrui ? C'est du moins nne consolation.

Effectivement, ma chère Ellen, le monde envisagé

sous ce point de vue devient assez plaisant : voyez-vous cette immense multitude d'hommes, sur des degrés et à des places plus ou moins différents, à la file les uns des autres, se montrant du doigt leur curieux voisin et en ricanant tout haut ou tout bas. O faiblesse du jugemeut humain ! ô Providence !.... Eh ! bon Dieu ! que disent donc de si merveilleux ces incomparables auteurs ? Leurs œuvres doivent être bien sublimes ! Ces enfants de leur génie doivent être bien beaux pour que leur pères en soient si fous et en parlent sans cesse ! Hélas ! nous en avons tous fait la triste expérience : nous ouvrons ces intéressants chefs-d'œuvre et, le livre ouvert, que voyons-nous dans ce fidèle et implacable miroir de l'esprit ? — Un style original ? Des idées neuves et sublimes?.... Il n'en est pas question. Mais là encore leurs impertinente figure ! Mais, juste ciel ! si l'orgueil sied déjà si mal aux grandes âmes, s'il est capable de déshonorer les plus incontestables talents, que dire de ces insectes qui vous crient d'une manière si touchante : « *l'habitude que j'ai d'écrire chaque jour m'a donné une grande facilité de style* ; » de ces insectes qui se posent en gigantesques mammouts de l'esprit humain et qui s'imaginent que la postérité éprouvera un grand charme à apprendre qu'ils n'ont été que vains et insignifiants. Comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse ! Et c'est là, ô Ellen ! le sort que vous croyez que j'ambitionne ? Oh ! non, mille fois non. J'ai creusé des fosses dans les cimetières : si je ne m'abuse, il en faudra longtemps encore ; et puis est-ce que l'on ne casse plus de cailloux sur les routes départementales et impériales du plaisant pays de

France? Et, sur l'honneur! j'aime mieux que le gouvernement me paye pour casser ses cailloux qu'il me gage et me soudoie pour écrivailler et faire admirer à tant la ligne ses faits et gestes. Car voilà où les lettres mènent souvent chez nous un homme de talent peut-être, mais sans fortune et surtout sans principe. Oh! heureux celui qui a assez de noblesse au cœur, assez même de vanité pour se taire s'il fait bien, assez de bon sens pour ne rien dire ou ne rien écrire, s'il ne peut rien faire!

Doutez-vous encore, Ellen, que je n'accoure auprès de vous dont je ne puis plus me passer, au premier appel, au premier signe que me fera M. votre père? L'amour, la poésie de l'heure et du lieu, jusqu'à l'idée même de notre séparation, tout n'a-t-il pas concouru à empreindre dans ma mémoire, en caractères désormais ineffaçables, cette belle soirée du 25 juillet, si pleine de fraîcheur et de calme, où pour la première fois vous m'avez dit à votre tour, avec cet accent si solennel que vous savez donner aux grandes choses : je vous aime? Et dire, ma chère amie, qu'alors nous avons failli nous voir, nous dire adieu pour la dernière fois. Rassurez-vous cependant puisque me voilà vous écrivant, et pensant toujours à vous.

Jeudi soir, à cinq heures, j'eus envie de me baigner. Votre itinéraire était sous mes yeux. Vous étiez alors sur la route de Dijon à Neuchâtel. Je fermai mon atlas et je partis muni du costume indispensable à tout honnête baigneur : et me voilà plongeant, barbotant, nageant fort innocemment, comme toujours, entre deux eaux. C'est mesquin, me direz-vous. Ce fut précisément la réflexion que je me fis. Un large

bassin, profond de vingt pieds environ, était à deux pas de l'endroit où je prenais mes ébats aquatiques et me tendait pour ainsi dire les bras. A ma place, auriez-vous pu résister? Je fis donc signe à mes deux compagnons, excellents nageurs du reste, qui me placèrent entre eux deux, les mains appuyées sur leurs épaules et voici votre ami qui s'avance majestueusement sur l'abîme tel qu'autrefois voyageait dans l'air une tortue entre deux canards : même ambition, même sort m'advint. L'on devait m'avertir au moment de me lâcher. J'étais donc dans la plus profonde sécurité. Soudain mes mains prennent le vide, l'eau, le néant; mon corps tourne et retourne : j'enfonce. Comment cela se fit-il? Un de mes deux porteurs avait voulu se mouvoir pour se mettre plus à l'aise et l'autre, jeune homme d'une trentaine d'années, — fort heureusement pour moi, vous l'allez voir, — croyant que c'était le moment de me lâcher, s'écarte, et c'est, ma chère amie, ce qui vous explique d'une façon satisfaisante l'imprévue culbute que j'opérai, d'ailleurs avec beaucoup de prestesse. Jusque-là c'était risible, excepté pour moi cependant qui n'y voyais plus. Mais ce qui ne le fut pas, c'est lorsque, revenu pour la troisième fois au moins à la surface de l'eau, à l'instar d'un bouchon de liége, je saisis d'une main avec une espèce de rage le bras de l'homme qui nageait près de moi. Il put cependant me repousser, sans oser me prendre, car je me débattais comme un forcené. Je roule encore sous l'eau, reviens encore au-dessus, l'empoigne cette fois à bras-le-corps, mes jambes enlacées autour de ses jambes, lui tenant la tête serrée contre ma poitrine. On n'est plus un être

raisonnable dans ces circonstances-là, mais une vraie brute qui sent qu'elle va mourir et qui veut vivre quand même. Par bonheur je n'avais pas saisi mon homme aux cheveux, sans quoi nous étions perdus tous les deux. Il plongea aussitôt sans me faire résistance : sa tête glissa le long de ma poitrine ; il se remit sur le dos comme pour faire la planche et, imprimant à ses jambes un violent mouvement, il s'arrache à l'étreinte des miennes. Il me semble en vous écrivant ces détails que je suis encore sous la sensation atroce que j'éprouvai, lorsqu'au lieu de cette tête d'homme que je croyais si bien tenir, mes mains n'empoignèrent plus que de l'eau qui me fuyait entre les doigts. Je poussai un cri à faire frissonner tous les poissons de l'endroit : on me l'a dit du moins. Mais, ô moment délicieux ! où je sentis sous l'onde une main vigoureuse presser la partie la plus charnue de mon individu et lui imprimer une vive impulsion. Docile, cette fois, et sans plus me débattre — car je venais de boire un bon, très-bon coup — je glissai comme une plume légère au fil de l'eau. Le plus jeune de mes compagnons me saisit par l'épaule où sont encore imprimés ses doigts crochus, et me voici enfin sur mes deux pieds, debout et solidement debout pour vous servir, chère amie, et vous aimer encore.

Je commence à savoir nager un peu : pour faire plus de progrès, je me rejetterai moi-même dans ce fameux bassin ; car je ne veux plus que l'on m'y traîne comme un paquet de vils roseaux, et espérons qu'après ce petit exercice de voltige aquatique, je saurai enfin me tenir dans l'eau aussi bien que vous, ma chère Ellen, qui nagez, m'avez-vous dit, comme

un poisson. Être capable de sauver ses amis est vraiment plus beau que de rester comme un héron sur le rivage, à crier au secours ou à leur jeter froidement une perche. Il est vrai que l'on a toujours la ressource de se jeter après eux et d'y mourir. Mais c'est plus triste.

Vous ne sauriez croire l'étonnante transformation que j'ai subie depuis la réception de votre lettre, le changement délicieux qui s'est opéré dans toutes mes pensées depuis que j'ai la certitude de vous revoir bientôt et de me trouver à tout jamais peut-être fixé auprès de vous. Mon sang circule mieux ; ma tête est légère ; mes esprits sont libres : un indéfinissable sentiment de bien-être m'enveloppe comme d'une atmosphère chaude, délicieuse et pénétrante. Mon frère et moi nous ne nous levons pas avant sept ou huit heures du matin. Mais il y a déjà deux heures, quelquefois trois que nous lisons dans notre lit. Ce sont les *Méditations* de Descartes que j'étudie en ce moment. Après mon lever, je fais un peu de latin et de grec : c'est tantôt le livre *De la République* ou les *Discours* de Cicéron, tantôt Homère ou Anacréon. Je fais ordinairement cette lecture en me promenant avec Ephrem dans la campagne, alors que la matinée est fraîche, ou bien encore sur le bord de la *Cléry.* Quelquefois j'y emporte une ligne, je pêche et je ne prends rien : c'est l'ordinaire. A onze heures, déjeuner. Petite promenade ; musique : je chante quelques-uns de nos beaux airs patriotiques et Ephrem joue de son violon, tantôt à grand renfort d'archet, tantôt au piziccato, m'accompagnant tant bien que mal. Après cela nous lisons quelques pages d'anglais. C'est

l'affaire de vingt minutes. Il est une heure. Alors il faut nous voir prendre nos cannes à pêche, nos lignes, des vers, du froment cuit. Cette fois la pêche est sérieuse. On se rend sur le bord de la rivière et du canal le *Loing* entouré de fraîches prairies bordé de peupliers et que dominent de gracieux coteaux : on amorce; on jette sa ligne à vau-l'eau; ça mord, le liége plonge et replonge ; on tire : crac ! on amène un gros paquet d'herbes ou de roseaux narquois, ou bien c'est la ligne qui s'est embarrassée, cassée, entortillée ; c'est le poisson qui est retombé à l'eau.

Alors le pêcheur se dépite et jure, mais en silence, — car il ne faut pas effrayer le frétin — qu'on ne l'y reprendra plus. La ligne est enfin détortillée et remmanchée : nouveau ver, nouveau poisson. Mais à ce coup je tire et j'amène, soit un beau goujon, un frétillant gardon, soit une jolie ablette à l'écaille argentée. Quand nous croyons, Ephrem et moi, notre amour-propre de pêcheur satisfait par la perspective d'une friture passable, nous tirons chacun un livre de notre poche, nous nous étendons, les livres et nous, sur l'herbe et à l'ombre, puis nous faisons dans cette sereine et presque voluptueuse tranquillité de ravissantes causeries et lectures. Pour ma part je lis mieux, je comprends mieux, j'approfondis davantage quand je suis ainsi isolé, loin du bruit, dans un lieu agréable. Que de fois Ephrem s'écrie : Mon Dieu ! faites que nous ne soyons jamais plus malheureux ! Ainsi passent les heures, ma chère Ellen, heures charmantes et durant lesquelles vous êtes toujours près de moi.

LETTRE XIX

De Joachim à Ellen

Un malheur terrible vient de frapper Ephrem. Hier, dans la soirée, à cette première heure de la nuit où, dans nos villages, chacun rentre, ferme sa porte, la cadenasse et se couche, nous causions, Ephrem et moi, des bruits de guerre qui circulent en France, guerre qui menacerait, dit-on, l'Italie. Tout à coup je crus entendre comme un lointain soupir, un cri étouffé, au son duquel je tressaillis brusquement. L'éclat seul d'une nuit étoilée éclairait faiblement notre chambre dont la croisée était ouverte et qui donne sur un jardin. J'appelai aussitôt l'attention d'Ephrem. Nous prêtâmes l'oreille. Plus rien ne se fit entendre. Cependant je ne pouvais éloigner de moi ce cri sourd, plaintif comme celui d'une personne assassinée à l'improviste et qui m'avait si violemment ébranlé que, saisissant le bras de mon ami, je lui avais dit d'une voix étranglée : Écoute! Pour nous tranquilliser, nous accourons quelques instants après à la chambre du père d'Ephrem, nous y pénétrons; Ephrem appelle son père. Pas de réponse. Cette chambre était plongée dans la plus grande obscurité.

J'avance vers le lit : le lit était défait, mais vide. Pendant qu'Ephrem se précipitait vers la cuisine pour y quérir de la lumière, j'étendis les bras à tâtons, avançant avec précaution vers une trappe qui forme le fond de la chambre et qui mène par un escalier de pierre à une cave dallée qui s'étend au-dessous. La porte de cette trappe était toute droite : je la saisis par hasard avec une de mes mains, et prenant à tâtons la première marche de l'escalier avec l'autre que j'avais libre, j'essayai de descendre. Ephrem était revenu avec des allumettes dont aucune ne voulait prendre en dépit de ses efforts et des miens. Je n'osais plus descendre, de peur de heurter et fouler sous mes pieds le corps du vieillard, dans le cas où il fût effectivement tombé par cette trappe. J'appelai à plusieurs reprises. Pas un souffle : le silence le plus profond et le plus lugubre. Enfin une étincelle jaillit : une seconde après nous avions une lumière. Alors s'offrit à nos yeux effrayés le plus affreux spectacle. Le malheureux fossoyeur gisait étendu, les bras en avant et raidis sur la large dalle qui se trouve placée sous la dernière marche de l'escalier. Pas un cri ne s'échappa de nos lèvres : un horrible serrement de cœur, et voilà tout.

Le visage d'Ephrem était devenu d'une pâleur livide. Déjà mon malheureux ami essayait de soulever cette tête appesantie et silencieuse : les yeux du cadavre étaient grands ouverts, fixes ; la prunelle dilatée et saillant hors des orbites ; les traits étaient raidis, la bouche entr'ouverte, le nez noir à son extrémité, blanc aux narines ; une écume fine et rougie moussait légèrement au coin des lèvres

bleuies ; un large jet de sang ruisselait sur le cou descendant du sommet de la tête, à l'endroit où s'était faite la chute. Nous redressâmes, comme nous pûmes, cette masse inerte : nous la remontâmes par l'escalier avec des peines inouïes ; nous l'étendîmes sur le lit. J'envoyai Ephrem chercher un médecin : durant son absence, j'étanchai de mon mieux le sang de la blessure : la boîte osseuse du crâne était fendue ; la matière spongieuse et blanchâtre du cervelet se voyait à découvert. Je jugeai la blessure définitivement mortelle et je perdis ainsi la lueur d'espoir qui me soutenait encore en dépit des apparences. Je fixai une dernière fois ce visage. Quelle fut ma surprise ! Les yeux du vieillard se tournèrent lentement vers moi, puis me fixèrent : ses lèvres s'entr'ouvrirent comme pour prononcer des paroles ; je ne pus saisir que ces seuls mots prononcés avec effort : « coffret... prends... là... » et de ses doigts crispés il tordait la toile du matelas de son lit. Un dernier mouvement convulsif l'agita : son regard brilla soudain ; l'orbe de l'œil se contourna sous les paupières effroyablement élargies et soulevées, et j'entendis sortir de sa bouche froide et décolorée comme un léger souffle. Il était mort. En ce moment le médecin entra tout effaré : du revers de sa main il toucha le visage du cadavre, contempla un moment la plaie béante de la tête, puis, nous regardant : C'est fini, dit-il. Les larmes lui vinrent aux yeux et il sortit aussitôt, pâle et ému. A cette terrible parole du médecin, Ephrem s'était précipité à genoux près du lit. J'assistai alors à une effroyable explosion de douleur. Mon malheureux ami couvrait de baisers

la main et le front de son père, l'appelait des noms les plus tendres et jetait des cris déchirants. Je renonce à vous peindre cette scène lamentable.....

Une vieille et charitable voisine que tous ces bruits avait éveillée vint nous offrir ses services. Je la fis entrer et elle parvint à emmener Ephrem dans la pièce voisine. Resté seul, je soulevai le bord du matelas, j'enfonçai ma main entre la toile pour vérifier si les dernières paroles du mourant étaient exactes ou si au contraire elles provenaient de délire : bientôt en promenant ma main dans la bourre et la laine, je sentis mes doigts se heurter et se prendre aux rebords d'un coffre en métal sculpté; j'amenai ce coffret : la clef était après la serrure, mais rien de fermé; car je n'eus qu'à soulever le couvercle pour m'apercevoir aussitôt que la boîte était vide, et ce n'est qu'à force de fouiller les recoins en velours bleu qui tapissaient le fond que je découvris un billet soigneusement plié et où je lus ces mots : « Je lègue cette rivière » en diamants à mon fils Joachim : c'est le dernier » souvenir de son père à sa mère : qu'il le conserve » pour l'amour de tous deux.

» Sœur Marie-Thérèse. »

Je baisai ces lignes chéries qu'avait tracées la main de ma mère et je replongeai mon bras pour tâcher de rencontrer le bijou. Toutes mes tentatives furent vaines.... Étais-je donc en présence d'un vol et d'un assassinat? Inquiet, troublé plus que je ne saurais vous le marquer ici, je me relevai et, m'approchant du cadavre, je me mis à le considérer plus attentivement. Je rejetai la couverture aux pieds du lit : le

corps était là, sous mes yeux, presque à nu. La main droite était fermée, ou plutôt crispée : j'en desserrai les doigts. Quel ne fut pas mon étonnement? Sous les doigts tordus sur la paume de la main, j'aperçus un bouton en étoffe, petit, noir, arrondi comme ceux que portent les prêtres le long de leur soutane.

Un soupçon terrible traversa mon esprit. Je m'emparai de cet indice qui pouvait peut-être mettre sur la trace d'un crime; je me jurai de garder le secret jusqu'à ce que j'arrivasse à une certitude plus grande et, appelant notre charitable voisine, je la priai de m'aider à laver le corps avant de l'habiller et l'ensevelir. Le lendemain dans la journée, le curé de Verrières étant absent, ce fut le curé de Gisnars qui, le remplaçant momentanément, vint rendre visite à mon frère et lui faire part de la douleur qu'il avait ressentie à la nouvelle de la mort de son père. Le fils du maître d'école me parut embarrassé dans sa contenance. Je m'étais promis de l'examiner dans tous ses détails, dans chacun de ses mouvements, et, dans ce but, surmontant la répugnance invincible que j'ai toujours éprouvée pour cet homme, je l'invitai à passer dans la chambre mortuaire. Les volets de cette pièce étaient hermétiquement fermés; deux cierges seuls, brûlant, l'un au pied du lit et l'autre à la tête, éclairaient d'une lueur faible, tremblotante et blafarde ce triste et solennel tableau. Je ne connais rien de plus auguste que la chambre d'un mort, surtout quand ce mort est là, sur le lit de parade, les yeux à demi ouverts, dans une imposante et morne fixité, comme s'ils contemplaient par delà le tombeau je ne sais quelle grandiose et merveilleuse apparition. Le prêtre s'était donc avancé

entre les deux flambeaux funèbres jusque vers le bord du lit et d'une main il tenait le buis qu'il avait trempé dans l'eau bénite pour en secouer les gouttes, suivant l'usage, en forme de croix, sur les draps blancs qui recouvraient ce corps inanimé. Je m'étais placé dans l'alcôve, du côté opposé, dans l'angle obscur de la tête du lit, de telle sorte que mon ennemi, quelque position qu'il prît, dût m'apparaître en pleine lumière. Au moment où il leva le bras droit pour asperger la couche, je le fixai, et mon regard froid, sévère, scrutateur, descendit le long de sa poitrine jusqu'à la ceinture. Un frisson d'épouvante et de fureur me parcourut aussitôt des pieds à la tête, et il se forma au plus profond de mon être l'atroce conviction que j'avais là, devant moi, à deux pas de ma main vengeresse, l'assassin de mon père nourricier, le voleur des bijoux de ma mère. J'avais vu en effet a quelques centimètres au-dessous du rabat de cet homme, sur sa soutane, la marque certaine d'une déchirure, comme l'avulsion violente d'un bouton qu'eût saisi une main désespérée. Je renfermai au-dedans de moi-même cette réflexion sinistre. Le curé de Gisnars se retira suivi d'Ephrem qui l'accompagna quelques pas. Quant à moi, convaincu de la faiblesse et de l'inanité de ma preuve en justice, sachant que j'avais à lutter contre un homme de cette robe et que, fût-il fortement soupçonné, ses supérieurs, pour éviter ce qu'ils appellent le scandale, trouveraient encore moyen de le faire disparaître sans que juges d'instruction ou procureurs impériaux pussent en trouver trace, je résolus de prendre et d'attendre l'heure de la vengance avec toute l'énergie, tout le calme d'un homme qui sait qu'elle viendra, quelque lente que soit sa marche redoutable.

Je vous livre ces secrets, Ellen, avec la prière la plus instante de ne vous en découvrir à personne, pas même à votre sœur. Guidez-moi de vos conseils, soutenez-moi dans mes recherches : l'œuvre est pénible, mais ma volonté est implacable. Le lendemain a eu lieu l'enterrement au milieu d'un concours des personnes de la ville et de la campagne. Quelques jours après la bonne du presbytère vint apporter à Ephrem la note des frais d'église, cierges, grand'messe, tentures, suisse en tenue : vous seriez prise d'un fou rire si je vous la copiais dans tous ses détails. Bref elle se montait à 309 fr. 50, vrai mémoire d'apothicaire. Quelle pitié ! quelle tristesse et quelle colère vous montent au cœur quand on voit ces misères-là !

LETTRE XX

Du Confesseur d'Ephrem à Ephrem

Château de Vieil-Castel, en Dauphiné.

30 Août 186.

Je suis profondément attristé du malheur qui vient de vous atteindre, mon cher enfant, et je vous prie de bien vous convaincre de toute la part que je prends à votre chagrin. Que Dieu soit avec vous et vous soutienne toujours au milieu des combats de la vie! Vous avez du moins une grande consolation dans les sentiments catholiques qui animaient votre cher père. Mon espérance est que vous serez attentif à respecter toute votre vie, non-seulement ses conseils et sa mémoire, mais jusqu'à ses désirs pour la dignité et le succès de votre avenir sacerdotal. Soyez courageux et appliqué au travail théologique que vous allez bientôt entreprendre au Grand-Séminaire, et la récompense de vos efforts ne vous fera pas défaut. Conservez intègres dans votre cœur et dans la pratique les sentiments religieux qui élèvent les âmes

des jeunes lévites, grandissent les pensées et augmentent les talents. Restez toujours l'ami dévoué de Jésus-Christ, si dévoué pour vous, afin que vos prières soient utiles au repos de l'âme que vous pleurez et qui n'attend plus rien de vous si ce n'est les secours qui peuvent hâter son entrée dans la patrie céleste, au sein de l'Eglise triomphante. Je prierai en union avec vous. Il y a là pour vous, dans cette catastrophe, un enseignement providentiel. Votre unique et dernier appui sur terre vous est enlevé : qu'est-ce à dire? sinon que vous n'avez plus qu'à vous réfugier dans le sein de Dieu, au pied de ses autels où il a fait la grâce infinie de vous appeler presque au sortir de l'enfance. « Parlez, parlez, Seigneur! votre serviteur vous écoute. » Je vous ai fait maintes fois examiner la question de votre vocation à la lumière des vérités éternelles et au point de vue du salut; vous avez, suivant les excellents préceptes du *Manuel* de Monseigneur, consulté des personnes sages, c'est-à-dire les oints du Seigneur, et vous avez beaucoup déféré à leurs conseils. Lorsque vous vous êtes ensuite senti plus spécialement porté à l'état ecclésiastique, vous m'avez fait connaître au plus tôt ce divin attrait et sur mes prescriptions plus particulières encore, vous vous êtes mis en état, par une vie plus sainte et par la réception plus fréquente des sacrements, d'être éclairé de Dieu, touchant ses desseins à votre égard, et de recevoir les grâces intimes et abondantes, nécessaires pour correspondre facilement à ces mêmes desseins. Dieu soit loué ! ces germes de sanctification ont produit leurs fruits et la mort de votre père est sans doute un dernier coup frappé par la Providence pour

exterminer une bonne fois les audacieuses tentatives de l'esprit mauvais pour une âme choisie par Dieu de toute éternité. Peut-être sans ce coup divin de la grâce — car, jusqu'où ne peuvent pas aller les suggestions du démon ? — vous seriez-vous laissé aller au courant des idées mondaines ; peut-être auriez-vous compté sur votre bonne chance pour échapper à la conscription qui bientôt vous menace... Il est si difficile de faire son salut dans le monde, que nous devons tout sacrifier, patrie, famille et amis, à ce terme extrême et glorieux. Permettez-moi encore mon ancien conseil : défiez-vous des amis dépravés. On refait difficilement ce que la main du mal a une fois gâté et flétri.

Adieu donc, cher enfant, et à Dieu par les générosités de la vie chrétienne.

LETTRE XXI

D'Ellen à Joachim.

Du Kulm, montagne du Rigi.

6 heures du soir.

Alice est venue nous reconduire jusqu'à Zurich. Mon père et moi avons traversé le lac, gagné Richterschwil, atteint à travers les montagnes le village et le couvent d'Einsielden, pris la route de Satel, Stein et Goldau, et nous avons enfin commencé l'ascension du Kulm ce matin à six heures : on s'arme de grands bâtons ferrés ; un guide prend nos valises, et nous nous avançons dans le sentier qui mène au Kulm. A mi-côte je me retournai : ce fut un spectacle qui ravissait l'imagination. A mes pieds, s'étend une vallée profonde traversée par un torrent qui plus bas devient étang ; onze cimes, onze crêtes à moitié enveloppées de nuages se dressent à mes yeux ; au fond de la vallée verdoyante est le petit village de *Stein*, tout entouré de pommiers et de noyers plantés sur les pentes douces qui dominent les maisons du village : ce ne sont que

bosquets et chalets et prairies; puis, derrière ce ravissant tableau, les sombres crêtes des montagnes de l'Oberland.

Le réseau de brouillard et de nuées qui voilaient en partie le paysage se déchire : sur notre gauche, à des centaines de mètres au-dessous de nous apparaît la belle nappe d'eau du lac de *Sug;* ce lac est peu large, mais il fuit à perte de vue; en face de moi le pic du *Rossberg*, tout creusé et effondré, et dont le soudain éboulement écrasa et ensevelit le village d'Alaise placé à sa base, il y a quelques années. Mais il faut monter au Kulm et poursuivre notre route. Un torrent roule à notre gauche, profond, encaissé dans des ravins et surplombé par des rochers à pic, en forme de parapet et haut de trois cents pieds. Pensez, mon cher ami, que vous êtes là-haut sur ces pierres glissantes, instinctivement vous fermerez les yeux et vous aurez presque le vertige. Le torrent descend en petits filets d'eau, de la plus haute cime, se penche par-dessus les pins et les sapins, se cache et revient tout à coup en mugissant avec force. Plus haut encore et toujours le long de la montée se voient des rocs gigantesques, des torrents, des forêts de pins, des crêtes, des chalets, et des nuages qui voltigent sur nos têtes. A deux heures nous étions à quelque distance du pic Kulm.

Un autre torrent gronde au-dessus du tertre où je me suis assise; plus bas, sur ma droite, un petit village et quelques auberges; d'énormes quartiers de granit rompent çà et là le cours du torrent qui écume alentour; des vaches et des chèvres paissent sur les pentes verdoyantes : on entend leurs clochettes so-

nores; en fait d'oiseaux je n'ai vu que le roitelet dans les petits pins-nains qui forment comme les buissons du sentier. Rien de plus imposant, et la nuit approche. Les clochettes des troupeaux égayent seules ce sombre passage dont la monotonie et le silence ne sont interrompus que par le bruit des torrents et des petits ruisseaux que filtrent les rochers et les cavernes. De Neufchâtel au Rigi le parcours est d'une éblouissante magnificence : le charme augmentait au fur et à mesure, et nous marchions pour ainsi dire de prodige en prodige, de magie en magie. Quel spectacle! Quel panorama! Comme elle est toujours belle, comme elle est toujours neuve cette poésie de la nature! vivante image de Dieu, la nature porte elle-même, empreint d'une marque ineffaçable, le double reflet de la Bonté et de la Grandeur de cet Etre suprême et mystérieux : grandeur, dans ses opérations où elle déploie aux yeux de l'homme ébloui de si magiques spectacles; bonté, dans sa fécondité inépuisable, puisqu'elle engendre et nourrit tout sans jamais se lasser. Eh! ne serait-ce pas là, dans ce reflet divin, le secret de la puissance mystérieuse que la nature exerce sur l'âme de celui qui réfléchit un instant aux incomparables merveilles qu'elle étale chaque jour?

Un secret effroi, des sentiments d'admiration et d'amour nous pénètrent en effet quand nous nous trouvons seul à seul avec la nature ; d'une part ces infiniment grands, de l'autre ces infiniment petits! Mais n'y a-t-il pas dans ce contraste quelque chose d'étrange et d'écrasant pour la faible humanité?... Puis voici que nous nous sentons rassurés bientôt par cette Providence ineffable qui prévoit tout et pourvoit à tout; qui

d'une main, pousse les astres par millions dans leurs routes éternelles et de l'autre soutient l'oiseau sur sa branche et l'insecte sur son brin d'herbe : notre cœur à son tour se sent porté vers Dieu et nos lèvres murmurent des paroles d'amour. Comment appeler maintenant ces vagues aspirations, ces élans de tendresse que la vue de la nature soulève en nous? Que veulent dire ces soupirs, ces larmes, ces regrets amers et ces espérances inquiètes quand nous levons les yeux au ciel? Pourquoi ce silence, cette muette admiration, ce saisissement étonnant où nous sommes plongés lorsque, debout sur les falaises, nous laissons nos regards s'étendre sur la vaste étendue de la mer? C'est que la vue de l'Infini nous absorbe. Et quand vous contemplez le ciel, n'êtes-vous pas comme l'exilé pleurant sur sa patrie? Qui absorbe encore, jusqu'à l'extase, le voyageur sur les montagnes, dans le désert, aux tropiques et au pôle glacé? C'est la vue, c'est la présence de l'Infini. Dieu plane partout : c'est lui que nous cherchons aux cieux; c'est lui que nous croyons découvrir sur l'immensité de l'Océan où il nous échappe toujours. Nous nous disons intérieurement : la nature est un poëme à la gloire de Dieu; et, devant ce poëme magnifique, quelque chose en nous se remue alors et s'écrie : où est le poëte? Et nous, oubliant que nous ne pouvons aller plus loin, nous voulons le voir : nous le demandons à la tempête et à la brise, à la feuille et à la fleur, aux oiseaux du ciel et aux animaux sans nombre qui peuplent la terre et les mers. Que répond donc la création à l'appel de son roi? — Le nom de Dieu qui retentit sans cesse à nos oreilles, mais que beaucoup feignent de ne pas entendre ou qu'ils étouf-

ſent à force de bruits étrangers et de passions tumultueuses.

Les réflexions se pressaient en foule à l'aspect de ces richesses et de toutes ces étonnantes merveilles et, reportant mes regards en arrière sur ces débris immenses de peuples et de siècles écroulés, je me disais : Qui dans le monde à le mieux entendu cette voix sublime de la création proclamant son Auteur? Bien des religions et des sectes, bien des nations, des tribus et des poëtes ont chanté la Nature : qui d'eux tous l'avait le mieux comprise? Nous ne voyons dans toute l'antiquité qu'une nation, la nation juive; qu'une doctrine, le monothéisme auquel seul il fut donné de comprendre. Les Hébreux en effet conçurent la Nature plus poétiquement que les Polythéistes et les Panthéistes. C'est chez eux qu'elle fut exprimée telle qu'elle devait l'être et non pas défigurée par des fables. Le polythéisme personnifie tout, anime tout ; mais de quelle vie ce monde vit-il? Est-ce de la vraie vie de la Nature? Non. Comment découvrir la véritable poésie de la Nature sous les langes épais dont le polythéisme l'avait enveloppée? C'était une chose impossible.

La poésie de la Nature, c'est l'unité, l'ordre, l'harmonie : combien obscure, confuse et discordante l'avaient faite les polythéistes! Chez eux, disait votre Bossuet, « *Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même.* » Avaient-ils le ciel? Non : mais un Olympe avec son infinie variété de dieux et de déesses impures. La mer, c'étaient Neptune et ses Tritons, Amphitrite et ses Nymphes aux longs cheveux verts; Pan folâtrait dans les roseaux; les Naïades couraient avec les ruisseaux au travers des prairies où les poursuivaient d'impu-

dents Satyres; dans les forêts, sous l'écorce des chênes, gémissaient les Dryades et les Hamadryades, et Eole en nage avait peine à retenir, au fond de leurs outres, les Vents qui mugissaient dans sa caverne. Telle se présentait la Nature aux yeux du polythéiste : mais ce n'était plus la Nature et c'est par là qu'on peut expliquer pourquoi dans l'antiquité, à quelques exceptions près, on n'a pas connu la vraie poésie. Cette poésie était étouffée dans les bras de ce culte grossier : elle se trouvait comme les momies de l'Egypte sous leurs étroites bandelettes qui peuvent bien se conserver des siècles; mais ce ne sont toujours que des cadavres. Est-ce à dire cependant, mon cher Joachim, que dans toute cette antiquité que vous chérissez tant, il n'y eût personne qui ne ressentit jamais ce qu'était la véritable poésie de la Nature; personne que n'émût jamais la beauté de la mer, la hauteur et l'aspect sauvage des montagnes, la pureté de la nuit, l'éclat des étoiles ou le bruit de la tempête? Ce n'est pas là ma pensée, vous le savez bien, vous qui avez si souvent partagé et dirigé mes études et mes méditations sur ces graves et nobles sujets de l'intelligence. Il y eut, ainsi que je vous l'écrivais plus haut, des exceptions et de glorieuses : les Anciens étaient hommes comme vous; à eux, comme à vous, la Nature parlait de Dieu. La différence consiste en ce que ce langage était pour eux une énigme, un langage plein de mystères qui éveillait bien leur sensibilité, leur donnait quelque appréhension d'un état de choses qui confondait leur intelligence, tandis que chez les Hébreux l'énigme était éclaircie, le voile tout déchiré. Le tableau se déroulait lui-même sous leurs yeux et

leurs yeux étaient dessillés pour le voir et l'admirer comme il avait été réellement peint.

Le panthéisme à son tour a-t-il mieux compris et entendu ? Oui : mieux que le polythéisme ; mais mieux que le monothéisme, non. Il y a un abîme entre eux. On ne peut toutefois refuser une certaine grandeur, pleine de poésie, à cette doctrine qui, de tous les êtres, de tous les corps ne fait qu'un seul être, une seule substance infinie, immense avec d'infinies modifications. Une âme unique dans l'univers se balançant avec la fleur et roulant avec les étoiles, animant tout, vivifiant tout ; voilà la vie dont le panthéisme anime la nature : vie factice, vie bizarre et qui n'est pas la sienne. Dans ce système étrange, tout s'absorbe dans la grande et unique substance : hors d'elle tout est illusion. Tout en sort, tout y rentre par un flux et reflux continuel ; tout y est identique. Point d'individualité distincte. Où vont l'homme et la plante ? — Dans le grand Tout, répond le panthéiste. Où vont ces mondes qui s'éteignent au firmament ? — Dans le grand Tout. Où montent ces vapeurs légères qu'aspirent les premiers rayons du soleil? Où s'envolent les parfums de l'air au printemps ? Où roulent les eaux ? Où mugit la tempête ? — Dans le grand Tout, et Tout est Dieu. En effet cette substance, ce Tout étant l'être infini, rien ne peut être conçu existant hors de lui qui n'ait été produit par lui. Or cette production, ajoutent les panthéistes, est impossible parce qu'elle supposerait dans la substance une, infinie, le principe de la limitation et de la multiplicité. Donc ce que nous voyons, les hommes, les annimaux, les plantes, les minéraux, les astres, c'es

lui : c'est le grand Tout. Comme les choses les plus infimes vont être relevées maintenant à nos yeux ! — C'est ainsi que le panthéisme voit le divin dans la nature. Est-ce assez pour la vraie poésie ? Non, mille fois non. Cette doctrine ne pénètre pas jusqu'au symbole et elle le confond avec la chose symbolisée. A force de vouloir tout diviniser, elle frappe tout de mort. Or, où est la poésie, sans la chaleur et la vie ?

On ne peut donc, selon moi, trouver la véritable poésie de la nature que dans le système monothéiste qui lui donne sa vraie vie, c'est-à-dire cette existence, cette vie propre qu'elle possède en conservant ses forces et ses lois. Là du moins les idées les plus générales ne sont point bouleversées : la matière n'est plus Dieu et réciproquement; l'un et l'autre ont pris la place que le bon sens leur assigne : l'un est le créateur et l'autre la créature. Dieu donne à la nature une force puissante de conservation et de reproduction, ce qui constitue la vie et la jeunesse perpétuelles dont elle est douée. Cette force se distribue à chaque être selon sa race et son espèce, l'anime et le soutient; elle court comme un fluide invisible de l'atôme aux masses ; elle est partout où il y a quelque chose. Cette force mystérieuse où l'électricité et le magnétisme jouent un rôle si formidable est réglée par des lois immuables et éternelles qui la dirigent et l'enchaînent dans une certaine sphère d'où par elle-même elle ne peut pas s'écarter : ces lois sont indispensables pour l'ordre et pour l'harmonie, et sans elles il régnerait dans la nature un chaos effroyable. Elles lient donc la nature, et en même temps elles lient Dieu lui-même, puisque, Dieu ayant de toute éternité

choisi les lois régulatrices dont la sagesse repose sur sa science, l'on ne trouve plus alors aucun motif raisonnable de les changer et de bouleverser l'ordre établi ; en dehors de ces principes fondamentaux des choses et des éléments, il est évident à mon avis, que l'action de Dieu sur le monde demeure éternellement libre. Ainsi la nature est vivante en dehors de Dieu, mais elle n'en est pas séparée : Dieu est l'âme de la nature sans être absorbé par elle. Combien dans ce système la nature ne nous apparaît-elle pas et plus grande et plus belle ? Que son plan est vaste ! qu'il est noble et régulier ! Comme tout parle à l'âme de beauté, d'amour, d'immortelles espérances ; que de consolations en effet lui sont offertes ! Quel sourire ! quelle fraîcheur ! quels parfums dans la nature ! Quelle puissance et quelle sublimité en Dieu ! Mais aussi quelle attention vigilante, quels soins affectueux dans sa douce providence qui, dès le commencement, a donné à chaque chose ce qu'il lui fallait pour végéter, vivre et se reproduire ! Peut-on demander maintenant pourquoi la poésie, chez les Hébreux, est si majestueuse et si pure ; pourquoi cette harpe biblique en chantant la nature a des accents qu'on ne retrouve nulle part ? Leur poésie n'était-elle pas la vraie ; n'était-elle pas l'écho fidèle de la voix de la nature reflétant et publiant Dieu partout et toujours ? Ne savaient-ils pas que tout en elle parlait de lui et que lui se complaisait en elle ? L'ignoraient-ils quand ils répétaient cet hymne frémissant ?

« Soleil et lune, louez l'Eternel ; toutes les étoiles » qui jetez de la lumière, louez-le ! louez-le, cieux » des cieux et les eaux qui sont sur les cieux !

» Feu et grêle, neige et vapeur, vents de tempête » qui exécutez sa parole, montagnes et tous les co- » teaux, arbres fruitiers et tous les cèdres, bêtes sau- » vages et tout le bétail, reptiles et vous oiseaux qui » battez des ailes, Rois et peuples, et ceux qui sont à » la fleur de l'âge, vierges et jeunes hommes, et les » enfants et les vieillards :

» Qu'ils louent tous le nom de l'Éternel : car son » nom seul est élevé et sa majesté est sur la terre et » sur les cieux. »

Quel lyrisme et quel éclat dans ces quelques strophes! Que serait-ce donc si nous parcourrions une à une toutes les pages superbes de ce livre qu'écrivirent des patriarches, des législateurs, des rois et tous ces grands génies appelés par les Juifs *Prophètes ?* Oui : elle est belle la nature, et elle est grande, mais de la beauté et de la grandeur de Dieu. Que ses jouissances sont pures! Comme à sa vue le calme se fait dans l'âme; comme son aspect ravissant épanouit le cœur du malheureux! Il me semble toujours entendre des voix secrètes qui passent dans la nature : que disent les voix secrètes de la nature? Sans cesse elles parlent de Dieu? C'est ce nom qui domine et seul doit dominer le concert sublime de toutes les créatures.

Sept heures du matin. — J'ai ce matin les mains un peu engourdies pour vous écrire, mon cher ami : car le vent souffle ici avec violence et la température est à 0° ; il grêle ou il pleut en général d'heure en heure, et ce, jusqu'à onze heures ou midi. Me voici donc au Kulm, sur le plateau le plus élevé et le plus étroit de ce pic qui plonge perpendiculairement sur le lac

de Zug, à une profondeur effrayante; ce plateau est large comme la moitié de la cour du couvent où vous demeurez. On se tient à quelques pas du bord afin que le pied ne puisse glisser ou que le vertige ne prenne le voyageur imprudent. Mais d'ici où je me trouve, quelle vue! quel horizon! L'œil embrasse, dit-on, près de cent lieues d'étendue, d'espaces variés à l'infini. Ce n'est pas seulement le ciel bleu que vous voyez: ici des plaines fécondes coupées de rivières, de forêts, de villes et de villages; autour de ces plaines, de grands lacs, vert et azur, baignant d'une part de coquets hameaux et, de l'autre, le pied des plus hautes et des plus majestueuses montagnes; là, sur la droite, sur la gauche et par derrière, des collines, des ravins, des vallons magnifiques, des rocs, des montagnes, des cimes comme d'immenses cônes de sucre ou de pointes de lances, des chaînes entières de monts courant d'un horizon à l'autre, s'élevant de plus en plus et s'enfonçant et se perdant dans la brume bleuâtre d'une distance infinie: c'est le mont Pilate, c'est la chaîne du Jura, ce sont les Alpes avec leurs glaciers et leur neiges, c'est la masse imposante du Rossberg, c'est l'Abis; et ce panorama indescriptible tourne et change à chaque coup de vent qui enlève, abaisse ou relève les amas de nuages qui tourbillonnent sur le flanc des montagnes, entre les vallées ou sur les lacs les plus resserrés. De temps à autre je distingue le son argentin des clochettes des vaches et des chèvres broutant l'herbe des plateaux inférieurs. Malheureusement nous n'eûmes pas le bonheur d'assister à un coucher de soleil: car le ciel se couvrit hier, à notre arrivée, vers le soir. Rien alors n'est

plus beau, disent les voyageurs, que l'or, la pourpre, le violet et toutes ces mille nuances du couchant, quand le ciel est pur, et qui rendent le Kulm et son horizon éblouissant, féerique.

Alice est chargée de vous porter et de vous dire tout ce qui vous concerne. Je veux retenir ma langue et ma plume indiscrètes qui ne demanderaient qu'à trahir mon bonheur. Je veux vous mettre sur les épines ; aussi par quelle formule terminerai-je? Est-ce au revoir? Est-ce adieu? C'est..... Questionnez bien Alice. Pour moi je me tais.

LETTRE XXII

D'Alice à Ellen

Je suis arrivée dans l'après-midi à Paris, en fort bonne santé. Je suis descendue au Grand-Hôtel de la place du Palais-Royal, le vrai centre de cette immense cité. C'est, ma bonne Ellen, un spectacle curieux, pour ne pas dire étrange, inouï, que le spectacle présenté par Paris en l'an d'exposition mil huit cent soixante-sept. Il y a, je t'assure, un plaisir secret, une palpi-

tante ivresse à laisser son imagination sonder et deviner ce que le présent fait surgir et mousser de promesses dans le cœur des Parisiens de toutes classes et de tout sexe. O brillantes merveilles de la palpable et sonnante réalité ! Epiciers, cafetiers, perruquiers, cochers, bijoutiers, tailleurs et restaurateurs, artistes en musique et en peinture, cantatrices célèbres ou en voie de l'être, directeurs de théâtres, pâtissiers et confiseurs, dentistes, journalistes, spécialistes en tous genre, voleurs à la pince, à la bousculade, à la bouteille médicinale, etc., etc., approchez et dites-nous ce qui fait à cette heure votre suprême encouragement dans les travaux âpres ou badins que le hasard, la misère, le talent ou le vice vous a départis et auxquels vous êtes invinciblement rivés ? Pourquoi cet épanouissement, ce sourire mystérieux, ce « *je suis content* » qui nous ferait mourir de rire si nous n'étions pas si curieux ? Chut ! écoute, ma chère : ils parlent tous à voix basse comme lorsqu'on livre un secret, un heureux secret ! et du doigt ils te montrent, qui, sur leurs paroissiens, et qui, sur leurs agendas, trois mots soulignés, deux substantifs français, des chiffres arabes : *Exposition de l'année 1867 !* A ces mots magiques l'épicier s'enthousiasme, le pâtissier et le marchand de nouveautés, électrisés, étendent les bras comme le bon larron en croix ; le journaliste taille sa plume et sourit finement ; les musiciens fredonnent. Que dire du décrotteur qui se commande un coffre-fort ; du cocher qui fait la moue pour vingt sous de pourboire ? D'où leur vient donc cette étonnante confiance dans ce spectre voilé, ce fils redoutable du Temps qui trompe ou qui tue, et que les hommes,

dans leur langage trivial, nomment *demain ?* Quelque pythonisse inspirée, quelque saint prophète a-t-il donc déroulé les plis obscurs de l'avenir ? Ont-ils annoncé aux Français un horizon empourpré de lueurs brillantes, un ciel sans nuages, de riantes moissons, des fleuves limpides et caressants, et comme jadis, dans les vieux jours, les a-t-on crus sur parole ? Eh bien ! oui : et ce prophète saint, cette infaillible pythonisse nous la connaissons tous. Que de fois ne nous a-t-elle pas rendu d'oracles ? C'est l'Espérance, dont le regard souriant fait tant de promesses. Jamais, en effet, de mémoire d'homme, oracles ne furent plus pompeux, promesses plus délirantes. Venez plutôt, Américains et Américaines incrédules, misanthropes et pessimistes, venez ; arrêtez-vous quelques instants sur ce pont et écoutez ces bruits d'innombrables marteaux qui, à toute heure du jour et de la nuit, tombent et retombent sur le bois, le fer, la pierre et le marbre ; ces poulies criardes, ces blocs énormes dans la main de ces grues qui paraissent soulever une plume, ces sifflements de la vapeur, ces roulements perpétuels de wagons et de camions, ces milliers de colonnes qui se dressent comme autant de géants fatigués du repos ; cette multitude d'acheteurs et de vendeurs perchés, accroupis, debout ou courant dans les galeries et les bazars ; ces vitrines, ces jardins délicieux, ces jets d'eau, ces gigantesques travaux ourdis dans l'air comme des fils innombrables d'innombrables toiles d'araignée : tout cet entassement prodigieux d'hommes et de choses, tout cela est-ce une illusion d'optique, de la fantasmagorie ? Sont-ce des rêves de cerveau malade ? Tournez maintenant vos regards sur

tous les points du globe. Les voyez-vous ces longues files de caravanes, ces trains, ces paquebots encombrés de voyageurs qui vont s'élancer de tous ports, de toutes gares, de tout caravansérail ? Ils viennent du Midi, ils viennent du Septentrion ; l'Orient et l'Occident se dépeuplent. Où donc trouver un exemple de déplacement d'hommes, par masses aussi considérables, pour un but aussi élevé, pour un concours d'industrie humaine? Contraste sublime avec ces hordes d'autrefois qui passaient sur la face de la terre comme un fléau destructeur, précédé par l'incendie et la mort, et que suivaient la peste et la famine.

Or, c'est cette perspective d'émigration universelle qui fait tressaillir l'artiste et le boutiquier de la capitale. Comme l'aigle du haut des airs, ils te guettent, ô Russe! O Anglais, ô Allemand, ô Yankee! comme le vautour qui couve sa proie, ils sont là qui vous épient. Ce qui roule en effet d'or et d'argent dans les rues de Paris dépasse toute imagination : car tous ces gens-là se couchent, se chaussent, s'habillent à la dernière mode, mangent à merveille et boivent mieux encore. C'est donc un va-et-vient perpétuel, un flux et reflux mugissant de denrées et de numéraire, d'acheteurs et de vendeurs. Ce qui se remue de bras et de jambes, ce qu'on entend de piétinements, de cris, de sons rauques, fait, rien que d'y penser, tomber en syncope les gens nerveux ; ce qu'il faut d'appartements et de chambres doit donner la chair de poule aux infortunés locataires qui payent d'autant ceux qu'ils ont pu conserver. Mais malheur aux myopes, aux sourds, aux boiteux ! Malheur surtout aux gens qui ont le nez en l'air, qui ouvrent des yeux comme des portes cochères ou qui,

devant les monuments, bayent aux corneilles! Malheur à ceux qui portent de longues chaînes de montre, des portefeuilles bien bourrés! Malheur aux gens attardés; trois fois malheur enfin aux provinciaux français et aux étrangers de province ou de capitale! Car en ce temps-ci, s'il n'y a ni Mexicains si habiles à lazzer un homme, ni Peaux-Rouge, qui scalpent, ni Iroquois, Ouras, ou Cachenouks qui cassent en courant la tête à leurs ennemis, Paris abonde, il faut l'avouer, en Cartouches, Mandrins et Corbières, tous venus pour la plupart du continent anglais.

Tel est en vérité le merveilleux, lamentable et trop fidèle tableau des faits et gestes de l'an d'Exposition mil huit cent soixante-sept. Le beau y éblouit, le laid y épouvante, et à chaque instant s'y confondent les nuances de l'un et de l'autre.

En quittant le Champ-de-Mars, je me suis fait conduire au Palais-de-Justice. J'ai pu pénétrer, en compagnie de la femme de l'ambassadeur des États-Unis, à la Cour d'assises, où se jugeait une grosse affaire. Une servante et sa mère étaient accusées d'avoir empoisonné, tué, incendié et volé leur maîtresse. Marie, la fille, intelligente, fine; narines larges et ouvertes; lèvres grosses, saillantes, charnues, sensuelles; cheveux noirs, en bandeaux, descendant un peu bas sur l'oreille; petits favoris à la mode, épais et soyeux; rouge parfois du sang qui lui monte au visage dans la discussion qu'elle soutient à merveille avec une petite voix douce, flûtée, sans emphase; par moments, plus pâle, quand les témoins déposent et que les avocats discutent. C'est le célèbre Lachaud leur principal défenseur.

La mère : figure basse, presque idiote; regard faux par l'enfoncement des yeux; teint terne, bilieux, creusé; la lèvre supérieure saillante, chevauchant fortement sur la lèvre inférieure; figure antipathique à première vue avec un certain fond de sauvagerie : un petit nez rouge tranche sur tout cela. La sueur lui perle au front quand elle se contredit.

Beaucoup de dames fort empressées de suivre les débats, avec leurs éventails et leur goûter dans la poche; de petits flacons d'odeur à la main; des toilettes simples, de bon goût, sévères, habilement pincées à la taille; elles lorgnent les accusées, la Cour, les défenseurs et surtout les avocats stagiaires qui donnent beaucoup : car il y en a de jeunes et d'une figure avenante.

Adieu, sœur chérie. C'est demain que je vais voir Joachim et Ephrem. Que tu es heureuse d'être ainsi aimée et adorée !

LETTRE XXIII

D'Ephrem à Joachim

Il a dix jours que tu m'as quitté, et de toi, depuis dix jours aucune nouvelle, pas une lettre. Tous les

soirs je me dis : rien de Joachim! Je suis perdu : au milieu de ses projets d'avenir, de ses courses dans les montagnes, il ne pense pas que, dans une petite ville du Gâtinais, il y a quelqu'un qui s'inquiète, qui se tourmente et se demande ce qu'il fait, comment il va. Le bonheur incroyable qui te caresse en ce moment te ferait-il oublier ton ami, celui que tu as si souvent nommé ton frère, alors que nous n'avions presque qu'un même père? Je ne puis le croire. Le bonheur enchante; son ivresse épanouit l'âme : il n'y a que les petits esprits qu'elle rend insolents; il n'y a que les petits cœurs qu'elle rétrécit. Comment pourrions-nous nous oublier ? Ensemble, nous avons étudié l'antiquité; ensemble, nous avons passé nos belles et jeunes années. Oh! mon cher ami, maintenant encore, lorsque je suis triste, je me reporte avec délices vers ces temps qui ne sont plus, vers nos chasses, vers nos pêches, vers nos conversations si pleines de charmes. Je me rappelle involontairement alors ces rêves d'avenir que nous faisions ensemble et où le cœur et l'imagination avaient un libre cours. Non! il n'est pas possible que notre amitié se refroidisse. La diversité de nos vocations ne changera rien à nos sentiments. Je ne le veux pas; tu ne le souffrirais point. Ici, je ne vois personne autre que le curé de Gisnars, qui vient d'être nommé vicaire de Verrières et aumônier de la pension, avec la perspective certaine de remplacer un jour, comme doyen, notre respectable curé dont la décrépitude quotidienne devient de plus en plus flagrante. Miss Alice ne sort point de l'enceinte de l'abbaye. Je ne l'ai encore aperçue que de loin sur la terrasse abbatiale où elle fait sa promenade

habituelle : — Elle voit peu de ses jeunes compagnes et paraît affectée d'une grande tristesse. Le nouveau vicaire avait essayé, en sa qualité d'aumônier, de lui faire des conférences religieuses, dans le but de l'amener au catholicisme : tous ses efforts ont échoué devant l'indomptable résistance de cette jeune fille. J'étais présent par hasard à cette scène : on ne peut joindre un sarcasme plus poli à un refus plus formel. Chose étonnante que je constate sans me l'expliquer à moi-même ! j'en ai ressenti au fond de l'âme une joie incroyable.

Je vis seul avec mes livres ; je vais d'un auteur à un autre : je lis Horace, Racine, quelques fragments d'André Chénier, Lamartine, V. Hugo. Mais, je le sens comme toi, la poésie seule ne fait pas les esprits solides. Je lui ai donné trop de part dans mes affections ; je voudrais l'écarter de moi ; je comprends maintenant la pensée profonde de Platon. Les poëtes, surtout Lamartine, que j'ai commencé il y a quelques jours, me donnent des rêveries délicieuses : mais il n'y a là-dedans rien de sérieux : c'est un château de fée que j'ai construit jusqu'à présent. Je voudrais aujourd'hui des bases plus solides. J'étudierai donc l'histoire. Mais peut-être que si j'en fais une étude exclusive, l'histoire me fatiguera bientôt. Je lis bien Bossuet, je le résume : outre que cette opération n'est pas des plus amusantes, je sens que l'on peut abuser de la lecture même sérieuse et voici pourquoi : c'est qu'on amasse toujours et qu'on ne produit point. L'Evangile, que je possède à fond et que je relis journellement, ébranle plutôt qu'il ne consolide mes croyances et ma foi sincère au catholicisme.

Tu vois que mes pensées sont décousues comme mon plan d'études ; je te présente sans ordre et sans lien, les objections que mon esprit se pose à lui-même. Oh ! je te l'assure, mon ami, ce vague de mes occupations me fait souffrir : je désirerais un but marqué, un but sérieux et je ne le trouve pas. Ecris-moi vite, je t'en supplie. Ne me laisse pas seul avec moi-même. Puisque tu ne peux être auprès de moi, que du moins ta pensée se reporte jusqu'à ton ami, qu'elle le couve, qu'elle l'enveloppe : j'aime à me sentir dans ton atmosphère, dans ce monde de l'intelligence où la raison et la liberté jettent la vie à pleines mains..... Ne trouves-tu pas, en effet, que nos âmes ressemblent à deux fleurs qui, sur leurs tiges courbées l'une vers l'autre, épancheraient leurs parfums et confondraient leurs couleurs. Mais si parfois l'une des fleurs relève indifféremment sa tête et la laisse retomber ailleurs, nul alors ne pourra la reconnaître ni elle, ni sa compagne. Comme aux jours où elles s'épanchaient l'une vers l'autre, ni leurs parfums ne seront plus aussi doux ni leurs couleurs aussi vives. Hélas ! il faut souvent attendre bien des soleils : pourquoi donc toutes deux ne restent-elles pas toujours si doucement inclinées ? Je le sais : il faut le demander à Dieu qui seul déposa d'insondables mystères au fond des âmes comme dans le calice des fleurs.

Quelle nuit je viens de passer ! Quel nouveau malheur m'a frappé dans ce que j'ai de plus précieux au monde : la santé ? Ma vie qui débute a-t-elle atteint déjà son terme ? Quel prodige, quel phénomène économique est venu tout à coup ébranler ma constitution, renverser les bases de mon existence, détruire

peut-être le fragile édifice de ma destinée? Moins houleuses sont les vagues de la mer en furie, moins terribles les brûlants ouragans du Sahara : ma tête s'égare ; un feu dévorant dessèche ma gorge; tous mes membres sont pris encore d'un tremblement convulsif, d'une nerveuse et agaçante agitation. Des pensées immondes, des rêveries lascives que je repousse, qui reviennent implacables et qui me troublent à toute heure et à tout instant, voilà mon état depuis cette nuit étonnante qui m'a plongé dans un malaise indéfinissable, une stupeur qui tient encore de l'hébêtement. O mon frère! ô mon seul ami! comprends si tu le peux ; explique-moi ce désastre si tu l'oses. Je me suis couché hier soir à onze heures en songeant toujours à toi, à cette félicité suprême que tu as dû goûter en revoyant enfin celle qui t'aime si bien. La chaleur du jour avait été accablante. En revanche la nuit était d'une sérénité parfaite. De mon lit j'entendais les amoureuses modulations des rossignols du jardin et une douce brise chargée du parfum des fleurs pénétrait tiède et enivrante par les fenêtres entr'ouvertes de ma chambre à coucher. Ces poétiques harmonies de la nature firent diversion à la sombre tristesse de mes pensées ordinaires et je m'endormis bientôt dans un grand calme. Puis, il me sembla que l'on m'avait transporté dans un lieu de délices indescriptibles où, par un hasard incompréhensible, se trouvaient réunies en groupes folâtres toutes les jeunes femmes, poëtes, saintes et héroïnes, dont j'avais entendu parler ou sur lesquelles mes méditations avaient souvent porté. Elles étaient là radieuses, palpitantes, belles à ravir et toutes

leurs formes divines apparaissaient indiquées seulement sous la lumière incréée, rose et blanche, qui leur servait comme de voile léger. Toutes ces choses, étaient extrêmement confuses pour moi : j'entrevoyais, sans les comprendre, des contours, des lignes, des chairs, des nuances d'un coloris chaud, d'une hardiesse sublime, d'une finesse exquise. J'étais le centre de toutes ces éblouissantes beautés, dont le regard seul allumait tout mon sang et me jetait au visage des rougeurs aussitôt remplacées par une pâleur voluptueuse : elles avaient formé un cercle immense et magique qui rapidement s'allait rétrécissant autour de moi. Soudain je sentis leur chaude haleine, puis la brûlante moiteur de leurs membres délicats et de je ne sais quelles poitrines saillantes et pointues qui me causèrent un frémissement électrique : et voici que tout à coup je me sentis renversé sur un tapis de gazon et de fleurs, qu'entourait et que recouvrait une grotte spacieuse où ne pénétrait qu'un demi-jour, bleuâtre vapeur, vacillante et discrète, au sein de laquelle avaient disparu, météores brillants, toutes ces femmes célestes. Et cependant au-dessus de ma tête, au-dessus de mon corps convulsivement agité et qu'une force supérieure tenait comprimé sur l'herbe en fleurs, se tenait, diaphane apparition ! une forme nouvelle qui réunissait, à elle seule, toutes les grâces, toutes les richesses de lignes qui se déployaient si séduisantes parmi ces groupes admirables dont j'avais d'abord été frappé. Nous étions seuls et je la sentais, elle, la belle inconnue ! qui s'enlaçait et s'enroulait peu à peu à tous mes membres : sa longue et noire chevelure flottait jusque sur ses jambes lus-

trées comme un porphyre; ses cils soyeux, sa molle paupière était posée sur mes yeux humides de tendresse, mais mouillés aussi par les larmes d'une indicible terreur, tellement tout ceci était nouveau pour moi. Ses lèvres brûlaient mes lèvres; ses bras se fermaient étroitement sous mes reins; j'écoutais muet, silencieux, inquiet, plongé tout entier dans une attente fiévreuse; tout à coup je jetai un cri : il me sembla qu'elle se fondait en moi et que je me fondais en elle, que sa chair nue dévorait la mienne, qu'une tempête bouillonnait dans mes veines d'où le sang furieux se précipitait à longs flots; puis un spasme puissant, un flux et reflux terrible m'agita quelques minutes, je me tordis et je crus que j'allais mourir... La sensation de volupté étrange étonnamment mêlée à une certaine douleur âcre et pénétrante, fut si forte que je me réveillai en sursaut : je t'appelai, j'appelai mon père, j'étendis les mains en avant pour rejeter les draps épars qui me recouvraient. Effrayé, troublé, éperdu, j'essayai de me lever et j'étais sans force; de me rendormir et des cauchemars affreux troublaient ce sommeil menteur : mon cœur et mes tempes battaient bruyamment; j'avais devant les yeux un cercle de feu. Je me levai enfin dès les premières lueurs du jour, flottant entre la résolution ou de t'envoyer une lettre ou d'aller consulter mon médecin de Verrières : je me décidai pour ce dernier parti et déjà j'avais mis mon rabat et boutonné ma soutane, lorsque la honte, une honte secrète et indéfinissable, me retint. Je conclus enfin à t'écrire tout ce que j'avais éprouvé et à attendre patiemment ta réponse, à me conformer à tes prescriptions quelles qu'elles fus-

sent. Mais sois sincère avec moi : si cet affaiblissement extraordinaire, si cette perte furieuse et troublée est un présage de mort, dis-le-moi sans détours ni réticences. Je descendrai sans effroi, plein de jeunesse et d'avenir, dans la nuit profonde du tombeau. Ta lettre me retrouvera au Grand-Séminaire. Adieu.

LETTRE XXIV

De Joachim à Ephrem

Pauvre ami ! tu parles de présage de mort, et c'est la vie qui déborde en toi ; tu parles de tombeau, et c'est un berceau qu'il faudrait préparer ; tu parles d'anéantissement, de la destruction de ton corps mortel, et cela au moment où ta jeunesse est le plus féconde, au moment solennel où tu deviens souverain maître de distribuer à d'autres l'existence et la vie : don mystérieux de la reproduction et de la perpétuité de l'espèce humaine et dont les secrets sont encore voilés à l'œil curieux et infatigable de la science ! Pourquoi des détours et pourquoi des demi-mots ? Tu es homme et non plus enfant : Sache donc que Dieu, ayant voulu la conservation exacte des es-

pèces par l'intermédiaire des individus, il leur a remis le redoutable et précieux dépôt de la reproduction; c'est pourquoi il a tout divisé en mâles et femelles, les premiers avec la faculté d'engendrer, les secondes avec la faculté contraire de porter et d'enfanter et, pour atteindre ce but, l'admirable ouvrier de toutes choses en a fait le besoin le plus impérieux, le plus fatal qui puisse mouvoir, agiter et entraîner comme par une force irrésistible l'individu des deux sexes aussitôt qu'ils ont, l'un et l'autre, atteint le développement complet de leurs organes. Voilà, pourquoi, à mon tour, je viens aujourd'hui te supplier par ce que tu as de plus cher et de plus sacré au monde, le souvenir de ton père et de ta mère, de t'arrêter à temps dans cette voie terrible du sacerdoce romain dont les lois et les canons imposent à l'homme le précepte le plus impie qu'aucune religion ait jamais porté, et qui consiste à ériger en vertu la violation la plus formelle des lois divines.

C'est de ce vœu perpétuel de chasteté que sont découlés tous ces vices odieux et brutaux qui sont la honte aussi bien que l'abâtardissement de la race humaine. Ce n'est pas en s'agenouillant devant un autel, aux pieds d'un autre homme, simple mortel comme toi, que l'on change le cours impétueux de la nature. Ce que tu as récemment éprouvé, la nuit, pour la première fois, avec un mélange si étonnant de plaisirs et de terreurs, sache donc que tu vas l'éprouver maintenant jusqu'aux approches même d'un vieillesse avancée, avec des redoublements plus ou moins périodiques, mais de plus en plus terribles par la compression même de tes sens, que sans cesse agiteront en

toi une constitution robuste, saine, et un tempérament de feu.

Le véritable organisateur et fondateur du christianisme, l'éloquent et fougueux apôtre Paul l'avait bien compris lui qui, dans son épître à Timothée, déclare hautement qu'il est bon, qu'il est convenable à un évêque de n'avoir qu'une femme. Tu le vois, mon ami; pour cette homme logique la question ne s'était même pas posée. Veux-tu remonter à une origine plus antique, recourir à un livre que juifs, catholiques et protestants appellent le livre par excellence, bien que les trois sectes l'interprètent chacune en un sens entièrement différent, ce qui prouve triplement, il me semble, qu'il ne vient pas de Dieu qui est la vérité, c'est-à-dire la clarté suprême? Veux-tu parcourir et déchiffrer ces Ecritures que vous appelez tous saintes? Ouvre donc la Bible, tu y trouveras la condamnation la plus formelle du célibat, cet état insensé, transformé en vrai dogme par le pape Grégoire VII qui, après plus d'un concile inutilement tenu à ce sujet, n'eut certainement d'autre but caché et profondément politique, en excommuniant tous les prêtres mariés de cette époque, que d'attacher plus étroitement à la cour de Rome les évêques et les prêtres des autres pays, qui désormais n'auraient plus d'autre famille que l'Église. Il était plus conséquent cet évêque, Enéas Silvius, depuis pape sous le nom de Pie II, lequel écrivit qu'il était persuadé qu'il y a de la démence à vouloir frauder la nature, qu'il faut la guider et non chercher à l'anéantir. Quoi qu'il en soit — comme on l'a déjà si spirituellement et si justement dit — depuis le concile de Trente il n'y a plus de dispute sur

le célibat des clercs dans l'Eglise catholique romaine : il n'y a plus que des désirs.

Ecris à miss Alice, mon cher Ephrem, demande-lui qu'elle te prête et t'envoie sa Bible d'Ostervald ; tu la compareras en critique au texte de la Vulgate et tu y trouveras les principes et les bases de la discussion si grave à laquelle je me suis si rapidement livré au début de cette lettre. Miss Alice a beaucoup annoté cette Bible, et tu y verras certainement, avec plaisir, l'étude délicate à laquelle elle s'est livrée dans les différentes comparaisons qu'elle a faites entre les femmes célèbres et les héroïnes du peuple juif, cette nation si petite par le nombre, si grande par ses annales.

Voilà pour ce qui regarde le côté moral, si tu me permets d'accoupler ainsi les mots, de l'immortalité du célibat perpétuel et forcé. Quant à ce qui concerne les conséquences physiques de cette si équivoque situation, ses désastreuses influences sur le cerveau et la moëlle épinière, fais demander à G. Baillère, rue Hautefeuille, Paris, le livre scientifique et profond du docteur X... : tout y est examiné à la lueur du plus pur bon sens. Les planches en sont parfaites comme dessin et coloris : pas n'est besoin de cadavre pour comprendre, à l'aide de cet ouvrage célèbre, l'ingénieux mécanisme des organes du corps humain.

Ce n'est pas tout. « Cet état béat du sacerdoce romain, — c'est Montesquieu qui parle — que l'on vante tant, vous ne le conservez pas dans le monde. Dès que vous y paraissez, on vous fait disputer ; on vous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la prière à un homme qui ne croit pas en Dieu ; la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'im-

mortalité de l'âme : l'entreprise est laborieuse et les rieurs ne sont pas pour vous. Il y a plus : une certaine envie d'attirer les autres dans vos opinions vous tourmente sans cesse, et est, pour ainsi dire, attachée à votre profession. Cela est aussi ridicule que si on envoyait les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, à blanchir le visage des Africains. Vous troublez l'Etat, vous vous tourmentez vous-mêmes pour faire recevoir des points de religion qui ne sont pas fondamentaux, et vous ressemblez à ce conquérant de la Chine qui poussa ses sujets à une révolte générale pour les avoir voulu obliger à se rogner les cheveux ou les ongles. »

Il me faut maintenant te donner les conseils que tu me demande si instamment pour compléter et parfaire tes études. C'est tout un plan d'éducation solitaire qu'il nous faut élaborer en commun ; moi traçant les lignes de ce plan, et toi, mon ami, les suivant ou les modifiant suivant que tes idées, tes goûts, ta méthode particulière, tes loisirs de grand séminariste te le permettront. Il est beau d'utiliser ces longues heures de repos dont vous jouissez si largement dans vos maisons, et ne pas prendre à l'âge où le sang bouillonne et l'intelligence bondit d'impatience, ces molles habitudes, cette énervante coutume de ne rien faire qui contribue tant à peupler les presbytères, surtout dans les campagnes, de prêtres fanatiques ou grossiers. Ceux-là ne pouvant supporter la moindre contradiction d'opinions, parce que, sortis une fois de leurs sacristies, ils ignorent tout. Ceux-ci, au contraire, apathiques et indolents eunuques, n'ayant d'autre souci que d'élever des lapins ou surveiller les

lessives de leurs bonnes. Ceci posé, j'arrive à mon plan d'études, et le voici tel que mon éternelle amitié pour toi me l'a inspiré. L'histoire. . . . . . .
. . . . (1).

LETTRE XXV

Réponse à la précédente

Ton amical conseil m'a beaucoup servi. Maintenant mon plan d'études pour cette première année du Grand-Séminaire est fait : je marche vers un but au lieu d'aller a l'aventure. Ma journée est réglée. J'étudie l'histoire : j'ai commencé par l'*Histoire grecques* de Duruy ; en vérité, je ne croyais pas l'histoire si intéressante et si belle ; plus j'avance et plus je trouve dans cette lecture de charmes, charmes que je n'avais jamais soupçonnés. Ce ne sont point des mots, des dates, des événements qui se suivent sans rime ni raison, ce ne sont point des lettres mortes, mais des lettres pleine de vie. Je regrette beaucoup ma paresse passée. Puis viennent les auteurs latins, puis

(1) Les fragments de cette lettre n'ont pu être retrouvés.

Homère, Bossuet, Lacordaire : j'ai tâché dans toutes ces lectures de mettre de l'ordre. Je vais un jour à l'histoire ; demain viendra la lecture des auteurs latins ; le soir je composerai. Enfin, j'ai trouvé ce livre dont nous parlions tant dans nos longues promenades du soir. Je l'ai lu en entier. Je ne veux point te parler de son style : tu le connais mieux que moi. Je trouve l'ouvrage charmant. Ce ne sont pas de ces rêveries qui énervent la pensée, qui brisent l'âme sans l'élever. C'est une suite de tableaux les uns tristes, les autres gais, tous originaux et d'une fraîcheur inimitable. On parle tant du pinceau de Fénelon ! Je crois que Jean-Jacques le dépasse.

Il me reste à te dire franchement l'impression qu'a faite sur moi le séjour du Grand-Séminaire dans les premiers moments. Oh ! l'oiseau n'a pas chanté dans la cage, le premier jour, je te l'assure. Il s'est d'abord étonné d'un état si drôle, et puis la chère liberté lui est revenue en esprit, avec ses charmes, son enivrement. Grand Dieu ! quelle tristesse accablante ! J'ai passé des heures effrayantes : il me semblait que tout se brisait en moi ; les rêves d'avenir, de famille même, que mon imagination de jeune homme avait malgré moi et quelquefois formés, que mon cœur avait chéris, tout cela croulait pour moi, en un instant, pièce à pièce. Ma tête se courbait sous le poids de ses pensées sinistres et d'affreux doutes sur les enseignements, pour la plupart si bizarres, de l'Église romaine désolaient mon âme et troublait mon cerveau. Me voilà donc, me disais-je, à dix-neuf ans, l'heure de l'indépendance, de l'amour, des affections saines et vraies, me voilà dans une pauvre cel-

lule sous le coup d'une règle, bien souvent puérile, disposant en reine absolue des heures et des minutes de ma vie; après quatre années de séjour ici, peut-être serai-je libre? Non! viendront en effet ces labeurs obscurs d'un apostolat infructueux peut-être, certainement sans bruit, sans cet éclat qu'on désire avec ardeur au moment où nous sommes. Joachim, j'ai bien souffert et je te confesserai franchement que l'idée seule du bonheur ineffable dont tu jouis dans l'amour me torturait dans cette horrible solitude, au sein de ce grand isolement. Que de fois j'ai arpenté l'étroit espace de ma chambre, pensif, triste, découragé! que de fois encore j'eus la fiévreuse pensée de partir chez moi! Une force invincible m'a toujours retenu, et cette force venait d'une bien petite considération. J'avais honte, une honte pitoyable et secrète, de paraître sous des vêtements laïques que j'avais, depuis si longtemps, perdu l'habitude de porter. On a dit qu'en France le ridicule tue un homme. Eh bien! j'avais une horrible peur d'être tué! Comment oser reparaître avec un paletot et un pantalon? Voilà le défroqué qui passe! comme ce mot là est terrible! C'est dans ces moments d'angoisses qu'est brusquement revenue cette crise redoutable qui a fait le sujet de ma dernière lettre. Comme tes paroles, mon aimé frère, ont rasséréné mon âme! moins calmes furent les eaux du lac de Génézareth lorsque la main de Jésus se fut étendue sur elles. Baume divin de l'amitié, sagesse de l'expérience, soyez bénis! grâce à Dieu, je suis plus heureux, et peut-être que pour moi se réalisera bientôt cette poétique parole de la douce *Imitation* ; *Cella continuata*

dulcescit! Oh! oui : vite calmez-vous, adoucissez-vous, rêveries brûlantes, tourments secrets de la solitude, implacables doutes sur les mystères de la foi!

Jour des Morts.

Le souvenir de mon pauvre père a absorbé toute mon attention et toutes mes pensées à l'office du matin qui se fit, avec une grande solennité, dans la cathédrale. Les sourds grondements de l'orgue roulaient d'une façon lugubre sous les gigantesques arceaux gothiques. Je me rappelais avec épouvante cette mort rapide, et je ne sais quoi d'infernal ayant traversé mon esprit, je m'imaginai tout à coup que mon père avait été assassiné, et depuis ce moment jusqu'à la fin de l'office, sans cesse bouillonnait à mes oreilles ce mot sinistre, implacable : vengeance! vengeance! et dont l'impression fut une minute si forte que je me retournai instinctivement pour voir s'il n'y avait pas là, derrière ma stalle, quelque pauvre fou qui machinalement répétait ce mot. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je reconnus à quelque pas de moi, agenouillé sur les dalles froides de la basilique et appuyé contre un des énormes piliers de la nef, le fils du maître d'école, l'ancien curé de Gisnars lui-même. J'avais appris hier, à la sortie des vêpres de la Toussaint, la mort du doyen de Verrières, mon premier guide dans l'étude des langues anciennes. Cette mort due à une attaque d'apoplexie foudroyante m'a profondément attristé. Sans doute alors que l'on a fait venir à l'évêché ce prêtre, jeune encore, pour lui apprendre sa nomination à la cure vacante de notre petite ville.

Tel était le cours de mes pensées durant le dîner qui suivit la messe des morts, lorsqu'à la récréation le portier vint m'avertir que l'on me demandait au parloir. J'y fus aussitôt. Le fils du maître d'école m'attendait sur le seuil du salon ; il m'apprit qu'il était effectivement nommé doyen et me remit de la part de mademoiselle Alice un paquet soigneusement enveloppé. Nous échangeâmes quelques paroles insignifiantes et rapides, car il était pressé d'affaires ; je le complimentai de sa charge, ce dont il me parut satisfait ; car son visage rayonnait d'*orgueil* : je ne retire pas le mot ; puis je rentrai dans ma chambre où je me mis à couper et briser l'enveloppe du mystérieux paquet que j'avais, sans attention aucune, me doutant que ce pouvait être un livre, posé sur un des angles de ma table de travail. Tout à coup s'échappe, par un des fils et des cachets rompus, quelque chose de brillant qui roule par terre en jetant quasi des étincelles lumineuses. Étonné, ébahi je regarde d'abord sans bouger, je me baisse et je ramasse un magnifique collier qui m'a paru n'être qu'une parure de femme. Je me perdais en conjectures quand le concierge vint me rappeler en disant que « le Monsieur prêtre qui était » venu me voir à midi voulait à toute force me parler » et qu'il me priait de lui rapporter ce qu'il m'avait » remis au parloir. » Je soupçonnai alors un quiproquo et m'enpressai de remettre à M. le curé de Verrières le collier en question. Il me rendit un autre paquet où je reconnus, à l'adresse, l'écriture de Miss Alice, et le fils du maître d'école m'apprit que ce collier était un don pieux fait par une personne riche à la sainte Vierge, Notre-Dame de Bethléem, et comme

je lui faisais remarquer que plusieurs des pierres m'avaient semblé tachetées comme par une espèce de rouille sanguine, M. le doyen se hâta d'ajouter que passant par Paris il allait justement porter ce bijou à nettoyer afin qu'il fût plus digne d'orner le sein de la Mère de Dieu, cette vierge immaculée au sujet de laquelle je savais qu'il avait récemment prononcé un discours hardi, plein d'éloquence et qui avait eu un certain retentissement. Les Sulpiciens l'avaient blâmé l'accusant de déifier Marie. Mais Rome et les Jésuites l'avaient comblé d'éloges, en disant et écrivant partout que l'on ne pouvait trop élever celle que le Saint-Esprit avait couverte de son ombre féconde et qu'il avait rendue enceinte du Fils de Dieu lui-même, éternel et consubstantiel au Père.

Je te remercie, mon cher Joachim, d'avoir poussé l'amitié pour moi jusqu'à écrire à mademoiselle Alice Howe et la prier de m'envoyer sa propre Bible. Je me propose de l'en remercier plus particulièrement moi-même, aussitôt que j'aurai pris connaissance de cet admirable texte hébreu-français que cette jeune fille a orné d'un commentaire admirable. Cette Bible me servira de méditation du matin : à mesure que j'avance dans l'étude des langues orientales, je trouve à cette lecture d'étonnantes satisfactions intellectuelles. Mais pour cela j'adopte ton opinion : il faut le faire à la lueur de la raison humaine, guidé par le texte pur autant que par la critique historique, sans parti pris, sans théorie préconçue. Maintenant je termine ma lettre : je te remercie de tout ce que tu m'as écrit de Lamartine; je crois en effet que ses rêveries empêchent l'âme de se nourrir de pensées robustes et

peuvent ôter à l'esprit ses ressorts les plus énergiques. Souvenons-nous des ailes d'Icare : cire molle et légère qui brusquement se fondit à deux pas du soleil et occasionna ce fameux plongeon dont on parle encore. Adieu.

LETTRE XXVI

D'Ellen à Alice

La Furca. — *27 Octobre.*

La beauté de la température va prolonger notre séjour en Suisse. D'ici la vue s'étend sur les Alpes bernoises, la vallée d'Urseren, les cimes du St-Gothard, des glaciers, les cantons du Valais et d'Uri. Un radieux soleil se lève derrière nous : en face sont les pics neigeux du F...., le plus élevé de la Suisse et six autres cîmes toutes blanches ; près de moi, à gauche une grande couche de neige. Au levant, au couchant, au sud et au nord, partout des pics, des chaînes stériles, jaunâtres, crevassées. Des marguerites couvrent le plateau étroit où je suis; des roches brisées sillonnent le plateau voisin. J'ai grimpé avec Joachim sur une des cimes voisines de l'auberge : immense nappe de neige en face de moi ; derrière le flanc où s'étend cette neige, j'entends mugir un torrent que je ne puis voir. Vue uniforme: ravins, gorges qui se coupent, se croisent et s'enfoncent sans cesse. Demain à sept heures nous descendrons le versant de la Furca qui mène au glacier du Rhône.

C'est sur ce beau tapis de marguerites naines que nous nous sommes réunis hier, dans l'après-midi. Nous avons parlé beaucoup de toi, ma chère Alice, et mon père nous a lu, non sans une grande émotion, la lettre que tu lui as écrite et où tu lui annonçais le rétablissement définitif de ta santé. Cette lettre cependant était empreinte d'une certaine tristesse qui n'a pas échappé à notre père : il l'attribue au regret que tu éprouves de nous avoir quittés. Je crois, moi, que tu caches au fond de ton cœur un sentiment qui croît en raison même du secret dont tu l'entoures ou des efforts que tu fais pour l'étouffer. Rien ne fatigue comme ce qui oppresse. Que ne t'ouvres-tu à celle qui est ta plus tendre amie et qui donnerait sa vie pour toi ?... Puis notre conversation a roulé sur diverses questions d'ordre supérieur, telles que la liberté de réunion, du travail, la répartition des salaires : C'est surtout dans un pays libre que tous ces grands principes sociaux et politiques s'éclaircissent et que leurs difficultés pratiques vont s'amincissant. Nous ne pûmes bien longtemps soutenir ce ton sérieux : la nature grandiose qui nous entourait et ravissait, notre admiration nous entraîna vers des considérations d'un ordre plus littéraire. Que veux-tu ? l'on devient poëte dans les montagnes et philosophe presque à la fois. Nous nous prîmes donc à discuter ce curieux sentiment qui nous envahit en face des merveilles de l'univers, nous nous demandâmes bientôt si cette idée, si ce sentiment travaillait également toutes les intelligences, impressionnait toutes les imaginations et c'est ainsi que peu à peu nous nous trouvâmes à voguer en pleine esthétique. Je brûlais

d'entendre mon ami : je savais que par là il pouvait plaire infiniment à mon père qui verrait alors, d'une façon indiscutable, qu'il avait en Joachim, non plus un simple commis ou secrétaire, mais une intelligence supérieure en vérité ; car c'est là, si je ne m'abuse, le côté le plus séduisant du jeune homme auquel j'ai juré d'appartenir.

Placé insensiblement sur ce terrain, Joachim ne tarit plus et de sa bouche sérieuse les paroles découlaient comme des eaux limpides d'une source profonde.

L'homme, nous dit-il, est mû vers deux objets : l'utile et le beau. Ces deux objets souvent se confondent, souvent se séparent, et en effet ils sont distincts. L'homme tend à l'utile; et les bêtes y tendent, et les troncs d'arbre y tendent aussi, sans le savoir, il est vrai. Car, que faut-il pour cela ? presque rien : il ne faut qu'être. Mais l'homme a plus qu'un organisme grossier mis en branle par des appétits : il a une âme raisonnable. C'est pourquoi dans ce nombre infini de créatures qui peuple notre globe, nous ne voyons que l'homme tendre progressivement au Beau. Oui, tout homme porte en soi l'idée du beau. Trois mondes le lui peignent à la fois : le monde physique, le monde moral et le monde intellectuel, où sans cesse l'homme cherche le beau, où sans cesse il peut le trouver. Ne voyez-vous pas que cette idée se manifeste en lui de deux manières ? Par le sentiment de joie que lui font éprouver les choses belles; par la réalisation de choses belles qu'à son tour il essaie de produire. Mais ici, je le reconnais, son impuissance est promptement sa limite.

L'idée du beau, affirmait tout à l'heure miss Ellen, brille dans les âmes élevées. Je dirai mieux, ce me semble, en soutenant qu'il y a des âmes chez lesquelles l'idée du beau brille davantage ; et c'est pourquoi il en est de plus élevées les unes que les autres. Les œuvres des grands génies nous attestent assez cette inégale répartition du sentiment esthétique. Au-dessous donc de cette classe d'hommes supérieurs il est des âmes plus faibles et plus humbles auxquelles on pourrait croire étrangère l'idée de ce beau inconnu que j'ai posée d'abord comme *universel*. Cependant la conscience et l'expérience attestent que le beau nous fait éprouver à tous plaisir et joie, et que tout homme désire l'imprimer, ce beau, dans chacune de ses œuvres, soit qu'elle découle de ses mains, de sa tête ou de son cœur.

Admiration et essai, telles sont donc, comme je vous l'ai dit plus haut, les deux formes sous lesquelles l'idée du beau se manifeste en nous. Mais entre tous, l'enfant et l'artisan gardent au dedans, et au dehors reproduisent si naïvement leurs impressions, et cela d'une façon si pittoresque, que s'arrêter à eux c'est heurter la vérité même. A peine l'enfant est-il descendu des bras de sa mère, à peine commence-t-il à faire seul ses premiers pas que le sentiment général du beau se révèle en lui, comme ces fleurs précoces que, sur la fin de l'hiver, un coup de soleil fait éclore; la nature avec ses beautés si variées l'étonne et l'enchante ; la vue d'une fleur ou d'un oiseau le jette hors de lui-même, et, le soir, quand il lève les yeux au ciel, n'appelle-t-il pas, ne réclame-t-il point les étoiles parce que les étoiles lui paraissent belles?

Qui ne l'a pas vu leur tendre ses petits bras ? Et plus tard sa joie quand vous lui parlez des hautes montagnes, des mers spacieuses, des pays lointains où règne une végétation si éblouissante, où s'étendent des forêts si profondes, sa joie alors, qui nous la redira ? Qui nous peindra ses traits mobiles où, tour à tour, se réflètent si vivement une ardente admiration, une curiosité impatiente ? Que lui révèlent donc vos paroles pour l'émouvoir ainsi ? Elles lui peignent le beau, et il l'aime. Dans le monde moral, c'est le même enthousiasme, ce sont les mêmes aspirations. Il tressaille au récit d'une action généreuse ; les exploits du soldat l'exaltent ; il n'est insensible à aucun dévouement. Son esprit s'ouvre avec la même expansion aux beautés intellectuelles, et l'avidité des enfants pour apprendre ne s'explique bien, d'ailleurs, qu'en admettant chez eux quelque aperçu du beau dans les sciences et dans les arts. De beaux vers, de belles descriptions, d'ingénieuses machines les attirent, les excitent invinciblement. Aussi les enfants ne se croient-ils incapables de rien : chez eux les héros ne manquent pas. Lisez-leur la vie légendaire d'un saint, l'histoire de Scévola, les découvertes de C. Colomb, les vers de Racine ou de Voltaire : le lendemain ils se macéreront, ils étendront au feu le bout de leurs doigts, ils s'enfuiront dans les forêts à la recherche d'une grotte déserte, ils rêveront des Amériques, ils voudront faire enfin des tragédies comme celles d'Athalie ou de Mérope. Que font-ils ? Où vont-ils ? Ils ne le savent eux-mêmes ; mais ils courent, mais ils agissent : le beau les pousse !

Tel est l'instinct du beau : instinct merveilleux,

instinct sublime, parfois bien naïf dans l'homme enfant, un peu plus sérieux dans l'enfant devenu homme, ainsi que vous pourrez le voir si les manifestations du beau dans l'artisan sont aussi spontanées et aussi visibles. Or, en quelque atelier que nous pénétrions, à quelque pauvre chaumière que nous frappions, partout nous retrouverons l'amour instinctif du beau; et il en fut ainsi dans tous les temps. Permettez-moi, en effet, de vous rappeler ces vers d'Homère : « C'était » au milieu d'une nuit étoilée ; l'air était pur, sans » aucun souffle ; les hautes montagnes, les promon- » toires, la vaste mer, les forêts épaisses s'entre- » voyaient dans une douce lumière. Des sommets de » l'Ida le berger étend sa vue tout autour : longtemps » il contemple ce spectacle et il se réjouit en son » âme. » Passons, si vous le voulez bien, à notre siècle, et pour un moment transportez-vous au Mont-Blanc. Le soleil se lève : l'horizon est en feu ; les Alpes semblent jaillir d'un flot de lumière ; une immense perspective se déroule. « Un pâtre debout, les » bras croisés et appuyé sur son bâton, paraît ab- » sorbé dans la grandeur des choses. » Que se passe-t-il donc dans cette âme ? « Il y a en cette âme que voilà, dit notre grand prosateur Jouffroy, les mêmes impressions que dans les nôtres. Le pâtre rêve comme nous à cette infinie création dont il n'est qu'un fragment ; il se sent comme nous perdu dans cette chaîne d'êtres, dont les extrémités lui échappent ; entre lui et les animaux qu'il garde, il lui arrive aussi de chercher le rapport ; il lui arrive de se demander si, de même qu'il est supérieur à eux, il n'y aurait pas d'autres êtres supérieurs à lui, et de son propre droit,

de l'autorité de son intelligence que l'on qualifie d'infime et de bornée, il a l'audace de poser au Créateur cette haute et mélancolique question : Pourquoi m'as-tu fait, et que signifie le rôle que je joue ici-bas ? »

Ecoutez parler à son tour l'auteur du *Génie du Christianisme*. C'était un dimanche. « Nous avons vu, dit-il, un paysan resté seul à la porte de sa chaumière : il prêtait l'oreille au son de la cloche ; son attitude était pensive ; il n'était distrait ni par les passereaux de l'aire voisine, ni par les insectes qui bourdonnaient autour de lui. Cette noble figure de l'homme, plantée comme la statue d'un dieu sur la porte de la chaumière, ce front sublime, bien que chargé de soucis ; tout cet être si majestueux, bien que misérable, songeait-il seulement aux choses d'ici-bas, ou ne pensait-il à rien ? Ce n'était pas l'expression de ces lèvres entr'ouvertes, de ce corps immobile, de ce regard attaché à la terre : le souvenir de Dieu était là avec le son de la cloche religieuse. »

Je vous le demande : le berger d'Homère, le pâtre de Jouffroy, le paysan de Châteaubriand ne sont-ils pas le même homme ? Qui réjouissait le premier ? l'instinct du beau ; qui absorbait les deux autres, celui-là dans les Alpes, celui-ci au seuil de sa cabane ? C'est encore l'instinct du beau.

Et si nous nous reportons dans le monde moral et même dans le monde intellectuel, qu'allons-nous y voir ? Les hommes du peuple s'enthousiasmant pour un fait héroïque, pour un acte de dévouement, ou se ruant dans les batailles aux accents d'un hymne, d'une musique guerrière. C'est sur ces esprits sans éducation que la vertu et le génie font de plus sou-

daines et de plus durables impressions. Ils se passionnent pour la poésie, ils se passionnent pour des pompes civiques ou religieuses; l'éloquence vive et naturelle les enivre. Rien de plus naïf que leur sensibilité, rien de plus touchant que de les entendre raconter une bonne action. Evidemment ces gens-là sentent quelque chose qui les remue fortement au dedans d'eux-mêmes, et ce quelque chose c'est le beau : beau physique quand ils le trouvent dans la nature; beau moral quand ils le trouvent dans un acte dont leur conscience est le juge; beau intellectuel enfin, quand c'est la raison qui le leur montre dans une idée.

Je devine votre objection, me dit Joachim au moment où je la formulais tacitement en moi-même; sans doute cette vision, ce sentiment intime ne sera pas aussi complet, aussi raisonné dans l'âme du paysan que chez l'artiste. Mais je dis ceci ; tous les hommes ont l'instinct du beau, un tact esthétique inhérent à leur nature, et le nier serait impossible. Que faut-il y voir dans ce mystérieux et universel amour du beau, dans cette mélancolique et suave espérance du parfait ? La bonté ingénieuse de la Providence qui a voulu ménager à tous ses enfants les jouissances délicates du beau ; jouissances quelquefois aussi vives et plus douces dans l'âme d'une pauvre femme ou d'un petit enfant que dans celle d'un grand artiste, et chez aucun ce sentiment ne demeure stérile; l'artisan le placera quelque part, n'importe de quelle manière; le vigneron le suit en alignant ses ceps avec une certaine grâce; le laboureur le porte en creusant ses sillons d'une certaine façon; ils le

portent tous dans leur chaumière où à l'intérieur vous voyez partout régner l'ordre, depuis les claies d'osier artistement rangées au plafond, jusqu'aux plus humbles instruments du ménage suspendus à la muraille; ou encore vous voyez sur le seuil, de chaque côté de la porte, courir et s'épanouir au printemps des touffes de roses et de pois à la longue fleur blanche et bleue. Des provinces entières nous attesteraient le même phénomène. Il suffit de vous rappeler les costumes si pittoresques du berger romain et des montagnards espagnols, du nègre passionné pour les étoffes brillantes et de l'arabe au riche burnous; chez tous, enfin, expression si simple et si vraie, manifestation si ingénue de ce qu'ils pensent du beau, qu'ils savent bien leur convenir et dont ils se parent.

Soit donc que nous considérions l'homme en lui-même, à son début dans la vie ou dans ses plus vulgaires occupations, nous le retrouvons toujours avec la même soif du beau. Mais l'homme est à la société ce que la vague est à l'océan, et la société étant la collection d'individus si foncièrement semblables, on n'est plus étonné de retrouver dans les masses, quelles que soient leurs différentes agglomérations en tel ou tel pays, ces élans sublimes, ces aspirations d'abord extraordinaires vers un état meilleur, vers quelque chose de plus parfait, en un mot vers un monde plus beau. De là ces découvertes, ce progrès, ces essais de civilisation s'avançant à l'idéal comme la marée montante; puis — car il y a des résistances — ces guerres, ces révolutions. L'humanité court ainsi après le beau comme l'enfant après le papillon insaisissable, ainsi encore, comme un laboureur penché sur son

sillon, l'humanité nous apparaît penchée vers l'avenir où peu à peu la Providence la conduit comme par la main, mais sans qu'elle puisse complétement, je crois, atteindre ce beau vers lequel l'entraînent et l'instinct et l'amour.

Qu'est-ce donc que ce beau ? Où est son principe? L'objet où il se trouve dans sa plénitude, qui le montrera à l'humanité inquiète? Hélas! hélas! l'œil de l'homme ne l'a point vu ; son intelligence ne l'a point compris, et tant que son pied touchera la terre, ni son œil ni son intelligence ne suffiront à le saisir. C'est pourquoi nous flotterons sans cesse dans un tourbillon de systèmes et d'utopies, allant indéfiniment vers des sphères de plus en plus belles, mais jamais satisfaisantes, jusqu'au jour où la mort nous emportera dans le tombeau : là seulement nous toucherons à la fin de nos désirs ; au delà seulement, et plus haut peut-être, nous apprendrons le secret de la beauté.

28 Octobre.

Neuf heures du matin. — Nous voici tous trois en ce moment sur les glaces mêmes du glacier du Rhône. Comme la descente m'a un peu fatiguée, que je porte vaillamment ma valise, un bâton ferré et une canne, et qu'en outre il me faut souvent sauter les crevasses nombreuses et parfois profondes qui me barrent le passage, j'ai senti le besoin de me reposer. Mon père et Joachim cherchent plus haut une issue moins dangereuse. Je me suis assise sur ma valise et je contemple, sans pouvoir m'en rassasier, ces glaces énormes, éblouissantes de blancheur et d'un bleu vert que le ciel, réfléchissant les rayons du soleil le-

vant, rend de plus en plus éclatantes. Deux grandes montagnes jaunâtres, stériles, rocheuses enveloppent ce gigantesque glacier qui court entre elles et sur leurs flancs décharnés comme un large et immense baudrier. Des ruisseaux filtrent avec un doux clapotement et en tout sens sur ces magnifiques cristallisations. La crête se termine par des masses pointues, toutes blanches : On dirait d'un campement désert. Le Rhône passe sous ces glaces avec un sourd grondement. A peine avons-nous franchi le glacier, que nous nous engageons dans les sentiers du Grimsel. Sur notre gauche, un peu en arrière, nous apparaissent les montagnes du Valais. Un brouillard épais nous environne bientôt; la pluie ruisselle fine, froide et pénétrante : mais tout-à-coup ce brouillard se dissipe, et voici le lac des Morts où, en 1799, quelques centaines d'Autrichiens, poursuivis par les Français, trouvèrent une fin affreuse. Chemins sauvages, pleins d'étangs, de rocs, de pierres grises rangées lugubrement comme des cercueils ; pas un pin ; quelques marguerites seules montrant leurs têtes blanches et or dans les fentes des rochers. J'allonge et je termine ma lettre au fur et à mesure que nous poursuivons notre course. De temps à autre Joachim me dicte quelques observations ou me rattache les courroies de mon sac de touriste. Il ne me quitte pas des yeux et maintes fois nos regards pleins d'amour se croisent rapidement et communiquent à nos âmes une délicieuse impression. Nous atteignîmes, à une heure, l'hôtel du Grimsel situé dans une vallée étroite et sauvage, entre deux étangs. De Grimsel à Meiringen, nous suivons un sentier bordé par la cascade du Reichen-

bach et la source de l'Aar : la chute de l'Aar est superbe par son impétuosité et ses mugissements; les torrents voisins y accourent avec la furie d'un troupeau de taureaux. La nature devient maintenant un peu plus riante : sapins nombreux, verdure de l'herbe, fougères. Puis au sortir de la gorge s'ouvre une plaine couverte de quartiers et de débris de roches grisâtres. A quelque distance on entend une chute : j'aperçois l'écume de ses eaux qui coulent d'une hauteur effrayante; mais comme on ne distingue pas le sommet de la montagne perdu dans les nuages, on jurerait que ces eaux tombent du ciel. Bientôt se déroule une magnifique forêt de sapins qui, s'élevant en amphithéâtre, bordent et ombragent la rivière fougueuse. Nous nous dirigeons sur Interlaken où nous devons séjourner. Adresse-moi là tes lettres, ainsi qu'il a été convenu. C'est le guide qui emporte cette longue épître et se charge de la faire parvenir. Puisse sa main ne s'égarer pas et me laisser te prouver une fois de plus combien je t'aime. Adieu.

LETTRE XXVII

D'Alice à Ellen

Je partage complétement l'opinion de Joachim sur l'instinct général du Beau et c'est surtout dans les enfants qu'il est intéressant d'en saisir les premières manifestations. Car, à cet âge heureux, on cède sans résistance à l'empire du sentiment ou de la sensation, et l'on n'a pas assez d'expérience pour dissimuler. Ce qu'il faut voir en effet c'est l'enfant au jeu. En voici un, échappé de l'école. C'est jour de mai et jour de congé : double bonheur ; car les enfants aiment le soleil et la liberté. Suivons-le dans la prairie, le long des buissons, à travers les parfums et les chants si variés qui émanent des fleurs ou sortent des haies d'aubépine. Il détache la courroie qui retenait ses livres suspendus à ses épaules et, plus agile, il court de la fleur à l'oiseau, des buissons à la prairie. Que lui disent-elles donc ces fleurs bigarrées qu'il dépasse à peine de la tête ? Elles lui disent :

Nous sommes belles.

Dans son chant mystérieux, que dit l'oiseau à l'enfant qui l'épie ? L'oiseau dit à l'enfant :

Frère ! je suis beau comme toi ; mon plumage est

éclatant et comme ta voix ma voix est douce et belle.

Frère ! murmure à son tour le ruisseau, mes ondes sont aussi pures que l'éclat de tes yeux ; mon sable est aussi fin, aussi doré que les cheveux qui flottent sur ton cou, et dans mes ondes si pures j'ai des poissons qui miroitent.

Et l'enfant alors de se pencher sur le ruisseau, d'y sourire à son image parce qu'il la trouve belle, de passer et repasser ses mains dans l'eau qui frémit, d'envier l'écaille des poissons, parce qu'elle est belle l'écaille argentée des poissons, et belle lui paraît l'eau transparente de la rivière.

Qui donc attire cet enfant à l'oiseau, au ruisseau, à la fleur ? Ton excellent ami l'a dit : c'est l'instinct du Beau. En faut-il une preuve plus forte quoique négative? Comment se fait-il que le laid leur cause tant d'horreur? Les enfants, entre mille exemples, ont un certain effroi du vieillard, une certaine répugnance pour celui-là surtout dont les traits présentent le plus de décrépitude. La vue de cet homme cassé et courbé sur un bâton, dont le front est ridé et la tête tout chenue et branlante leur cause presque un instinctif dégoût : ses caresses les apprivoisent bien un instant ; mais passé le rire ou l'étonnement craintif que leur avait produit ce je ne sais quoi qui reste d'un homme et qui bégaye, ils en ont bientôt assez. Et en cela rien d'étrange. La vieillesse est souvent chose affreuse, et c'est cette chose affreuse, qui réagit par une impression désagréable sur le sens esthétique des enfants. Loin donc de la repousser, ils la manifestent spontanément et clairement puisqu'ils ignorent les causes qui font que l'on devient vieux et

qu'on le devient surtout, chacun à son tour : car nous-mêmes ce n'est qu'à la lueur de cette dernière et effrayante vérité que tous nous proclamons la vieillesse respectable, parce que nous tenons à être respectés un jour. Mais cet âge charmant est sans réflexion, sans connaissances et partant sans pitié.

Ce n'est pas tout sur ce sujet, et je me rappelle qu'un soir — c'était le soir où tu me fis l'aveu de ton amour — tu me disais : il y a au fond du cœur de l'homme une vive et comme fiévreuse curiosité de savoir ce qui se passe de plus intime en l'homme. D'où vous vient ce sentiment? Où va-t-il? Quelle circonstance l'a fait se révéler en nous? Voilà les questions pressantes qu'il adresse, à toute heure, à ses frères et à lui-même : les uns, ai-je ajouté, lui répondent; les autres passent sans comprendre; d'autres, les mains ruisselantes d'or, le regard hébété, sourient dédaigneusement.

Toi et ton ami, vous êtes, ô ma sœur! de ceux qui questionnent, écoutent avec patience et savent quoi répondre. C'est ce qui m'encourage à vous communiquer à tous deux mes pensées une fois encore. Plaisirs délicats de l'intelligence! chastes épanchements des âmes! que je vous goûte en toute volupté! Que vos enivrements sont doux! Que vos ardeurs et que vos baisers sont vifs, êtres mystérieux de l'imagination enchanteresse! Monde frémissant de la pensée, d'où viennent tes charmes? Serait-ce que tes plaisirs sont sans remords?...

Dans ta dernière lettre, Ellen, tu m'as parlé du Beau dont l'instinct se révèle et dans l'individu et dans la société : le Beau attire incessamment à lui

l'humanité et l'humanité ne le peut trouver complétement qu'en Dieu, lequel ne l'a révélé à personne et qui peut-être ne le révèlera jamais : tel est le double fait général que vous avez reconnu, Joachim et toi. Depuis, en étudiant de plus près cette question, je la trouvai complexe. Il m'a paru en effet que de même qu'il ne faut pas confondre le germe avec les fleurs qu'au printemps il produit, de même il ne fallait pas confondre le Beau et ses résultats, et que ceux-ci comme celui-là pouvaient nous fournir d'intéressants aperçus. C'est pourquoi je désirerais t'entretenir plus particulièrement de l'effet du Beau sur un être raisonnable et sensible : sur l'homme. Il s'agira donc de l'amour. Si tu le veux bien, ensemble nous étudierons sa nature ; ensemble nous parcourrons rapidement ses espèces et ses branches diverses, du moins les plus belles fleurs qui naissent de cette plante divine. Mais comme l'homme n'est pas seul à aimer, puisque les animaux aiment, eux aussi, nous chercherons encore à saisir pourquoi cependant l'homme est le seul qui ne puisse pas étancher sa longue soif d'amour.

L'amour ne se définit guère : pour le connaître, il suffit de sonder son propre cœur et de regarder ce qui s'y passe à cette heure délicieuse. On pourrait dire cependant qu'aimer c'est s'attacher, dans toute la force du terme, soit à une personne soit à une chose que l'on possède, ou que c'est aspirer avec passion à posséder soit une chose soit une personne. Mais l'amour est-il universel, c'est-à-dire tous les hommes aiment-ils ? Si nous interrogeons encore et la conscience et l'expérience, elles nous répondront : Oui,

tout homme aime. En second lieu, l'amour est-il un besoin, une nécessité pour l'homme ? La réponse à cette autre question se trouve virtuellement comprise sous l'affirmative de la première. En effet à un fait aussi universel ne peut correspondre qu'un besoin immense et général. Dans tous les temps et dans tous les lieux, l'homme offre cet étonnant phénomène de l'amour. Amour de Dieu, amour de la patrie, amour de l'homme pour l'homme ou amitié, chez les peuples de l'ancien monde ; et enfin dans le monde moderne, toutes ces amours et en plus l'amour des âmes pour d'autres âmes ou la charité : telles sont les diverses phases de l'amour dans le cœur humain. De cette diversité d'épanchements continuels, de l'homme vers son semblable ou même vers un Être invisible qu'il ne touche ni ne voit, mais dont il sent ou pressent la beauté, par exemple vers Dieu, de ces épanchements divers nous pourrons légitimement conclure sans doute à un impérieux besoin, à une nécessité invincible pour l'homme d'aimer.

Reporte d'abord tes regards, ma chère Ellen, vers l'ancien monde. Voici les autels d'Abel et de Caïn, dont la fumée monte vers le ciel; puis la race humaine se propage; on perd de vue l'unité de Dieu, mais l'idée divine elle-même ne peut pas s'effacer : la terre entière se couvre de pierres brutes gigantesques sur lesquelles les peuplades immolent des victimes à la divinité. La civilisation change en progressant, mais le cœur de l'homme ne change pas : des temples s'élèvent en tous les endroits du globe ; ici ce sont de superbes édifices de marbre ou de stuc, comme dans la Grèce et l'Egypte; là des grottes profondes taillées

dans le granit et où l'art creuse de merveilleux sanctuaires, comme dans l'Inde et le Mexique. Pour qui ces grottes et ces temples ? Pour qui tous ces chefs-d'œuvre de la patience et du génie humains ? C'est à la divinité que l'homme les consacre, et c'est l'amour divin qui le presse en général de se rapprocher, par des sacrifices et des temples, de cet être supérieur et mystérieux qu'il n'a jamais vu, mais qu'il aime.

L'amour de la patrie ne fut ni moins fort ni moins vivace, dans le cœur de l'homme que l'amour de Dieu. La patrie en effet est une personne morale dont la gloire et les infortunes, les lois, les mœurs et le caractère sont les nôtres, de telle sorte que nous ne faisons plus qu'un avec elle. Aussi, c'est quand elle est absente ou perdue, qu'alors seulement on connaît le prix de ce qui nous manque. Toutes les angoisses de cette absence ou de cette perte sont dans ces paroles si simples et pourtant si douloureuses : « L'exilé partout est seul ! » Les prodiges que l'amour patriotique a enfantés chez les Anciens et chez les modernes nous attestent assez cet amour. Tes souvenirs historiques, Ellen, te serviront plus, je crois, que tout ce que je pourrais énumérer à ce sujet.

De même que l'histoire nous a conservé le nom ou le souvenir des peuples et des individus qui ont tout sacrifié à leur patrie, elle nous a aussi conservé la mémoire de quelques amitiés célèbres. Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, David et Jonathas, Scipion et Lélius, Louis IX et Joinville, Montaigne et La Boétie. Tels sont les grands modèles qui s'offrent à notre admiration. Le nombre en est petit, sans doute ; est-ce

à dire qu'à part ce petit nombre, personne, dans le reste de la foule, n'a su ce que c'était qu'un ami? Je pense qu'on peut affirmer le contraire sans crainte de se tromper. L'amitié est semblable à ces plantes humbles et bienfaisantes destinées par le Créateur à nourrir les forces de l'homme : c'est un hasard de les rencontrer sur le sommet des montagnes; mais descendez dans la plaine, et sous vos pas elles naîtront en foule. Les soucis des grandeurs, les agitations de la vie politique, l'âpreté de l'ambition, la rivalité des mêmes honneurs rendent le cœur sec et aride : l'amitié pousse difficilement sur un pareil terrain, ou plutôt elle n'y jette pas de racines. C'était du moins la pensée de Cicéron. Mais, sous ce silence naturel de l'histoire, que de sacrifices inconnus, que de chastes unions le cœur se plaît à retrouver! Que d'ilotes misérables l'amitié n'a-t-elle pas consolés sur les bords de l'Eurotas; que d'hommes par elle rendus heureux jusqu'au fond des mines de l'Attique! Dans ce million de soldats que Xerxès amena d'Asie, combien penses-tu qui n'eussent pas leur ami? Seul, le Grand-Roi, peut-être. Suivons le long du Nil, pénétrons dans ces sables sur lesquels s'appuyent les pyramides : que de jeunes esclaves épuisés des fatigues cruelles du jour ont pu, sur le soir, retrouver dans les épanchements de l'amitié le repos et presque la joie, si la joie pouvait se retrouver quand on n'est plus libre! Et Rome, dans ses catacombes, dans son cirque, que de fois n'a-t-elle pas dû être émue des scènes admirables d'amitié que lui présentaient les chrétiens et les gladiateurs! Ce serait le même spectacle dans les forêts de la Germanie, parmi les caba-

nes roulantes du Scythe, au fond de l'île des Scots, de la Chine, de l'Amérique ou dans l'Océanie. L'homme, quant au fond de sa nature, est partout le même, en dépit des latitudes; et de même que nous disons : il a faim; avec autant de droits nous pouvons dire : il aime.

Tel était l'état de l'ancien monde : tu peux par là te convaincre déjà si aimer est pour l'homme un besoin ou non. Ce qui va suivre t'en dira peut-être davantage.

L'ère moderne s'ouvrit : un homme parut qui se proclamait « le Fils de l'homme » et que les Evangélistes appellent souvent « le Fils de Dieu. » Des paroles extraordinaires découlaient de son cœur et de ses lèvres comme d'une source brûlante et intarissable. Que disait-il ? Il parlait d'amour et les peuples de se précipiter à sa suite comme s'ils venaient d'apprendre un mot nouveau; c'est qu'ils avaient plus que jamais soif d'amour et à la nouvelle d'un homme qui résumait la loi et les prophètes dans ce mot : « aimez », ils accouraient à lui de toutes parts, comme à une fontaine pour y étancher cette soif brûlante. Jésus recherchait surtout les faibles, les pauvres, tous ceux qui souffraient quelque mal. Les femmes pécheresses même pouvaient approcher de sa personne sans en être rebutées et, le front dans la poussière, elles pleuraient à ses pieds d'avoir aimé autrement que lui; et lui les consolait et leur pardonnait; et tous ceux qui se pressaient autour de Jésus disaient surpris : « Voyez comme il aime! » Cet homme admirable fut cependant crucifié comme le dernier des misérables : on lui creusa un tombeau et on l'y crut à jamais enseveli

avec sa doctrine. Qu'était-il donc venu faire en ce monde! Qu'allait-il rester de lui? Un immense amour, un amour universel pour tout ce qui porte le nom d'homme. Jésus était venu réconcilier entre eux les membres de la grande famille humaine, et il leur avait déclaré qu'ils étaient tous frères et égaux. La terre fut alors témoin d'un étonnant spectacle : d'abord les disciples du Maître mourant pour évangéliser l'âme de leurs frères ; puis, sur leurs traces, d'autres hommes se sacrifiant également, quittant tout, amis et patrie et famille, pour des âmes; des femmes aussi, jeunes et frêles, s'asseyant au chevet de malades qui ne leur sont rien, selon le langage égoïste du monde, c'est-à-dire rien par le sang ni par le cœur : je sais bien qu'à cette hauteur de pensées l'on ne peut mesurer qu'un petit nombre de créatures d'élite qui se font illusion au début de leur carrière. Encore faut-il en tenir compte. Que font donc ces femmes dans les hôpitaux, parmi ces vieillards et ces malades? Elles aiment : la charité les pousse et elles volent soigner leurs frères avec une joie, avec un sourire si ineffable qu'on serait tenté de croire qu'elles tiennent enfin ce bonheur idéal tant recherché par la philosophie, si parfois on ne les voyait lever les yeux au ciel et, sur leurs lèvres pâles, presser un crucifix comme pour dire à quelque être beau, invisible, habitant au-delà des espaces : « C'est pour vous que j'aime ces malheureux; » mais je n'aime que vous : je ne serai heureuse qu'a- » vec vous. » Car en scrutant bien les replis profonds du cœur humain, l'on trouve que c'est toujours la mâle et délicieuse figure du Christ, l'image ravissante d'un homme que, derrière tous ses rêves, dans les

plis flottants de ses blancs rideaux, entrevoit amoureusement la religieuse catholique, et sur ce point, l'histoire de sainte Thérèse prouve que la théologie romaine permet à ses vierges timides d'aller aussi loin que peuvent les emporter les ailes rapides d'une dévorante imagination.

Telle est la charité, cet autre amour que Jésus-Christ vint le premier allumer dans le monde, qui rapprocha l'homme de Dieu et le rendit par là même plus mélancolique, loin de la rassasier; le bonheur en effet ne serait-il point réalisé pour nous sur cette terre si, reportant toutes nos affections sur une créature quelconque, jeune ou vieille, belle ou infirme, nous pouvions dire : « Désormais mon cœur est plein; c'est assez d'amour ! » et que toujours il en fût réellement ainsi ?... Mais ni la charité chrétienne ou catholique, ni l'amour de la patrie ou de la famille, ni l'amitié tels qu'ils sont ici-bas ne satisfont pleinement le cœur de l'homme. Car il y a au fond de notre nature, dans ce cœur si susceptible d'impression, un abîme, un vide que l'on ne peut point combler : ni les avantages de l'âme ou les dons de la fortune n'y peuvent rien ; ils accourent s'y engloutir comme les autres sans le remplir.

Qui donc pourra accomplir ce travail ? Sera-ce l'amour des créatures ? Hélas ! quand on aime, est-ce bien avec l'espérance certaine d'être enfin et à jamais heureux et satisfait ? Pardon ! ô Ellen, de ces doutes qui doivent te paraître impies à toi pour qui l'amour entr'ouvre, à cette heure même, ses plus superbes et ses plus riantes perspectives. Mais n'y a-t-il pas au contraire une terreur secrète, une appréhension ou de

n'être plus aimée un jour, ou de perdre ce que nous aimons tant et qui est comme le ver rongeur du fruit? N'aime-t-on pas plutôt par désespoir de cause, les uns pour s'accrocher à quelque chose, n'importe à quoi? d'autres, il est vrai, pour marcher plus sûrement au bien et au beau qu'ils entrevoient dans les radieuses visions de l'âme; d'autres encore, pour s'élancer à la perfection extatique, et l'histoire des saints du catholicisme est pleine de ces sortes d'exemples, se sont fait comme un marchepied de l'amour ou de l'amitié. Quelques-uns, au contraire, confondent le sentiment et la sensation, s'obstinent à ne trouver le bonheur que dans cette dernière. Le trouvent-ils? Qui jamais en entendit parler? A les voir cependant poursuivre leur but par cette issue trompeuse et s'y enfoncer toujours, on croirait qu'ils s'en trouvent bien, et volontiers avec le vulgaire on les proclamerait heureux; mais ne ressemblent-ils pas plutôt à un homme qui, jeté sur une pente rapide, impossible à remonter, descend de plus en plus pour aboutir à quelque précipice? On remarque en effet, après quelques moments d'attente, qu'ils n'y ont ramassé que de précoces infirmités, sinon une mort anticipée. Ils ont vieilli tôt et ne peuvent plus être heureux. En hiver quand le soleil paraît, ses rayons qui égayaient autrefois une riche nature, semblent courir maintenant avec une joie moqueuse sur des arbres desséchés, des branches flétries, des feuilles mortes : c'est l'image de l'homme usé tout à coup après une jeunesse insensée et voluptueuse. Pour cet homme, en effet, le bonheur n'est plus qu'un sarcasme.

Qu'est-ce bien encore, ma chère Ellen, que la vie

avec ses amours purement humaines et sensibles? Examinée sous ce point de vue, elle ne nous apparaît que comme un mélange de plaisir et d'amertume, d'espérances et de déceptions, d'amour et de haine. Dans la vie on s'aime parce qu'on sent le besoin fatal d'aimer, ainsi que j'ai voulu te le démontrer tout à l'heure. Mais comme le cœur de l'homme n'est ému que de la nouveauté, il arrive que la satiété engendre bientôt le dégoût. C'est une flamme qui brûle tant qu'il reste des aliments à consumer, après quoi tout s'éteint ; il n'y a plus que des cendres. Pendant que l'on aime, la vie sans doute est charmante : est-on repoussé ou dédaigné, je ne sais quelle morne tristesse, quel abattement indicible vient soudain briser le charme de l'existence ; la joie des autres fait mal ; le cœur se serre ; l'âme toute entière s'appesantit. Plus on est sensible et plus la douleur fait de ravages ; les facultés peuvent s'éteindre par la mélancolie qui, poussée jusqu'à la rage intérieure, à cette rage muette qui ronge le cœur, conduit inévitablement au suicide. D'autres fois le mal éclate : il est des caractères qui, quand ils aiment, sacrifient tout ; leur vie n'est rien; ils la donneraient sans murmure pour la personne aimée ; pour eux, souffrir est du bonheur. Mais ceux-ci ne peuvent supporter le dédain et l'abandon ; leurs affections brisées les exaltent et souvent, pour avoir trop aimé, ils deviennent assassins.

Voici, Ellen, le tableau cru, mais fidèle, des vicissitudes du cœur humain. Tu vois quelle imperfection choquante en résulte. L'homme aurait-il été créé pour un pareil but ? Comment expliquer cet étonnant prodige d'un semblable besoin d'amour ? Comment se

fait-il encore que nul ne soit exempt de cette grande loi de son espèce qui ne consiste pas seulement à aimer, mais à aimer toujours ? Car les animaux, comme je te l'écrivais en commençant, aiment aussi; ils aiment leurs forêts, leurs tanières; ils aiment leurs petits et ils s'y attachent. Mais, entre les animaux et l'homme, il y a cette différence : c'est que ceux-là sont satisfaits, tandis que celui-ci ne se contente pas comme eux de ce qu'il aime, et toujours son cœur réclame.

Comment, enfin, l'expliquerons-nous ? Il me semble que cette soif inextinguible ne peut s'expliquer qu'en admettant cette proposition : l'homme a peut-être été créé dans un état de transition après lequel il doit enfin, soit lui-même personnellement dans une autre vie et dans un autre monde, soit les races futures au bout d'un certain nombre de siècles arriver à un bonheur parfait. Il est une autre raison qui complète cette première : c'est que tout ce que l'homme peut aimer ici-bas, amis, patrie, famille, est, outre son imperfection relative, essentiellement périssable; et lui cependant a besoin d'une beauté durable, infinie; il l'aperçoit cette beauté derrière toutes les beautés créées : il s'élance vers elle. Mais la vue qu'il en a maintenant est trop obscure, partant son amour trop imparfait. De là, cette aspiration incessante vers quelque chose qui le rassasie, à une vision, à un amour plus parfait, à une possession plus complète; aspiration qui l'emporte finalement à la beauté incréée, permanente, à Dieu. Ce but, ce couronnement lui est dû. L'âme, en effet, ne peut rester vide et privée de ce pourquoi elle se sent faite; ce serait une anomalie

dans la création, puisque toutes les créatures, excepté l'homme, se montrent rassassiées. Notre état prouve donc l'immortalité de l'âme et, l'immortalité admise, il faut nécessairement conclure à la révélation pleine d'une beauté parfaite qui nous satisfasse? Cette satisfaction de l'amour, cet accomplissement significatif aura lieu dans la vie future.

En attendant nous marchons sans savoir si la route qui nous reste à parcourir sera longue. Voyageurs fatigués, que ferons-nous quand nous nous trouverons sur la route, comme Jésus, au puits de Jacob, à la sixième heure du jour, alors qu'après une grande marche le soleil est plus brûlant? Les peuples ainsi que les individus voyagent sous un ciel ardent: où les peuples iront-ils se désaltérer? Quelle source apaisera cette soif qui nous presse tous, soif de liberté, soif de justice, soif d'égalité et de fraternité? En Europe de même que dans la Judée quelques sources se présentent bien çà et là à nos yeux inquiets : mais ce sont des citernes menteuses et profondes où toujours le pauvre peuple, les petits et les faibles n'ont pas de quoi puiser. Le catholicisme n'est bon que pour les princes qu'il dorlote et pour quelques rares esprits qui n'en prennent que la moëlle, ne gardant les formes que pour se distinguer du vulgaire, du public qui, en France, surtout, n'est point religieux : ça pose principalement les dames. Et d'ailleurs ceux-mêmes qui puisent à cette mare italienne n'en tirent qu'une onde troublée et on les voit encore plus altérés : « car quiconque boit de cette eau a encore soif. » L'humanité lasse de marcher à travers tant de régions stériles comme les cultes grec et romain, l'islamisme et le

boudhisme, restera-t-elle sans pouvoir jamais mettre sur ses lèvres une goutte d'eau? Dieu n'aurait-il pas entendu son long cri de détresse : « Seigneur ! » donnez-moi de l'eau afin que je n'aie plus soif et que » je ne vienne point puiser ici? » Dieu a une tendre compassion pour le besoin de chacune de ses créatures. Elles ne seront pas délaissées. Par la bouche du génie qui a fouillé le plus profondément l'âme humaine, quel autre que Dieu a répondu : « Vous tous qui êtes fatigués venez à moi? » L'humanité est accourue à cet appel et Jésus ressucita dans les âmes la vue et par là-même l'amour de la beauté incréée en la rapprochant sensiblement de nous : il nous la fit voir comme le centre de la félicité future et par là en a ranimé, en le fixant, le désir au sein de l'humanité qui, haletante, avait perdu, sous l'étreinte du paganisme, son souffle, sa vraie destinée. Aussi que lui a dit le Christ, pour l'encourager et la consoler dans ce lieu d'exil? Il lui a laissé cette autre ineffable parole : « Quiconque boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. » Comment ceci se fera-t-il? L'eau que Jésus est venu apporter au monde épuisé assouvirait-elle notre soif et l'empêcherait-elle donc de renaître? Les faits t'ont prouvé qu'il n'en peut pas être ainsi. Mais « l'eau qu'il donne devient une fontaine jaillissante dans la vie éternelle! »

Toute autre source que cette fontaine mystique ne désaltère point : elle trompe la soif de l'âme; toute autre source tarit. Celle-ci au contraire épandue sur la terre il y a dix-huit siècles a fécondé le monde des intelligences en dépit des efforts autoritaires, despotiques et absolutistes des papes et des califes; elle le

féconderade plus en plus : les peuples viendront s'asseoir sur ses bords salutaires où l'air que l'on respire est au moins frais et vivifiant. Elle nous rassasiera tous un jour, là-même où elle jaillit éternellement : nous aimerons en effet, chère Ellen ! et en possession de la pure beauté nous ne désirerons plus.

LETTRE XXVIII

D'Ellen à Alice

Délicieuse visionnaire ! Quakeresse mystique ! Prêcheuse aimable ! Combien penses-tu qu'il y ait, dans ce milliard d'individus qui pullulent sur la face de la terre, d'hommes et de femmes, de riches et de pauvres dont l'âme s'élève à cette hauteur d'idées et songe une fois en leur vie au beau et à l'amour du beau ? Bien tranquilles là-dedans les braves gens ! Pour ne nous arrêter qu'à Verrières, crois-tu que ce soit le père Mouffetil, la mère Ventrerousse ou ces pauvres diables de Colombe et de Quérigno ? Je pouffe de rire en me rappelant ces têtes-là ? Crois-tu même que ce soient le gros notaire et le petit épicier du coin ? Aigle superbe aux ailes étendues, songe un

peu aux limaces : il y en a beaucoup à notre époque. Oui, fixe hardiment le soleil ; tu peux y plonger tes regards sublimes, mais n'oublie pas ce coin, ce bout de roc, là tout en bas, où tu as posé ton nid. Jettes-y les yeux de temps en temps. Autrement gare à la vue! Adieu, philosophe. Joachim va nous quitter. Il est brusquement rappelé à Boulogne pour les affaires de notre maison. Nous allons connaître les mélancoliques angoisses de la séparation. Mais je suis forte : le devoir avant tout. Voilà ce qui ne plie pas. Quel bonheur! quelle ivresse à son retour! Oui, mais en ce moment je pleure. Incompréhensible mélange des sentiments les plus divers! Adieu.

LETTRE XXIX

De Joachim à Ephrem.

Andermalt (Suisse).

Je suis très-inquiet de toi, mon cher ami. Ou tu n'as pu m'écrire ou tes lettres ne me sont point parvenues. Que fais-tu là-bas? où en es-tu dans ce travail incessant de la pensée sur toutes les choses au

milieu desquelles nous vivons, dans ce pourquoi redoutable à ce qui n'est pas la vérité vraie et que l'implacable raison pose à tout mystère, à tout culte, à toute théorie religieuse, politique, sociale ou scientifique? va lentement dans cette œuvre pénible de démolition, puis de reconstruction; scrute, fouille, dissèque, analyse et compare : ne fais rien à la légère.

J'ai quitté Interlaken où j'ai laissé miss Ellen et son père que je dois rejoindre plus tard à Genève. Des négociations importantes à conclure, des études industrielles à faire m'appellent en Italie. J'ai pris à Fluëlen, canton d'Uri, la poste suisse qui conduit les voyageurs à Altorf, Hospenthal et Bellinzona pour me diriger de là sur Milan.

Après avoir traversé la forêt de Banu aux arbres de laquelle il est défendu de toucher, car ils préservent Altorf des éboulements de la montagne, nous sommes entrés dans la vallée de la Reuss si fameuse par la défaite de Suwarof poursuivi par les républicains Lecourbe et Gudin, en 1799. Nous voici sur la route du Saint-Gothard bordée à gauche d'énormes et hautes roches nues et arides, à droite par un peu de plaines et de montagnes : ici les Alpes Surènes, là le Bristenstock, au fond le glacier du Schlossberg. Relai de poste à neuf heures un quart. Des jeunes filles en guenilles, pour ne pas dire demi-nues, nous offrent, à la portière, des fruits et des cristaux de roche. J'ai choisi un magnifique morceau de cristal que je destine à Ellen. La diligence s'enfonce bientôt dans la très-étroite vallée de la Reuss : pics neigeux, rocs effroyables, aridité des montagnes de gauche que les

nuages couvrent presque entièrement. Un aigle plane encore par là-dessus. Ce point noir sur cette masse d'une admirable blancheur tranche à faux et fait mal : telle doit se dessiner par un affreux contraste une pensée immonde sur l'âme pure d'une jeune vierge que troublent les approches brûlantes du printemps et l'ignorance craintive de sa destinée. Qu'est-ce qui se dresse ainsi devant moi ? C'est le Crispalat, si je ne me trompe ; c'est le Gallenstock et plus bas, à gauche, c'est le mont Baduz. Consulte plutôt ton atlas. A Amstoeg, la Reuss roule impétueusement ses flots. La route côtoie la rive gauche du torrent : cette route est taillée dans le roc, soutenue par des terrassements et guirlande au-dessus des précipices. Quels ravins ! Des pins les dominent et, au-dessus des pins, miroitent les neiges. Vallée superbe comme site sauvage. La Reuss mugit sous nos pieds. Quelques chalets sur les pentes. Le coup d'œil varie à chaque minute ; des vallées, puis des montagnes ; la Reuss, puis des bois de pins, puis des prairies. Un beau soleil que nous ne voyons pas anime tout de la réflexion de ses rayons sur la voûte du ciel. L'on détèle encore sur les flancs escarpés de l'Arniberg. Beau torrent de la Scierie. Cerisiers, pruniers et poiriers sauvages. Près d'un hameau mugit un autre torrent avec ses cascades impétueuses et écumantes. Les chevaux nous entraînent à toutes brides au milieu d'une magnifique forêt de sapins. Ici la Reuss devient plus large, plus rugissante, plus bouillonnante encore, brisée qu'elle est par les rochers sans nombre qui lui barrent le passage. On récolte un peu de fourrage en cet endroit. Sur l'une des rives se balancent

des sapins gigantesques à côté desquels bruissent quelques arbustes à baies rouges, pâles poitrinaires aux pommettes sanguinolentes. Quelques cabanes isolées, perdues dans les rochers, de petits champs de pommes de terre témoignent seuls que l'homme y habite. J'aperçois enfin le mont Rohralp d'où descend la belle cascade du Rohrbach. L'on entre dans un vallon étroit de plus en plus sauvage. Des cascades filtrent de toutes les roches, dans lesquelles poussent des noisetiers sauvages, jaunes et blêmes. J'ai fait connaissance en voiture avec un prêtre, curé dans le diocèse de Nancy. Français et voyageurs nous avons vite lié conversation et, comme il arrive toujours quand vous causez avec des prêtres, en deux tours de langue, la politique est abordée. Les bourgeois la dédaignent ou en ont une peur sotte; eux au contraire l'étudient, y trouvent leur compte et s'y maintiennent. Nul n'est plus habile dans les choses de ce monde que les enfants de lumière. Pour en revenir à mon curé, nous causâmes guerre, nous causâmes paix, révolution, transformation, systèmes de gouvernement, ministère et budget. Je parlai de suppression du budget des cultes. Mon interlocuteur riposta soutenant que nous, fils de 89, ainsi qu'il m'appela sans trop d'humeur, nous avions pris les biens-fonds du clergé de ce temps et que nous en devions redevance. Je lui objectai, mais en vain, que même en adoptant son système l'on devait déclarer aujourd'hui qu'il n'était plus rien dû au clergé romain puisque, depuis bientôt soixante-dix ans que nous payons aux cultes quarante-huit millions à peu près bon an mal an, les biens d'après lui pris au

clergé se trouvaient largement payés à mondit clergé par cette espèce d'amortissement écrasant et périodique; et supputant aussitôt nous calculâmes sur un des feuillets du bréviaire que le prix d'achat se montait déjà à deux milliards six-cent-quarante millions. Ce capital énorme qui en réalité n'est que la dîme convertie parut faire une certaine impression sur le bon prêtre, tout imbu de préjugés scolastiques, mais plein de sens et très-rapide à faire une multiplication : voilà pourquoi je ne te garantis pas l'exactitude complète du produit énoncé plus haut. Ce n'est pas tout, ajoutai-je, comme je repousse votre opinion dès le point de départ, je dis que la nation française, en reprenant les biens du clergé, n'a fait que reprendre ses propres biens. A ces mots M. le curé ouvrit la bouche large d'un aune. J'attendis qu'il l'eût bien refermée. Après quoi : je dis de plus que les rétributions, le salaire dont la France gratifie aujourd'hui le clergé sont libres, c'est-à-dire, monsieur et cher compatriote, donnés en retour des services rendus par les membres du clergé à la nation et non point, ainsi que vous le prétendez, à titre de rentes viagères perpétuelles en paiement d'un imaginaire capital en biens-fonds dont notre patrie vous aurait, la nuit, surpris la jouissance.

Et je le prouve.

Il faut nous reporter à quelques jours avant 89, où deux peuples existaient dans l'État; savoir : la noblesse laïque ou cléricale, descendue ou héritière des Francks conquérants, et le Tiers-État, clercs, bourgeois et ouvriers, descendant des Gaulois premiers possesseurs du territoire national. Ce territoire fut

volé, pillé par les Francks; et les Gaulois, contraints par la force de cultiver, pour ces nouveaux maîtres, ce sol qui n'appartenait qu'à lui. En concluerez-vous qu'ils y renonçaient par cela même qu'on le leur ravissait brutalement? Assurément, non : aussi tous les efforts du peuple tendirent désormais à redevenir le maître de ses biens : le VI[e] siècle en est l'ère et 89 fut le dénouement de ce gigantesque travail.

Le clergé, par son influence prodigieuse et très-compréhensible sur l'esprit faible et inculte des hom-hommes du Moyen Age, se fit céder, par les Francks conquérants, des bandes considérables de territoire, sous prétexte tantôt d'aumônes expiatrices qui devaient racheter d'autant plus de péchés que les bandes étaient plus larges; tantôt menaçant les rois Francks de la verge du Seigneur, s'ils ne faisaient pénitence ou n'imploraient le pardon de l'Eglise des Gaules, ce qui voulait dire : « Donnez aux évêques, aux abbés, aux moines, des forêts, des champs, des vignes et parfois jusqu'à des villages et des villes entières. » Les Francks leur donnaient et parfois aussi leur vendaient à bas prix. Mais de quel droit, s'il vous plaît, faisaient-ils cette aliénation de biens qu'ils avaient eux-mêmes ravis et dont les possesseurs réels existaient toujours?

D'autres fois, le bruit de la fin du monde courait dans cette société ignorante, témoin l'an mil : alors, tous ceux qui avaient, donnaient au clergé, et le clergé, avec une bonne foi étrange, acceptait ce qu'il avait si bien su retirer de la société laïque en y jetant des terreurs superstitieuses. Appelez-vous cela acquérir loyalement? Or, tout contrat fait en fraude

d'une des parties est nul : c'est reconnu en morale avant d'être dans nos lois. C'est pourquoi un jour devait venir où le Tiers-État, instruit à son tour, demanderait compte : 1° aux nobles, du sol que leurs ancêtres avaient arraché de force à lui pauvre Jacques Bonhomme; 2° à l'Eglise, de ce qu'elle possédait, soit comme le tenant de ses propres ancêtres (haut clergé), soit comme le tenant de certains nobles qui avaient aliéné ce qui ne leur appartenait pas : ce jour s'appelle la Révolution de 89.

Une conséquence rigoureuse se déduit de ces principes basés sur les faits historiques et je la tire : « Donc la nation, en prenant les biens du haut clergé, puisque la populace sacordotale n'avait ni sou ni maille, n'a fait que reprendre ses propres biens. »

De la première conclusion une autre conséquence se tire aussi rigoureuse : « Donc la Nation ne doit à personne. »

Donc encore la prétendue rente viagère perpétuelle fournie aux membres du clergé « en paiement « d'un capital en biens-fonds dont nos pères au- « raient surpris la jouissance » n'est qu'une absurdité.

Curieux en vérité et plaisants personnages, qui ont joui, par le droit de la force, qui n'est que la négation de tous les droits, et pendant douze cent quatre-vingt-neuf années, en partant de l'époque de Clovis, l'an 500, de propriétés ravies, et qui, soudainement, sans trop rire, vous demandent : « Ah çà ! que me donnerez-vous ? » — lorsque le véritable propriétaire vient leur dire : Sortez de mon bien ; il est

temps que j'y rentre. A ce propos, laissez-moi vous conter qu'un prince romain auquel je présentais un jour ces réflexions, me cria tout à coup : « Accordé ! c'était ravi par force. Mais morbleu ! nous l'avions prescrit. » « Accordé ! répliquai-je, nous sommes devenus les plus forts et nous voulons prescrire. »

Le clergé sentait bien qu'il était mal à l'aise et très-mal assis dans ses propriétés, et toujours il craignait que la France ne lui dît : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Maxime évangélique qui eût considérablement diminué les revenus des ministres du Très-Haut. Aussi quelle habileté ! que de ruses pour fondre entièrement ce bien cher temporel, avec ce mesquin spirituel que les soi-disant successeurs des pauvres apôtres prétendaient inséparables ! Avec quel empressement, vous voyez, dans le courant de l'histoire, le clergé offrir ses subsides dans les grandes crises de l'Etat, alors que quelques-uns, aux États-Généraux, au Conseil du roi et même à la cour, faisaient entendre cette menace terrible pour les primats et les évêques : « Vendons les biens du clergé au peuple qui en fut autrefois dépouillé. »

Vous, clergé de la communion romaine, vous demandez aux Français du XIXe siècle encore quelque chose, parce que, dites-vous, on vous a pris beaucoup. — Mais qui donc, durant douze cent quatre-vingt-neuf années a payé les impôts, nourri les armées, versé son sang à flots pour le pays, battu et chassé les étrangers ? Qui donc, sinon le peuple toujours, les nobles quelquefois, et encore pour notre malheur souvent, si vous vous rappelez Crécy, Poitiers, Azin-

court; mais vous, jamais! Vos conciles vous le défendent. Après tant de travaux et de batailles, le peuple reprend la direction de son bien et le clergé ose encore tendre la main et crier : Au voleur! Il est difficile de qualifier un pareil langage et une pareille conduite.

Telles sont, monsieur le curé, et telles auraient été mes idées et mes paroles si j'eusse été appelé par mon pays, il y a bientôt un siècle, à la grande réforme politique qui a commencé en 89 et qui se poursuit toujours sous différentes faces. Oh! pourquoi donc, au lieu de vous user à entraver la marche majestueuse du courant qui vous emporte et vous brisera, ne nous aidez-vous pas à l'accélérer et à le bien diriger afin que, pacifiques soient ses ondes, et plus fertiles les prairies de l'avenir qu'il doit un jour arroser?

Le bon prêtre devint soucieux, il connaissait l'histoire; d'un coup d'œil il vit où était le juste et où se trouvait l'inique. Mais l'esprit de l'homme est long à se plier aux raisonnements d'autrui, surtout quand ils sont faits de vive voix, face à face, par ce motif majeur que l'amour-propre et l'intérêt personnel sont violemment en jeu. Mon interlocuteur fit donc un dernier effort. — Mais, monsieur, me dit-il, qui nous payera si l'État ne nous salarie plus? — Vos ouailles, vos catholiques. — Hélas! les campagnes ne sont plus religieuses; le paysan ne donnera pas un sou, et certainement que nous autres prêtres de communes rurales, cantons et même arrondissements, nous courrions risque de mourir de faim. Or, pour ma part, j'ai dépensé quinze mille francs pour mon éducation sa-

cerdotale : je veux au moins l'intérêt de mon argent — Comment? ai-je réparti, vous voulez que ce soit moi qui vous paie les intérêts d'un capital dont je n'ai jamais profité et dont je ne profiterai jamais ? Que diriez-vous, je vous prie, du médecin ou de l'avocat qui, sonnant à votre presbytère, viendrait vous dire à vous, homme sain et non processif, qui n'usez ni de l'un ni de l'autre : cher monsieur le curé, j'ai dépensé vingt, quarante, cinquante mille francs pour me mettre en état de vous rendre de grands services dont vous n'avez pas besoin, il est vrai, mais enfin j'ai dépensé, baillez-moi des intérêts. Voici la quittance, elle est en règle. » Vous ne pouvez réprimer un éclat de rire : ce raisonnement hypothétique en effet est risible. Regardez bien les gens de votre robe et avouez que la prétention n'est pas moins désopilante. N'est-ce pas à celui qui va à la messe de payer le sacristain? Quoi de plus juste? J'ai besoin de vous : je veux des messes, des cérémonies brillantes, des saluts somptueux, un sacrement, vous me fournissez tout cela, je vous rémunère. Pourquoi donc serait-ce mon voisin qui se verra forcé de puiser dans sa propre bourse pour acquitter mes dépenses et vous rétribuer des services qu'il n'a point demandés et dont il se passe? Ainsi le veut l'étroite équité et elle découle sur le point qui nous occupe directement de la liberté de conscience.

Après un moment de silence : Monsieur, me dit le prêtre, je suis complétement de votre avis ; mais pas un mot de tout ceci, je perdrais ma cure. Beaucoup d'entre nous ont, comme les grands philosophes de l'antiquité, une doctrine intérieure; mais tous nous

sommes forcés, par état, de sauver les apparences reçues.

Là finit notre discussion.

Un spectacle plus attrayant nous arrachait à ces âpres controverses religieuses qui ont si cruellement ensanglanté l'Europe et qui troublent encore tant de familles, interminables sujets de discordes et de haines atroces qui divisent, sur mille points théologiques aussi barbares qu'inutiles, ceux-là mêmes qui s'intitulent les princes de l'Église ! Nous pénétrions enfin dans la vallée de Gœschinen, à cet endroit où la route périlleuse que nous suivions revient sur la rive gauche de la Reuss. D'ici, j'aperçois le glacier du Lochberg dans le mont Gallenstock. Cette gorge est des plus sauvages : des rochers effroyables par leur masse, leur aridité, leur raideur. Plusieurs ruisseaux, brillants comme un filet d'argent, descendent doucement dans la Reuss qui rugit aux pieds des chevaux. Comme la vue se repose avec délices sur de rares fleurs bleues, blanches, jaunes et violettes : c'est la campanule, la pâquerette, le bouton d'or ! Ce sont la pensée sauvage et le vulgaire pissenlit que j'ai rencontré partout.

Tu te rappelles que le Rigi est tour à tour gracieux et sévère ; mais ici, sur cette route sévère du Saint-Gothard, dans le Gallenstock, c'est affreux, terrible, imposant : des rocs énormes, d'impétueux torrents, des ravins, des gorges, des précipices d'une profondeur à donner le vertige. Rien de plus majestueux, mais rien aussi de plus écrasant ni de plus infernal ; on dirait le tableau démesurément agrandi d'un cercle du Dante. Nous avons franchi le pont du Diable ; ce pont est d'une gigantesque hardiesse, il repose sur

deux blocs énormes de granit; une seule arche de dix-huit mètres d'ouverture sur sept mètres de hauteur. Le torrent qu'il surmonte a vraiment son côté diabolique; ce n'est pas de l'eau qui roule, mais plutôt d'immenses avalanches d'écume et de bouillons rapides avec des mugissements formidables; c'est une chute étranglée entre d'épouvantables amas granitiques. Quoi de plus effroyablement beau! Plus loin, tunnel sous roc. A son issue un cri d'admiration nous échappa; le contraste est saisissant : les pittoresques pâturages de la Gœscheneralp se déroulent, la Gœschenereuss les arrose dans son cours paisible; ce sont les plus riantes prairies qui se puissent voir. Ames sensibles! âmes aimantes! qui souffrez et qui vous agitez sous le souffle brûlant de la passion, c'est ici que je voudrais vous voir accourir, goûter les molles et suaves délices de l'amour. Le calme se fait au cœur quand la nature est si ravissante. Vous seriez enveloppées, pénétrées comme par une douce atmosphère de bonheur. La sérénité, un air tiède, une paix profonde, de riants coteaux invitent aux délicieux épanchements. Vous qui aimez vite, ici vos amours seraient profondes; vous les voudriez éternelles. O Ephrem! ô mon ami! que n'aimes-tu avec un cœur si bien fait pour aimer? Tu vas creuser le vide autour de toi, vide désolant qui dessèche les facultés! alors qu'il te serait pourtant si facile de goûter les joies ineffables et pures de la famille, de palpiter au contact des chastes baisers qui voltigent en foule sur les lèvres roses d'êtres chéris, dont Dieu a voulu que le nom seul éveillât en nous des désirs invaincus, d'indicibles transports! Pourquoi te cache-

rais-je plus longtemps une vérité dont le mystère m'oppresse? Je crois, je suis sûr qu'Alice t'aime. Adieu.

LETTRE XXX

D'Ephrem à Alice

Grand-Séminaire d'O...

L'amitié que vous portez à mon ami Joachim dont les intérêts, vous le savez, sont si étroitement liés à ceux de mademoiselle votre sœur, me décide à oser venir vous troubler de mes demandes et de mes questions. Vous voudrez bien me le pardonner. Mais vous, dont le cœur est si compatissant, l'âme si généreuse et si délicate, vous comprendrez tout ce que je souffre de ce silence, de cette inquiétude mortelle où je me trouve faute de nouvelles. Ma dernière lettre n'est-elle point parvenue à mon ami au fond des montagnes? Joachim a-t-il quitté la Suisse avec votre famille? Ou bien quelque malheur grave, quelque catastrophe imprévue l'a-t-elle tout à coup frappé? Une grande per-

plexité m'agite et me trouble. Je n'en puis plus. Je veux sortir de cet état d'incertitude plus cruel, plus redoutable mille fois que la connaissance de la vérité si affreuse qu'on la suppose. Rien n'est désolant comme le doute. Je le fuis en vain : il me poursuit partout. Peut-être suis-je le jouet d'une imagination craintive? La solitude exalte les grands sentiments du cœur humain : peut-on être calme alors que l'on aime et que l'on ignore ce que fait, ce que pense et où vit l'être chéri qui a su charmer et embellir nos affections? La saison est avancée; les excursions dans les Alpes offrent aux voyageurs des dangers innombrables. Dieu veuille que votre courrier ne vous ait point fait défaut et soyez bénie pour tout le bien que vous me ferez en me rassurant.

Il me reste à vous remercier, mademoiselle, de l'amabilité que vous avez mise à m'envoyer la Bible que mon ami vous avait demandée pour moi. Elle m'a été d'un bien grand secours dans les études comparatives auxquelles je me livre sur les religions anciennes et modernes. J'ai parcouru les notes si intéressantes dont vous l'avez embellie : c'est une lecture pleine de charme que ces aperçus poétiques jetés par vous dans l'épisode de Ruth et sur le ministère des hommes prophétiques.

Tant dans l'Ancien et le Nouveau Testament, une foule d'astérisques renvoient au docteur Strauss, au Dictionnaire philosophique de Voltaire, à Jean-Jacques Rousseau, à des auteurs allemands surtout : qu'est-ce à dire? Tout ceci m'est inconnu. Je brûle de porter mon attention sur les critiques. Car de deux choses l'une : ou la religion catholique dont je me prépare à

être le prêtre est révélée de Dieu, c'est-à-dire essentiellement vraie, ou elle est fausse. Si la vérité trône sur ses autels, nulle force et nul raisonnement humain ne peuvent l'ébranler seulement; elle brille comme un phare divin; pas d'amphibologie dans ses enseignements : aveugle qui ne voit pas cette lumière! Si elle est fausse, m'en assurer est pour moi d'un intérêt majeur. Il faut donc que j'étudie les livres de ceux qui, cherchant la vérité de toutes parts, ont dit cependant au catholicisme : tu mens! Car il m'est impossible de me figurer un homme, dix hommes, des nations entières qui détournent avec dégoût la vue de la vérité et de la clarté absolues pour aller de gaieté de cœur se jeter dans les bras décharnés de ce spectre hideux qui a nom l'Erreur. C'est pourquoi je veux entendre et ceux qui disent : Allez, maudits! au feu de l'enfer! et ceux qui répondent : Il n'y a ni damné ni pouvoir de damnation. Aussi serait-ce une grande faveur pour moi que d'être admis, mademoiselle, à puiser ès-rayons de votre belle bibliothèque, dès les vacances prochaines. Tout croule en ce moment-ci autour de moi, dans l'édifice de mes croyances religieuses : encore une fois faut-il reconstruire ou au contraire faut-il pousser du pied le mur qui vacille, éteindre le lumignon qui fume! Jeune fille protestante! vous m'avez plusieurs fois rappelé, mon frère et vous, cette espèce de profession de foi catholique, de laquelle vous disiez qu'elle vous paraissait écrite avec mes larmes et avec mon sang. Eh bien! aujourd'hui poussé par l'implacable logique de l'esprit grandissant et des choses qui tout à coup se déroulent sous un autre jour, à la lueur de clartés dévorantes, j'en

suis à me demander si ces pensées écrites le soir, pour ainsi dire toutes d'un trait, qui m'échappaient alors rapides et brûlantes, seront toujours les pensées de mon intelligence? Une voix sort de mon âme qui dit: Non. Pourquoi cela? Demandez donc à la source limpide qui l'entraîne à ce fleuve où se perdent les eaux; demandez donc à ceux qui sont morts pourquoi ils ont vécu et quelles larves dans leurs tombeaux sombres leur ronge le cœur et leur face livide?... Question terrible! Réponse désespérante! Croire un jour quelque chose de toutes les forces de son âme, puis ne plus y croire; tout jeter comme des hardes usées qui servent dans un temps et dans un âge, et dont on se débarrasse pour en revêtir d'autres. Oui ; il y a des choses qu'on ne croit plus parce qu'on ne peut plus y croire, mais qu'il faut, selon moi, respecter toujours: car elles ressortent du domaine inviolable de la liberté de conscience. En est-il d'autres encore que je ne cesserai jamais de croire? Dieu le sait : il me jugera, moi et ma conscience. Ce que je puis affirmer devoir répéter toujours; c'est ceci : je crois en Dieu. Oui : je crois en Dieu. Mais ce n'est pas une raison pour être contraint d'embrasser toutes les opinions et toutes les convoitises de ceux qui me chantent en latin : « C'est nous qui faisons adorer Dieu. »

En ce qui me concerne, à propos de cette Bible précieuse que vous avez consenti à me confier, j'ai spécialement fixé mon esprit sur la façon dont les livres juifs avaient envisagé la nature de Dieu, et il m'a semblé que cette idée de Dieu, en elle-même si incompréhensible, s'offrait, dans ces pages merveilleuses, plus clairement à nous sous deux de ses perfections

infinies : la Bonté et la Grandeur qui engendrent en nos âmes deux sentiments les plus vivaces peut-être : l'amour et le respect. « Dieu, dit l'Écriture, est sage de cœur et tout-puissant en force. Qui s'est opposé à lui et s'en est bien trouvé ? N'est-ce pas lui qui fait trembler la terre et la remue de sa place ; lui qui parle au soleil et le soleil ne se lève point; lui qui tient les étoiles sous son sceau ? Quel autre que lui a étendu les cieux ? Quel autre que lui marche sur les hauteurs de la mer ? »

Il en est qui demandent : Qu'est-ce que Dieu ? Dieu, c'est le Seigneur : et nous l'appelons Adonaï ; Dieu, c'est le Fort par excellence : et nous l'appelons Jemmaï ; Dieu, c'est l'Eternel : et nous l'appelons Jéhovah.

Ainsi répondent à l'athée les patriarches, les prophètes et les rois des temps passés. Assis sous la tente qu'ils dressaient le soir et roulaient au matin pour reprendre leur course nomade, eux aussi ces hommes des premiers âges le demandaient à la nuit, aux clartés du jour, aux profondeurs du désert ce que c'était que Dien.

Et la nuit leur disait : « La lune ne se lève point en sa présence et les étoiles ne sont pas pures devant ses yeux. »

Et le jour leur disait : « C'est lui qui domine et il doit être craint ; il fait régner la paix en ses hauts lieux. C'est lui qui m'a dit : Sois ! et je fus. Sur qui sa lumière ne se lève-t-elle pas ? »

Et le désert à son tour leur disait : « L'abîme est nu devant lui ; il étend le septentrion sur le vide et il suspend la terre sur le néant. »

Et les prophètes dans les villes et les carrefours, et les rois sur leur trône chantaient : « La voix de l'Eternel est sur les eaux ; le Dieu glorieux fait tonner ; l'Eternel est sur les grandes eaux. La voix de l'Eternel brise les cèdres ; les cèdres mêmes du Liban il les fait bondir comme un jeune taureau. La voix de l'Eternel fait trembler le désert. L'Eternel a présidé sur le déluge et il présidera comme roi éternellement.

L'impie veut-il encore savoir ce que c'est que celui dont tout à l'heure il demandait même le nom ? Que les fils du temps prêtent l'oreille et qu'après ils osent demander : qu'est-ce que Dieu ?

« Mille ans devant tes yeux, Seigneur ! sont comme le jour d'hier qui est passé et comme une veille durant la nuit.

» Tu les emportes comme par un torrent : ils sont comme un songe, ils sont le matin comme une herbe qui change : elle a fleuri le matin l'herbe des champs et elle fane ; le soir on la coupe et elle sèche. »

Commencez-vous maintenant à entrevoir Dieu ou de quel nom faut-il alors appeler Celui qui a créé l'homme ? Quel est-il en effet Celui qui pétrit un peu de limon, étend quelques grains de poussière, parle et, ô prodige ! les os se développent et se froissent ; la chair croît et s'arrondit ; il souffle une âme à cette statue et elle respire ; il lui a dit de marcher et elle marche ; de connaître, et sa pensée plonge dans les secrets de l'abîme ; d'aimer, et la voilà qui palpite d'amour.

Tel est le Dieu fort ; tel est le Dieu sage : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Mais où est le Dieu

bon : le Dieu de Jéhovah, de Ruth et de Noémie? Jéhovah en effet n'a pas déployé seulement l'appareil de la puissance; mais il a voulu montrer à la fois dans la Nature sa miséricorde et sa puissance à ceux qui doutent de l'une pour ne pas croire à l'auire. Car il en est qui disent : N'est-ce pas Dieu qui a fait le mal sur la terre? pour se donner ensuite le droit de crier : en vérité, je vous le dis : il n'y a point de Dieu. Insensés! qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et ne peuvent entendre.

N'est-ce donc pas lui aussi qui conduit les fontaines par les vallées et les fait couler entre les montagnes? Elles abreuvent toutes les bêtes des champs; les onagres y étanchent leur soif; les oiseaux du ciel y habitent et font résonner leurs voix aux milieu des feuilles.

« La terre est rassasiée du fruit des œuvres de l'Eternel : il fait germer le foin pour le bétail et l'épi pour le service de l'homme. Il fait sortir le pain de la terre, de la terre le vin qui fortifie le cœur de l'homme. »

Ainsi de la feuille à l'oiseau, du bétail à l'homme, il nourrit tout.

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Qui amène les ténèbres? C'est lui. Et la nuit vient durant laquelle les bêtes des forêts quittent leurs antres.

Les lionceaux rugissent après la proie : qui donne leur proie aux lionceaux de la solitude ? C'est lui.

Le soleil se lève-t-il? Les bêtes féroces se retirent et se couchent dans leurs tanières. Alors, l'homme sort à son ouvrage jusqu'au soir : qui donc a dit au soleil de connaître son lever? C'est toujours lui.

La terre est pleine des richesses de Dieu et cette mer grande et spacieuse où les navires se promènent à qui est-elle? Toutes les créatures attendent Dieu, afin qu'il leur donne la nourriture à leur temps : quand il la donne, elles la recueillent, et quand il ouvre sa main elles sont rassasiées de biens. Cache-t-il sa face? Elles sont troublées. Leur a-t-il retiré le souffle? Elles défaillent et retournent en leur poussière. Mais s'il renvoie son esprit elles sont créées de nouveau et Dieu renouvelle la face de la terre. A sa voix la rosée descend sur les plantes qu'un vent brûlant a desséchées : et les plantes sont rafraîchies ; à sa voix la mer se courbe et les flots osent à peine rouler les uns sur les autres. Car c'est la voix de Celui qui regarde la terre et elle tremble, qui touche les montagnes et elles fument.

Ainsi donc grandeur et bonté, tel le double aspect sous lequel j'ai cru reconnaître que la Bible nous présente Dieu. A-t-on jamais réuni plus de magnificence pour peindre ce qui est grand ? A-t-on jamais trouvé de plus douces, de plus suaves images pour peindre ce qui est bon? Quelle force d'une part! quelle noblesse! quelle élévation de pensées!... et d'autre part quelle simplicité dans les détails ! Quelle grâce! Quelle tendresse dans l'expression! L'on sent sous quel ciel ardent ces pages ont été écrites ; l'on sent surtout, au milieu des contradictions et des invraisemblances nombreuses qui s'y rencontrent, que l'esprit lumineux et poétique de monothéisme a plané là-dessus. En effet, à part peut-être les livres indous de Ramoyana, de Shasta, de Vedam et ceux de la Chine, qui jamais, dans l'antiquité, a parlé comme parlent ces Juifs ? soit

qu'ils prennent la cithare ou qu'ils manient la lyre, les sons qui s'en échappent sont d'une harmonie incomparable. Leurs mélodies ont quelque chose qui fait rêver l'âme ; leurs cantiques transportent ; leurs plaintes attendrissent. Deux vers d'Homère suffirent à Phidias pour tailler dans l'or et dans l'ivoire une statue divine qui augmenta, dit-on, la religion des peuples : que n'eût-il pas fait avec les merveilleux versets de la Bible, et après tout qu'est-ce que le Jupiter Olympien devant Jéhovah ? L'espace compris entre le ciel et la terre n'est encore qu'une bien faible image de la distance qui les sépare.

La Bible, comme vous le disiez si bien un jour, a traversé des siècles et des milliers d'années ; on l'a lue dans les cités; on l'a lue sur les lacs, les mers, les fleuves et dans les forêts les plus inaccessibles. Dans quelle forêt, sur quelle mer et sur quel lac, dans quelle ville et dans quel désert ne la trouve-t-on pas encore? Elle n'est inconnue du public que dans les rares pays d'Europe qui sont encore catholiques-romains. De quel être merveilleux, de quelle divinité bienfaisante parle donc ce livre? Son nom est écrit partout; toutes les pages en sont pleines comme d'un parfum exquis. Les peuples le prient et l'adorent; les petits enfants le balbutient; tous l'aiment. Ce nom est Jéhovah ; c'est le nom du Dieu de la Bible : le Dieu grand, le Dieu bon. Quel est le puissant qui ne devrait trembler devant lui, s'il se révélait à nous? Qui n'est petit à ses côtés? Mais aussi comme sa voix rassure! Que sa parole secrète, quand nous méditons de lui, est consolante ! C'est lui en effet le Seigneur Dieu, et il n'en est point d'autres.

LETTRE XXXI

De Joachim à Ephrem

Malheureux ami ! qu'as-tu fais ? Quel retard fatal ce voyage d'Italie a causé à tes lettres ! Elles ne me sont parvenues à Bologne qu'hier dans la soirée..... Qu'as-tu fait?... Tu as tenu quelques instants dans tes mains la preuve la plus redoutable d'un vol et d'un assassinat ; tu as roulé entre tes doigts ce collier de pierres précieuses, dernier souvenir de ma mère ; tu as vu ces taches qui maculaient les grains, tu les as touchées, et ce contact et cette vue ne t'ont point fait frémir ? Infortuné ! cette rouille était du sang, et ce sang c'est celui de ton père. Oui, ton père a été assassiné parce qu'il tenait en dépôt ce collier de diamants qui m'appartenait. J'ai là, chez moi, le coffre où il était contenu et que j'ai retrouvé sous les matelas du lit de ton pauvre père. Lorsque je portai son cadavre tout sanglant, j'ai surpris dans les doigts crispés du vieillard un de ces minces boutons d'étoffe noire et croisée que l'on ne rencontre qu'aux soutanes des prêtres romains. J'étais donc sur la voie d'un crime ; j'avais un indice : il y avait eu lutte instinctive, momentanée entre le meurtrier et la victime, et ce meur-

trier devait être un prêtre. Une épreuve plus décisive que je fis le lendemain me confirma dans cette effroyable découverte. Mais la preuve palpable, l'élément matériel de la conviction qui seul fait foi en justice criminelle, où était-il? Point de doute : le voleur et l'assassin ne faisaient qu'un. Restait à savoir en quelles mains ensanglantées se trouvait l'objet volé. Je me perdais en moyens imaginaires pour parvenir à le ressaisir; tous mes plans ont échoué : et soudain c'est à toi, le fils de l'homme tué, que le hasard a voulu remettre, pour quelques minutes, hélas! cette pièce précieuse que je cherchais et qui partout m'échappait. O mon frère? ô mon ami! tu niais dans un temps que la main de l'homme sacré, derviche, bonze ou marabout, selon l'ordre d'Abracadabra, pût tremper et se souiller dans la luxure et le crime; tu disais qui si parfois sous le bonze il reste quelque chose de l'homme, il y a de par Dieu une grâce infinie qui le soutient et jamais ne lui manque; tu disais: comment les mains de celui qui chaque matin fait un miracle avant déjeuner, peuvent-elles être impures? Après s'être ainsi uni à Dieu qui osera, qui pourra commettre une seule faute, en concevoir la pensée? Il est impossible, ajoutais-tu, d'imaginer un mystère qui retienne plus fortement les hommes dans la vertu.

Et cependant tu oubliais ou tu ignorais que Louis XI s'attablait saintement, puis qu'il empoisonnait son frère; tu oubliais ou tu ignorais que l'archevêque de Florence et les Pazzi assassinaient, séance tenante, les Médicis dans la cathédrale; tu oubliais ou tu ignorais que le pape Alexandre VI, les lèvres encore humides et toutes chaudes des baisers de sa fille, s'ar-

rachait de son lit incestueux pour courir à l'autel, qu'il avait un bâtard, et que tous deux faisaient périr par la corde, par le poison et par le fer quiconque avait une terre de laquelle le père et le fils avait insolemment dit : ça me plaît ; tu ne songeais pas que tous les marabouts ne pouvant s'empêcher de mépriser d'abord ce qu'ils font et confèrent chaque jour, en viennent peu à peu jusqu'au mépris de Dieu même. Va en Asie, c'est la même chose : faire croire en plein Japon aux hommes et aux femmes que ce Dieu auguste fût, — tu m'entends bien? — les a fait rire; puis ils ont ri de croire qu'il fût dans l'Univers ; les bonzes se sont d'abord moqués de mystères absurdes dans leurs causes et leurs effets, puis ils se sont moqués d'un Dieu rémunérateur et vengeur, des lois sociales et des sanctions de la conscience dans un peuple non encore dépravé par des religions qui font consister toute la morale dans un Grand-Lama.

Aujourd'hui, démonstration terriblement évidente pour toi, mon tendre et trop malheureux ami ! L'assassin de ton père, tu l'as vu face à face et tu lui as dit : Maître, je vous salue.

L'assassin de ton père, tu lui as entendu vanter en paroles éloquentes les charmes de la Vierge-Mère.

Tu le connais maintenant : c'est le doyen triomphant, c'est l'ancien curé de Gisnars, c'est le fils du maître d'école !

Nous n'avons plus rien à attendre de la justice humaine : les mains puissantes des saints du Seigneur le soustrairaient aux coups vengeurs des magistrats. Dans quel couvent de chartreux ou de trappistes le relancerions-nous? Et cependant j'ai soif de ven-

geance. Qui frappe par l'épée doit périr par l'épée; qui tue doit être tué lorsque nulle autre répression émanant des pouvoirs publics ne vient garantir ni la société ni les particuliers en péril. Tu t'associeras à moi pour venger la mémoire de ma mère; je m'associerai à toi pour venger le meurtre de ton père. Le meurtrier? nous l'atteindrons tôt ou tard. Je n'attends qu'un mot de toi : c'est oui ou c'est non. Mot solennel qui du même coup tranchera les destinées de ta vocation. O Ephrem! que Dieu t'inspire! Le glaive redoutable de sa justice, c'est dans nos mains seules qu'il est désormais placé.

LETTRE XXXII

Réponse

L'indignation, la colère, la haine, un désir sombre de vengeance : voilà les passions violentes que tes révélations tardives viennent d'allumer dans mon cœur. Grand Dieu! j'ai pressé les mains de l'assassin de mon père! A quel excès d'horreur suis-je donc destiné? Des images de sang flottent devant mes yeux; des idées monstrueuses d'impiété brutale souillent

mon âme et me dévorent le cerveau : j'ai déchiré et foulé aux pieds les pages mutilées de mes livres de théologie ; un moment j'ai tenu dans mes mains le crucifix lui-même : qui m'a empêché de le briser? J'en ai eu la pensée furieuse. Seigneur ; que vous ai-je donc fait pour me précipiter dans cet abîme de souffrances atroces?..... Mais quelle que soit la force du coup qui me frappe, je ne cèderai pas : je ne quitterai ma cellule que sous l'empire calme et irrésistible de la raison ; je ne veux pas obéir à un mouvement de haine, à un insatiable désir de vengeance, même légitime. Brisons donc là-dessus.

J'ai reçu ce matin une lettre de plusieurs de mes anciens condisciples aujourd'hui dispersés sur l'océan du monde. Quel contraste avec les sentiments terribles qui ravagent mon esprit et mon cœur ! La voici toute entière :

Vénérable Abbé,

C'est le verre en main, au milieu des nuages bleuâtres d'une fumée odorante, face à face avec la dive bouteille — ce qui naturellement a ramené vers vous, autrefois sacristain de nos chapelles, le cours désordonné de nos pensées — que deux jeunes gens, deux condisciples, deux vieux amis, deux graves légistes osent venir troubler, de leurs souvenirs épanouis, le calme, la sérénité religieuse de votre cellule aux murs nus et sombres.

— Hommes légers ! d'où sortez-vous? Que m'importe les éclats de votre rire, vos nuages bleuâtres? Que me fait à moi votre odorante fumée? Que me font les parfums enivrants de vos liqueurs?.. Habitant

des régions éthérées, mon regard peut-il encore s'abaisser sur votre terre? Qui êtes-vous? Que me voulez-vous?

— Vénérable abbé, peut-être corpulent abbé! doux ami, très-cher et très-ancien condisciple! nos voix ont-elles donc perdu leur vieil accent qu'elles ne vont plus à l'oreille, au cœur d'un ami? Y a-t-il donc dans six mois de silence une prostration complète des sentiments, et faut-il, pour s'être tû quelques instants, ne se parler plus jamais? Les cœurs des deux soussignés ont toujours repoussé ces principes, et s'il font amende honorable, ils sont bien autorisés à dire aussi : Mon Père, à votre tour!

Or donc, l'an 186... ce 19 octobre, entre huit et onze heures du soir, au domicile du sieur Edme-François, nous J.-Edme-François, licencié en droit, d'une part; et Antoine-Émile-Paul, surnuméraire de l'enregistrement et des domaines, receveur par intérim au bureau de Paris (Seine) où il a fait élection de domicile, d'autre part : tous deux sains d'esprit et de corps, majeurs, vaccinés, ayant tiré au sort et passé chastement la révision,

Ont formé une société en nom collectif pour la rénovation des vieux souvenirs et le classement des vieilles amitiés.

La raison sociale est : *Poculum et cantus* (1).

L'emblême de la société sera, quant à sa durée, une couronne d'immortelles.

Le siége de la société est élu dans le cœur de tous les associés à venir.

(1) Coupe et chants.

Dont acte fait, passé et scellé en présence de la dive bouteille, en notre chambrette d'ami que nous mettons et mettrons à la disposition de chacun des co-associés ayant fait partie de notre bonne et mémorable classe, au souvenir desquels les soussignés se rappellent chaudement.

Et enregistré.

LETTRE XXXIII

D'Alice à Ephrem

Ellen m'écrit que vous avez reçu des nouvelles de votre ami. Je n'ai donc rien à vous apprendre à cet égard, sinon le plaisir infini que vous m'avez causé par votre dernière lettre. L'inquiétude mortelle où vous avait plongé le silence involontaire de votre ami montre tout votre cœur; la critique à laquelle vous vous êtes livré sur les Écritures décèle tout votre esprit. A propos de cette tendance à interpréter les différents livres religieux des peuples, je ne connais rien de plus spirituel que ce qu'en a écrit un de vos grands prosateurs du XVIIIe siècle, le spirituel Montesquieu lui-même. C'est tiré d'un petit livre dont

mon père nous faisait le soir, à ma sœur et à moi, quelques lectures qu'il extrayait attentivement et dont nous prenions note, sous sa dictée, quand le passage nous paraissait saillant. C'est un jeune Persan qui parle :

« J'allai l'autre jour voir une grande bibliothèque dans un couvent de dervis qui en sont comme les dépositaires, mais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures.

— Ceci se passait en 1719 et mon père croit qu'il s'agit de la bibliothèque Ste-Geneviève, située à Paris, place du Panthéon.

« Dès que j'eus fait connaître au dervis ma curiosité, il se mit en devoir de la satisfaire et même, en qualité d'étranger, de m'instruire. « Mon père, lui dis-je, quels sont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliothèque? — Ce sont, me dit-il, les interprètes de l'Ecriture. — Il y en a un grand nombre! lui répartis-je; il faut que l'Ecriture fût bien obscure autrefois et bien claire à présent. Reste-t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points contestés? — S'il y en a, bon Dieu! s'il y en a! me répondit-il; il y en a presque autant que de lignes. — Oui, lui dis-je, et qu'ont donc fait tous ces auteurs? — Ces auteurs, me répartit-il, n'ont point cherché dans l'Ecriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étaient contenus les dogmes qu'ils devaient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourrait donner de l'autorité à leurs propres idées : c'est pour cela qu'ils ont corrompu tous les sens et ont donné la torture à tous les passages. C'est un pays où les hommes de toutes les

14

sectes font des descentes et vont comme au pillage; c'est un champ de bataille où les nations ennemies qui se rencontrent livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche de bien des manières. Tout près de là, vous voyez les livres ascétiques ou de dévotion; ensuite, les livres de morale, bien plus utiles; ceux de théologie doublement inintelligibles, et par la matière qui y est traitée et par la manière de la traiter; les ouvrages des mystiques, c'est-à-dire des dévots qui ont le cœur tendre. »

Des bruits de guerre circulent en France, et il n'est pas jusqu'à votre cher pays natal qui en soit fortement ému. C'est qu'il s'agit en effet, dit-on, d'un allié à battre, d'un ennemi à secourir. Tous ceux qui, dans votre patrie, continuant la grande œuvre de 89, se font de la démocratie une opinion calme et de la civilisation un culte sincère, sont aujourd'hui dans la tristesse la plus grande. C'est qu'en effet si un seul soldat français fait feu sur un seul soldat italien, il faudra désormais compter l'expédition romaine de 1867 parmi les plus épouvantables fléaux qui aient jamais peut-être menacé cette même et si précieuse civilisation : elle ferait suite alors, dans le catalogue historique, aux noms d'atroce mémoire et tout sanglants de l'Inquisition, de la Saint-Barthélemy, de la révocation de l'édit de Nantes, et, si nous montons plus haut, de la guerre des investitures, dont la présente que, dit-on, votre empereur prépare, ne serait en vérité que la nouvelle édition.

La France entière s'est émue : la population est triste, inquiète par ce sentiment vague d'un danger qui approche. Hélas! quelle terreur plus profonde en-

vahirait l'âme si l'on savait plus intimement ce que vous allez défendre.

Ce que vous allez défendre à Rome!.. Que les Français insouciants et oublieux, que les fils de 89 l'apprennent enfin du droit canonique, et s'il faut à quelques catholiques très-rares, joyeux encore dans cette calamité publique, des leçons autorisées et « des docteurs assis sur le trône », en voici un qui ne leur sera pas suspect : c'est un prince, un pontife, un homme que vous appelez infaillible, c'est le pape-roi que je leur veux donner et qui, du haut de la chaire de saint Pierre, va leur proclamer lui-même et que votre gouvernement va défendre.

« La foi, dit Boniface VIII, nous oblige de croire et de professer que la sainte Eglise catholique et apostolique est une... C'est pourquoi l'Eglise, une et unique, n'est qu'un seul corps ayant, non pas deux chefs, chose monstrueuse! mais un seul chef, savoir : le Christ et Pierre, vicaire du Christ, ainsi que le successeur de Pierre. Qu'il ait en sa puissance les deux glaives, l'un spirituel, l'autre temporel, c'est ce que l'Evangile nous apprend; car les Apôtres ayant dit : *Voici deux glaives ici*, c'est-à-dire dans l'Eglise, puisque c'étaient les Apôtres qui parlaient; le Seigneur ne leur répondit pas : c'est trop, mais : *c'est assez*. Certainement, celui qui nie que le glaive temporel soit en la puissance de Pierre, méconnaît cette parole du Sauveur : *Remets ton glaive dans le fourreau*. Le glaive spirituel et le glaive matériel sont donc l'un et l'autre en la puissance de l'Eglise; mais le second doit être employé pour l'Eglise et le premier par l'Eglise. Celui-ci est dans la main du prêtre; ce-

lui-là dans la main des rois et des soldats, mais sous la direction et la dépendance du prêtre. L'un de ces glaives doit être subordonné à l'autre et l'autorité temporelle doit être soumise au pouvoir spirituel. Car, suivant l'Apôtre, *toute puissance vient de Dieu.* Celles qui existent sont ordonnées de Dieu ; or, elles ne seraient pas ordonnées si un glaive n'était pas soumis à l'autre glaive et, comme inférieur, ramené par lui à l'exécution de la volonté souveraine. Car c'est une loi de la Divinité que ce qui est infime soit coordonné, par des intermédiaires, à ce qui est au-dessus de tout. Ainsi, en vertu des lois de l'univers, toutes choses ne sont pas ramenées à l'ordre immédiatement et de la même manière : mais les choses basses par les choses moyennes et ce qui est inférieur par ce qui est supérieur. Or, la puissance spirituelle surpasse en noblesse et en dignité la puissance terrestre, et nous devons tenir pour aussi certain qu'il est clair que les choses spirituelles sont au-dessus des temporelles. C'est ce que font voir aussi non moins clairement l'oblation, la bénédiction et la sanctification des dîmes, l'institution de la puissance et les conditions nécessaires du gouvernement du monde. En effet, d'après le témoignage de la vérité même, il appartient à la puissance spirituelle d'*instituer* la puissance terrestre et de la juger si elle n'est pas bonne. Si donc la puissance terrestre dévie, elle sera jugée par la spirituelle. Si la puissance spirituelle d'un ordre inférieur dévie, elle sera jugée par son supérieur. Si c'est la puissance suprême, ce n'est pas l'homme qui peut la juger, c'est Dieu seul. Or, cette puissance qui, bien qu'elle ait été donnée à l'homme

et qu'elle soit exercée par l'homme, est, non pas humaine, mais plutôt divine; Pierre l'a reçue de la bouche divine elle-même, et Celui que Pierre confessa l'a rendue, pour lui et ses successeurs, inébranlable comme la pierre. Donc, quiconque résiste à cette puissance ainsi ordonnée de Dieu, résiste à l'ordre même de Dieu, à moins que comme le manichéen il n'imagine deux principes : ce que nous jugeons être une erreur et une hérésie. Ainsi toute créature doit être soumise au pontife romain, et nous déclarons que cette soumission est absolument de necessité de salut (1) . »

En présence d'une pareille doctrine, j'ai été, monsieur l'abbé, frappée de stupeur. C'est là en effet la théocratie pure et son dogme unique, l'unique commandement du Pape-Roi est celui-ci : la raison c'est moi! D'où, chez l'homme, plus de pensée, plus d'initiative, plus de volonté libre; d'où encore la destruction du principe moral même : « Conséquemment un meurtre contre le genre humain. »

Voilà le danger pressenti par l'armée française elle-même, dont l'on ne se rend pas bien compte dans les masses, mais qui pourtant fait frémir et épouvante.

(1) Bulle dogmatique de Boniface VIII, confirmée par Clément V et insérée dans le Corps du Droit Canon.

LETTRE XXXIV

à Londres, *31 Décembre*.

Encore quelques instants et cette année va disparaître. Écrirons-nous sur sa tombe l'épitaphe qu'un poëte arabe grava sur celle d'un roi ? « *Passant, réjouis-toi, celui que nous avons enterré ici ne peut plus revivre.* » Non, Ellen. Car pouvons-nous lui imputer ce que nous avons pu souffrir ? Elle n'a été qu'un espace où Dieu avait tracé notre route. Joies ni pleurs ne venaient d'elle. Mais plutôt qu'elle soit bénie, elle qui en remplacement de notre jeunesse qui s'effeuille nous laisse ce grand amour et un peu de cette science que vous savez si bien distribuer, ô Ellen ! à mon esprit et à mon cœur ; elle ! qui en retour du temps nous laisse le souvenir, comme l'a déjà dit si bien un philosophe sur les toits : souvenir de votre affection inépuisable et sans bornes ; souvenir de ces charmes infinis, de ces délicieux épanchements d'amour que vous m'avez prodigués comme à la terre le printemps prodigue ses fleurs. Au lieu donc de l'accuser injustement, chacun de nous lui dira : Adieu, chère année ! Sois témoin une dernière fois des vœux que deux amants fidèles viennent ré-

pandre à tes pieds. Déjà les coups solennels de minuit retentissent : tu vas partir. Porte donc à l'objet de mon amour mon nom qu'en secret il adore et dis-lui encore comme ici on l'aime.

Chère Ellen! une autre époque, d'autres jours vont succéder à ces jours de joie infinie, de jouissances intimes et pures que nous avons si souvent passés ensemble. Or, Dieu veuille bénir aussi cette nouvelle année dont la première minute commence et qu'il ouvre encore devant nous, et puisse, à l'entrée de cette route mystérieuse, sa voix aimée nous dire : Allez en paix!

LETTRE XXXV

De Joachim à M. Elias Howe

à Londres.

Je me suis empressé, suivant votre désir, de prendre connaissance du livre que quelques personnes de France vous ont envoyé afin de le soumettre à votre approbation et l'introduire, sur vos ordres, dans ces

si excellentes bibliothèques que vous venez de fonder autour de vos usines et dans tous vos grands centres industriels d'Amérique. Voici, monsieur, après amples réflexions et mûr examen, l'impression définitive qu'a produite en moi la lecture de ces livres et l'opinion que je m'en suis faite.

J'arrive au second ouvrage. Ce n'est pas sans une certaine défiance que j'ai ouvert un livre financier dont le but est de prêcher l'ordre, l'économie, l'épargne en généralet de vulgariser les assurances sur la vie en particulier. Il est difficile en effet de toucher à ces questions d'argent et de chiffres sans devenir aussitôt obscur et souvent ennuyeux, tant la matière est aride. Grand a été mon étonnement! Vous parcourez ou plutôt vous dévorez une à une toutes les pages de ce livre : c'est un attrait perpétuel. La forme a totalement métamorphosé le fond. Pas un point ne reste dans l'ombre : ni le capital avec ses sens multiples, ni la transformation des capitaux en revenus et des revenus en capitaux, ni les assurances avec leur mécanisme de probabilités en apparence compliqué; toutes ces choses sérieuses dites avec un style si pittoresque, une phrase si piquante, des expressions si imagées, et pourtant si justes, que les principes les plus secs de la science financière se gravent à tout jamais dans la mémoire. Je ne crois pas que l'on puisse écrire un livre plus utile pour les classes laborieuses où tant de petites sommes sont gaspillées en dimanches et en lundis. Ces classes apprendront là les prodiges magiques de l'épargne : car quiconque a lu l'*Assurance* par *Edm. About* sait désormais, en fermant ce livre, tout ce que vaut un sou.

La lecture de l'opuscule de M. E. About a rappelé en moi quelques réflexions que je me fais un devoir de vous communiquer, puisque vous m'avez fait vous-même, Monsieur, l'honneur de me demander mon sentiment personnel sur le sort de la caste ouvrière dans notre vieux monde. Eh bien ! Monsieur et cher maître, la plaie hideuse de notre époque, on l'a dit à la tribune, on l'a répété en chaire : c'est le paupérisme. Le paupérisme ronge l'Europe. Chacun de nos économistes modernes sonde cette plaie; chacun semble, comme à plaisir, y concentrer toute son attention, toutes les facultés de son intelligence. Les princes de l'éloquence, de la philosophie et de la politique se vantent de n'avoir d'autre souci que ce mal : on écoute avec une fiévreuse anxiété quel va être le résultat bienfaisant de leurs recherches; le remède à ce mal, ils vont l'indiquer ; ils ont si bien dévoilé ses causes, si terriblement démontré ses effets! L'on écoute encore : c'est en vain ; leur bouche est muette. Les uns, après avoir fait la réclame pour un topique de commande, mais usé, descendent de chaire à la hâte, et, comme refoulant dans leur sein des paroles qui n'en devront jamais sortir ; les autres, plus sincères mais non moins inefficaces — soit peur, soit timidité ou routine — ferment brusquement leurs livres.

Convaincu que, d'un côté, chaque homme se doit à ses frères, à son pays, dans la sphère plus ou moins restreinte de son action, et que, d'un autre côté, il y a, à cette plaie, à cette lèpre sociale du paupérisme, un remède certain, incontestable, je pensais depuis quelque temps déjà à vous écrire à cet égard les idées que m'avait suggérées le bon sens. Que si vous eussiez

exigé l'exhibition de mes titres pour parler ainsi de réformes radicales, je vous aurais simplement répondu que je n'ai, il est vrai, ni bonnets carrés ni chapes ou mitres, encore moins des culottes de cour : mais que j'aime le bien et que je possède la conviction profonde que l'intelligence a été donnée à l'homme pour s'acharner au vrai.

L'existence de la classe ouvrière, dans l'évolution générale de l'Humanité, peut se diviser en trois grandes phases : l'esclavage proprement dit, le servage et le paupérisme.

Le Christianisme, et par ce mot j'entends le code évangélique et non pas le dogme catholique, le Christianisme a étouffé l'esclavage ; le servage fut proscrit par les Communes en partie et déraciné tout à fait du sol français par la Révolution. Qui maintenant purifiera la société du paupérisme ? Telle est la question.

Comment le Christianisme a-t-il d'abord accompli sa mission ? C'est en mettant face à face, vous le savez, le maître et l'esclave, et en leur disant : Devant Dieu vous êtes frères.

Que firent à leur tour les Communes et la Révolution ? Elles ont trouvé l'homme courbé vers le sol, inféodé à la glèbe et, d'une voix tonnante, elles lui ont crié : Fils de l'homme, lève toi ! ce sol est le tien et tu ne dois pas être, pour le plus grand profit de quelques-uns, une misérable bête de somme.

Le paupérisme serait-il donc le seul mal que l'humanité ne pût guérir ? L'ouvrier, dernière transformation de l'homme esclave, le prolétaire, comme l'a désigné la science économique, sera-t-il le type définitif, fatal, à jamais souffrant et pitoyable de

cette race sublime que les traditions primitives nous représentent, sortie un jour toute palpitante d'intelligence et d'amour, des mains de Dieu lui-même? Les efforts désespérés du passé, leurs résultats immenses, imprévus, ne nous autorisent pas à le croire, et, quand on songe à ce qu'était l'homme et à ce qu'il est devenu, on tressaille d'espérance en prévoyant ce qu'il peut encore devenir. Et en vérité tout n'est pas perdu ; la plaie hideuse peut se cicatriser puisque dans le langage humain nous possédons une idée féconde, un mot magique : le mot *Partage*.

Que les propriétaires se rassurent. Je ne prétends point par là faire reculer la société en l'accouplant au communisme : la matière grave qui vous occupe, Monsieur, ne comporte nullement des théories vagues, de fantastiques abstractions que le bons sens public a d'ailleurs jugées et condamnées depuis longtemps; et pour jeter sur cette question une lumière plus vive, je la résume aussitôt par cette pensée, qui est pour moi une conviction intime, une inébranlable opinion et qui devrait être un dogme sacré, à savoir que c'est par la propriété que l'individu se conserve et crée son indépendance, et par le partage qui n'est que la diffusion de la propriété que les sociétés s'enrichissent et se démocratisent. Donner en effet au prolétaire des droits et, en première ligne, celui sans lequel les autres ne sont rien, le droit de propriété : tel est le but qu'il faut atteindre, le remède simple que je propose.

Permettez-moi seulement d'exposer, puisqu'il s'agit d'un remède, la manière de s'en servir.

Ce que je veux pour l'ouvrier ce n'est pas un vain

droit, une puissance stérile. A quoi lui serviront des principes spécieux? Où le mèneront en fait nos rubriques de liberté, d'égalité et de fraternité, s'il ne possède pas?... Or, que possède-t-il? Rien. Que fait-il cependant dans la société? Tout. C'est lui qui nous loge; c'est lui qui nous habille et nous nourrit; c'est lui qui creuse nos mines, façonne nos métaux, trace nos chemins de fer, élève et sculpte nos édifices: il travaille, le jour, courbé sur le sol ou dans les usines; souvent il passe les nuits, et de toutes ces peines incessantes, de tous ces labeurs, de toutes ces veilles, que recueille-t-il? Un peu de pain pour lui, sa femme et ses enfants; puis lorsque ses forces sont épuisées, ses mains raidies et ses yeux éteints, que reste-t-il à ce misérable? Deux choses: l'hospice et la fosse commune. C'est des fenêtres de son hospice qu'il aperçoit passer le maître opulent que le travail du prolétaire a peu à peu enrichi; c'est de son grabat infect qu'il entend le roulement de sa calèche, les hennissements orgueilleux de ses chevaux, qu'il voit les éclatantes lumières de ses soirées. Est-il une situation plus horrible que cette situation, un état plus injuste que cet état de choses? La société le sait, le voit et le souffre, quelquefois plaignant l'ouvrier qui meurt de faim, quelquefois s'indignant contre le maître qui périt d'indigestion.

Est-ce donc assez? Indignation stérile! plaintes égoïstes! « Chose horrible et détestable, non-seulement à voir, mais à ouïr raconter! il faut avoir un triple acier et un grand rempart de diamants autour du cœur pour en parler sans larmes et sans soupirs: le pauvre peuple travaille incessamment, ne pardon-

nant ni à son corps ni quasi à son âme pour nourrir l'universel du royaume ; il n'y a ni saison, semaine, jour ni heure qui ne requière son travail assidu : en un mot, il se rend ministre et quasi-médiateur de la vie que Dieu nous donne et qui ne peut être maintenue que par les biens de la terre. Et de son travail il ne lui reste que la sueur et la misère ; ce qui lui demeure de plus présent s'emploie à l'acquit des tailles, de la gabelle, des aides et autres subventions. Et n'ayant plus rien, encore est-il forcé d'en trouver pour certaines personnes, lesquelles déchirent le peuple par commissions, recherches et autres mauvaises intentions trop tolérées. C'est un miracle qu'il puisse fournir à tant de demandes : aussi s'en va-t-il accablé. »

Ce cri de détresse poussé par l'esclave du XVII[e] siècle fut enfin entendu, mais ne le fut qu'à moitié au XVIII[e]. Le lugubre tableau est encore aujourd'hui presque le même, par cette raison que la réforme radicale n'a pas été faite. L'esclavage antique s'était résolu en servage ; le servage se résolut en paupérisme. Il faut pourtant sortir de ce cercle impie où l'on parque fatalement le prolétaire. Parmi les souvenirs de mon enfance, aucun n'a laissé de traces plus profondes, d'impressions plus douloureuses que la légende du Juif errant : sous la banalité de cette légende populaire, il y a un sens mystérieux et réel, il y a une vérité terrible. Ce proscrit, ce paria errant sur la terre si misérablement, c'est l'esclave antique, c'est le serf du Moyen Age, c'est l'ouvrier moderne. Le voyez-vous dans le lointain des âges traîner péniblement sa pitoyable vie, toujours debout, toujours

marchant, tué ou fouetté par l'un, raillé ou pendu par l'autre, et payé enfin par celui-ci !

Oui, c'est nous en effet qui le payons aujourd'hui. Notre rôle est plus beau, sans nul doute, que celui du maître païen ou du seigneur catholique. Est-ce à dire pour cela que ce rôle a, vis-à-vis de l'ouvrier, le degré d'équité qu'il est susceptible d'avoir ? O maîtres ! vous payez l'ouvrier : fort bien; mais comment le payez-vous ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner. Il vous prodique tout son travail et vous lui rendez un peu d'argent. Voilà le point de fait. Or cette vente ou cet échange, comme il vous plaira de l'appeler, sont-ils justes dans l'objet réciproque que vous vous fournissez l'un l'autre ? Quelques-uns d'entre vous le prétendent. Je le nie. Comment expliquer en effet que l'ouvrier ne possède rien et que vous, maîtres, vous soyez encombrés d'or et d'argent ? Qui vous enrichit cependant ? C'est le travail de l'ouvrier. Vous recevez donc plus que vous ne lui donnez : donc aussi le salaire, que vous dites être la représentation exacte de ce travail du pauvre prolétaire, n'en est que le signe le plus injuste pour lui.

Il ne doit donc plus y avoir de salaire, mais une répartition, mais un partage entre le maître et l'ouvrier : et je repousse, pour ma part, ces expressions d'ouvrier et de maître, comme inexactes, puisque je ne vois dans la réunion de ces deux hommes qu'une société, qu'une compagnie où tous les membres égaux et non pas dépendants exclusivement les uns des autres, mettent en commun, comme apports, ceux-ci leurs talents manuels, leur industrie pratique, ceux-là leurs aptitudes financières, leur capital monétaire,

leur outillage, leur intelligence et leur éducation. Le résultat général n'est-il pas dû aux forces de tous? Pourquoi donc ne serait-il pas réparti entre tous, en tenant compte de ce que chacun y a fourni et en évaluant chaque apport de manière à opérer une quote-part équitable dans la répartition des produits ?

Est-ce là une utopie ? Les hommes du métier, seuls, peuvent résoudre ce problème.

LETTRE XXXVI

D'Alice à Ellen

Hier, dimanche, je fus me promener, seule et en pensant à vous tous, sur la terrasse et dans les allées du jardin. La neige était tombée, le matin, en assez grande abondance, et quoiqu'il fît beau, le ciel étant pur et le soleil radieux, pourtant il ne dégelait pas. Au détour d'un massif de pins fort verts et d'où sortaient par intervalles quelques perces-neige, j'aperçus des pas empreints dans le sentier et paraissant se diriger vers ce banc où tant de fois nous nous sommes assises avec Joachim. Ma curiosité en fut piquée. J'avance vers ce berceau si fleuri au prin-

temps, ployant aujourd'hui sous les glaçons : personne sur le banc, ni pensionnaire ni maîtresse ; mais un petit livre de messe dont le fermoir et la dorure étincelaient sous la neige. Je l'ouvris. Quelques billets en tombèrent, puis une photographie que je reconnus pour celle du jeune doyen de Verrières, et qui se trouvait enveloppée par les billets. Force me fut de parcourir les billets pour savoir à qui le livre appartenait : ils portaient la signature du doyen lui-même et ils étaient adressés : tu ne le devines pas ? A la belle Maria ! L'on ne saurait trop s'édifier en ce monde, ma chère Ellen, et c'est pour ce pieux motif que je te transcris textuellement les incroyables lignes qui suivent.

« *Pour Jésus, l'amour des âmes !...* »

« O Maria ! votre âme baignée mollement au sein d'une atmosphère douce et brûlante, nageant au milieu d'un fluide parfumé de fraîcheur, de lumière, de fleurs, d'élancements, de tendresse et d'amour, savoure de si frémissantes et profondes palpitations, de si virginales et incandescentes ardeurs, que déjà peu de cœurs sont ici-bas capables de les sentir !

» Sois tranquille, ma bonne petite amie, le Seigneur n'abandonnera pas ta frêle nacelle ; il ne te laissera pas sombrer au fond de la mer ; mais, à cette condition, il se donne, il se livre et brise toutes les barrières pour venir à toi ; fais de même, donne-toi, livre-toi, brise toutes les barrières pour aller à lui, à lui seul ! »

Autre poulet :

«...Maria ! Maria ! ah ! c'en est fait ! le silence est

donc brisé. Aimable et chère !.... Aimable au divin roi, puisqu'il s'est laissé toucher par vos charmes secrets ; chère à son cœur, puisqu'il vous arrache au monde et vous attire à son amour par un attrait vainqueur ! Ah ! ces deux pages si brûlantes du feu céleste, je les ai lues, je les lis encore, et elles me pénètrent..... Ah ! oui, chère, c'est bien lui qui est le seul capable d'inspirer une mélodie aussi ravissante et des sentiments aussi vrais et aussi purs. Pour la première fois, depuis vingt ans, votre âme, étincelle de feu, de son foyer brûlant un instant détachée, brûle de remonter à sa source enflammée, et ces divins transports qui vous abîment le cœur, et ces chastes extases qui ravissent tous vos sens, et ces émotions qui font palpiter votre sein et accélérer le sang dans les veines, sont autant d'ineffables phénomènes si élevés au-dessus de la terre ! Non, non, ô Maria ! ne craignez pas de perdre ce monde, et comme la goutte d'eau tombe du ciel dans l'Océan, laissez-vous tomber dans l'Océan du seul amour éternel et véritable.

» Vous ai-je trompée, Maria ! quand je vous ai jetée palpitante dans les bras de l'époux ? Quelle est la jeune fille de nos contrées qui éprouve ce que vous éprouvez ? Quelle est la vierge de la terre qui se sentit assez enflammée pour se laisser dévorer par les feux de l'incendie et jeter à pleines mains les étincelles sur les cœurs froids et glacés ? Vous trouvez ma lettre éloquente. Non, elle répond seulement au cri de votre âme. Je sens du bonheur à provoquer vos transports, et les laves de l'Etna et du Vésuve débordent moins brûlantes que les ardeurs frémissantes et passionnées que vous donne l'ivresse.

» Je compte bien vous voir dimanche; vous savez que votre manteau est resté en otage l'autre jour (1). »

Ne trouves-tu point, ma chère Ellen, que les Français de la Restauration et du second Empire ressemblent, sous le point de vue de l'éducation des femmes, aux Espagnols de la reine Isabelle? C'est à s'y méprendre. Comme ceux-ci, ils sont devenus dévots. Question de formes; affaire de mode sans conviction aucune, me diras-tu. Fort bien. C'est aussi mon avis. En revanche et comme conséquence de cette mode, admets à ton tour que, comme nos Espagnols, ils se garderont bien de laisser enseigner leurs femmes et leurs filles par des professeurs laïques, mariés et pères de famille eux-mêmes; « mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baisse les yeux ou un robuste franciscain qui les élève. » C'est d'ailleurs ce qu'un prélat français, fort prisé, dit-on, au faubourg Saint-Germain, a naïvement appelé « faire son éducation sur les genoux de l'Église. » Le mot n'était pas heureux. Aussi tous les journaux ont berné Monseigneur et son mot.

Tu me laissais presque entrevoir dans ta dernière lettre la possibilité prochaine de ton mariage avec Joachim. O ma sœur bien-aimée, prends garde! L'espérance soutient l'âme. Le désenchantement la tue. Espère toujours : mais ne crois pas encore. Si je ne t'avais plus, Ellen, que deviendrais-je ici-bas? Nul ne s'est attaché à moi : il n'y a que toi qui m'aime.

(1) Extrait du greffe du Tribunal correctionnel de Poitiers : dossier de l'abbé Duras. — *Sur les genoux de l'Eglise*, par Ch. Sauvestre.

Non, si jeunes et si belles encore, la mort ne veut pas, ne peut pas nous séparer. Adieu. Sois heureuse!

LETTRE XXXVII

D'Alice à Ephrem

L'orgueil est semblable à ces sentiers dangereux qui, dans les montagnes, paraissent conduire à des sommets enchanteurs et dont l'issue mène à un précipice affreux. Les charmes innombrables et séduisants dont la route est parsemée, ces sites étranges qui frappent d'étonnement, enfin cette perspective riante d'un horizon immense : tout attire par une force presque irrésistible l'imprudent qui s'y engage. C'est ainsi que l'histoire nous montre certains hommes de génie marchant dans les voies de l'orgueil. Emportés par je ne sais quel vain amour de louanges qui leur fait tout entreprendre, tout hasarder pour conquérir l'admiration ou le respect des hommes, enflés par leurs succès, dévorés d'inquiétudes et de désirs, ces orgueilleux célèbres s'avancent toujours, la tête haute, le regard altier et ne paraissant voir dans le reste des hommes que des misérables indignes de les approcher ou des esclaves qui doivent plier sous leurs

ordres. L'ambition suit leurs pas, et quand ils contemplent leur grandeur, leurs richesses, leur gloire; quand ils s'écrient : Tout cela est à nous! et qu'ils veulent s'arrêter, alors la grande voix de l'ambition se fait entendre à leurs oreilles : « Marche! marche! » et une force invincible les entraîne. Prenons le plus moderne de ces conquérants universels arrivé à ces sommets de la fortune. Il lève les yeux en haut, et voyant tout ce qu'il a déjà fait et jusqu'où il est parvenu, il dit : « J'établirai mon trône près du trône de Dieu; j'égalerai sa puissance et je briserai le droit des peuples. » Puis il monte; et il veut monter toujours : mais à mesure qu'il s'élève, un vide immense, infini, désespérant, se creuse autour de lui. Son cœur, desséché par l'égoïsme, n'a connu ni l'amitié ni l'amour; aussi dans ses angoisses secrètes ni l'amour ni l'amitié ne dilatent, sous leur chaleur bienfaisante, son âme raidie et glacée. La haine du droit dont l'ombre l'irrite, la crainte des révoltes soudaines, les soucis rongeurs le bouleversent sans cesse. Mais il a dit : « Je placerai mon trône près du trône de Dieu; je briserai le droit des peuples! » et les hommes ont entendu cette parole hautaine : il faut qu'il l'accomplisse, il ne peut plus reculer. Une fois cependant sa vue s'est plongée dans le gouffre, et soudain effrayé il s'est rejeté en arrière. Mais la voix a de nouveau retenti, voix terrible, impérieuse : Marche! marche!... Alors il a marché, et levant une seconde fois les yeux au ciel il s'écrie : « J'irai et j'égalerai ma puissance à sa puissance. » Insensé! n'as-tu pas entendu le rire de Dieu et le sourd rugissement des peuples? Déjà, nouveau Sisyphe, il croit avoir gravi jusqu'au sommet;

là il s'arrête haletant, exténué : debout et appuyé sur son sceptre impérial, il étend les bras ; puis, avec une joie, un cri inexprimable : C'est moi qui ai fait la terre ; la terre est à moi et je veux que l'on m'adore !... Mais voici que tout à coup une main abaisse sa tête superbe qu'il tenait insolemment levée vers l'Éternel : le malheureux aperçoit l'abîme béant sous ses pieds, il frissonne saisi de vertige ; sa tête tourne ; ses sens s'égarent. Il voudrait pouvoir fuir ; il appelle à son secours : mais il n'a jamais aimé les hommes ; les hommes ne le connaissent plus et les mères le détestent. Alors la main mystérieuse le pousse ; il tombe, et comme le monde où tout criait : vengeance ! était rempli du bruit de cette chute immense, par tout l'univers retentit une voix redoutable qui disait : Les droits des peuples sont les devoirs des rois. C'est moi qui ai créé le ciel et la terre. Je suis le Seigneur Dieu.

Ce sont là, monsieur l'abbé, les réflexions sévères que m'ont inspirées la lecture des vies de César et de Napoléon Ier. Je vous renvoie Plutarque et Thiers, que vous eûtes autrefois la bonté de me prêter et dont je vous ai bien longtemps privé. On se détache avec peine de ces mâles figures historiques ; tant est puissant l'intérêt qui s'attache à tous leurs actes et à toutes leurs paroles. Mais le fond égoïste de leurs secrètes pensées, leur incroyable sans-souci des existences humaines qu'ils moissonnent par millions jettent l'âme dans une sorte d'épouvante haineuse. Encore un coup la vertu vaut mieux. Il est plus doux, il est plus rassurant pour l'humanité de contempler des génies tels que Franklin, Wasinghton et Lincoln.

LETTRE XXXVIII

D'Ephrem à Alice.

Autrefois, sur le sommet d'une montagne, en présence d'une grande multitude, le plus beau comme le plus malheureux des hommes laissa tomber de ses lèvres émues cette parole incroyable, que le monde surpris n'avait pas encore entendue : « Bienheureux ceux qui pleurent! » Oui, bienheureux ceux qui pleurent! Cette parole, les malades, les infirmes, les rois renversés, les peuples oppressés, tout ce que le monde enfin renferme de misérables, l'ont ramassée, et tous, pleins de confiance en Dieu, ils lui ont offert leur part de tribulations : or voici que Dieu, selon la promesse du Christ, a fait de leur malheur même le sujet d'ineffables consolations ; voici qu'il a ceint leurs fronts d'une auréole brillante et qu'il les a présentés par une admirable loi psychologique au respect et à l'amour des autres hommes. Car le respect et l'amour : telle est la couronne du malheur.

Rien n'est émouvant comme le spectacle du génie ou de la vertu malheureuse : l'âme doucement entraînée cède sans résistance au mouvement sympathique qui l'attire peu à peu vers celui dont la vertu

ou le génie l'avait déjà fascinée et que maintenant elle voit infortuné. La vertu malheureuse a un charme irrésistible qui captive le cœur naturellement porté à aimer ce qui souffre. Bien peu savent résister à une pareille puissance et malheur à qui refoulant ces sentiments au fond de sa poitrine émue, n'ouvre la bouche, en face de la vertu et des larmes, d'ailleurs presque inséparables, que pour y vomir contre elles l'injure et l'outrage!

Mais quelles sont ces voix lamentables qui, partant du septentrion, s'élèvent sans cesse à Dieu comme un cri de l'humanité souffrante? D'où vient qu'elles ont ébranlé votre âme; qu'involontairement vous avez frémi et qu'en voyant une nation tout entière, garrottée par les mains homicides d'un gouvernement brutal, se tordre dans les tortures aiguës de la faim, des pleurs ont coulé de vos yeux?

D'où vient que la malédiction ne s'est pas attachée au nom impérissable du second de nos empereurs? Mais qu'au lieu de la malédiction, il a fallu encore que cet homme qui avait bu jusqu'à la dernière goutte du sang français, ravit chez un grand nombre jusqu'à la tendresse que l'on porte à un père, jusqu'au culte qu'on rendait jadis aux demi-dieux? Oh! pour comprendre cette tendresse, folle, si vous le voulez! pour le comprendre, ce culte, il faut avoir vu, comme je l'ai vu, toute une foule immense se précipiter haletante aux portes du temple où l'on disait qu'était son cadavre : puis tout à coup on cessa de se heurter; la foule se tut et les voûtes funèbres reprirent le silence du tombeau. Tous alors s'avancèrent vers cette chapelle obscure où quelques cierges brûlaient devant la

tombe, et là, oui, j'en ai vu qui, le visage collé sur les barreaux de bronze, pleuraient en songeant à ce qu'il y avait au fond de ce cercueil.

D'où vient qu'au commencement de ce siècle des millions d'hommes courbés cependant sous l'épée redoutable de l'un d'eux firent monter vers le ciel, de de tous les points du monde catholique, leurs vœux et leurs prières les plus ardentes pour un vieillard inconnu et étranger qui, attaqué par l'injustice en force, gémissait faible et solitaire sous les voûtes de son palais? D'où vient qu'au cri de détresse, jeté de Rome et de Fontainebleau à l'Europe entière par le Pontife-Roi, la terre s'est émue, que tant d'hommes épars, divisés par la nationalité, les opinions ou la race, l'ont entendu et qu'ils se sont troublés?

C'est que la violation des plus simples notions du droit est odieuse; c'est que la majesté du malheur est grande; c'est aussi que Dieu a voulu peut-être cacher l'amour au sein de la douleur, comme il a caché le parfum de la rose sous les pointes acérées de sa tige. En effet s'il y a au monde un spectacle digne de fixer l'attention des hommes, un spectacle capable de les arracher au tourbillon de leurs affaires pour les émouvoir dans un sentiment commun de pitié ou d'indignation généreuse, ce spectacle c'est celui du juste souffrant pour la justice : le calme, la dignité d'une part; de l'autre, l'ambition calculée, haineuse et une rage non moins acharnée qu'impuissante, forment une lutte imposante, un spectacle effrayant, mais aussi plein de consolations. Vous faut-il un exemple vivant? Eh bien! c'est un président de république complotant dans l'ombre, et c'est un représen-

tant du peuple, tombant sous les balles en défendant la loi et la constitution.

L'on trouve cependant quelque chose de plus dramatique encore : c'est le spectacle du persécuteur devenu tout à coup plus doux que la plus douce de ses victimes, en un mot c'est le bourreau souffrant à son tour pour la justice. On l'avait vu ne respirer que le carnage des champs de bataille et le despotisme oriental le plus outré : jetant en exil ou sous les voûtes sombres des prisons d'État tous ceux, hommes ou femmes, qui, remuant les lèvres ou tenant une plume murmuraient ou écrivaient le mot sacré de « liberté » ; ou bien, entouré de ses gardes prétoriennes, courant de ville en ville pour en arracher quelques vieillards, prêtres ou rois : des chaînes, des pleurs, du sang, tel était son cortége, et il y trouvait une joie féroce. Puis tout à coup le ciel s'entr'ouvre : les foudres populaires s'en échappent et cet homme, dont la bouche était pleine de menaces et la main toujours prête à frapper, cet homme jeté sur une terre brûlante, cloué à un roc, n'a plus d'autres caresses que pour le peuple, d'autres paroles que les mots « droit et justice. » Tel est le prodige que nous montrent, dans la conversion politique de Napoléon Ier, et la narration de l'historien Thiers et les sublimes discours de l'Empereur lui-même à ses principaux compagnons de captivité.

Oui : qu'on meure en masse, broyé par la main de fer d'un tyran implacable, que l'on meure seul, lentement assassiné sur le rocher d'un île affreuse, ou qu'on vive, toujours assailli de tempêtes sur tempêtes, haï des uns, bafoué des autres ; que l'on se

nomme la Pologne, Napoléon ou Pie VII; que l'on soit la liberté, le génie ou la vertu malheureuse : ces trois grandes puissances de l'homme sont éternelles et quand l'onction de la souffrance les a consacrées, alors elles deviennent autant de titres à la vénération et à l'amour des peuples. C'est une loi philosophique de l'histoire. Voilà pourquoi la Pologne, Napoléon et Pie VII seront par les masses éternellement vénérés et aimés. Leurs nobles et pâles figures s'élèveront, au-dessus des siècles écroulés, comme ces statues vénérables et mutilées que parfois vous rencontrez dans les ruines et la solitude du désert : leurs formes ont gardé l'empreinte de leur majestueuse grandeur; mais les coups barbares de la hache ou les ravages impitoyables du temps ont répandu sur tous leurs traits une douce et religieuse tristesse comme le sentiment indicible de leur dégradation : à leur aspect, le voyageur s'arrête saisi en son âme d'un respect mêlé d'une vague mélancolie; il contemple quelques instants cette majesté antique dominant sur des débris et il passe en les saluant d'un regard et d'une larme, lors même que ce débris ne lui représenterait que la figure d'un monstre.

A tous ces points de vue, j'ai adopté la ligne de conduite que voici : placé en de monde plutôt, je crois, comme spectateur qu'acteur, j'observe ce que la foudre a justement frappé et quand elle tombe sur des monuments antiques et sublimes, quoique décrépits et iniques, je veux avoir le bons sens de respecter leurs ruines éparses, mais majestueuses.

LETTRE XXXIX

Du prince de M... à Ephrem

Je le suis, cher ami, je le suis! Je suis bachelier. Quel bonheur enfin! Bachelier et libre : c'est magique. Songe qu'il y a dix ans que je dors sur des livres; dix ans de travail forcé, d'ennui mortel; écrasé de grammaires, d'auteurs inintelligibles; perdu dans des périodes, des amplifications, des dissertations; résumé par ici, résumé par là; ne sachant où donner de la tête..... Mais enfin je suis bachelier et tu vois en moi l'échantillon du bois dont on fait les diplomates.

Tu vois que j'aurais eu tort de suivre tes conseils. Redoubler ma rhétorique : fi donc! Aussi quand je passai sur les bancs de la philosophie, ce fut, sinon avec espoir, du moins avec joie.

Je n'ose vraiment pas te parler de notre examen. Quoi de plus facile? Une simple version de Tite-Live où je ne fis que des fautes de français; pour le sens il n'y avait pas à en douter. La lettre latine sur la bataille de Pharsale offrait plus de difficultés. Ce fut le pont aux ânes : je faillis y tomber. N'en sois point étonné d'ailleurs, mon cher ami. Car tu sauras que le professeur chargé de nous dicter la matière avait ou-

blié de nous dire si dans « *copiis partium undiquè cœsis* » *partium* s'écrivait avec *th* ou non. Il est évident que l'on pouvait confondre les troupes d'Antoine et celles des Parthes, ces vieux ennemis du nom romain. Moi, sans défiance, je développai dans ce sens : « *partout les Parthes furent taillés en pièces.....* » Mais le professeur était clément et je fus bachelier !

Après la séance nous fûmes invités, mon père et moi, à dîner chez le recteur. Je fus le héros de la fête. Monsieur le Recteur félicita mon père de mes heureux succès et finit par le remercier longuement de l'excellente barrique de Johannisberg, un vieux vin du Rhin qu'il lui avait récemment envoyé.

Je finis en te souhaitant bon courage pour le présent, bonne chance pour l'avenir, et en attendant que je fasse des traités de paix ou que je décide, avec le roi mon maître, de la destinée des nations, je t'embrasse. Les intérêts de l'Église me seront toujours chers. Adieu.

LETTRE XL

D'Ephrem à Monseigneur l'Evêque d'X.

Jour de Pâques.

Le moment où je vous écris est grave et bien solennel pour moi. Elevé dans une religion dont vous êtes l'un des pontifes, je fus dès le plus bas âge destiné à devenir moi-même un des ministres de cette religion. Vous m'aviez, dans ce but, ouvert votre maison d'éducation libéralement, gratuitement; en retour je devais consacrer à l'enseignement du dogme ma vie toute entière. L'on m'avait prêché que Dieu ne demandait qu'une chose: soumettre sa raison à l'Eglise; je la soumis. Tout ce qui me fut dès lors enseigné, je le crus; tout ce que l'on me dit démontré, je l'acceptai comme prouvé. Je ne concevais pas une autre manière de voir; j'ignorais même qu'il en pût exister. Ma raison d'ailleurs n'avait pas de peine à se soumettre: dans un corps jeune et frêle, elle sommeillait encore. Cependant au fur et à mesure que se développèrent mes forces physiques, mon intelligence embrassa peu à peu un horizon plus large dans ce do-

maine immense de la pensée. Sur toutes les matières religieuses, des doutes me vinrent et mes croyances réputées jusqu'alors les plus solides m'apparurent fuyant dans le lointain comme fuient des fantômes légers à la lueur des premiers feux du jour. Croyant fermement aux suggestions diaboliques, je recourus aux exorcismes spirituels dont les plus recommandés par vous, Monseigneur, sont la prière, la confession générale, la communion fréquente, le choix d'un directeur sage qui ait un grand empire sur notre esprit et aux raisonnements duquel nous nous soumissions par l'obéissance la plus absolue et la plus passive. J'ai suivi toutes ces prescriptions. En outre je me suis macéré; j'ai jeûné en cachette; j'ai passé des nuits sans sommeil où, d'heure en heure, au sein de la plus brûlante insommie, j'enfonçais dans ma poitrine nue les bras aigus de mon crucifix. Aux jours de communion, je ne me suis jamais approché de la table qu'avec la conviction implacable que ce que le prêtre allait déposer sur mes lèvres n'était qu'un pain sans valeur, un symbole de pieuse commémoration, et voilà tout : mais aussi, tant ma bonne volonté de croire était sincère ! je ne me suis jamais agenouillé qu'après avoir fait du fond du cœur et l'avoir murmuré tout bas, à lèvres closes, l'acte le plus parfait de foi et de contrition; et, à ce moment-là, eût-il fallu verser mon sang pour un tel dogme, catholique soumis je l'eusse fait sans hésiter. C'est que je m'étais alors imposé une loi de tout admettre, quelque objection que j'y visse; je m'étais juré d'attendre le résultat extrême de ces secousses intellectuelles qui, les sapant par la base, ébranlaient mes articles de foi un à un; je m'étais juré de repous-

ser toutes les évidences, toutes les clartés de ma raison, d'adopter tout ce que mes supérieurs m'enseigneraient, jusqu'à ce que j'eusse atteint un âge plus avancé où, reprenant alors mes droits d'homme créé à l'image de Dieu, c'est-à-dire libre et responsable, j'aurais le devoir de me diriger moi-même et de suivre ce guide sévère et infaillible qui s'appelle la conscience. De plus je me disais : eh quoi ! s'il existe une religion révélée, qu'en conséquence tout homme doive suivre, et si la religion romaine est vraiment la religion révélée, est-il supposable que Dieu permette que je la trouve fausse, erronée, en certains points ridicule et monstrueuse, précisément à l'aide de ce flambeau intellectuel et moral qu'il a lui-même allumé en moi et que tout le monde nomme la conscience et la raison? Que vous ai-je fait, ô mon Dieu! pour que vous me pervertissiez ainsi et n'est-ce pas insulter à votre majesté même que de croire que vous vous jouez de vos propres créatures? Si donc je me retrouve sans cesse avec ces idées précises, logiques, indestructibles que ce que l'on m'enseigne ne vient pas de vous, que cette arche, prétendue divine, n'est qu'une construction de main d'homme où l'air manque, où l'âme étouffe : n'est-il pas rigoureusement juste que je marche, dans la voie même où mes yeux aperçoivent un chemin et une issue : plutôt que de demeurer perdu dans ces sentiers ténébreux où l'on me soutient que vous êtes, ô mon Dieu ! et où, pauvre aveugle ! je ne marchais qu'à tâtons vous cherchant, vous appelant partout et, nulle part, ne me heurtant à vous ? Ma vie doit-elle se passer à dire au peuple : Voyez et croyez ! puis descendu de chaire, et rentré

chez moi m'avouer honteusement, bien bas, que je crois autrement que je n'enseigne et qu'en résumé, ayant une place à conserver pour vivre, tous mes devoirs de conscience consistent à faire l'article et à débiter du baume! Je ne connais pas de puissance au ciel et sur la terre qui puisse me contraindre à un pareil trafic.

Faut-il vous ajouter une autre considération? Que devais-je faire de ce sang qui bouillonnait dans mes veines? Pouvais-je éteindre en moi ces feux dévorants comme je réprimai dans un temps les bonds formidables de ma raison? Oh! les aiguillons de la chair! Je ne vous en dirai rien de plus. N'est-ce pas vous-même, en effet, Monseigneur, qui, parlant de la concupiscence, avez dit tout à coup : le vieillard, c'est un volcan recouvert de neige. Ah! pour trouver cette énergique comparaison, comme vous avez dû être tenté vous-même! Oui : se sentir fait pour aimer, pour communiquer ce don précieux de la vie à des êtres qui palpitent tout vivants au plus profond de nos entrailles; sentir que c'est là une loi fatale, essentielle à l'ordre intime de l'univers, foncièrement inséparable de notre nature telle que Dieu a voulu qu'elle fût moulée; puis voir qu'une loi humaine, toute fraîche, datant d'hier, a été froidement mise à la traverse de ce torrent de sensations impétueuses; lire chaque jour dans un livre sacré : « L'homme quittera tout, et son père et sa mère, pour s'attacher à la femme, » ouvrir un autre livre y lire sur un parchemin ces mots barbares écrits par la main tremblotante d'un vieillard infirme : Tu ne t'attacheras pas à une femme; et cependant être

jetés, à peine sortis de nos cellules solitaires, au sein de toutes les femmes, jeunes filles et mères, que nous devons, jeunes hommes sans expérience de la vie, entendre dans leurs aveux les plus enivrants, et diriger malgré leurs passions folles qui piquent d'abord notre curiosité naïve, nous jettent ensuite dans le cœur le poison lent d'une jalousie sans espoir, nous entraînent souvent à un abîme, à ce que de plus anciens m'ont dit! vous conviendrez avec moi, Monseigneur, que c'est là une intolérable situation. « Oh! que les femmes le savent bien, me contait un jour l'un de ces prêtres vieillis sans reproche, mais usés avant le temps par l'excès même de ces résistances stoïques, oh! comme les femmes qui viennent se tordre à nos pieds savent bien ce qu'elles nous font éprouver quand elles se découvrent à nous dans les parties les plus secrètes de leurs penchants voluptueux! vous diriez qu'elles devinent les dangereuses impressions qu'elles soulèvent au fond de notre être lorsque leur petite bouche brûlante murmure à nos oreilles émues ces intimes détails d'actes et de pensées hardis dont la connaissance en vérité ne m'a jamais paru rentrer beaucoup dans l'exercice de nos fonctions. Maintes fois j'ai été forcé d'en arrêter quelques-unes dans ce roman sensuel de leurs molles rêveries. Pourtant, mon ami, ajouta-t-il, j'ai vécu sans tache : mais je ne voudrais pas recommencer la vie à ce prix. »

Ces paroles ont affermi mes résolutions et j'ai préféré être un bon citoyen plutôt qu'un mauvais prêtre, non pas seulement dans l'opinion publique, mais mauvais prêtre surtout dans ma propre opinion. Ma

décision fut donc bien prise. C'est alors qu'il m'a fallu reconstruire en morale un édifice entier, puisque mes croyances primitives, pour ainsi dire enfantines, si longtemps ébranlées, étaient aujourd'hui détruites de fond en comble. Quelque décidé que j'y fusse, toutefois arrivé à cette extrémité pénible, une terreur étrange me saisit. Vous nous aviez dit souvent que la morale universelle avait ses racines dans les dogmes : ces dogmes étant anéantis pour moi, allais-je me retrouver précipité sans le savoir dans l'immoralité la plus honteuse et la plus logique, pauvre naufragé sans boussole, triste jouet des caprices du vent et des flots ! Je me rassurai bientôt. Il ne me fut pas difficile en effet de me figurer un homme qui n'eût jamais entendu parler des commandements de Moïse et de l'Église, qui dût même n'en jamais entendre parler : dans cette simple hypothèse un pareil homme devait-il forcément pratiquer le mal, tuer sans motif, voler à son bon plaisir ; en un mot serait-il nécessairement immoral et n'y a-t-il pour lui d'autre alternative que d'être romain ou bandit ? Il ne me fallut pas un grand effort d'esprit pour m'affirmer à moi-même qu'il y a pour l'humanité une morale universelle, indépendante de tel ou tel culte, à laquelle nous sommes tous soumis dès que nous sommes devenus responsables de nos actes, qu'elle est la seule obligatoire, qu'il est dans notre intérêt de nous y soumettre, qu'elle est la seule révélation possible puisqu'elle est une loi générale, et que les religions, dont toutes se disent révélées, ne sont que de pures fictions, fruit d'institutions humaines, originairement législatives, plus ou moins savantes, plus ou moins

sages, plus ou moins absorbantes, se réduisant plus ou moins habilement en liturgies et pratiques, en fêtes d'obligation ou à dévotion, en sacrements et œuvres pies : c'est ce dernier ensemble de préceptes que j'appellerai la morale conventionnelle. Libre à nous par conséquent d'y croire ou de la repousser, sans avoir sur ce point aucun compte à rendre à qui que ce soit au monde.

La nuit, où je méditai sur toutes ces choses si importantes et d'un attrait si puissant, restera gravée dans ma mémoire en traits ineffaçables. C'était un de ces derniers dimanches de carême. Il y avait réception dans vos salons épiscopaux et la foule, selon l'ordinaire, encombrait la cour d'honneur, le vestibule et les antichambres. Il gelait ce soir-là à pierres fendre. D'un bout de l'horizon à l'autre, le ciel étoilé ruisselait de mille feux; pas un nuage sur toute cette voûte diamantée, or et bleu : rien qu'à regarder la lune par une telle soirée d'hiver, on prenait froid; ses pâles rayons frappaient, clairs et droits, dans ma mansarde et de ma fenêtre sans rideaux je voyais tout au dehors. Longtemps je fus fatigué du roulement des lourds carosses de province, du piétinement des chevaux sur le pavé sonore, du bruit de pas cadencé et monotone des porteurs de chaise, de cet indescriptible frôlement de la soie et du velours chaque fois que les belles et nobles invitées reformaient, en les froissant à pleines mains, les plis onduleux de leurs longues robes traînantes. Je ne pouvais plus renouer entre elles mes idées confuses que ce joyeux tumulte épouvantait. Une tristesse vague s'était emparée de moi. Je ne songeais plus à rien de ce qui

formait l'objet de toutes mes recherches, de toutes mes préoccupations : aussi, à cette heure suprême où j'avais fait table rase de ma foi, un moment ne découvrant plus rien dans mon âme, je fus pris d'une angoisse terrible. Presque au même instant, Monseigneur, je vous vis passer sous le lustre éblouissant du grand salon : vous vous penchiez en souriant, avec une grâce à nulle autre seconde, vers un groupe de jeunes femmes qui vivement firent cercle autour de vous et vous rendirent mille sourires. En vous voyant tous, elles et vous, j'eus alors un frisson convulsif, un moment de plaisir et d'envie, et mon propre état me faisant pitié, je me pris à pleurer; puis détournant les regards du palais, je levai instinctivement les yeux au ciel où là du moins régnait tant de calme, tant de sérénité et dont le contraste avec l'agitation de mon âme ne m'était pas aussi redoutable. Ces pleurs que je versai en abondance sans cause définie me soulagèrent d'une grande oppression : la beauté de la nuit, ces doux reflets, ces rayons charmants qui tombaient des sphères célestes adoucirent peu à peu l'amertume de mes pensées et, dans ce trouble effrayant de mon intelligence et de mon cœur, ils me paraissaient briller sur moi comme autant de gages d'une immortelle espérance. A leur clarté, mon cœur s'enflamme : est-ce l'aurore d'un jour sans ténèbres qui se lève sur mon intelligence? Un monde nouveau de sentiments et d'idées m'apparaît sortant tout radieux de ce chaos indéfinissable d'opinions imposées et détruites. J'éprouve des transports inconnus. O délices d'un esprit sans préjugés ni passions! O amour pur de la vérité! Lumière de

la raison ! quelle secrète intelligence t'a enfin adressée à mon âme malheureuse ? O harmonies sublimes de la nuit, mondes inconnus qui roulez dans des espaces incommensurables, soyez bénis vous qui fûtes dans un moment les témoins muets et fidèles de mes douleurs et de mes joies !

Oui, Monseigneur : j'ai cessé d'être catholique et je suis resté religieux et moral. Oui : je crois qu'une volonté meut l'univers et anime la nature. Au plus profond des abîmes, sous les insondables mystères de la matière mue, je découvre une volonté et comme cette matière est mue selon de certaines lois, à son tour elle me montre une Intelligence. Cette Intelligence qui ne se dévoile nulle part sous son entité personnelle, je la proclame souverainement puissante ; par conséquent la souveraine bonté lui appartient comme aussi la souveraine justice : autrement l'Être-Suprême serait à lui-même sa propre contradiction. « Car l'amour de l'ordre qui produit cet ordre s'appelle Bonté, et l'amour de l'ordre qui conserve cet ordre s'appelle justice. » Nous convenons tous que plus nous nous efforçons de contempler l'essence infinie de Dieu, moins nous la concevons. Mais pour moi elle existe : cela me suffit et je l'adore silencieusement en esprit et en vérité, suivant l'expression du Christ. Si je descends des hauteurs de la théologie, pour considérer ce qui m'entoure et ce que les sens et le raisonnement me démontrent, je vois les animaux et, parmi les animaux, l'homme surtout, agir librement dans leurs actions : je les déclare donc, vu leur qualité d'êtres libres, animés d'une substance immatérielle, la matière étant par

elle-même absolument inerte. Je ne m'attacherai ici qu'à l'homme et j'ajoute que si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps; si elle lui survit, il est facile de prouver que la Providence est justifiée. Mais alors surgit l'insoluble question du domicile des âmes séparées des corps. Pourquoi d'ailleurs nous imaginer que, après la mort, nous devons continuer d'exister dans des conditions tout autres que celles qui formaient notre individualité et notre personnalité sur cette terre où nous avions été hommes, c'est-à-dire un composé de corps et d'âme, et non pas l'un ou l'autre? Or, chose incontestable, le premier élément, le corps, venant à disparaître à la mort, quelle raison de nous obstiner à penser que le second élément, l'âme, doive subsister à part? N'est-il pas plus raisonnable de dire : s'il y a tant de doutes sur ce point, c'est que Dieu de qui nous venons n'a pas voulu que nous en pussions savoir davantage. Le doute est la limite de l'absolu humain. Nul homme n'a donc le droit d'en tirer des conséquences contre son semblable. L'affirmative s'arrête là : toute intelligence qui a la force et l'audace de dépasser cette limite entre de plein gré dans le domaine purement spéculatif. En effet chacun de nous n'a-t-il pas souvent une intelligence différente de celle de son voisin? Vis-à-vis de la vérité, de la beauté et du bien absolus, les hommes se trouvent donc placés comme des voyageurs qui graviraient une montagne dont le sommet est inaccessible : chaque touriste décrit ce qu'il voit et chacun voit d'après la position relative qu'il occupe sur les flancs escarpés de la grande montagne, d'après la portée de sa vue et l'in-

tensité de son attention; ajoutez-y encore les illusions d'optique, et vous aurez ainsi la raison de ces innombrables erreurs, de ces opinions si variées qui ont divisé les hommes en politique, philosophie et religion. Si au lieu de vouloir orgueilleusement plonger nos regards dans l'Infini, à perte de vue, nous les ramenions à nos pieds sur ce que chacun touche, voit et sent, c'est-à-dire vers tous ces éternels principes que tout le monde a dans le cœur, l'on ne se disputerait plus : adieu les combats contre des moulins à vent! Peu à peu les castes religieuses, leur bizarre culte et leurs prétentions autocrates cesseraient de troubler l'univers.

Et d'ailleurs, ô hommes mortels, ô mes frères! à quoi bon nous tourmenter d'abstractions métaphysiques? Comme nous ne sommes évidemment pour rien dans notre existence, que conclure de cet état d'incertitude, de doute, d'anxiété en face de certaines idées, de certains problèmes? C'est que nous nous trouvons tels que Dieu nous a faits; partant, dans l'ordre. Rentrant donc en nous-mêmes que nous ne pouvons nier, cherchons-y, aussi bien qu'autour de nous, les raisons décisives, logiques de notre conduite, que viendront régler et modifier les infinies combinaisons et relations des milieux sociaux, législatifs où nous nous trouvons et qui doivent se mesurer elles-mêmes sur les éternels principes de liberté, d'égalité et de fraternité, de justice, d'ordre et de morale dont l'âme renferme mystérieusement les impérissables germes. Qu'est-ce que la morale? me direz-vous : Je réponds que c'est l'équation réciproque de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Il est en effet au fond des

âmes, a dit un philosophe à l'avis duquel je me range, il est un principe inné de justice et de vertu sur lequel nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises : c'est à ce principe que j'ai déjà donné le nom de *conscience.* « La conscience ne trompe jamais; elle est le vrai guide de l'honnête homme : elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps. Qui la suit obéit à la nature et ne craint pas de s'égarer. »

Les règles à suivre dans la conduite de la vie publique et politique se calquent facilement sur ces principes de la vie privée. L'étude des lois qui régissent les individus entraîne comme par un courant rapide et forcé, à l'étude des lois qui régissent les sociétés ; et l'égalité qui fait la base des unes démontre l'égalité sur laquelle doivent reposer les autres.

J'ai fini, Monseigneur; vous me pardonnerez, si j'ai été long : mais j'avais tant souffert, j'avais été si ballotté sur cette mer orageuse des religions humaines ; puis j'ai été si heureux de trouver enfin la rade bienfaisante, un repos enchanté ! Il me reste en terminant à vous remercier des soins que vous m'avez donnés, vous et mes professeurs. Je ne suis pas de ceux qui ignorent le langage de la reconnaissance et je n'ai jamais rougi d'un bienfait. Oui : merci pour tout le bien que vous avez pu me faire en déroulant à mes yeux d'enfant ces réjouissantes et magnifiques perspectives de la littérature classique. C'est au nom de ce souvenir que je vous prie, Monseigneur, d'accepter, en même temps que mes adieux respectueux, la somme ci-incluse de trois mille francs, montant exact de la pension que vous aviez jadis si généreusement payée pour moi. Ne craignez point de me voir

à bout de ressources. Cet argent, c'est le crime d'un de vos prêtres qui me l'a mis entre les mains ; et mon père n'est pas encore vengé !

LETTRE XLI

D'Ellen à Ephrem

Elle m'est venue, votre bien aimable lettre, au milieu des fatigues et de la chaleur des premiers beaux jours, comme une brise fraîche venue d'un rivage aimé. Je vous félicite de la décision suprême que vous avez prise : il y a longtemps que je le souhaitais pour vous, pour votre frère, pour moi-même et aussi pour une autre qui m'est bien chère. Je vous remercie de tout ce que vous me dites de bon. Oui : nous ne nous retrouverons plus un jour que par le souvenir ; mais nous nous y retrouverons : pour un moment, les mers qui alors nous sépareront, les années qui nous auront rejetés loin du temps passé, s'évanouiront ainsi qu'un songe, et tout ce que ce passé aura eu de charmes vifs, d'illusions dorées, reviendra plus brillant, plus vif que jamais. Telle est, dit-on, la magie des souvenirs.

Mais, maintenant, c'est tout un livre qu'il faudrait

vous envoyer pour répondre au reste de votre lettre. Une objection se pose en deux mots : il faut des pages pour la résoudre. Je ne chercherai donc pas à vous faire un traité démocratico-politique ; je me contente de vous répondre par quelques traits d'histoire, pour vous avertir que ce que l'on a dit contre la démocratie, à propos de sang versé, est insignifiant et sans portée. Voyons, est-ce parce qu'une république est une république qu'il y a du sang versé? Evidemment non : l'histoire ancienne et l'histoire moderne sont des monuments encore debout et que l'on peut consulter sans cesse.

Tous les gouvernements politiques ont bu du sang, et s'ils n'en ont pas aux lèvres, ils en ont aux mains. Si donc le sang coule dans une république, non pas parce que république il y a, mais en qualité de gouvernement humain, l'objection tombe d'elle-même.

Vous parlez de corruption :

Avez-vous oublié les cours de François Ier, de Louis XV, d'un grand nombre de rois de France, de maints rois d'Europe? Les courtisans corrompent les femmes, les femmes corrompent les ministres, les ministres les rois ou les reines. Inutile de vous citer les cours d'Espagne, de Naples et d'Angleterre.

Vous parlez de rivalité :

Où rivalise-t-on davantage, et plus bassement, et d'une façon plus immorale que dans les cours, les boudoirs, les antichambres? C'est là que l'on s'égorge, que l'on se déchire, non pas pour mieux gouverner les nations ni pour les rendre plus heureuses, mais pour avoir plus d'or, plus de femmes, plus de chevaux ou plus de chiens.

Vous parlez de désordre :

En vérité il y a beaucoup d'ordre dans les cimetières. Quelle paix ! quel calme ! On n'entend même pas les vers qui rongent tous ces cadavres. Est-ce là l'ordre qu'il vous faut ? Si j'osais vous répéter cette phrase en face, vous vous attacheriez les mains pour ne pas me souffleter ; et vous auriez raison.

Voilà ce qui se passe dans l'absolutisme, ou du moins ce qui peut s'y passer, et ça nous suffit, surtout quand nous avons appris par cœur l'histoire de Tibère et compagnie.

La monarchie constitutionnelle se rapproche davantage du principe démocratique dont elle est le reflet : elle y touche presque. Je la trouve cependant trop exclusive, trop étroite, en un mot, trop aristocratique. Car ce que je hais dans un Etat, parce qu'en effet c'est haïssable, ce sont les classes, les clôtures où sont parqués les individus. Que doit-on souhaiter de plus raisonnable pour une société ? — La concorde, la fraternité : sinon le Christ est un fourbe ou un idéologue. Bref, dans un Etat il ne faut qu'un peuple ; et vous en avez deux, vous en avez trois dans la monarchie constitutionnelle. De là, comme en Angleterre, ces lords cousus d'or et cette populace en guenilles.

La démocratie seule peut, sous la forme d'une république, réaliser ce but essentiel au bonheur des nations. Portez vos regards sur la France : qui la rend si forte, si redoutable au continent européen ? C'est son homogénéité : la France est une. A qui le doit-elle ? Aux principes démocratiques que 89 a jetés dans son sein durant la tourmente révolutionnaire, comme ces grains de blé semés par un laboureur pendant l'orage.

Les germes ont crû ; les épis mûrissent peu à peu : seul le temps de la moisson n'est pas encore venu. Car il ne faut pas oublier qu'à cette heure vous êtes sous le gouvernement, sinon le plus libéral, tant s'en faut ! mais le plus démocratique du monde après celui des Etats-Unis ; j'entends quant aux principes, et je laisse la forme de côté. L'opinion, l'atmosphère contemporaine est démocrate. Les sociétés modernes tendent invinciblement à une égalité, non pas absolue — elle est absurde, — mais relative ; c'est-à-dire que l'individu devient plus digne ; on le respecte et on le craint, qu'il soit sous une blouse ou sous un paletot, mais on ne le méprise plus comme aux beaux temps où le seigneur cravachant à plaisir le serf taillable lui disait : « Tiens manant ! » et s'en allait tranquillement écraser ses blés sous les pas rapides de ses chevaux et de ses meutes. Savez-vous ce qui sépare encore les citoyens de votre pays ? Ce sont, d'une part, le costume grossier de vos paysans, et d'autre part leur langage non moins grossier. Vous avez fait depuis 1830 et 1848 un pas immense sous ce rapport ; mais il en reste encore d'autres à faire : la France les fera, je l'espère. Que de choses il resterait encore à dire sur ce sujet ! Le temps me presse : il faut passer.

Vous m'avez dit : « Voyez la pauvre Amérique. » Je regarde et voici ce que je vois et constate : un État immense qui depuis bientôt cent ans n'avait pas eu la guerre ! Citez-moi donc un État en Europe qui puisse se vanter d'une pareille tranquillité. Est-ce votre belle France ? — Hélas ! osez remonter le cours de son histoire ; il est tout teint de sang français : la guerre de cent ans pour des successions royales, les Arma-

gnacs et les Bourguignons, la Fronde, les guerres du premier Empire dont chacune n'eut d'autre mobile que la consolidation d'une dynastie. Est-ce l'Angleterre ? Souvenez-vous de la guerre des Deux-Roses. Est-ce l'Espagne, l'Autriche, la Prusse, la Russie ?... Partout des rois en délire qui font tuer les peuples.

Vous me dites encore : « Réfléchissez sur la Révolution française. »

Vous rappeliez-vous bien ses causes en m'écrivant ceci et en me l'opposant comme une objection au gouvernement républicain ? Or, voici mes réflexions et je vous les soumets. Quel est le vrai type de la première république française, de cette révolution fameuse qui, en définitive, voulait des droits pour l'homme ; mais aussi puisqu'elle tendait au bonheur des peuples, elle voulait par conséquent sa liberté et son bien-être ? Son vrai type, l'idéal superbe d'une république française, n'est-ce pas le consulat du général Bonaparte, de Cambacérès et de Lebrun ? Trouvez-moi quelque chose de plus beau dans l'histoire ? Quelle gloire à l'extérieur ; et, au dedans, après tant de bouleversements nécessaires, quelle savante organisation ! Quel patriotisme et quel élan ?

— Mais le consul s'est couronné empereur ?

— Qu'est-ce que cela prouve contre le principe républicain ? Mon intendant me vole mon bien : la propriété est-elle une utopie ?

Puis vous ajoutiez : « Qu'est-ce que la démocratie ? »

Je crois que nous ne nous en formons pas la même idée. Avec le même mot souvent se présentent d'autres sens. Si vous entendez la démocratie en France comme elle était à Athènes, je suis de votre avis. Trente-cinq

millions d'individus ne sont pas capables de décider brusquement de la paix et de la guerre, de l'impôt général ou du centime additionnel, de la nécessité réelle de l'accroissement ou de la diminution du budget. D'ailleurs, la longueur des votes, la difficulté d'éclaircir les détails de toutes ces graves questions agitées par parcelles dans les masses, rendent la chose impossible, pour le moment du moins, parmi nos grandes nations modernes. Mais est-ce bien là ce qu'on entend, dans le langage politique moderne, par le mot un peu abstrait et complexe de démocratie? Non : l'on entend en général par ce mot un État dans lequel le peuple a pouvoir et droit de nommer ses représentants, dominés à leur tour par un chef élu et révocable périodiquement ou à vie. Vous me disiez dans vos premières lignes de voir l'Amérique ; à mon tour je vous dis : « Voyez-la. » Les ressorts de son gouvernement vous sont connus ; quoi de plus simple : élection des mandataires du peuple, élection du Président. Et vous déclarez vos compatriotes incapables de vous faire cette élection, eux qu'il s'agit de presser de contributions et de mener à la guerre !

Sans doute le peuple doit obéir, mais non pas comme un bœuf à la charrue que l'on fait aller à droite et à gauche, qu'on pique de l'aiguillon, que l'on nourrit d'herbage et qui est finalement conduit à l'abattoir, sans qu'il ait autre chose à faire qu'à courber ses puissantes cornes. Oui, le peuple doit obéir : l'autorité est le fondement de l'ordre. Mais il doit vouloir obéir et surtout savoir pourquoi il obéit. Aussi a-t-il le droit et le devoir de nommer ceux qui le commanderont. La plupart des personnes qui raisonnent dans

votre sens ont le tort, quand elles parlent du peuple, de la nation, d'en parler comme d'un troupeau de bêtes. Il serait pourtant, ce me semble, fort important de se rappeler que nous avons affaire à des hommes créés à l'image de Dieu. Que devrait donc faire une démocratie bien entendue? Premièrement moraliser; secondement instruire. C'est par la morale qu'on élève les sentiments du peuple; c'est par l'instruction que grandit son intelligence; et c'est ainsi que ses devoirs et ses droits lui deviennent mieux connus.

Espérons que ce seront là les bienfaits de l'avenir: c'est vers ce point qu'il vous faudra tendre, non pas en marchant sur des tas de cadavres et à l'aide du poignard, mais par la patience, l'intelligence et la pratique des vertus civiques. Considérez la France avant 1789 et voyez-la maintenant. Quel progrès! Le temps en amènera d'autres et avec moins de catastrophes, parce que les Français n'auront qu'à marcher droit devant eux et non plus à renverser ni à briser comme à la fin du siècle dernier. C'est la prière que vous ferez souvent à Dieu: Notre père! que votre volonté soit faite; que votre règne arrive! Volonté sage; règne de paix, règne de fraternel amour.

Si donc, mon cher Ephrem, vous avez cru que par démocratie ou république j'entendais un Etat sans lois, sans chef, sans propriété individuelle, sans mœurs: détrompez-vous bien.

Si par démocratie ou république vous avez cru que j'entendais des vociférations de multitude, ou des têtes au bout des piques: détrompez-vous encore mieux.

Adieu. Soyons bientôt tous unis dans la communion des mêmes idées.

LETTRE XLII

D'Ephrem à Joachim

Verrières, 1er *Mai.*

En quittant le Grand-Séminaire, j'ai pris la route de Paris et c'est à mon retour au pays natal que j'ai trouvé ton billet. Je suis heureux de savoir que tu pourras d'ici à quelques mois me donner chez M. Elias Howe une place qui, tout en me permettant de vivre honorablement à Paris, me laissera toutefois assez de temps libre pour travailler mes examens d'Ecole Normale supérieure. L'idée m'est venue en attendant d'écrire un livre de critique religieuse, que je veux intituler *Vie de Jésus*. Quelle admirable vie en effet que celle de Jésus ! Quelle poésie ! Quelle mission ! Dans cet ouvrage je fuirai comme la peste toute allure sèche et pédantesque, au fond comme en la forme. Ce n'est jamais moi qui aurai le courage d'écrire un livre pour les savants. Est-ce que les savants ont besoin d'être enseignés ? C'est à l'homme et à la femme que les intérêts matériels rivent à la terre,

c'est à eux seuls qu'il faut dire ce qu'ils doivent croire, ce qu'ils doivent aimer, ce qu'ils doivent respecter. Que penses-tu de mon projet? Tu recevras bientôt les premières pages de cette étude. Donne-moi là-dessus quelques conseils.

Je me suis installé dans la maison de mon pauvre père. Mais le plus souvent dans la soirée, je me rends à mon jardin, sur le bord de l'eau, et parfois j'y passe la nuit dans ce petit chalet de bois peint que nous fûmes si longtemps à construire et dont l'unique croisée ouvre sur cette terrasse même du couvent où parfois miss Alice vient se promener encore. J'ai bien pleuré en franchissant le seuil de notre demeure, où chaque objet me rappelait tant de souvenirs. Je le revoyais comme on revoit un ami fidèle, absent depuis longues années. On eût dit que sous la mousse qui les recouvrait les pierres mêmes parlaient à mon cœur. Il est des lieux que l'homme ne peut quitter sans amertume, peu importe le tourbillon qui l'en ait chassé : heureux ou malheureux, il se les rappelle toujours ; il y revient sans cesse et quand le vide s'est fait dans son âme, quand les illusions de la jeunesse ont fait place aux soucis de l'âge mûr, quand la vie arrive à son dernier période et ne nous laisse plus d'autre espérance que la mort, oh ! mon ami, je comprends que nous devons éprouver alors je ne sais quel charme secret qui remplisse notre cœur d'une joie douce et mélancolique, en nous berçant dans le lointain passé de l'enfance. Plus je m'avançais et plus j'étais ému. Voici donc la trappe d'où mon père a été précipité ; il y a encore du sang le long des marches : ces taches de sang sont terribles à regarder ; un fris-

son involontaire a parcouru tous mes membres ; mes forces m'ont trahi : je me suis affaissé à terre, me soutenant à peine sur les genoux et sur les mains, et tremblant, livide, j'ai posé mes lèvres glacées sur la dalle rougie. Ce baiser donné à ces gouttes de sang, tout ce qui me reste d'un père adoré, a calmé les vagues tereurs de mon âme. O mon père ! n'êtes-vous pas irrité de me voir revenir ici, sous ce costume profane ? J'ai donc trompé toutes vos espérances... L'ombre du bon vieillard a passé rapidement devant mes yeux : son aspect était doux ; ses lèvres décolorées ont paru s'entr'ouvrir et de dessous le linceul ses mains décharnées se sont avancées comme pour me bénir, puis tout à coup son regard est devenu fixe; son doigt est resté étendu en avant. Je portai mes yeux vers ce point mystérieux : oui, ô mon père ! c'est ici, dans cette chambre, sur cette couche froide que nous vous avons vu mourir, et vous y êtes mort assassiné ! Quand sonnera-t-elle donc l'heure de la justice ?... C'est au milieu de ces pensées terribles, c'est au sein de ces visions funèbres que ma vie se passe ici, que s'envolent les beaux jours de ma jeunesse. Souvent, dans mes promenades solitaires, si mon regard vient à rencontrer un arbre, une fleur, une eau courante et limpide qui me rappelle un moment de plaisir, je me retourne instinctivement comme pour le rappeler à mon tour à un être aimé avec lequel j'ai goûté ce plaisir : mais mon regard retombe bientôt tristement ; le sourire que cet arbre, cette rivière ou cette fleur avait fait naître s'efface aussitôt et une larme roule sous mes paupières. L'orphelin partout est seul.

Cependant voici la saison parfumée où l'année est en délire.

Déjà, sous les molles caresses du soleil, le printemps fait éclore la rose. Les vents bruyants se taisent. De toutes parts sur les lacs, les étangs, dans les fontaines et les rivières l'onde se repose. Un grand calme s'est fait dans la nature. Si tu entendais comme les tourterelles des bois chantent dans les grands arbres; si tu voyais comme la bécassine se plonge amoureusement dans les roseaux. Les nuages ne voilent plus la sérénité merveilleuse du ciel : un dôme entièrement pur; et, dans cette profondeur bleuâtre, resplendit la lumière dorée de l'astre du jour. Sur la terre l'ouvrage de l'homme des champs éclate à tous les yeux : ici l'herbe verdoyante des jeunes blés; là, les luzernes épaisses et les trèfles incarnats dont la fleur éclatante commence à se colorer d'une teinte purpurine. La brise incline leurs tiges flexibles et, sous leurs ondulations légères, les plaines mêmes frissonnent et semblent se courber et se relever en cadence. Il n'est pas une motte de terre qui ne possède sa parure et au fond des prairies touffues partout l'œil voit poindre la tête étoilée des blanches marguerites. Aux arbres fruitiers tous les bourgeons s'entr'ouvrent : encore quelques chauds rayons de ce soleil amoureux, et ils vont éclater sous la sève puissante qui gonfle leurs rameaux. La vigne festonne et se revêt de pampres; les ceps s'enlacent les uns aux autres et, sous le duvet frêle encore de leurs feuilles dentelées, les grappes délicates poussent et boutonnent. Presque toutes les fleurs des bois, des prés et des collines sont prêtes : l'air que l'on respire en

est délicieusement embaumé. Aussi la campagne devient de plus en plus voluptueuse. Impossible, mon cher Joachim, d'y étudier maintenant à tête reposée : ces premières sensations m'enivrent. Ce ne sont de par les champs que bourdonnements d'abeilles et gazouillements d'oiseaux qui se poursuivent sous la ramée. Que de persistance glorieuse dans ces petits combats! que de résistances vaincues! que de défaites honorables ! Chaque buisson a son chant; chaque brin d'herbe, chaque petite fleur a son murmure et, discrète, cache des milliers d'amants. Dans le val et sur les pentes, les troupeaux bondissent joyeux et fiers de la saison nouvelle. C'est bien là cette romance que nous fredonnions jadis au début de nos promenades matinales :

« On sent bon déjà dans la plaine ;
» Deux à deux v'là qu'on s'y promène ;
» Les amours ont déjà repris.
» L'rossignol chant' toutes les nuits.
» Dans les nids
» Y'a des petits! »

Tous ces oiseaux et toutes ces plantes innombrables où la vie coule à pleins bords jettent l'âme dans des rêveries sans fin, des mélancolies, des tendresses tour à tour douces et sombres. Tantôt il me monte, du cœur aux lèvres, des hymnes et des chants qui m'agitent et me brûlent; souvent, au contraire, ce sont des cris de douleur intime, des silences mornes, des contrastes affreux avec ma solitude présente. Aimerais-je? La naïveté de mon cœur égale la virginité de mes sens, et mes désirs sans but m'égarent et m'irritent d'autant plus que j'ignore quel sera leur

couronnement. Je n'ai jamais aimé. Jamais je ne pourrai faire l'aveu d'un amour.

Dans l'insomnie dévorante des nuits d'été, durant ces heures rapides et longues qui ne sont ni la veille ni le sommeil, quand je me représentais vivement l'être idéal auquel j'adressais mes adorations et mes vœux, il me prenait soudain des défaillances étonnantes : semblable à ces poltrons qui, rêvant d'une bataille, toujours rêvent ou qu'ils se cachent ou qu'ils prennent courageusement la fuite. Mon visage alors devenait pâle; mes yeux se mouillaient de larmes; mes narines se gonflaient et ma voix sans force allait mourir sur mes lèvres tremblantes. J'ai eu sans doute bien des jouissances dans ces courts moments d'extase, mais j'ai aussi bien souffert. Quand mes maux cesseront-ils donc? La vue d'un petit enfant me fait tressaillir. Quel bonheur de se dire en le couvrant de baisers et de caresses : il vient de moi et d'elle! c'est sa bouche mignonne; ce sont ses cheveux blonds; c'est l'expression de mes regards; c'est ma vivacité, c'est le timbre même de ma voix alors que j'avais son âge et qu'il me restait un père. Une vie qui résume deux vies! Deux jeunes époux qui se retrouvent dans cette frêle existence! Car le bel enfant à la tête blonde, c'est le miroir du père et de la mère. Heureuse mère! heureux père! pouvez-vous le regarder sans vous rappeler avec délices que c'est l'amour qui fut son premier berceau?....

C'est hier seulement que j'ai osé faire ma visite à miss Alice. La lettre que tu m'as remise pour elle m'a servi de prétexte et d'introduction. Je n'eus pu l'aborder autrement. La vue d'une jeune fille me fait

rougir jusqu'au blanc des yeux, et je commence à avoir honte de cette timidité excessive. L'on doit paraître d'autant plus niais que celle à qui l'on s'adresse conserve généralement tout son sang-froid : car de ma vie je ne me souviens avoir vu rougir une demoiselle. La sœur de ton amie m'a parfaitement reçu et ne m'a point paru étonnée de me voir sous le costume laïque que j'ai rapporté de Paris. C'est une attention fine qui prouve son exquise délicatesse. Quoique ayant éprouvé elle-même un certain embarras au début de notre conversation, elle s'est vite remise et nous causâmes longtemps de vous, de vos projets d'avenir, puis de ma nouvelle carrière et des études préparatoires auxquelles j'avais à me livrer aujourd'hui. Elle m'apprit aussi qu'elle quittait définitivement la pension au mois d'août prochain. Je ne pus lui cacher que j'en étais profondément peiné. Elle m'a remercié de la voix et du regard; enfin elle a insisté pour que je lui fisse parvenir de temps à autre les quelques pièces de poésies que j'ai composées ou que je composerais. Je le lui promis et, comme sonnait le dernier coup de cloche du parloir, nous convînmes en nous séparant de nous faire signe, elle du haut de la terrasse du couvent et moi par la fenêtre de mon chalet, chaque fois que nous aurions reçu des lettres soit de Joachim soit d'Ellen. Elle me dit adieu et me tendit la main. C'est à peine si j'osai l'effleurer du bout de mes doigts. J'étais si intimidé! que va-t-elle penser de mon embarras? Oh! que se passe-t-il donc en moi pour que je sois en proie à un pareil trouble? Adieu.

LETTRE XLIII

D'Ellen à Joachim

Kœnilworth (Ecosse), *15 Mai.*

Ce matin, quelques heures avant le déjeuner, mon père m'a fait appeler dans sa chambre. Je l'ai trouvé étendu dans un fauteuil devant le feu, ayant à ses pieds son fidèle levrier noir qu'il caressait joyeusement de la main. Bien que souriant, le visage de mon père était plus pâle et plus souffrant que la veille. Mais ce qui me frappa le plus ce fut la recherche avec laquelle mon père se trouvait vêtu. Les registres à tranche dorée où sont minutieusement indiqués le nom de nos débiteurs, la situation de nos immeubles et le nombre de nos valeurs mobilières s'entassaient sur le guéridon le plus proche avec une certaine prétention qui me frappa et me saisit vivement, sans que je susse trop pourquoi. Il y avait en effet dans cette mise en scène un air de mystère et de grande solennité, à l'impression duquel il me fut impossible de me soustraire. Selon ma pieuse coutume, j'allai embrasser mon père au front et d'une

voix émue je lui demandai comment il avait passé la nuit.

— Ellen, me dit-il en me prenant la main et en me faisant asseoir près de lui et presque devant lui, je n'ai pas dormi : et c'est vous qui en êtes cause, ajouta-t-il avec un regard plein de tendresse. Sous ce regard je tressaillis involontairement : M. Elias Howe savait-il que vous et moi.... — Qu'as-tu, mon enfant, a bientôt repris mon père ? Tu ignores certainement ce que j'ai à t'annoncer : car quand je te quittai hier soir, je ne le savais pas moi-même. Puis je me suis souvenu que c'était aujourd'hui, mademoiselle Ellen, que vous cueilliez votre vingtième année, et aussi que c'était demain que le temps, qui va vite ! me prenait à moi-même mon soixante-dix-neuvième printemps ; enfin, de fil en aiguille, comme on dit en France, je me suis aperçu que vous ne songiez guère à me donner un remplaçant. Comprenez-vous maintenant, belle jeune fille, pourquoi je vous fis appeler de si matin ?

Je n'avais que trop compris, ô mon ami ! où voulait en venir mon excellent père ; mais je me hâtai de répondre que je n'y comprenais rien du tout et que c'était là, pour moi, une incompréhensible énigme.

— Eh bien ! ma fille, ajouta aussitôt mon père, en bon anglais ceci veut dire que je veux vous marier. Vous rougissez ; vos yeux se mouillent de larmes : Ellen, pourquoi me regardez-vous comme cela, avec ces deux grands yeux tristes ? Venez çà, ma fille ; approchez ; plus près encore que je vous embrasse sur ces belles paupières. Vous êtes pâle maintenant et vos petites mains sont toutes froides et toutes

tremblantes. Le mariage est-il pour vous chose si terrible ? Seriez-vous de ces gens qui en ont une peur instinctive, irraisonnable et par conséquent ignorent complétement ce que c'est. Se marier, c'est fuir l'isolement, c'est devenir fort, c'est supporter à deux le poids souvent intolérable de la vie et des fatigues de la vie, c'est multiplier et agrandir ses joies en les partageant avec un être aimable et aimé, c'est s'unir pour produire et se réserver aux jours sombres et glacés de la vieillesse quelques rayons bienfaisants et d'un prix inestimable, lorsqu'on retrouve par exemple, pour soutenir nos membres affaiblis, de douces mains d'enfants qui, comme vous, ô Ellen, carressent, soulagent et adorent. Vous connaissez, ma chère enfant, mes principes bien arrêtés en matière d'autorité paternelle, et surtout quand il s'agit d'un sujet aussi grave, aussi solennel en vérité que celui qui nous occupe. Il y va avant tout de votre bonheur et vous savez si je tiens à ce que vous soyez heureuse. C'est donc à vous, ma fille, à vous à prononcer en dernier ressort. Vous vous consulterez avec votre sœur Alice. Je n'ai que des conseils, mais pas d'ordre à vous donnner. Voici en quelques mots ce dont il s'agit. Un de mes amis de New-York m'a écrit, il y a quelques semaines déjà, que le bruit de votre beauté et de votre sagesse, de votre expérience même dans les plus difficiles affaires du commerce était parvenu jusque dans votre patrie et qu'on en avait causé dans les salons de la Maison-Blanche. Notre ami qui est Grantman en personne, notre illustre et magnanime général, a eu l'indiscrétion bien pardonnable, n'est-ce pas, Ellen ? de montrer

la table du président de la République une de vos éblouissantes photographies. Et voici, mon enfant, que l'on s'extasie; les jeunes gens demandent votre nom et, le lendemain, le fils de notre regretté président Lincoln s'informait plus particulièrement de vous auprès du général. Celui-ci m'en écrivit et, si vous vous décidez, Ellen, dans un mois votre futur époux sera à Londres où nous irons nous fixer, en attendant le jour de votre mariage. Là-dessus mon père m'embrassa sans vouloir entendre ma réplique, prit mon bras et nous passâmes, lui riant et plaisantant, moi soucieuse, dans la salle à manger où nous ne parlâmes plus que d'affaires.

LETTRE XLIV

D'Ellen à Joachim

Minuit

Non, mon ami, je n'ai pu me résoudre à avouer brusquement mon amour pour vous à mon père. Aussitôt après le déjeuner d'hier, je rentrai, sous différents prétextes, pour vous rendre compte du

grave entretien que vous savez. Je voulais sortir à toute force du milieu faux où je me trouvais engagée si tristement et je pris sur-le-champ une résolution extrême. Ce soir, à onze heures, quand mon père fut endormi, j'ai pénétré dans sa chambre à coucher et j'ai laissé sur le marbre de la cheminée le coffret ciselé qui vous vient de votre mère, que vous m'aviez laissé en dépôt et où j'ai précieusement serré toutes vos lettres. Mon père les verra. Qu'il nous juge. Mais je vous aime et je n'épouserai que vous. N'est-ce pas vous qui le premier avez éveillé en moi le délicieux sentiment de l'amour ? Ne vous dois-je pas tout le bonheur de ma vie ? Nos âmes sont faites l'une pour l'autre. Je vous aime; vous m'adorez : qui nous séparera l'un de l'autre? Personne; pas même la mort : elle ne peut que nous unir davantage. Adieu, mon seul ami. Je ne vous épouserai qu'avec le consentement de M. Elias Howe; mais je n'épouserai que vous. Comptez sur ma foi. Adieu.

LETTRE XLV

D'Ephrem à Alice

J'ai tenté deux fois déjà de vous envoyer une déclaration d'amour en forme, avec phrases à effet et tirades romanesques : et deux fois j'ai brûlé ces lettres. C'est qu'en effet vous m'avez paru trop intelligente, pour n'être pas au-dessus de ces formules banales d'amour qui, pour ma part, m'ont toujours fait mourir de rire. Il suffit, mademoiselle, pour être de mon avis à votre sujet, de se rappeler la limpidité, moqueuse parfois, de votre regard et la finesse de votre sourire. Je préfère donc tout simplement vous dire que je vous aime.

M'en ferez-vous un reproche ? Oh ! pourquoi alors me paraissez-vous si belle? L'amour d'une jeune fille n'est-il pas à l'âme vierge du jeune homme ce que sont à la fleur du printemps les tièdes caresses de la brise : sa nécessité première et irrésistible, sa vie, son tout ! Vous le savez, ô Alice : je n'ai pas encore aimé. Tout ce que j'aimais avant vous, c'était la vertu, l'héroïsme, l'éloquence, les arts, la poésie aux paroles enchanteresses, les harmonies grandioses de la nature ; durant l'hiver, c'étaient les flocons de neige argentant les toits, le vent qui s'élève et siffle en courbant les forêts, les feuilles jaunies bruissant aux arbres morts,

le feu qui réjouit l'âme auprès du foyer. Ce que j'aimais, c'est l'étoile scintillant aux cieux; c'est la nuit déployant ses sombres voiles et ne laissant à la pâle lune qui dore l'horizon qu'un point où sur l'herbe flétrie tombe son plus doux rayon ; ce que j'aime encore, c'est le zéphir qui souffle au printemps ; c'est le parfum des fleurs embaumant les vallées et les collines ; c'est le chant de l'oiseau ; c'est le bruissement du feuillage; c'est, au fort de l'été, l'ombrage et le frais ruisseau.

Mais aujourd'hui, ô Alice! plus que la fleur parfumée ou les mélodies de l'oiseau, et plus que la brise embaumée enivrant le cœur, ce que j'aime, c'est votre beau front, c'est votre grand œil noir, c'est vous qui, le soir, le long de ces bosquets voisins, passez parfois en me jetant un sourire.

De grâce ! je vous en supplie à genoux, laissez-moi vous aimer un peu, ne serait-ce qu'à titre d'ami.

LETTRE XLVI

D'Ellen à Joachim

Revenez vite. Mon père l'ordonne. Son trouble, son agitation est extrême. Il a vu, il a lu vos lettres. Et cependant ce n'est pas de l'irritation qu'il m'a témoi-

gnée. Il m'a pris les mains, il m'a embrassée avec une effusion indicible. Votre nom, il l'a prononcé sans colère, mais comme stupéfait : il est tombé de ses lèvres comme un écho qui sommeillait depuis longtemps. Mon père se refuse à toute autre explication. Il vous attend, il vous veut voir ; il s'impatiente que vous n'arriviez point. Laissez là toute affaire. Venez : je suis dans la plus grande perplexité. Venez vite. Ne craignez rien. Venez. Votre amie l'exige.

LETTRE XLVII

D'Ellen à Alice

Ce 1er Juin.

Où trouver, ma sœur, dans le langage humain des expressions qui puissent répondre à mes pensées, à mes sentiments et à mes souvenirs? Mon cœur déborde de joie ; mes yeux sont inondés de douces larmes et ma bouche est muette. Je suis, il n'y a qu'un moment, demeurée une heure auprès de notre père, une heure entière dans le plus profond silence, dans une extase intérieure qui ne se pouvait traduire par

aucune parole. L'infini bonheur, comme la douleur la plus poignante, paralyse instantanément nos facultés : la douleur arrivée à son paroxysme d'intensité nous stupéfie, la joie infinie nous berce et nous endort dans une ivresse pleine d'atonie. Je suis encore plongée dans cet assoupissement ineffable que prodigue la réalisation de nos vœux les plus désespérés. Oui, Alice! sois heureuse, toi qui m'aimes : car en cet instant mon bonheur est parfait. Joachim est ici près de moi, dans le château féodal de notre vieille tante d'Écosse, et il ne doit plus nous quitter. Son retour ne date que de deux jours ; mais que d'événements ont rempli ce court espace !

Mandé en toute hâte par mon père, auquel j'avais révélé mon amour en lui livrant toutes les lettres que Joachim m'avait écrites et que je gardais renfermées dans le coffret de sa mère, mon ami est accouru aussitôt à Kœnilworth. — Qui vous a livré cette cassette, lui dit mon père qui contenait avec peine l'émotion violente dont son cœur était agité ?

— Un vieillard respectable, mais pauvre, qui m'a longtemps servi de père. Il m'a dit sur son lit de mort que ce coffret venait d'une femme. Voici un billet écrit de la main de cette femme ; voici encore son portrait : cette religieuse était ma mère. Le coffret que vous me présentez renfermait un collier de diamants : je ne l'ai jamais possédé ni vu. Mais il n'est pas détruit : il se trouve entre les mains homicides de l'assassin qui, pour voler les diamants, en a tué lâchement le dépositaire, celui-là même qui m'avait nourri et élevé dès l'âge le plus tendre, puisque je n'eus jamais souvenir de mes malheureux parents.

Durant cet entretien, j'étais restée dans l'antichambre et peu à peu je me suis rapprochée de la porte du salon qui n'était qu'à demi-fermée : ce qui me permit de tout entendre; avec quelle anxiété, quelles larmes, puis avec quel bonheur, je te le laisse en juger, ma chère Alice. Bientôt mon père, la voix étouffée par les sanglots, reprit en ces termes : Eh quoi ! mon enfant, mon cher enfant ! c'est vous que je revois après vous avoir cru si longtemps mort ou perdu. Oui : ce sont bien là les traits de votre mère. Elle était belle. Dieu ! comme vos regards me la rappellent. Vous étiez si jeune, alors qu'elle vous a confié à l'homme qui vous devait emmener en Europe! Obligée avec votre père, mon meilleur ami d'enfance, de s'éloigner dans les contrées les plus lointaines de l'Amérique du sud, elle fut longtemps sans me donner de ses nouvelles. J'en reçus deux fois depuis par l'intermédiaire d'un de mes correspondants. Il y a dix ans environ un étranger vint m'apporter ce coffret sculpté avec mission de le faire parvenir à Paris, à l'adresse indiquée. Votre père et votre mère étaient morts. C'était leur dernier adieu que je me chargeai, sans le savoir, de vous faire parvenir. Depuis ce temps nul en France ne m'a écrit touchant votre existence et votre situation. Dieu soit loué! je vous retrouve et je vous estime et je vous aime comme j'ai aimé et estimé mon infortuné ami Hudson. Je sais que vous portez à ma fille l'affection la plus vive et la plus pure; je vous autorise, M. Joachim Hudson, à la lui faire connaître aujourd'hui de vive voix, en ma présence. Ellen ! Ellen !

Juge, Alice, de mon émotion : c'était mon bon père

lui-même qui m'appelait. J'ouvris lentement la porte du salon : ils venaient tous deux à ma rencontre. — « Ma fille, je vous présente votre fiancé ; » et mon père, nous prenant à chacun la main, nous la fit serrer dans la sienne.

En attendant l'époque prochaine de notre mariage nous resterons ici : une fois fixés sur le jour définitif de ce grand moment, nous nous rendrons tous à Londres et c'est là que l'ambassadeur américain a promis à mon père de nous unir lui-même. J'avais insisté pour que cette union fût remise au mois d'août prochain, afin de t'avoir alors auprès de moi. Mon père m'a prié de n'en rien faire ; il m'a objecté son grand âge, sa santé chancelante, le désir qu'il avait de me voir heureuse. « Ma fille, a-t-il ajouté, laisse-moi mourir content. » Joachim doit prendre en son nom la direction de notre maison le jour même des noces : c'est mon cadeau de fiançailles en attendant, mon aimable sœur, que ton tour soit venu. Car je sais tout : Joachim m'a montré, ce matin, au retour d'une de nos belles promenades, la lettre qu'Ephrem lui a écrite et où il lui parle de l'amour qu'il te porte. Oh ! comme l'avenir va maintenant nous sourire ! Après avoir poursuivi jusqu'ici le rêve idéal de toute notre vie ; le bonheur, la pureté et la durée de l'affection la plus sensible, c'est-à-dire l'amour dans le mariage, nous l'aurons donc atteint cet idéal au seuil même de la jeunesse. Oui, mon Alice, tu peux te livrer sans crainte aux transports et aux enthousiasmes de l'amour : le couronnement le plus légitime t'est dû et ce n'est point désormais notre père qui te le refusera.

LETTRE XLVIII

De la même

Joachim a chassé avec moi tout cet après-midi dans les bois giboyeux et pittoresques qui entourent la propriété de Kœnilworth. Un chevreuil a entraîné notre meute au loin. Nous avons d'abord suivi sa course au galop de nos chevaux ; peu à peu notre marche s'est ralentie et nous avons mis pied à terre au sommet d'une colline où le vent du midi nous apportait les aboiements éclatants des chiens. Un bourdonnement immense d'oiseaux, d'abeilles et d'insectes bruissait autour de nous sur la pente et dans la vallée. Les sites d'Ecosse ont une superbe beauté : les étangs et les lacs ruisselaient au soleil comme des gerbes de diamants, et dans les intervalles se détachaient, sombres et droits, les sapins et les chênes qu'agitait à peine une brise folle dont le souffle capricieux jouait sur toutes les branches et à l'extrémité de chaque feuille. Je m'appuyai au bras de Joachim pour admirer ce magnifique tableau. Nous restâmes quelques instants l'un et l'autre dans cette muette contemplation des beautés de la nature qui est pour les âmes poétiques et aimantes d'un si puissant attrait. Rien n'interrompait

cet auguste silence d'un beau jour printanier que la voix sonore de la meute, qui devenait de plus en plus distincte au fur et à mesure que la chasse se rapprochait. Cependant Joachim qui depuis la veille s'était montré fort soucieux du succès de cette journée, ne s'était pas élancé vers son fusil qu'il avait désarmé en descendant de cheval. Etonnée de son inaction et de sa froideur inaccoutumée, je levai mes yeux vers lui. Ce ne fut pas sans surprise. Son visage était sombre et son regard fixe ne quittait point l'horizon. — Qu'avez-vous, lui dis-je effrayée comme par une terreur superstitieuse. — Ellen, reprit-il sans me regarder, voyez-vous cette masse noire qui détourne là-haut sur ce chemin de plaines? Distinguez-vous ces constables en tenue, cette voiture fermée et cette charrette informe que traînent deux chevaux caparaçonnés de noir; les voici qui se rapprochent pour prendre la direction du village d'Ossian; apercevez-vous maintenant dans la charette lugubre, cet homme lié aux pieds et aux poings, et qu'une sangle de fer maintient debout à sa place. Cet homme, c'est l'assassin Burgcrafft: la justice sociale le conduit à l'échafaud, sur le théâtre même du crime que le misérable a commis. Dans une heure, un cadavre pendra au bout d'une corde. Et ce sera justice: la mort tue le meurtre. Eh bien! Ellen, comprenez-vous les pensées qui m'oppressent? Cette scène a ravivé en moi des souvenirs que votre amour avait un moment endormis, mais qui ne s'effaceront jamais. Moi aussi j'ai une justice à remplir; j'ai une mission sacrée: il faut que je punisse, et je jure par la passion brûlante que je vous porte, je jure par ce front de ma fiancée que vous

offrez à mes lèvres avides, je jure, Ellen, de n'être à vous et de ne vous avoir à moi qu'à l'heure fatale où ayant fait saisir en France ou saisi de mes propres mains le prêtre criminel qui a tué mon second père, je vous aurai alors apporté le collier de diamants que m'a laissé l'infortunée qui fut ma mère; Ellen, je ne viendrai pas à votre couche les mains vides : ce sera là mon cadeau de noces.

Je ne pus retenir mes larmes en entendant cette explosion si légitime de douleur et de haine. Je ne voulus pas d'abord m'opposer à ses desseins, bien que ce retard subit apporté à notre bonheur me fît éprouver un horrible serrement de cœur. Mais je me rappelai quelle tristesse envahirait l'âme de mon pauvre père à cette nouvelle et, peu à peu, m'enhardissant, je fis doucement remarquer à Joachim que sa vengeance serait plus sûre s'il acquérait d'abord la position sociale qui lui manquait encore et que je lui apportais en même temps que ma main. Ne serait-il pas possible, lui dis-je, de retrouver, sans donner l'éveil, le bijou que le fils du maître d'école a soustrait par un crime? Ne serait-il pas préférable d'en avertir Alice et Ephrem? Ils ignorent et nous aussi ce qu'est devenu ce collier: qui sait, mon ami, si cet assassin n'en a pas paré le sein de sa maîtresse? Vous vous rappelez les lettres mystiques que j'ai reçues d'Alice et qui avaient été envoyées à une jeune pensionnaire, nommée Maria, par son confesseur même, le doyen de Verrières? Le crime, par quelque endroit, se décèle toujours, et c'est en amour surtout que les criminels se trahissent en oubliant quelquefois jusqu'aux plus vulgaires notions de la prudence. J'en

écrirai particulièrement à ma sœur : qu'elle questionne adroitement Maria, que la vanité fera certainement parler un peu plus ou un peu moins. Si alors une lettre révélatrice, si même les diamants revenaient en vos mains, quoi de plus simple que de télégraphier au parquet du procureur général et d'écrire à la fois à l'ambassade américaine de Paris. Vous indiquerez brièvement vos témoins ; vous citerez la matérialité de vos preuves : une fois certaine de ne pas frapper à faux, la lente magistrature française n'hésitera plus à saisir et à punir un pareil misérable. Que si, par hasard, il nous échappe, soyez assuré que le nom de la fille de M. Elias Howe, devenue alors votre femme, ne vous sera pas d'un médiocre secours. Ne faut-il pas se liguer contre le mal et les séides du mal ? Pourquoi voulez-vous séparer votre cause de la mienne ? N'aurais-je plus votre confiance parce que vous avez mon amour ? O mon ami, songez à ce que souffrirait mon père, en vous voyant hésiter et reculer devant l'acceptation décisive de la main de sa fille. Hélas ! vous le savez, ses jours sont comptés ; non, vous ne hâterez pas les heures rapides de son existence fragile. Vous ne reviendrez pas sur la parole que vous lui avez donnée : « Vous lui avez dit de tout diriger. O Joachim, vous laisserez à notre vieux père cette satisfaction suprême. Je ne vous parlerai point de moi ; vous n'y paraissez plus songer. » Les sanglots m'ont suffoquée, et je crois que je serais tombée à terre si mon fiancé ne m'eût soutenue dans ses bras. Il appuya ma tête sur sa poitrine ; j'entendais les battements précipités de son cœur : il me tint fortement pressée contre lui ; il me couvrit de baisers et de caresses, me

répétant à plusieurs reprises : Ellen ! Ellen ! dispose de moi ; et ainsi penchés l'un vers l'autre, nous confondîmes, quelques moments en silence, nos pleurs et nos embrassements.

Tu vois, ma sœur chérie, tout ce que nous attendons de toi. Concerte-toi avec Ephrem. Ecrivez-nous de suite le résultat obtenu et conserve-moi fidèlement, au sein des premières ivresses de l'amour, ta précieuse amitié et toutes tes affections.

LETTRE XLIX

D'Ephrem à Alice

« Amour ! invincible amour ! tu subjugues les puissants et tu reposes sur les joues délicates de la jeune fille ; tu règnes sur les mers et dans la cabane du berger ; nul, parmi les dieux immortels, ni parmi les hommes éphémères, n'échappe à tes traits. Celui que tu possèdes est en proie au délire. Tout cède à l'attrait des yeux d'une jeune fille ; même au sein du pouvoir, l'amour siége à côté des lois suprêmes. »

Comme ces poétiques paroles de Sophocle conviennent bien, ô Alice ! à la situation présente de notre

cœur! Oui, jouissons du temps d'amour, jouissons-en par l'énergie et la volupté des sentiments. Tout passe, hélas! Que de fois n'avez-vous pas cueilli des roses là même où bientôt vous ne vîtes plus que des épines. Hâtons-nous de goûter ces inénarrables plaisirs de l'âme perpétuellement occupée de l'objet de sa passion. Est-ce la vivacité impétueuse de mon affection qui torture ainsi ma pensée? Pourquoi vous le dissimuler? Eh bien, Alice, je vois parfois monter du fond de ma pensée, des fantômes sinistres enfantés par des terreurs subites et instinctives dont vous êtes toujours la cause inséparable. Il me semble, insensé que je suis! il me semble que je doive vous perdre bientôt, que déjà peut-être je vous ai à jamais perdue, et alors il me prend des angoisses, des défaillances, de terribles mouvements de haine et de vengeance, contre qui? contre quoi? Puis-je le savoir? Je flotte dans des ténèbres affreuses, au milieu d'ombres sans réalité palpable; je vous cherche dans ce chaos lugubre : vous avez disparu dans un nuage de sang; je ne distingue plus que les plis d'un linceul. Depuis deux nuits, voilà mes rêves, soit que je m'endorme, soit que je m'éveille. Oh! je souffre trop. Laissez-moi vous voir ce soir, sur la terrasse. Vous me parlerez encore et vos paroles calmeront sans doute ces incompréhensibles et inqualifiables appréhensions qui n'ont d'autre source que la violence même de mon amour. J'ai besoin, Alice, que vous me disiez que vous m'aimez, que vous ne voulez pas me fuir, que je pourrai vous voir longtemps, bien longtemps encore. Si vous saviez comme je recueille une à une toutes les pensées, tous les mots qui me viennent de vous! Vos regards

mêmes que vous tournez souvent avec tant de sollicitude sur ma modeste demeure, vos regards, je les épie, je les compte, je les devine. Vous avez aperçu, ces jours derniers, le nid de mousse que quelques bouvreuils ont placé non loin de ma fenêtre, au milieu du treillis et sous les clématites; vous vous y êtes intéressée; je vous ai vue, de vos mains délicates, émietter le pain à profusion le long du mur. Comme vous, je m'y suis attaché : chaque matin et chaque soir, je leur donne la pâture. Bientôt leurs petits vont éclore. J'en veux prendre un couple. Ce sera un gai souvenir de nos jeunes amours, un gage d'espérance, peut-être. L'avenir, si vous le voulez, n'est-il pas à nous ? Sinon, grand Dieu!.. comme il serait ironique pour nous, ce nid d'oiseaux, plein de cris et d'amour, où sans cesse, brise du matin et chauds rayons du jour, s'en viennent jouer si mollement! N'est-ce point là en effet l'image touchante de deux amants qui s'unissent? Au fond de leur petit nid de verdure, les oiseaux sont libres et heureux. Voyez : le soleil printanier les enivre; quelques graines suffisent à leurs besoins ; ils chantent au matin, et la nuit ils reposent pour reprendre au réveil un plus joyeux murmure.

Ne sentez-vous pas, ô Alice! comme tout maintenant invite à aimer ? Levez les yeux en haut : voyez-vous ces nuages suspendus au firmament? Comme ils sont légers dans leur course éthérée! C'est la brise amoureuse qui les pousse.

Mais si vous tournez vos regards vers les créatures supérieures, quel lugubre son va frapper aussitôt vos oreilles! Écoutez ces tristes accents, ces hurlements affreux, douloureux et sombre écho des souffrances et

de l'âme et du corps? Entendez-vous comme ils troublent les voix mélodieuses qui, ondulant du ciel à la terre, s'épandaient en longs frémissements au sein des espaces infinis? Ces cris déchirants viennent de tous les désillusionnés, de tous les déclassés de l'amour. Hommes ou femmes, jeunes ou vieux, libres ou mariés, c'est bien vous qui remplissez l'air de vos plaintes lamentables : ici une jeune femme qui était venue chercher dans le mariage la satisfaction légitime de ses penchants irrésistibles, qui s'est endormie jeune fiancée aux rêves magiques, puisque l'on accouple à une espèce de cadavre-vivant, exhalant déjà l'odeur des cimetières; et qui ne sort de ce long sommeil virginal et trompeur qu'en voyant honteusement choir ses grands cheveux d'ébène et la ronger peu à peu les ulcères qui lui poussent au sein, sur ses deux blanches mamelles qu'hier encore elle avait, dans le secret du boudoir, tant de plaisir et d'orgueil à étaler aux chatoyants reflets des glaces de Venise. Désastreuse ironie! Ailleurs ce sont des jeune gens hideusement défigurés... Je m'arrête; c'est trop triste.

Et cependant, en dépit de si horribles exemples, un courant furieux entraîne toujours les deux sexes l'un vers l'autre... Quoi d'étonnant? C'est un devoir. Aussi, insensés sont ceux qui, en amour, ne cherchent que le plaisir des sens! Le plaisir n'est qu'un rêve et l'homme lui-même n'est qu'une ombre, fragile et vaporeuse, que détruit un vain souffle, que tue un froid baiser donné par hasard dans quelque nuit et qui tombe soudain dans les bras décharnés du néant avide, immense, insatiable et sombre.

LETTRE L

D'Ephrem à Joachim

C'était l'heure où, la tête sous son aile, l'oiseau repose doucement; l'heure où, plus embaumée, frémit la fleur au bord de l'eau. Mille parfums délicieux s'élevaient de toutes les plates-bandes du jardin. Un long souffle de tièdes brises, quelques chants harmonieux, un murmure étouffé qui courait sur la plaine, de profonds silences, de lointaines clartés, formaient alors dans cette nuit sombre le paysage le plus enchanteur que l'imagination pût rêver au sein de l'atmosphère la plus enivrante. Impatient, fiévreux, j'attendais sans bruit ce solennel moment où soudain le cœur bat et fait dire tout-bas : c'est elle! Depuis plus d'une heure j'attendais vainement. Mon cœur ne battait pas; mes lèvres étaient muettes. Ni sa voix, ni ses pas ne venaient m'arracher à ces rêveries si tristes, si pénibles à notre âme attendrie, lorsqu'à nos côtés tout nous parle d'amour et qu'on est seul, hélas! depuis le lever de l'aurore. Le soupçon est chose hideuse : as-tu jamais éprouvé comme il ronge la poitrine et comme il nous remplit lentement de mesquines fureurs? Elle, me trahir! Elle si aimante, si jeune : belle fleur du prin-

temps qui ne fait que s'entr'ouvrir ! Au même instant que ces atroces pensées me dévoraient l'âme avec cet acharnement infernal dont Dante a vu Ugolin ronger le crâne et fouiller la cervelle de son ennemi, je sentis frissonner sur ma bouche tremblante d'émotion les deux lèvres roses de mon amie : elle était là, près de moi, à demi penchée sur mon cou, ses longs cheveux flottant sur ses épaules et exhalant autour de nous les plus exquis parfums. « Alice ! Alice ! comme vous m'avez fait du bien ! Je ne vous ai donc pas perdue ! Vous m'aimez toujours ! » J'étendis mes bras vers elle, j'enlaçai mes deux mains sur ce corps si souple et si charmant, et me dressant à mon tour je posai mes deux lèvres en feu sur ses grands yeux noirs, tout humides de langueur, tout brillants d'amour : longtemps je la tins ainsi pressée, et parfois elle fermait et parfois elle ouvrait ses belles paupières aux longs cils, et j'aimais à les sentir délicieusement papillonner et mollement frémir au rebord de ma bouche et tout le long de mes lèvres. Est-il possible que tant de plaisirs soient renfermés dans un si léger contact ! O baisers enivrants de la bouche ! O lèvres closes sur les yeux d'une amie ! Quels serments muets ! quelle éloquence ! quelle énergie et quelle douceur de sentiments ! Quel instinct merveilleux nous pousse à ces sensations divines ! Comment oublier celle qui, la première, nous les fit savourer ? O délirant baiser de la bouche, d'où vient le secret de votre force ? Oui ; elle se tire toute du sentiment : la bouche en effet étant l'organe de la parole qui est elle-même l'iustrument mélodieux et l'expression de l'intelligence, il y a là, dans le rapprochement de deux bouches humaines quelque chose

de sacré qui annonce le mélange de deux âmes! O lèvres closes sur les yeux d'une amie, vos baisers mystiques tirent aussi leur force de cette religion universelle que les hommes ont toujours attachée à certaines parties du corps. Le revers de la main ne se présente-t-il pas naturellement au baiser? Mais si nous appliquons ce baiser aux yeux, il nous semble alors, ébranlés que nous sommes par un transport indicible, il nous semble pénétrer jusqu'à l'âme et la toucher. C'est là tout le secret de l'amour platonique; c'est là sa supériorité magnifique sur l'amour charnel et la volupté des sens.

Alice prit mon bras et nous nous dirigeâmes en silence, par l'allée des charmilles, vers le banc de gazon. Elle me remit la lettre de miss Ellen : je la parcourus à la faible lueur de notre lanterne sourde, et toutes les émotions généreuses qui vous ont agité dans les montagnes de l'Ecosse nous ont remué ici non moins profondément. Mon ami, ton mariage ne sera point retardé par le propre soin de ma vengeance. Nous tenons le coupable. Alice m'a remis une lettre précieuse qui fut adressée à M*** par le curé de V*** et où il la supplie d'agréer un souvenir de sa pieuse tendresse, faible gage d'affections immortelles : ce souvenir, c'est le collier de ta mère teint du sang de mon père. Et à cette jeune fille qu'il égare, il en demande, le misérable! une récompense éclatante. Cette lettre porte une date ancienne exactement correspondante au voyage que le fils du M... d'E... a entrepris alors à Paris, sans aucun doute pour en faire laver ou remplacer le diamant et la monture où le sang fit tache. Alice espère reprendre d'ici à quelques

jours ce bijou de pierres précieuses. Je te l'enverrai aussitôt avec une lettre chiffrée, et où nous conviendrons des moyens à prendre pour assurer nos poursuites près des procureurs impérial et général, qu'il faudra saisir en même temps de la plainte. Mais comme Ellen l'a dit : il faut à ce point de vue même que ton mariage soit conclu dans un bref délai, afin que l'ambassade américaine puisse presser à son tour sur le ministre de la justice à Paris. Je termine ici toutes réflexions pour le moment à cet égard, la prudence m'en faisant une loi puisque notre succès ne dépend que du secret. A huitaine franche, je l'espère.

Alice et moi nous nous sommes communiqué et nous avons approuvé tous ses plans. Après quoi, pour plus de sûreté, j'éteignis ma lumière, et je me levai; Alice ne quitta point ma main et reprenant notre promenade favorite nous la poursuivîmes jusqu'au bosquet de lilas blancs qui ombrage et surplombe la partie orientale de la terrasse, à quelque distance de l'amandier en fleurs d'où s'échappait comme d'un vaste encensoir l'odeur la plus fine et la plus pénétrante. Mon amie me questionna beaucoup sur mon avenir qu'elle voulait m'encourager, me disait-elle, à rendre brillant. — Ce sera bien long, lui ai-je répondu. — Je vous attendrai : vous plaindrez-vous encore? Je n'ai répliqué que par un serrement de mains. Oh! oui, ai-je repris bientôt, j'ai tous les courages, Alice, si votre amour ne me fait point défaut. Que de jeunes et vigoureux talents qui se sont fatigués, brisés ou abâtardis, parce qu'ils n'ont pas rencontré sur le chemin de la vie, à l'aurore de leur jeunesse et de leur génie, cet ange puissant et conso-

lateur que nous appellons une femme, et qui sût leur dire : Allez! En avant, toujours en avant! Vous me rapporterez tous vos efforts, vous m'offrirez tous vos sacrifices, toutes vos joies, tous vos orgueils. Un sourire, un baiser, une larme saura ramener l'inspiration sur votre front assombri. Vous me dicterez vos poësies, vous me lirez vos drames, vous m'analyserez votre philosophie et vos discours. Nous aussi nous avons un monde intérieur de pensées et de vie que nous ne savons souvent comment exprimer et peindre : je vous communiquerai nos plus secrets sentiments ; je vous dévoilerai le cœur d'une femme : c'est tout un abîme de sensations et de sentiments délicats et violents, confus, fugitifs et éternels tour à tour, radieux ou sombres. Vous porterez votre main hardie dans cet abîme : vous en arracherez les fleurs et les vipères ; vous les décrirez en style magique ; vous les offrirez à la foule avide et si, en retour, l'on vous jette quelques superbes couronnes, vous reviendrez au foyer intime, loin du public, en décorer le front de votre douce compagne. » N'est-ce pas, Alice, que l'amour peut bien produire ce miracle et confondre ainsi deux existences de jeune homme et de jeune fille?

— « Ephrem, me dit-elle, tous mes plaisirs me viendront désormais de vous : vous seul pouvez maintenant me rendre heureuse et, à mesure que vous développerez votre intelligence et que s'épanouiront les attraits de votre âme, avec eux, avec elle croîtra mon amour qui ne repose en rien sur l'éphémère beauté du corps. Mais vous, mon ami, vous avez une mission plus sainte et plus haute que l'humble mission et le

faible travail de plaire à une femme, fût-elle par son amour et ses formes divines la source même de votre inspiration. Citoyen d'un grand pays, vous vous devez par dessus toutes choses à votre patrie. Vous souriez à ce mot de patrie et vous me regardez, ô mon ami! comme si tout ce que vous aimez et que vous devez aimer un jour se fût concentré en moi. Je le vois : ce mot de patrie n'offre encore à votre esprit qu'un sens étroit et fort obscur; cependant l'amour de la patrie est à la fois un sentiment et une vertu, et c'est sous ce double rapport que je veux vous faire étudier le patriotisme. Chaque homme en effet aime ou doit aimer sa patrie : il faut donc que cette patrie ait des titres à notre amour; il faut qu'il existe une source d'où découlent tous nos devoirs envers elle. Mais les heures rapides de la nuit s'écoulent. Quelque bien que l'on éprouve près de ceux qu'on aime, il faut s'éloigner. Vous trouverez demain, au pied de ce mur, dans une lettre, tout ce que j'ai à vous dire sur l'amour de la patrie. Si bientôt je venais à mourir, ajouta-t-elle en riant, ce sera mon testament. » Elle me tendit sa main : je la baisai avec une vive ardeur et après nous être répété mille folles paroles de tendresse, elle me quitta et disparut rapidement à mes yeux.

LETTRE LI

D'Alice à Ephrem

Un catholique logique n'a de patrie qu'à Rome : il ne peut pas en avoir d'autre. Mais vous qui avez brisé la lisière et le bourrelet des cultes, vous, mon ami, né dans ce beau pays de France, c'est pour elle qu'il faut vivre, c'est en vue d'elle qu'il faut grandir vos talents; c'est à elle enfin que je veux que vous les consacriez en divulguant les secrets de la science et de la critique philosophiques au moyen d'un langage pur et compréhensible jusqu'à en être saisissant, en répandant cette lumière au sein des masses aveuglées par l'ignorance et qui pourtant sont l'élément vif de votre indomptable et surprenante nation.

Le sentiment patriotique est un sentiment instinctif, invincible, mis en nous pour être le germe d'une sublime vertu. Qu'aimons-nous donc en aimant la patrie, et pourquoi l'aimons-nous ? « La Providence, dit quelque part Châteaubriand, semble avoir attaché les pieds de l'homme sur le sol où ils se sont posés pour la première fois. » Le sol, tel est en effet l'élément premier du patriotisme : c'est surtout cet amour du sol, non moins que celui des lois, qui fait que nous

nous attachons d'abord à tel pays plutôt qu'à tel autre, souvent mieux ordonné, plus parfait mille fois que ce coin de terre sans lequel cependant tout ne nous est plus rien. Le sol natal se remplace difficilement. C'est en vain que nous asservissons la vapeur pour nous transporter aux extrémités du monde et par-delà les mers; c'est en vain que d'autres cieux, plus brillants peut-être, vont se dérouler sur nos têtes et captiver un moment l'imagination : il y a toujours quelque part, dans le cœur, l'image d'un autre ciel, d'une autre terre que rien n'efface et dont le souvenir seul parfois torture. Nous avons tous, disait un jour Lincoln dans les salons de mon père, nous avons tous une demeure où s'est passée la plus fraîche et la plus insouciante partie de notre existence, et sans doute, non loin de cette demeure, un ruisseau quelconque, tombant plus ou moins en cascade, un bois où se firent nos premières promenades, des arbres qui les premiers nous donnèrent à cueillir leurs fruits tout humides d'une tremblante rosée. Aussi quels douloureux déchirements l'on éprouve quand il faut un jour se séparer de tous ces objets chéris!

Le sol influe encore sur nous d'une autre manière que par la vivacité des impressions, je veux dire par sa température, par son climat. Sans admettre l'importance exagérée que Montesquieu et d'autres lui donnent, il est néanmoins certain que le climat contribue étonnamment à former le caractère des individus et par là même des peuples : la mer, les montagnes, les plaines, le soleil ou les brouillards agissent forcément sur la partie physique de notre être et par elle sur l'âme entière. Il me suffira de vous indiquer

quelques contrées et quelques nations pour démontrer le rapport réel qui existe des unes aux autres : ainsi la Laponie a son climat, la belle Italie en a un autre tout différent, l'Angleterre et la France enfin ont leurs climats particuliers ; or, autant de climats, autant de peuples avec un esprit de trempe diverse. Dans la Grèce même il y avait l'Attique et la Béotie : la Béotie où l'air était si épais et les esprits si lourds ; l'Attique où le ciel était si pur et les intelligences si vives et si brillantes. Le climat ayant donc une part dans la formation du caractère et du tempéramment de chacun de nous, il s'établit entre nous et lui une sorte de sympathie magnétique, et il agit sur nos sens et sur notre esprit d'une façon si intime, qu'il nous manque réellement quelque chose lorsque ce n'est plus son air que nous respirons ; le malaise que l'on éprouve alors est indéfinissable. Peut-être le savez-vous déjà ?

La patrie, c'est encore, c'est surtout la société politique dont nous sommes membres ; dans la patrie considérée comme société politique, ce sont d'abord nos concitoyens qu'il faut considérer : nos concitoyens nous ressemblent par le caractère, par le langage, nous sont unis par des intérêts puissants, par des relations incessantes ; comment ne pas les aimer ? En second lieu, qu'est-ce que la patrie considérée comme société politique ? Ce sont les lois et les institutions qui nous régissent et qui nous protègent. Qui nous reçut à notre entrée dans le monde et nous a salués par notre nom en le consacrant à jamais dans ses annales ? Qui s'est chargé de veiller sur notre vie, de nous protéger, après la mort de notre père et de notr

mère, contre les embûches de ceux qui guettent et notre personne et nos biens ? C'est la patrie.

Mais ce qui ajoute une force plus intense à l'amour de la patrie, au point de vue politique, c'est son histoire, c'est-à-dire son passé aussi bien que son avenir. Si vous jetez les yeux sur le glorieux passé de votre France, quel étonnant et légitime orgueil national, quel amour ces souvenirs ne vous inspirent-ils pas ? Quelle confiance dans le rôle qui vous est assigné parmi les destinées futures ! A cet égard la France ne vous paraît-elle pas être une des privilégiées de la Providence, un des théâtres choisis et spéciaux où s'accomplissent ces drames mystérieux qu'elle fait jouer aux peuples, soit pour les punir, soit pour les renouveler ou les pousser quand même dans les voies pénibles du progrès. Selon les temps, vous êtes dans les mains de cette Providence qui agit sur l'univers par des lois générales, comme une verge ou un flambeau ; vos armes ont épouvanté le monde : vos idées, passant par votre langage, le remuent encore, et c'est le cas de s'écrier avec le comte J. de Maistre : « La moindre opinion que vous lancez sur le monde, c'est un bélier poussé par trente millions d'hommes ! » Aussi, en supposant qu'il soit dans les desseins de Dieu que l'humanité arrive un jour à la grande unité morale et religieuse, faut-il admettre, en présence de votre penchant, de votre fureur même d'agir sur les autres, que les Français sont destinés à y entraîner tous les peuples.

En France, le patriotisme jeta sa première étincelle au Moyen Age, dans l'organisation des communes ; et, dans des temps plus rapprochés, à la fin même du

siècle dernier, si la France ne fut pas envahie et démembrée, à qui le dut-elle ? Au patriotisme enthousiaste de la nation. En effet, ce sentiment, comme celui de l'amour si tendre et à la fois si fort, ce sentiment bien qu'à peine aperçu dans les temps ordinaires est toujours vivant dans l'âme. Que certaines circonstances surgissent, et soudain il éclate : ces circonstances seront les prospérités et les malheurs publics, aussi bien que l'absence et l'exil.

A l'heure de la prospérité, au moment d'un triomphe éclatant, tous les cœurs ne font qu'un : le jour, on s'embrasse, on chante des hymnes nationaux; les voûtes profondes de vos cathédrales ainsi que les plus humbles églises tressaillent sous le souffle des *Te Deum* officiels ; la nuit descend, et la patrie avec ses campagnes et ses grandes villes éblouissantes de lumières apparaît comme sous les diamants une jeune reine victorieuse. Mais si, à cette joie bruyante des fêtes, succèdent des jours de deuil sombre, si déjà l'ennemi jette ses cohortes sur les frontières et qu'il les entame, alors les actes extraordinaires d'énergie et de dévouement qui se manifestent, montrent suffisamment ce que peut sur l'homme l'instinct de la patrie. D'autres fois l'on n'a que la triste ressource de lui dire qu'on l'aime sans avoir l'inexprimable satisfaction de la venger.

« Me souvenir de toi, ma Patrie!... Tes chaînes qui
» se rouillent et ton sang qui coule ne font que te
» rendre plus chère à nos cœurs; et tes enfants,
» comme les petits du pélican du désert, boivent l'a-
» mour dans chaque goutte de sang qui tombe de ton
» sein. »

Dans l'absence, mais surtout dans l'exil, le patriotisme a une autre force et une autre passion : le sentiment subsiste toujours entier et de plus, ici, il se concentre en l'âme de l'exilé qu'il accable de souvenirs et de mélancolie. Chassé de sa patrie, Démosthène montait sur les rochers qui bordent la côte de l'Eubée et là, les yeux fixés sur la vaste mer, le visage inondé de pleurs, il passait des journées entières à regarder l'Attique. C'est à ces instants que les choses en elles-mêmes les plus insignifiantes deviennent d'un prix inestimable aux yeux de l'exilé : tantôt c'est une pauvre fleur des champs, semblable à celle qui jadis lui souriait si gaiement sur le sol de la patrie, et qu'il rencontre tout à coup; ou bien ce sera un chant d'oiseau, doux et vif, comme celui qu'il entendait dans les forêts du pays natal, quand, au printemps, il s'en allait tout enfant guetter et les oiseaux et leurs nids; tantôt ce ne sera qu'une vieille romance murmurée sur les places publiques par des chanteurs ambulants, et qui le transportera soudain en d'autres lieux et à un autre âge.

Le sentiment, mon ami, est comme la fleur du patriotisme : il parfume l'âme; son contact a quelque chose de merveilleux; il embellit toutes les facultés de l'intelligence; il leur donne je ne sais quoi de suave et cependant de sévère. Le fruit qui naît de cette belle fleur est une mâle et puissante vertu. En tant que vertu, le patriotisme est encore l'amour de la patrie, mais non plus instinctif. La raison pénétrant aux endroits les plus intimes du cœur y scrute l'instinct : le voile ténébreux qui, à son berceau, couvre tout amour, se déchire et les motifs légitimes, les racines

de cet instinct extraordinaire lui apparaissent enveloppés d'une vive lumière. Ces motifs, la volonté libre les reconnaît, les avoue et accepte comme autant de devoirs rigoureux tous les sacrifices qui en découlent.

L'antiquité a pratiqué cette vertu, mais bien souvent en l'exagérant. C'est qu'en effet les institutions païennes commandaient un patriotisme exclusif et étroit. Aussi combien de grands hommes classiques, enivrés d'amour pour leur patrie, n'ont-ils rien trouvé d'illégitime pour la servir. On ne les voit point hésiter d'employer pour l'avantage de leur pays des moyens que leurs grandes âmes, dans leur générosité et leur franchise naturelles, n'eussent jamais pu se résoudre à employer pour le leur. Un patriotisme aveugle les rendait barbares envers les autres nations et chez eux, en un certain sens, tout ce qui portait le nom d'étranger était ennemi. Chaque grand Etat aspirant à détruire l'indépendance des autres entendait dominer seul, ne fût-ce que sur des débris : le Romain trouvait beau de donner à Rome l'empire du monde ; cette fin lui paraissait fort légitime et à ses yeux justifiait tous les moyens. Mais en vérité qu'est-ce que ce patriotisme sombre ? Ce n'est que l'égoïsme des peuples aussi coupable que celui des individus : c'est par lui que les citoyens de divers pays s'isolent et se séparent brutalement ; c'est lui qui leur souffle l'esprit turbulent des conquêtes et couvre la terre de ruines et de sang. Le patriotisme antique était donc injuste envers l'humanité.

Il faut dire pourtant, à la louange de la philosophie païenne, qu'elle rappela parfois le lien étroit qui unit

entre eux tous les hommes sans exception, et le mot de Socrate est bien connu. — De quel pays es-tu? lui demandait-on. — « Je suis citoyen du monde. » Telle fut la réponse du sage. A son tour, Cicéron, dans son traité *des Devoirs*, parle de la société universelle des hommes. Mais toutes ces maximes étaient vagues, personnelles et surtout sans efficacité. Ce n'était point là une doctrine, encore moins un code. Seul le Christ en enseignant aux hommes à prier « Celui » qu'il appelait « leur seul Père et leur Maître, » leur a fait entendre qu'ils étaient tous frères et, dans sa bouche éloquente, ces mots avaient un sens réellement pratique. C'est pourquoi la voix de Paul prêchant la doctrine de Jésus s'éleva plus haut que toutes les voix égoïstes ou menteuses des sectes religieuses alors à la mode : désormais, selon lui, il ne devait plus y avoir « ni juif ni grec » puisque nous étions « tous » solennellement déclarés « fils de Dieu. » Ces paroles du grand communiste, l'apôtre Paul, destinées à retentir sur tous les points du globe, renversaient de fond en comble les bases du droit antique et renfermaient tout l'esprit qui allait animer progressivement les législations modernes : car le Christianisme faisant de l'humanité entière une unique famille, comment le frère serait-il naturellement l'ennemi de son frère? Sans doute ni la haine ni l'orgueil ou les convoitises ne cesseront encore de souffler aux peuples leurs mauvaises inspirations; mais l'immense bienfait du Christianisme est d'avoir corrigé l'exagération du patriotisme et son injustice au regard de l'humanité, en ramenant la lumière dans la conscience des peuples.

Le patriotisme antique était, de plus, injuste en-

vers la famille et l'individu. Il avait violé les droits de la famille en introduisant l'État, dès la naissance de l'enfant, à la place du père et de la mère. L'État exerçait sur la famille entière la domination la plus absolue. Il était tout, il absorbait tout et telles étaient à ce sujet les idées opiniâtres et erronnées de l'antiquité qu'un des plus beaux génies, Platon lui-même, voulait, comme vous le savez, faire disparaître complétement la famille au profit de l'État. Combien différent fut l'enseignement du Christianisme! Il rappela aux parents leur devoir d'élever, corps et âme, tous eurs enfants : du devoir découlait naturellement le droit le plus imprescriptible. C'est ainsi que se rehaussa dans les familles la dignité du père et de la mère; c'est ainsi qu'allaient devenir plus empressés et plus moaux les soins de l'amour paternel pour s'exercer librement dans toute leur force.

L'action personnelle, proclamée dans la famille, annonçait dans les sociétés le lever de la liberté individuelle : liberté que bientôt on allait voir sortir du fond de la Germanie en même temps que les tribus barbares, d'accord en cela avec les institutions chrétiennes, et ce fut en vain que, pour l'étouffer, le catholicisme romain vint jeter son lourd manteau de plomb sur les épaules des naïves mais fortes générations du Moyen Age. L'antiquité avait tourné l'homme vers le dehors : pourquoi, vers quel but le citoyen antique était-il exclusivement élevé ? Pour les camps et pour le *forum*. Le Christianisme le tourna au contraire vers les joies intérieures, corrigeant par là cette troisième injustice du patriostisme païen : l'injustice envers les particuliers.

C'est de cette sorte que l'individu fut affranchi et rétabli dans sa dignité en face de l'État. Allait-il se dépouiller du patriotisme en même temps que de ses chaînes ? Allait-il en être de cette forte vertu comme de ces vêtements usés, dont on se débarrasse pour en revêtir d'autres? Jamais le Christianisme ne l'entendit dans ce sens là. Mais aux motifs naturels du patriotisme vous le voyez ajouter un motif surnaturel : la volonté même de Dieu.

Or, cette vertu ainsi réglée par la raison, quels devoirs prescrit-elle? A cet égard il vous faut distinguer, pour plus de clarté, entre les circonstances ordinaires et les circonstances extraordinaires. Il est des circonstances, en effet, où le péril est si grand que la vertu ne saurait déployer trop de force pour le prévenir ou le surmonter : à ces moments critiques, l'héroïsme devient de nécessité publique. C'est alors, puisque le salut de la patrie le réclame, qu'il faut tout sacrifier pour elle. Que commande le patriotisme ? Il commande le sacrifice de nos biens, de notre vie et jusqu'à un certain point le sacrifice même de nos plus chères affections. C'est alors que les épouses doivent envoyer leurs époux à la guerre; c'est alors que les pères y doivent accompagner leurs fils ainsi que le proclamait autrefois une voix éloquente dans un suprême danger.

« La patrie n'est plus qu'une grande ville assiégée :
» il faut que la France ne soit plus qu'un vaste camp.
» Tous les âges sont appelés par la patrie à défendre
» la liberté. Les jeunes gens combattront; les hommes
» mariés forgeront les armes ; les femmes feront les
» habits et les tentes des soldats; les enfants met-

» tront le linge en charpie et les vieillards se feront
» porter sur les places publiques pour enflammer tous
» les courages. »

Que si nous entrons maintenant dans le cours ordinaire de la vie, nous découvrons et d'autres devoirs qui nous sont imposés et un autre avantage que la société retire du patriotisme. Ce n'est plus à la guerre ni aux époques de révolution, c'est durant les heures douces et paisibles de la paix que vous voyez le patriotisme enfanter ses merveilles : soutenant le courage de l'ouvrier, inspirant le génie de l'artiste, centuplant par l'émulation nationale les forces de l'industrie, les anoblissant en leur donnant comme but la grandeur même du pays. C'est en effet dans toutes les carrières que le patriotisme peut et doit exercer son influence; c'est dans ses vastes limites qu'après l'avoir dépouillé de cet esprit étroit et sauvage dont l'avait cuirassé l'antiquité, nous le prescrivent le bon sens, la raison et la religion naturelle, telle que celle-ci émane du Christianisme pur. Il faut donc pour que le patriotisme soit juste, qu'il ait pour base et mesure la raison, seule capable de le régler; mais aussi vous le voyez, ce n'est que sur un sol républicain qu'une pareille vertu peut naître, se développer et mûrir dans tout son éclat.

Rappelez-vous que c'est devant une croix de bois que l'esclave antique à fui peu à peu, comme au lever du soleil disparaissent les horreurs de la nuit; c'est frappées par une croix de bois que se sont enfin brisées les chaînes qui pesaient sur l'individu des vieilles cités païennes : c'est qu'en effet cette croix était alors le symbole éloquent et synthétique de la grande

formule évangélique et humanitaire : liberté, égalité, fraternité. Depuis que le catholicisme romain, en s'appropriant ce signe symbolique, en a dénaturé le sens, il ne faut plus s'y arrêter ni graver sur cet étendard transfuge notre mot de ralliement. Trop de confusion s'élèverait dans les âmes généreuses, mais ignorantes : au moment de la lutte, elles ne sauraient plus reconnaître ceux qui combattent dans leur camp ; il en serait d'elles et de vous, comme de ces régiments amis que couvre et sépare un immense et épais brouillard et qui se heurtent et se déchirent avant de se reconnaître. Puisse l'amour de la patrie grandir de plus en plus dans tous les cœurs de vos compatriotes ! Que devant lui, l'égoïsme et les haînes de castes fuient à leur tour ; qu'aux pieds de la patrie toutes les classes se rapprochent et se soutiennent ; que la bienfaisance, et non plus le dédain, tombe d'en haut comme une rosée et que d'en bas germe la reconnaissance et non plus l'envie. Et, à voir le tressaillement de toutes les nobles intelligences de ce siècle et de votre pays, ne dirait-on pas, mon cher Ephrem, que c'est là le point mystérieux de l'avenir où il semble, à travers les brumes noirâtres de l'horizon qu'on voie s'acheminer péniblement, il est vrai, l'Europe entière ? Puisse donc le patriotisme monter, comme un astre radieux, de plus en plus sur le monde ! qu'au moins ce vœu, il me soit permis en finissant de le former pour votre chère France où tant de races royales et de gouvernements personnels se disputent l'honneur de lui mettre un bâillon !

LETTRE LII

De Joachim a Ephrem

Londres, ce *20 Juin.*

Tu as bien fait de m'adresser directement ta lettre et le collier de diamants à Londres, au Great-Hôtel, où je suis venu rejoindre miss Ellen et son père, descendus eux-mêmes chez l'ambassadeur américain et arrivés quelque temps avant moi pour hâter les apprêts de mon mariage. Merci, mon ami, merci à toi et à miss Alice pour les soins et l'énergie que vous avez mis tous deux à reprendre ce bijou si précieux qui assure notre vengeance et qui a satisfait mon légitime orgueil, en me permettant de déposer dans la corbeille traditionnelle un riche joyau, une des plus éclatantes parures. C'est mardi dernier que la grande cérémonie a eu lieu. Elle fut toute civile, Ellen, son père et moi n'admettant les rites d'aucune secte religieuse. Je t'assure, mon ami, que c'est un vif bonheur pour l'âme, une inexprimable satisfaction de la conscience que de se dire la veille ou le soir de ce grand jour : « Je n'ai trompé personne dans les actes

extérieurs de ma conduite, ni ma fiancée qui me croyait sincère dans les pratiques exigées par sa religion, ni le prêtre lui-même qui sait bien cependant à quoi s'en tenir sur ces confessions de Jarnac et qui, il est vrai, s'en soucie généralement fort peu, pourvu qu'on le paie. Un mariage de première classe efface tant de péchés mortels! De ruisselantes pièces d'or donnent si bien la contrition parfaite!

Si tu savais comme avant que j'eusse vu Ellen et que je songeasse à l'épouser, si tu savais comme cette idée du mariage à la française me troublait et m'épouvantait. Eh quoi! me disais-je, ma fiancée, ma future femme est pieuse ou du moins a l'habitude de l'être; quant à moi, incrédule, je m'en vais fausser mon caractère, biaiser avec l'indépendance de mes principes pour arriver jusqu'à elle, parfaitement convaincu du reste que je crois comme elle ou bien qu'indifférent jusque-là, je ne demande que l'impulsion sa vante d'un directeur habile, ou seulement la poussée d'une petite main de femme ambitieuse peut-être de me convertir, et qui se coalisera dès lors avec l'abbé X. par neuvaines, messes, bonnes œuvres, entretiens particuliers, confessions fréquentes, communions entassées, tapis et coussins brodés pour atteindre ce beau résultat. Alors c'est l'abbé X. qui devient le confident, l'ami de ma femme, et moi qui sers de plastron aux dévotes flèches de ces enragés convertisseurs. Quelle position ridicule pour un mari! Encore je ne parle ici que d'une femme légèrement dévote : vanité ou routine. Mais si j'ai affaire à une de ces fanatiques imbues d'idées catholiques à la mode de Port-Royal ou de la Société de Jésus, une de ces femmes sérieusement

logiques dans leurs croyances et qui ne voient dans cette religion italienne : « Que pénitence à faire et tourments mérités? » Eh bien! cette femme-là, face à face avec mon indifférence ou ma résistance, que va-t-elle voir en moi, en son mari? — Un damné. Vois-tu d'ici le tableau d'intérieur? Quel affreux ménage! Quel enfer cette femme du ciel va désormais jeter dans toutes nos relations et du jour et de la nuit! Adieu les affections douces, les causeries délicieuses, les épanchements amoureux des époux l'un vers l'autre! Adieu le bonheur! Je suis à jamais rivé à une dévote implacable; il me faut chercher l'intimité ailleurs, ailleurs les délices d'amour. Mais alors c'est l'adultère? Oui : voilà le cercle où le Français tourne comme une bête furieuse; voilà ce que la loi, voilà ce que les routinières cérémonies romaines ont fait du mariage en France. Ah! mon ami, quand on fouille un peu sous les vêtements diaprés de la société française, quelle plaie béante où la main tout entière enfonce; quelle lèpre l'on palpe aux flancs de cette belle organisation!

Dieu merci! je puis me dire : Non, je n'ai point pactisé avec les exigences de ma conscience. Ma femme et ses parents me connaissent jusqu'au dernier repli de mes convictions. Je suis tout à elle; elle est tout à moi. Oh! mon cher Ephrem, quel bonheur, quelle ineffable joie de s'écrier sans réticence : « Je pense comme elle; nos sentiments, nos croyances, nos principes sont les mêmes. » Os de mes os? chair de ma chair?... Non : arrière encore ces expressions grossières du matérialisme juif! Battements légers du cœur, chants intérieurs de l'âme, mystérieuses pensées de

l'intelligence, élans sublimes de l'esprit, tendresses folles de l'amour, c'est vous qui êtes le symbole unique et sacré de l'union conjugale ! C'est vous qui étanchez les blessures secrètes ; vous seuls qui dissipez peu à peu les ombres épaisses des tristesses fatales qui s'étendent sur notre vie, sur l'existence de chaque être, en son lieu, en son heure et à tour de rôle !

Un bal magnifique avait été donné à l'ambassade, dont tous les salons furent mis à notre disposition pour cette journée. Les escaliers étaient chargés de fleurs, les antichambres transformées en boudoirs par l'éclat des tentures, la richesse des décorations artistiques, le moelleux des divans et des tapis. Si large et si vaste que fût la salle de danse, on y eût encore été à l'étroit sans les salons accessoires, où la foule s'écoulait sans cesse, ainsi que les eaux d'un fleuve qui reviendrait à sa source. La lumière épandue de mille bougies roses faisait jaillir partout des gerbes de feu, renvoyée et reflétée qu'elle était par le satin et la soie, l'or et les pierreries. Les femmes les plus belles de Londres, les hommes les plus distingués du Parlement anglais, du haut commerce ou de la finance se pressaient autour de nous avec une attention charmante : au milieu de ces beautés éclatantes, la mariée éblouissait encore, et je ne la quittais des yeux que pour fixer l'aiguille implacable qui, sur son froid cadran, me paraissait marcher avec une lenteur désespérante. La musique jetait sur tous ces groupes animés et brillants, sur toutes ces fleurs parfumées ses notes harmonieuses, ses trilles vibrants dont nous étions enveloppés comme d'un féerique et sonore réseau. Enfin les deux aiguilles se superposèrent et le timbre joyeux

de vingt pendules carillonna bruyamment minuit. Ellen avait disparu. M. Elias Howe, qui m'avait rejoint, me prit le bras et m'emmena à ses appartements. La chambre où il me laissa donnait sur la chambre même d'Ellen. J'entendais ses femmes et ses amies qui chuchotaient autour d'elle. Le bruit des robes que l'on entasse, des jupes que l'on froisse, des joyaux que l'on roule aux écrins, jusqu'au bruissement des lacets claquant à la sortie du corsage, m'arrivaient distinctement par bouffées provoquantes : tout cela était plein d'ironies malicieuses ; tout cela me donnait des impatiences fiévreuses et mon front déjà se plissait, lorsqu'une jeune amie d'Ellen, entre-bâillant sournoisement la porte, me cria en riant : L'on n'entre pas encore. Comme au premier bruit de la serrure je m'étais brusquement levé, je fus, pour me donner une contenance, à la chambre de M. Elias, qui déjà avait endossé son habit de voyage. Je pris ses ordres pour la journée, et, sur un signe de l'espiègle messagère qui, cette fois, répétait avec un grand sérieux : « Venez, venez, » nous entrâmes chez Ellen. La belle mariée aux blanches draperies avait fait place à une charmante femme toute vêtue de soie bleue, gantée, coiffée, parfumée à nouveau, et qui souriante vint offrir son front à son père, puis à son mari : le bonheur, mais l'expression calme d'un bonheur profond illuminait le visage d'Ellen, dont la pâleur mate se détachait merveilleusement sous les bandeaux noirs de son opulente chevelure. Je lui pris les mains ; je l'approchai lentement de moi pour mieux savourer sa vue, et tout en la couvrant de pleurs et de baisers, je la reconduisis à sa voiture, puis de là au chemin de

fer du Nord, où son père et elle me firent les plus touchants adieux. Mais en l'embrassant pour la dernière fois, je lui dis à l'oreille : A demain, Ellen, à demain soir. Elle rougit à demi et me pressa secrètement la main. Deux heures du matin sonnaient à l'horloge de la gare, lorsque le coup de sifflet retentit. Un roulement sourd se répercuta sous les voûtes; les chaînes des wagons se tendirent; la locomotive coula en mugissant sur les rails, et bientôt je ne vis plus à l'horizon qu'une longue traînée blanchâtre qui longtemps se détacha floconneuse et immobile dans l'air pur de cette nuit étoilée. Toutes mes pensées, toute ma vie étaient donc là sous ce nuage fragile qui allait en s'amincissant toujours ! J'eus alors au cœur un serrement horrible. Je partis enfin en songeant d'ailleurs que ce soir mon beau-père et ma femme seraient à Kœnilworth. Adieu, mon frère bien-aimé. Dans deux jours ma première nuit de noces.

LETTRE LIII

Du même au même

Kœnilworth, *20 Juin 186.*

Tout ce que le jeune homme le plus pur peut rêver de plus délicat ; tout ce que le voluptueux même peut rêver de plus sensuel, je l'ai goûté dans une seule nuit. Ah ! mon ami, si la destinée de ta carrière est de te pousser bientôt à Paris, tu entendras là soutenir bien des thèses sur l'amour, bien des paradoxes sur le plaisir ; tu entendras les blasés du jour, les lions du boulevard comme ils s'appelaient jadis si pompeusement, ces petits crevés comme de nos jours on les a nommés et mieux nommés, tu les entendras dans un langage railleur bafouer les joies du mariage, les plaisirs de la chambre nuptiale, les infinies douceurs du foyer domestique. Quelles douceurs, quels plaisirs et quelles joies te décriront-ils ou te mettront-ils en relief séduisant et comme contraste ? Ils te vanteront la société des femmes perdues, les caresses mystérieuses des prostituées plus ou moins en renom ; ils te diront qu'il n'y a de plaisir que dans leurs boudoirs, de sen-

sations que sur leurs sofas et sur les sommiers élastiques de leurs couchettes licencieuses. Ils te crieront cela à t'en étourdir, à t'en éblouir, comme l'apôtre veut que l'on crie la vérité jusque sur les toits. Mais ce qu'ils ne te diront pas et ce qu'il faut que tu saches, c'est la terreur indicible qui se blottit au fond de chacun de ces plaisirs et qu'ils retrouvent partout, comme un sujet perpétuel d'épouvante, dans chacun des baisers lubriques de ces courtisanes, sous le duvet des édredons aussi bien que sur les coussins des divans ; c'est ce poison affreux que ces femmes finissent par recéler dans leur sein, à la source même des plaisirs, et que tôt au tard, le sachant ou à leur insu, elles inoculent peu à peu dans les veines de leurs amants, et qui, de goutte en goutte, de circuit en circuit, charrié par le sang depuis le flanc jusqu'au cœur et du cœur jusqu'aux plus lointaines régions du corps, les mine, les ronge, les décompose, et, durant leur vie entière, exerce sur l'organisme et dans toute l'économie d'effroyables ravages.

Les vois-tu, dans le lointain des années, comme ils traînent péniblement leur existence usée ! Quelles sont ces taches hideuses, ces squames horribles qui strient leur épiderme de plaques jaunâtres et violettes ?

Ces squames et ces taches, ce sont les baisers de la prostituée.

Quelles sont encore ces excroissances monstrueuses où le chirurgien va porter le fer et le feu ? Qu'est-ce que ces ulcères qui fouillent le gras de leurs jambes et s'étendent comme une huile maudite sur leur poitrine en lambeaux ?

Ces ulcères et ces excroissances ? mais ce sont les attouchements de la prostituée.

Pauvres jeunes hommes ! les voilà donc tels que les plaisirs grossiers les ont faits. Si jeunes et déjà seuls, après une vie oisive et fanée dans sa fleur, seuls dans le sépulcre honteux où leurs passions les ont couchés, seuls avec les vers. Penche-toi donc, fille voluptueuse, penche-toi sur le bord de cette tombe : regarde bien la place de tes baisers. Tu recules d'horreur ? Elle est là pourtant cette chair que tes mains ont pressée, cette chair où se sont appliquées tes lèvres avec une si savante froideur. Oui, la voilà telle que tu l'as faite : pourriture et poussière. Et l'âme, où est-elle ? Comme l'eau d'un vase fêlé, elle s'est écoulée de leur corps ruiné sans rien féconder ni produire. Ombres lamentables des Grammont-Caderousse et des Galleyrand, je vous évoque du fond de vos sépulcres fastueux où les vermisseaux jouent avec vos cadavres. Pâles inutiles d'une société laborieuse, dites-nous donc ce que vous avez goûté d'âpres sensations, pour qu'elles vous aient moissonnés si vite. Est-ce l'amour qui vous fit mourir ? Vous n'avez jamais connu l'amour et vos bras décharnés n'ont pressé jamais qu'un insatiable spectre dont vous poursuiviez l'ombre insaisissable. L'amour rend chaste et vous étiez impudiques ; l'amour fait des héros, il rehausse la dignité de l'homme, il le grandit à ses propres yeux ; et vous, vous rouliez dans la boue des ruelles et la fange des alcôves interlopes. Ombres sans consistance auxquelles des héritiers avides contestent jusqu'à la puissance même d'avoir fait un enfant, rentrez dans les plis de votre suaire ; retombez dans le silence de vos tombeaux : le monde, en marche vers

la perfection sociale, n'a que faire de vous, et les délices du mariage n'ont rien à envier ni à vos ébats de célibataire ni à vos voluptés de carnaval.

Telle était, mon cher Ephrem, une partie des impressions qui envahirent mon esprit et mon cœur en quittant Londres. Mais au fur et à mesure que j'approchais de l'Ecosse et de Kœnilworth, la teinte de mes pensées devenait moins sombre et il me tardait de serrer dans mes bras celle qui sans doute m'attendait avec tant d'impatience, mon épouse, mon amante, mon Ellen. Elle était là quand j'arrivai au château; elle était debout sur le perron oriental, en blanche toilette de mariée, au milieu de ses parents, de ses amies et de quelques-uns de nos meilleurs voisins. Je lui offris mon bras, et chacun, groupe par groupe, se rendit au dîner intime que l'on servait en notre honneur dans la splendide salle à manger, toute en vieux chêne, du château de la tante. Après le dîner, pendant que nos hôtes étaient au salon, M. Elias Howe m'a pris quelques instants à l'écart, puis m'a conduit à l'entrée de la chambre nuptiale où il me réservait, m'a-t-il dit, une magnifique surprise. Magnifique en vérité et tu vas le voir. Mes regards furent éblouis et par le luxe de l'ameublement de l'ensemble et par la simplicité savante, pleine de goût de chaque détail; tous les désirs et tous les caprices avaient été devinés : il n'y avait plus qu'à étendre la main pour contenter les uns et satisfaire les autres.

Figure-toi la pièce la plus grandiose tendue des plus riches tapisseries, ornée de tableaux de maîtres ou des copies les plus pures. Deux lampes d'albâtre dont l'éclat était voilé par des abat-jour de soie vio-

lette répandaient dans la chambre une rêveuse lumière ; elles reposaient sur leurs pieds de bronze, à chaque bout de la tablette de la cheminée. Cette cheminée de coupe antique formait à elle seule un vrai bijou sculptural : son style tourmenté, ses torsades, ses petits groupes fouillés, ses fruits et ses fleurs qui s'enguirlandaient mignonnement, indiquaient assez le ciseau qui avait dégrossi ce beau marbre blanc veiné de rose. Elle était aussi haute que profonde, et le feu qui flambait dans son âtre, — car le château est sur la montagne, et cette nuit-là l'air était vif, — ce feu au milieu duquel le bois crépitait joyeusement, ces flammes phosphorescentes d'où s'échappaient des millions de bruyantes étincelles jetaient sur tous ces animaux, ces amours, ces satyres et ces plantes des lueurs mobiles et capricieuses qui, par intervalles, leur donnaient des allures aériennes, féeriques et vivantes.

Nos invités se retirèrent à minuit. Inutile de dire que je ne me fis pas prier pour rentrer chez moi, c'est-à-dire chez Ellen, avec laquelle je brûlais de me trouver seul à seule. Mais n'anticipons pas.

A peine avais-je atteint le cabinet attenant aux appartements d'Ellen et où je devais faire ma toilette de nuit, que je fus d'abord agréablement saisi par une suave odeur des parfums que je préfère à tous autres, le muguet et l'iris ; sous ce rapport, je trouve que le boudoir des dames a beaucoup d'analogie avec la sacristie d'une église : ici, comme là, des encensoirs fument et la divinité est à deux pas. Tu ne saurais croire comme je deviens impressionnable et nerveux sous l'influence des parfums. Il me monte alors du cœur au cerveau des flots de poésie d'une

douceur merveilleuse : soit d'imagination soit de souvenirs. Musset, Hugo, Lamartine, Th. Gautier sont là, sous mon front brûlant, qui s'agitent et cadencent. Mes esprits sont libres et vivaces ; mes membres souples et parfaitement équilibrés ; une vague mélancolie me berce et j'entends des harmonies lointaines qui m'enchantent.

Ma toilette ne fut pas longue, et je me déshabillai dans le plus grand silence. Mais peu à peu, et en dépit des efforts que je faisais sur moi, l'émotion et la timidité me gagnèrent, si bien que je m'y pris à deux fois avant de réussir à mettre à l'endroit ma grande chemise de flanelle blanche, qui enfin, plus docile à un troisième commandement, glissa tout le long de mon corps et me couvrit des pieds à la tête. J'arrangeai mes cheveux et passai ma robe de chambre. Il n'y avait plus moyen de reculer : j'étais prêt.

Pousser la porte qui légèrement roula sur les gonds ; la refermer sans bruit et m'avancer jusqu'à l'autre porte qui donnait en plein sur la chambre à coucher fut fait en un clin d'œil. Cette dernière porte était toute grande ouverte : heureusement pour l'époux ; car sans ce hasard ou cette attention délicate, jamais, je crois, je n'aurais eu le courage de l'ouvrir. Je me serais plutôt couché en travers. Est-ce encore bien sûr ?...

Une peur insensée paralysait ma volonté, et cette peur venait du désir infini que j'avais de plaire à Ellen à ce moment suprême où le sort des maris, où le bonheur des ménages se décide quelquefois pour la vie entière, et je voulais ne rester pas au-dessous de tout ce que son imagination avait pu rêver. J'avançai

donc sur la pointe des pieds et debout, silencieux, immobile, je me tins une minute sur le seuil. Le lit était à droite, dans la profondeur de l'appartement, sous un dôme à franges de velours et à glands d'or : un lit carré, en palissandre, où le travail artistique surpassait la richesse même de la matière. Les rideaux de soie bleue avec des bouillonnés neigeux ne descendaient pas du dôme, mais plutôt semblaient ruisseler depuis le plafond jusqu'au parquet avec mille plis gracieux, mille draperies élégantes. L'éclat de ces teintes environnantes faisaient merveilleusement ressortir l'éblouissante blancheur des draps en fine toile de Hollande et des oreillers en dentelles. Au milieu de ces flots de malabar et de mousseline, le couvre-pieds de soie rose capitonné. Rien de plus féminin ni de plus délicat. Et sous cette soie rose, sous cette blanche mousseline, dans ce linon soyeux, comme un diamant enchâssé, comme une bergeronnette dans son nid : la vierge.

Ellen me parut enveloppée d'un velours noir, légère, polie comme glace et garnie de guipures dentelées, surtout aux manches, d'où ses beaux bras blancs, ronds et potelés, saillaient comme deux lis qui s'élancent de leur tige. Son admirable tête de Diane antique, encadrée par sa molle et noire chevelure, n'avait pour toute coiffure qu'un amour de bonnet, sans pattes ni coques, vrai travail de fée! Son visage était caché par ses petites mains.

— Si elle dormait? me dis-je tout à coup dans ma poltronnerie naïve et en l'espérant presque.

Mais je me suis vite répondu qu'une jeune fille dans le lit de laquelle doit bientôt pénétrer un

homme pour la première fois, que cette jeune fille-là qui attend, fût-elle de bronze, ne peut pas s'endormir ainsi : de la fièvre, oui ; du sommeil? Non, non, non.

Je la fixai une seconde fois : elle m'attendait, c'était certain ; mais évidemment aussi elle ne m'avait point vu entrer, plongée qu'elle était dans ses réflexions d'ignorance et de désirs.

Cependant, à regarder toutes ces choses, je perdais insensiblement le calme de ma peur et le sentiment de ma timidité. J'éprouvais un frisson étrange ; le sang me battait aux tempes; j'avais des lueurs dans le regard et des bourdonnements dans les oreilles. Pour me comprendre en ce moment-là, que les chasseurs se rappellent ce qu'ils ressentent lorsqu'ils sont courbés dans un chemin, le genou en terre, le fusil à l'épaule, l'œil tendu, le doigt sur la détente, et que la confiante chevrette est là, en face, qui vient, qui vient toujours ou semble, immobile, écouter des échos lointains, sans se douter de l'ouragan de feu et de plomb qui va sortir de ce bronze muet.

Bizarre caprice de l'imagination! C'est chose incroyable que la facilité avec laquelle il vous vient dans ces solennelles circonstances des idées stupides. Sais-tu par exemple à quoi je songeais tout en me retournant vers la porte que je m'étais décidé à refermer sur moi pour prendre enfin un parti? Eh bien ! je me suis surpris à me gronder sérieusement de n'avoir pas mis assez de poivre dans mes huîtres, de n'avoir pas assez mangé de salade ni pris de poisson au dîner. Cette prose grotesque, ces idées saugrenues, à cette heure grave et poétique, est simplement diabolique : mais enfin ça est. Mes doigts s'étant

posés sur le bouton de la porte, la serrure bascula avec un petit bruit sec. Un cri parti du fond de l'alcôve y répondit. Les joues en feu, le corps dressé sur le lit, Ellen me regardait enfin demi-effarée, demi-souriante.

Je n'avançai que d'un pas et, les mains tendues vers elle, la voix légèrement saccadée par l'émotion, je lui dis bas, bien bas :

— Ellen, je vous ai fait peur. Me le pardonnerez-vous ?

Ellen ne répondit rien d'abord, s'enfonça plus avant dans les draps, ferma les yeux et, d'une voix émue aussi, faible comme un souffle, douce, harmonieuse comme le son d'une lyre :

— Pourquoi pleurez-vous ? me dit-elle.

Il paraît que je pleurais, mon ami ! Cette maudite serrure l'avait tellement effrayée que maintenant j'en tremblais moi-même.

— Venez donc que je vous pardonne, ajouta-t-elle en me jetant un long regard ; à moins que vous ne soyez bien fatigué.... Et un sourire, parfaitement craintif et un peu moqueur, effleurant ses jolies lèvres, plissa le contour de sa petite bouche comme ferait sur un lac limpide un coup d'aile d'hirondelle rasant l'eau.

Comment me suis-je trouvé quelques minutes plus tard allongé sur le lit, caressant de la main droite les cheveux et le front d'Ellen, de la main gauche pressant les siennes et détachant un à un ses jolis doigts qui retenaient la couverture pudiquement raidie sous son menton ; comment cela s'est-il fait? Ma foi, je l'ignore. Tout ce que je me rappelle, c'est d'a-

voir brusquement arraché ma robe de chambre à ramages tigrés, de l'avoir jetée sur les robes blanches, les voiles de mariée, la couronne et le bouquet d'orangers qui s'entassaient sur le divan ; et je me souviens très-bien alors de l'espèce de soupir vague, de bruissement mélancolique que rendirent toutes ces frêles choses lorsqu'en tombant sur elles mon lourd vêtement d'homme les recouvrit tout entières.

Petit à petit j'avais enlacé mes doigts dans les doigts d'Ellen, dont la résistance devenait de plus en plus molle; mon unique vêtenent, cette longue chemise fendue comme une robe d'avocat, et dont je voudrais pouvoir conseiller l'usage à tous les maris, parce qu'elle leur enlèverait à jamais cet immense ridicule sous lequel leurs femmes les voient lorsqu'ils se présentent devant elles avec des pans absurdes, tantôt trop courts et tantôt trop longs, le tout surmonté d'un bonnet de coton à mèche! — mon unique vêtement, dis-je, s'était relevé et déjà je ne m'appuyais plus que sur mes genoux, lorsque, profitant du moment où je lui voilais les yeux sous mes baisers, j'arrache habilement la couverture, je me soulève et me glisse comme une couleuvre dans le lit nuptial dont je rabattis aussitôt les draps.

— J'ai un peu froid, lui dis-je en l'embrassant. Voyez plutôt. Mes mains en effet étaient si fraîches que sous leur contact tout son corps en frissonna.

Ce corps si beau, si souple, auquel j'avais si souvent rêvé et dont la transparence, sous les robes d'été, m'avait mille fois donné tant de transports; ce corps, chef-d'œuvre de la nature, était là qui ployait dans mes bras avec des ondulations charmantes; toutes les

secrètes merveilles de la fille-vierge qui tant de fois torturent l'imagination de l'homme m'étaient découvertes et soumises : j'en parcourais toutes les lignes; j'en enlaçais amoureusement tous les contours et sous ma poitrine en feu je sentais se dresser et battre les pointes solides des plus beaux seins du monde.

L'on n'entendait dans la chambre que le bruit monotone de la pendule qui marquait le temps, les notes perçantes des rossignols du parc et, dans les intervalles des chants et du balancier, le bruit des baisers mêlé au craquement significatif des boutonnières que, sur la chemise de nuit d'Ellen, j'entr'ouvrais une à une.

Que la virginité est imposante et respectable quand elle repose sous des formes jeunes et fraîches et qu'elle vient toute ignorante et toute naïve se perdre dans la pureté du mariage! Pour moi, devant tant de beauté et d'innocence, je sentais mon cœur se fondre d'amour et mes forces diminuer insensiblement, sans que mes efforts parvinssent à en conserver la vigueur. Je vis mes armes offensives, dans ce premier tournoi conjugal, retomber lentement comme frappées d'inertie; j'étais honteux de mon rôle d'agresseur en ce combat nouveau.

Dans un duel, le plus habile des combattants hésite toujours à faire couler le sang : il faut que la mêlée soit engagée, il faut que l'ivresse de la bataille le secoue et que l'ennemi le presse et le provoque pour qu'il plonge dans ses flancs l'arme aiguë et meurtrière. Une émotion terrible s'était emparée de moi : mes bras avaient perdu leur étreinte furieuse; mes soupirs remplaçaient mes baisers; mes pleurs coulaient en abondance, et mes lèvres, en s'enroulant aux lèvres de la

vierge, n'avaient plus même la force de réveiller un écho. Une faiblesse sotte paralysait tous mes membres. Les sensations de la chair étaient devenues nulles pour moi ; les sentiments seuls m'agitaient encore intérieurement ou plutôt ils m'oppressaient, et ce qu'ils me firent éprouver alors de délices, non ! je ne le changerais point pour l'empire du monde. Tout en ayant encore la conscience de mon impuissance momentanée, j'avais perdu, sous le charme d'aimer et de reposer auprès de la femme aimée, jusqu'à la faculté de m'en plaindre. Il me semblait soutenu par elle et par elle ranimé, flotter ensemble dans des espaces enchanteurs, portés que nous étions sur des brises éthérées, à travers des régions harmonieuses. Ce somnambulisme érotique me ravissait sans que je le pusse bien définir et ce ravissement céleste je l'éprouvais entièrement au fond de moi-même ; je le discernais, bien qu'ébloui, comme une lumière comme un feu dévorant et mystique qui se fût tout à coup allumé en moi et dont mon cœur palpitant eût été le foyer ou la source intarissable. Plus je tentais parfois de m'agiter pour recouvrer mes forces physiques, et plus vif alors et plus aigu pénétrait dans mon âme le sentiment d'une béatitude inénarrable. Un moment, sous l'excès du bonheur, je pensai que j'allais rendre l'âme.

Je ne sais combien de temps dura cette extase. Mais quand je sortis de ma langueur amoureuse que ceux-là seuls peuvent comprendre qui l'ont éprouvée, soit dans le rêve soit dans la réalité; quand j'ouvris les yeux et que je pus distinguer les objets, j'aperçus Ellen à demi renversée sur le traversin et les oreillers

bouleversés : ses deux mains étaient croisées sous ma tête qu'elle soutenait près de ses seins haletants contre lesquels ma bouche était posée.

La belle vierge se pencha un peu vers son amant et sa chaude haleine fouetta mon visage.

Je la contemplai avec des yeux hagards et brillants.

— Ellen, lui dis-je, si c'est un rêve que je fais là ; si tu dois me quitter bientôt, si je ne dois plus te revoir, tue-moi. Sans toi, ô mon amour ! la vie réelle m'est désormais intolérable.

Pour toute réponse, elle approcha ses lèvres de mes lèvres brûlantes et dans un long baiser je bus l'amour, tout l'amour que Dieu a voulu que l'homme pût prendre et savourer à ce calice parfumé, profond et enivrant que nous nommons la bouche d'une femme.

Cet embrassement me rendit toutes mes forces. Je me soulevai. Elle glissa lentement sous moi et, les lacets en perle s'étant rompus, les boucles ondulées de ses grands cheveux noirs ruisselèrent sur ses épaules et jusque sur ses hanches. C'était un magnifique spectacle pour le plaisir des yeux. Aussi bien le sang circulait dans mes veines chaud et hardi. Des frissons voluptueux, des courants magnétiques me descendaient et remontaient des pieds à la tête. Mes bras crispés se tordaient autour de la taille nue de mon épouse pâmée.

— Comment l'appellerons-nous, me dit-elle en rougissant et en me pressant davantage pour me rapprocher d'elle.

Je lui murmurai le nom de ma pauvre mère. Ellen m'en remercia par un nouveau baiser que je lui rendis plus violent et après lequel d'autres baisers que nous

échangions sans cesse se pressèrent en crépitant et par bonds comme les larges gouttes de ces tièdes ondées qui au printemps roulent et se précipitent joyeusement le long des vitres sonores. Soudain elle poussa un cri que j'étouffai sous mes lèvres frémissantes et dont les murmures plaintifs se perdirent dans les profondeurs de l'alcôve. Ellen était à moi : ces rires, ces mots inconnus, ces accents étranges que l'on emprunte à je ne sais quelles voluptés de l'autre monde, ces baisers, ces vagues refus..... tout fût à moi et n'avait été qu'à moi seul.

Le soleil dorait l'horizon et déjà envoyait ses gerbes de lumière dans notre chambre conjugale, lorsque je m'éveillai. Au dehors l'air retentissait des chants aigus du coq de bruyère, des cris des allebrans dans les roseaux et des aboiements des lévriers de chasse. Un demi-jour tamisé par les lourdes tapisseries des embrasures courait gaiement sur les murs et sur les meubles ; un rayon plus coquet et moins discret que les autres arrivait de la fenêtre au lit comme une belle baguette d'or svelte et souple, et semblait, par l'agilité et la mobilité de ses feux et de ses ombres se jouant dans les draperies, nous reprocher notre sommeil réparateur. Ellen reposait encore : je la contemplai longtemps ainsi et je souris. Tu sauras qu'un mari, le matin de sa première nuit de noces, vous a des petits sourires de consul romain revenant du Capitole où il est glorieusement monté après un quatrième ou cinquième triomphe ! Puis j'embrassai légèrement mon Ellen au front, moins légèrement sur les yeux, encore moins légèrement sur la bouche aux lèvres vermeilles : elle se réveilla enfin toute frisson-

nanté sous mes baisers et ce ne fut que pour se plaindre de la rapidité de la nuit. Nous rassemblions nos souvenirs confus; nous rappelâmes maintes luttes enfantines : tour à tour ils nous émurent et nous firent rire jusqu'aux larmes.

Le papillon, qui s'est posé sur une fleur printanière où si amoureusement il plonge et replonge sa trompe audacieuse, est moins enivré du miel de son calice que je ne l'étais moi-même des timides caresses de ma chère Ellen.

Enfin nous résolûmes d'aller chasser ensemble après déjeuner, et c'est pendant cette excursion cynégétique à deux que nous eûmes le rare bonheur de placer, au sein des familles pauvres, sur un grand nombre de têtes, les cinquante mille francs que j'avais rapportés de Londres et qui provenaient de la première opération commerciale faite en mon propre nom. La volupté légitime des sens et la joie sentimentale du cœur épanouissent tellement l'âme, tellement la dilatent que volontiers à de pareilles heures l'on se croirait communiste, tellement aussi l'on a soif de faire partager à autrui un peu de cet immense bonheur dont on a les mains pleines. La chasse proprement dite fut mauvaise. Les chiens s'égarèrent ou plutôt nous ne les avons pas suivis. Sur le soir, très-tard, le soleil ayant déjà disparu au milieu d'un cortége de nuages en feu et les ombres qui tombaient des montagnes s'allongeant partout comme de formidables géants, je m'assis à l'entrée d'une superbe allée de pins par où j'espérais que passeraient bientôt nos lévriers. Ellen était allée jusqu'à une cabane située à quelques pas de là porter à une jeune fille la dot qui lui manquait pour se ma-

rier. J'avais attaché nos deux chevaux à un arbre. La soirée était douce; le bois embaumé. Tout portait à la méditation, à la rêverie. J'étais las de siffler mes chiens et, en attendant Ellen, je me mis à analyser plus froidement les diverses sensations par lesquelles j'avais si récemment passé. Je trouve qu'il y a un charme aussi délicat à raisonner ses plaisirs qu'à se ressouvenir de ses peines. D'où vient, d'où m'est venue, me disais-je avec orgueil, cette incroyable ivresse? Quand j'approchai de la couche d'Ellen, je n'étais plus vierge : tu le sais, mon ami, comme Ellen le savait elle-même. Durant les premières années de mon séjour à Paris, j'avais bu ma part à la coupe des voluptés parisiennes et, quoique leur souvenir fût déjà loin, je m'en rappelais assez cependant pour pouvoir juger encore de leurs impressions. Eh bien ! il m'est impossible de comparer ces jouissances sensuelles, mais fades, aux divins plaisirs de ma nuit de noces. Sans doute je n'avais jamais aimé les quelques filles de joie que j'avais vues à Paris; aucune d'elles n'approcha jamais d'Ellen pour la beauté du corps comme pour les agréments de l'esprit; c'est une raison fondamentale de la différence des plaisirs et j'en tiens compte. Mais je trouve aux ineffables sensations que j'ai goûtées un motif plus profond et qui à lui seul peut expliquer l'enthousiasme et le délire dont je fus pris dans les bras de ma bien-aimée. Ce motif, cette raison, cette cause impétueuse je la trouve dans la grandeur même de l'acte auquel on se livre et qui a pour but la génération des enfants. Ah! l'homme n'a plus seulement alors pour mobile telle ou telle jouissance matérielle. Il ne travaille pas dans

20.

le vide ; il ne jette pas au vent du désert la semence éconde. Il va doubler son existence en même temps que celle de sa compagne ; sous ce baiser des époux voltige l'âme d'un enfant ; encore un baiser, un effort encore et la voilà qui descend toute palpitante aux plus secrètes régions, la voilà qui s'emprisonne, chrysalide mystérieuse, dans les flancs mêmes de la femme adorée. C'est lui, le bel enfant rose, qui viendra raviver l'amour envolé, éteint ou moins vivace de la lune de miel : sera-t-il beau ? sera-t-il heureux ? sera-t-il savant? sera-t-il aimé ? Ces labeurs que je me donne, pour qui ? Pour le bel enfant rose.

Pour qui cette gloire, cette fortune, ces terres et tout cet or ? Pour lui, toujours pour lui, pour le bel enfant rose.

Philosophes de contrebande qui ne voyez dans l'union de l'homme et de la femme que le coït grossier d'animaux sans raison, le contact plus ou moins brûlant de deux épidermes, vous n'avez donc jamais songé à ce que ce mot d'enfant peut soulever de battements dans un cœur d'homme ? Ah çà ! vous n'avez donc jamais eu ni père ni mère chez qui vous le pussiez soupçonner ; vous n'avez donc jamais aimé ? S'il en est ainsi, vous m'inspirez grande compassion. S'il n'en est pas ainsi, vous me faites rire : car ou vous êtes de bonne foi ou vous ne l'êtes pas. Si vous êtes de bonne foi, vous me faites encore grandement pitié tout en me faisant rire ; si vous ne l'êtes pas, à quoi bon discuter avec vous ? Vous êtes hors du sens commun, c'est-à-dire l'exception : gouttes d'eau disparates que, sans être terni, roule l'Océan immense.

Si j'écrivais en France ces choses au public, sais-tu ce que l'on m'objecterait ? Nombre de gens, même des dévots et je dirai surtout des dévots fils de croisés, catholiques de race, m'objecteraient rudement que la possession calme vite toute cette belle ardeur conjugale ; que l'habitude de se voir lasse, et qu'avec la lassitude vient le dégoût.

La réponse est facile.

Oui, dans votre opinion la possession use l'amour par cette péremptoire raison que, le jour où vous vous mariez, vous devenez à jamais le maître absolu de votre femme ; vous savez que vous n'avez plus rien à faire pour garder sa tendresse ; cette tendresse est légalement et religieusement à vous pour l'éternité, selon le jargon romain : à quoi bon alors les attentions fines, les réserves discrètes, les luttes amoureuses, les entretiens intimes pour vous attacher de plus en plus votre femme et raviver sa passion ? A quoi bon avec elle des pointes de luxure ? A quoi bon les cadeaux et les surprises, les concessions et les soumissions adorables ? Vous réservez tout cela, mes beaux messieurs, pour vos maîtresses à nattes rouges ou vos actrices à maillot. C'est connu. Votre femme est à vous comme un meuble, un pied de couchette ou une serrure. Ça ne change pas de place. Chaque fois que vous voulez vous en servir, eh ! mon Dieu ! le meuble est là, la serrure est là, et vous avez la clef dans votre poche. A quoi bon frapper ?... Entrez, gros brutal ! Vous êtes chez vous, seigneur de céans !

Vous avez même, messieurs, une foule de petits privilèges à votre usage particulier : comme celui, entre autres, d'entretenir encore une concubine,

pourvu que vous ayez la décente amabilité de ne pas l'entretenir au domicile conjugal.

Et cependant votre femme ne peut rien dire, rien vous refuser au sortir de vos orgies, alors que votre bouche est encore toute humide des baisers de la courtisane du premier ou de l'entre-sol; il faut, la pauvre mère de vos enfants! il faut qu'elle attende que vous lui ayez communiqué quelque horrible maladie pour venir porter plainte aux tribunaux, leur présenter ses plaies ulcérées et leur crier d'une voix mourante: « Voyez, arrachez-moi à ce monstre; son haleine me dévore. » Et si la maladie l'a épargnée, si elle est encore jeune et fraîche, il faut qu'elle reste claquemurée, stérile, inutile à l'État, souffrante de ses propres et légitimes désirs; sinon femme adultère; enfants adultérins; mépris dans le présent; isolement dans l'avenir:

> Vous leur fîtes, seigneur,
> En les croquant beaucoup d'honneur!

Et voilà ce que quelques vieillards de 1816 ont appelé la morale publique et religieuse! Sceptres de fer! lois iniques qui liez sur des épaules humaines les fardeaux les plus insupportables! vos interprètes officiels n'ont plus le droit de s'étonner si la race s'abâtardit, si la population diminue de jour en jour et si la morale s'en va par lambeaux.

Ah! nous comprenons que sous un tel régime matrimonial la possession de la femme affadisse le cœur de l'homme. Rien ne lasse et ne rend indifférent comme de savoir que ce que l'on possède on ne le peut plus perdre, quoi qu'on fasse pour ne le plus con-

server. Comment voulez-vous que les hommes se donnent la peine de courir après des femmes qui ne leur échapperont jamais ? La position serait par trop grotesque. A lièvre de carton chien de faïence. Retenez cela. La nature humaine est ainsi faite ; vous ne la changerez pas et vous ne devez pas la changer : il faut savoir la conduire et non point la broyer ou la fausser.

Adieu, mon ami ; ou plutôt non : au revoir : j'en ai la douce confiance. M. Elias Howe se retire complétement des affaires. Je lui succède. Pourquoi ne viendrais-tu pas me remplacer ? Tu auras assez d'instants à toi pour t'occuper de littérature, de poésie, de philosophie et de langues. Les ouvrages auxquels tu as déjà mis la main n'en souffriront point. Ils en profiteront au contraire ; car tu voyageras : c'est dans les voyages que l'on observe, et c'est par l'observation incessante que se révèle la nature complexe de l'homme. Reviens donc auprès de nous. Tu sais ce qui t'attend. Alice t'aime et tu l'adores. Tu devines donc le bonheur que nous te réservons. Allons ! à bientôt.

LETTRE LV

D'Ellen à Alice

1er Juillet 186.

Notre père a écrit ces jours-ci à notre ambassadeur à Paris et lui a fait expédier le mémoire de Joachim concernant l'assassinat et le vol commis par le fils du maître d'école, aujourd'hui curé de Verrières. Le coupable n'échappera donc pas, et ta dernière lettre, en réponse à celle que je t'écrivis au sujet de mon mariage (1), m'a rassurée : car tu m'y as affirmé que Maria n'avait rien dit à ce prêtre, son confesseur et son amant, de la disparition du collier. Mais hâtez-vous, Ephrem et toi ; hâtez-vous, pour l'amour de Dieu ! Je redoute tout de cet homme infâme, s'il venait seulement à découvrir quelque chose. Envoie donc vite à l'ambassade américaine les circonstances les plus détaillées de ce que tu sais : elles seront immédiatement transmises au Ministère de la justice. Que de son côté Ephrem rédige la plainte aussitôt cette lettre reçue, et qu'il la porte lui-même au parquet du procureur impérial.

(1) Ces deux lettres n'ont pu être retrouvées.

Je reviens au texte de ta dernière lettre. Tu m'as demandé, curieuse et charmante sœur, ce que je ferais pour conserver l'amour violent et profond de Joachim pour moi. Je t'ai déjà dit que, sous ce rapport et par l'admission du divorce, la législation américaine nous facilitait la besogne en forçant nos maris à se tenir, s'ils ne veulent pas nous perdre, sévèrement attentifs à leur conduite vis-à-vis de nous, la mère de leurs enfants. Mais il ne s'agit pas de cela pour Joachim. Son affection pour moi repose sur des raisons et non sur des caprices que l'usage déflore et fait évanonir. Toutefois je veux que l'amitié vienne dans notre ménage remplacer l'amour le plus tard possible. Tu tiens à connaître mon philtre magique? Eh bien! soit : en voici la dive recette puisée ès-pages d'un romancier moderne qui nous connaissait bien. Un mari était tombé amoureux fou de l'amie de pension de sa femme : celle-ci s'en plaint à celle-là et pleure de se voir peu à peu délaissée. L'autre, qui n'a rien à se reprocher que ses charmes, lui répond en ces termes : « Dans les premiers temps de votre amour, toi et ton mari, vous étiez, j'en suis certaine, très-coquets l'un pour l'autre. Jamais ta toilette n'était assez fraîche, assez jolie! Rehausser par la recherche et par la grâce tout ce qu'il y avait en toi de charmant; enfin plaire à ton mari, le séduire toujours, le rendre amoureux toujours, telle était ta seule pensée? Ton Charles avait sans doute quelque parfum de prédilection et tes beaux cheveux, tes vêtements exhalaient cette douce senteur qui, lors de l'absence, matérialise pour ainsi dire le parfum de la femme aimée?...

» Quant à ton mari, je n'en doute pas, il luttait avec toi de soins, d'élégance et de goût dans les plus petits détails de sa mise. Enfin tous deux, ardents, passionnés, vous variiez avec délices vos jeunes amours ?

» Mais hélas! du sein de ce bonheur si facile, si commode, est sortie peu à peu l'*habitude*: l'habitude! ce fatal précurseur du *sans-gêne*, du *sans-façon*, de la *négligence* de soi ; l'habitude! d'autant plus dangereuse que souvent elle ressemble, à s'y méprendre, à un confiant et intime abandon. Aussi l'on se dit: « Je suis sûre d'être aimée; à quoi bon ces recherches, ces soins de tous les instants ? Que sont ces futilités auprès du véritable amour ? » De sorte, ma bonne Sophie, qu'il est venu un jour où tout absorbée d'ailleurs par ta tendresse pour tes enfants, tu ne t'es plus occupée de savoir si ta coiffure seyait plus ou moins bien à ton joli visage, si ta robe se drapait bien ou mal à ton gracieux corsage, si ton petit pied était ou non coquettement chaussé dès le matin. Ton mari, absorbé de son côté par ses travaux, comme toi par la maternité, s'est aussi peu à peu négligé.

» Mais il t'aime toujours autant et peut-être plus que par le passé, pauvre folle! car tu es pour lui l'épouse la plus éprouvée, la tendre mère de ses enfants: mais tu n'es plus l'enivrante maîtresse d'autrefois. Aussi n'a-t-il plus pour toi ce tendre, ce brûlant amour des premiers jours d'autrefois. C'est un peu bien cru ce que je te dis là, ma bonne Sophie; mais enfin le bon Dieu sait ce qu'il fait: il ne nous a pas créées d'essence immatérielle. Tout en nous n'est pas matière ? Soit. Mais tout non plus n'est pas esprit.

Va, crois-moi, il est quelque chose de divin dans le plaisir : aussi faut-il le parer, le parfumer, l'adoniser. Enfin, pardonne-moi cette énormité : en ménage, vois-tu, une petite pointe de *luxure* n'est pas de trop pour réveiller les sens endormis par l'habitude; sinon l'agaçante maîtresse a toujours l'avantage sur l'épouse. Car après tout, voyons, Sophie ! pourquoi les devoirs de femme et de mère seraient-ils incompatibles avec les séductions et les voluptés de la maîtresse ? Pourquoi le père, le mari ne serait-il pas aussi un amant ravissant ? Tiens, ma bonne Sophie ! je vais en deux mots, avec ma brutalité ordinaire, résumer ta position et la mienne : Ton mari t'aime et il ne te désire plus ; il ne m'aime pas, et il me désire (1). »

Voici, chère Alice ! la recette facile et commode de mon philtre magique qu'à ton tour, je l'espère, tu mettras bientôt en pratique en épousant Ephrem et en vous rapprochant tous deux de nous pour ne plus faire enfin qu'une seule famille. Cette méthode si douce d'aimer son mari et de s'en faire toujours aimer et désirer, nous l'enseignerons un jour, n'est-ce pas ? à nos filles et peut-être à nos petites-filles avec plus de soin encore que les religieuses n'en mettent pour enseigner aux jeunes Françaises l'histoire de Jonas dans le ventre d'une baleine.

Tu veux savoir, m'écrivais-tu encore, tu veux savoir bien intimement et d'une façon saisissante ce qu'une vierge éprouve la nuit de ces noces ? sois donc tout yeux et tout oreilles. Imagine-toi qu'une main vigoureuse te précipite du haut d'une tour : tu as vu

(I) E. Sue.

la pointe de tes pieds quitter le bord du mur; tu te sens tomber dans le vide, et, sous cette horrible sensation, dans cet épouvantable vertige, ta pensée se trouble; tes mains se crispent; tes yeux se ferment... quand soudain, au moment où tu te crois brisée sur le roc, au fond de l'abîme béant, tu roules sur un monceau de plumes légères, tu enfonces dans le duvet moelleux. — J'ai eu cette peur le soir de mon mariage; j'ai eu cette inexprimable volupté de tomber sans me faire de mal. Lorsque j'ouvris les yeux, Joachim était dans mes bras encore convulsivement agités; ses deux lèvres pressaient mollement les miennes; nous nous souriions sans mot dire; et chacun de nos sourires était trempé de larmes. Ah! ma chère Alice! C'est quand il sort de nos bras que nous pouvons juger de l'amour d'un homme. Je ne t'en dis point plus long pour ne pas te donner des impatiences. Adieu. Reviens-nous.

LV. — FRAGMENTS

Retrouvés dans les papiers d'Ephrem

Nuit du *4 au 5 Juillet.*

Hier, dans la soirée, j'ai vu Alice me faire le signal convenu pour nos rendez-vous. Elle roulait un papier dans ses doigts : quelque lettre à me communiquer. Je me rendis à onze heures de la nuit sur la terrasse. Au bout de quelques minutes d'attente, je la vis venir à moi ; je fus à elle, et dans un baiser nous avons, pour la seconde fois, uni nos pensées et confondu nos âmes. Nous avons entendu alors une branche se briser non loin de nous ; je crus même que l'on marchait à l'autre extrémité du jardin. Alice a relevé sa tête du côté d'où venait le bruit ; elle a rabattu sa mantille noire sur son front, mais ses mains sont restées dans les miennes et nous avons écouté quelques moments. Personne n'est dans le jardin que nous. Ce bruit vient sans doute des oiseaux de la nuit qui poursuivent leurs amours dans les touffes parfumées des tilleuls. Alice m'a lu la lettre de sa sœur. J'ai consenti à tout et nous avons échangé quelques gages d'amour.

Cependant, craignant d'être épiés, nous nous sommes séparés plus vite que de coutume. J'ai repassé l'eau et, rentré chez moi, je me suis mis à la fenêtre pour contempler encore une fois la terrasse que nous venions de quitter, Alice et moi. Il semble qu'en fixant nos regards sur les objets qui furent témoins de nos plaisirs, nous renouvelions par là ces plaisirs mêmes. C'est une sorte de défi que l'intelligence et le cœur jettent au temps, au sein duquel tout se meut, tout s'agite sans jamais revenir à son point de départ. Comme j'étais absorbé par l'infinie douceur de ce souvenir, il m'a paru que l'air murmurait mon nom. Est-ce une fantaisie de mon imagination ? Est-ce vous, ô Alice, qui m'avez appelé tout bas, et les esprits de la nuit auraient-ils trahi vos pensées d'amour ?...

Mais quel est cet autre bruit plus sourd qui vient de rompre le silence auguste de la nuit ? C'est le bruit d'un corps qui tombe à l'eau. Sans doute des pêcheurs qui maraudent le long de la rivière. C'est l'épervier sournois qui descend comme une trombe et enlace les poissons de mon petit étang. Faut-il effrayer les pêcheurs ? Non. Je ne veux faire mal à personne cette nuit. Je suis si heureux ! Il faut que tout le monde le soit comme moi. O Alice ! comme votre affection rend l'âme meilleure !

Une heure sonne à la tour du couvent. Maintenant vous êtes rentrée dans votre chambre virginale. Vous reposez doucement. Vos beaux yeux se ferment sous la douce influence du sommeil. Vos rêves seront gais : n'allez-vous pas rêver d'amour ? Hélas ! je tremble que les rossignols des massifs ne troublent la paix de votre sommeil. Légers fils du printemps ! que votre chant

soit encore plus doux : ne faites point de bruit, point d'éclat. Éveiller une jeune fille qui repose en songeant à son ami c'est pour vous, invisibles messagers de la saison d'amour : c'est un crime barbare. Éveiller celle que j'adore serait pour moi une vive douleur.

Silence ! Silence ! que vos ailes soient moins bruyantes ! que tous leurs mouvements soient plus légers ! Pourquoi vous agiter ainsi dans les rameaux verts des clématites embaumées qui se tordent à ce balcon ? Volez, volez plus loin. Éloignez-vous de cette fenêtre gothique. N'écartez pas des paupières de mon amie le doux sommeil qu'elle goûte à présent.

L'avez-vous vue à travers les arceaux vitrés ? Son beau corps se meut-il sous les voiles qui le couvrent ? Son front n'est-il point soucieux ? Sa bouche a-t-elle conservé son gracieux sourire ? Elle dort. Chantres mystérieux des nuits, n'élevez pas votre voix près de sa couche et la laissez jouir d'un paisible sommeil.

Pourtant, ô Alice ! je n'ai pas vu votre lumière briller sous les draperies entr'ouvertes de votre chambre. Ah ! s'il vous était arrivé malheur ?... Cette idée seule m'a fait bondir le cœur. Insensé !... Je sens encore l'impression de votre baiser sur mes lèvres ardentes. Oh ! si un jour vous couriez un danger, comme je volerais à votre aide, ô mon Alice ! Oui, je voudrais voir mon sang ruisseler pour vous. Tous les hommes peuvent dire à une femme : Je vous aime et c'est pour la vie ! Mais tous n'ont pas le bonheur de verser leur sang pour la personne aimée. Heureux amants que le fer a frappés sous les yeux de votre amie, je vous envie ! L'avoir sauvée d'un péril imminent, être là sanglant à ses pieds et la voir toute tremblante à son

tour pour la vie de celui qu'elle aime : quels plaisirs délicats! quelle volupté âpre et mystérieuse!

Non, je ne me coucherai pas. Je veux rester sur cette table à penser à elle, rêver d'elle, la revoir encore dans mes rêves de cette belle et mémorable nuit. O doux charmes du sommeil et de l'amour! Rade paisible, enchanteresse oasis du cœur jusque-là battu par les tourbillons du désert ou prêt à sombrer dans l'isolement des flots! Divinité secourable à ceux qui souffrent! Paix profonde de l'âme; repos des sens! Amour! amour! quel baume délicieux tu as répandu à propos sur les douleurs de ma solitude! Oui : le sommeil peut venir. Mon cœur peut reposer. Elle m'aime : je suis heureux. Je sens que mes forces se dénouent lentement; mes yeux se ferment. A vous, ô Alice! mes dernières pensées. A demain! Je ne puis plus vivre sans vous. A demain!...

LETTRE LVI

Du Maire de Verrières à Joachim H.

à Kœnilworth, Ecosse (Viâ London)

Verrières, ce 5 *juillet.*

Monsieur,

J'ai une bien douloureuse mission à remplir auprès de vous : il s'agit de vous annoncer une catastrophe. Ce matin, à six heures, je fus mandé par M. le juge de paix pour me rendre avec lui au couvent. Là nous attendait le plus horrible des spectacles. Au pied des murs, à quelques pas de la rivière qui les baigne, à cet endroit de votre jardin où s'élève une tonnelle, j'ai vu Ephrem accroupi sur la berge : ses jambes plongeaient encore dans la vase et les roseaux du bord ; sa tête était penchée, tous ses membres semblaient pétrifiés; une immobilité de statue; une douleur stupide; un regard hébété. Le malheureux tenait dans ses bras le cadavre d'une jeune fille à demi hors de l'eau ; sa poitrine nue saillait seule hors du courant; sa tête échevelée reposait sur les genoux de votre ami. Un petit poignard gisait à terre ; cette arme

n'était point teinte de sang : la lame même en était brillante. Quelques vignerons et laboureurs qui les premiers avaient de loin vu la scène et averti les magistrats, s'étaient peu à peu rapprochés, mais à distance, tant l'expression du visage d'Ephrem était féroce. Ce ne fut donc qu'avec de grandes précautions que le juge de paix et moi nous l'abordâmes. Mais contre notre attente, il n'opposa aucune résistance, et un moment je crus me trouver en face d'une seconde victime. Je fis soulever la jeune fille; quelques hommes s'emparèrent alors d'Ephrem; puis, ayant écarté les cheveux qui voilaient le visage de la morte et fait laver les traits recouverts en partie de vase et d'herbes, quelle ne fut pas mon épouvante quand je reconnus une pensionnaire du couvent, miss Alice elle-même.

Cette jeune fille avait été assassinée sans nul doute. Par qui? C'était là l'inconnu. Le médecin qui était venu nous rejoindre constata une plaie béante, courte, mais large et profonde, ouvrant le dos à la hauteur des épaules et d'où le sang mêlé d'écume suintait encore. L'expert en conclut que le poumon et le cœur avaient été perforés, que la mort avait dû être instantanée et qu'une pareille blessure ne pouvait avoir été faite qu'avec un couteau de cuisine.

Je fis transporter dans le chalet du jardin Alice et Ephrem que nous étendîmes sur le seul lit qui se trouvât dans la pièce. La supérieure du couvent arriva bientôt et, sur ses vives instances, j'envoyai quérir M. le curé à son presbytère. Notre étonnement grandit et monta à son comble, lorsque l'on revint nous dire que le doyen n'avait point passé la nuit au

presbytère, qu'il n'était pas à l'église et qu'on ne savait ce qu'il était devenu. A cette nouvelle, un frisson glacial, comme le pressentiment d'un drame sombre et inexplicable, glaça d'effroi tous les assistants, et je donnai l'ordre au brigadier de remonter la rivière et d'explorer avec ses hommes les oseraies, les buissons et les bosquets d'acacias qui bordent la Cléry jusqu'au Pont-Voûté.

Cependant, grâce aux soins intelligents du docteur, la vie revenait sensiblement sur le visage blême d'Ephrem : ses doigts raidis se détendirent; ses lèvres se colorèrent et ses yeux perdirent leur horrible fixité. Un son sortit de sa bouche : c'était comme le nom d'une personne que l'on appelle; mais sa voix était encore si faible que nous ne pûmes le distinguer. Sur l'ordre du médecin, nous levâmes le jeune homme et, ayant allumé un grand feu, nous le mîmes dans un fauteuil, la face tournée vers la fenêtre, les pieds et les jambes allongés à la flamme. Au bout de quelques minutes, il porta vivement la main à son front et chercha... C'était un tableau navrant. Nous entourions le malade en silence, masquant le lit autant que possible et faisant effort pour retenir nos larmes. L'on voyait qu'il se faisait sous ce cerveau un travail immense et que la raison d'un homme était en jeu. Tout à coup sa poitrine se souleva, ses lèvres frémirent et un flot de pleurs s'échappa de ses yeux gonflés. Il reconnut son médecin; il lui serra la main et lui dit « merci ! » à plusieurs reprises. Puis il se leva calme et imposant et, sans faiblir, au milieu de nous qui lui ouvrions passage, il marcha droit au lit, pencha sa tête sur le front de la morte, lui donna un

baiser, lui recouvrit les seins de sa mantille noire, et la fixant, il murmurait, à travers ses larmes et ses sanglots, ces seuls mots qui crispaient le cœur : « Alice ! ma pauvre Alice ! »

En ce moment nous entendîmes des cris partir de la terrasse du couvent. On accourt à la fenêtre du chalet ; l'on s'empresse, l'on regarde : c'étaient les pensionnaires qui bordaient le haut des murs, fixant et indiquant par leurs gestes et leurs cris d'épouvante je ne sais quelle masse informe, quels lambeaux de chair et de sang que des pêcheurs sortaient de l'eau et que l'on entrevoyait rouges et blancs à travers les mailles d'un filet. « Maria ! c'est Maria ! » s'écriaient quelques jeunes filles affolées de terreur. Je me transportai vers ces pêcheurs.

C'était une femme en effet que ce nouveau cadavre. Des débris de vêtements, un tronc avec des mamelles, une tête entourée de grands cheveux noirs et qui reposait déjà seule sur le pré, dans l'herbe humide qu'elle rougissait de sang, ne laissait plus aucun doute sur l'identité du sexe : c'était bien une femme et une femme dépecée. Le brigadier de gendarmerie, de son côté, apporta une corde qui dut servir à traîner le corps de la victime parmi les ronces et les cailloux du chemin, le couteau qui servit à dépecer le cadavre qu'une section oblique avait morcelé depuis l'épaule droite jusqu'à l'épaule gauche, en tranchant le cou et revenant par une courbe à la colonne vertébrale que l'assassin avait dû briser pour détacher la tête du tronc ; car l'on remarquait encore au bas des reins l'empreinte d'un genou et sur chaque omoplate le sillon profond des doigts de la main d'un homme. L'on

apporta aussi un paquet de vêtements à moitié brûlés; c'était une culotte de velours, un long fragment de soutane que l'humidité de la nuit avait préservé du feu, et, dans une des poches restée intacte, une hachette toute rouge et ébréchée au moyen de laquelle le curé avait déhanché une cuisse en déboîtant les os. Il y avait encore quelques lambeaux de chair sur des feuilles de saule. Le viol avait en outre précédé, accompagné ou suivi le crime de meurtre; l'expert, en effet, constata aux parties sexuelles une défloration récente; mais ce qui me parut plus hasardé, c'est qu'il fit d'abord remonter le premier acte ou essai de cette défloration à quelques jours. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, l'assassin avait assouvi sa brutale passion dans la nuit même du crime; la médecine eût-elle été impuissante à le découvrir dans les organes eux-mêmes, qu'il eût suffi, pour s'en convaincre, de voir les seins de cette infortunée jeune fille : dans sa fièvre de sang, dans la rage de sa lubricité, le prêtre immonde avait mordu le contour des mamelons; les dents du monstre y avaient laissé leurs traces furieuses. Quel était le mobile de ce double crime? Y avait-il passion? Y avait-il folie? Le prêtre s'était-il suicidé en se jetant dans le gouffre du Pont-Voûté où l'on avait retrouvé les vêtements du meurtrier? Pourquoi des deux jeunes filles Maria seule avait-elle subi les derniers outrages et la mutilation? Nous nous perdions en conjectures.

Dix heures sonnaient à la tour de Charles-le-Chauve, et le bedeau, encore ignorant de toutes ces choses. avait mis en branle la cloche la plus sonore; car la veille même, le doyen lui avait annoncé qu'il bénirait

un mariage à onze heures. En effet, du bord où nous étions, nous vîmes passer sur la route qui domine la rivière et les prés les futurs qui, unis par moi le jour précédent, se rendaient ce matin même à l'église. Les sons gais et naïfs des violons vibraient jusqu'à nous. C'était un bien douloureux contraste. M. le procureur impérial et M. le juge d'instruction arrivèrent à midi. — Trop tard, me dit le premier en me tendant un pli ministériel qui lui avait été remis quelques heures auparavant à son parquet. Je parcourus rapidement ces ordres transmis par M. le ministre de la justice, et tout ce mystère me fut alors éclairci. Malgré nos plus actives recherches, le corps du curé ne fut point retrouvé dans les eaux ; évidemment il est en fuite. A l'heure où je vous écris ces lignes, le télégraphe joue dans toutes les directions. Malheureusement nous n'avons pas la photographie de l'assassin. Il a pu prendre l'express de Lyon pour gagner Culoz ou Genève ; peut-être même est-il refugié dans quelque couvent. La justice informe.

M. Ephrem n'a pas voulu quitter d'une seconde le corps de miss Alice ; son état n'offre plus rien d'inquiétant ; le médecin a recommandé, vu la surexcitation nerveuse sous l'empire de laquelle il se trouve toujours, qu'on ne choquât en rien ses volontés ; aussi un courrier a-t-il été expédié à Paris pour ramener un spécialiste qui, dès demain, doit procéder à l'embaumement de la jeune victime, si douce et si aimée, et dont la mort a jusqu'ici respecté l'angélique beauté.

En même temps que cette lettre, je vous envoie une dépêche à Londres avec ordre de vous télégraphier partout où vous serez. Venez vite.

LETTRE LVII

De Joachim à Ellen

Verrières.

Sois sans inquiétude sur moi, ma chère Ellen. La traversée a été heureuse et c'est en arrivant ici que j'ai trouvé ta lettre qui m'y avait devancé. M. Elias Howe est mort, ou plutôt il s'est éteint subitement, me dis-tu, sans souffrance, sans crise, ignorant l'affreux malheur sous lequel nos âmes à nous succombent presque. Sa fin a été un sommeil : le plus doux, puisqu'il est sans cauchemar, sans réveil. Que dis-je ? il est mort ? Mais n'es-tu pas, toi mon Ellen, l'os de ses os, le sang de son sang, la chair de sa chair ? Il revit donc en toi ; c'est en toi qu'il s'est transformé. N'est-ce point là en effet le merveilleux secret de la Providence, la seule et véritable immortalité ? Celui-là seul périt qui a vécu dans la solitude, qui a résisté aux lois générales de la féconde et prévoyante nature ; celui-là seul meurt qui ne laisse point d'enfant. La reproduction des êtres est la barrière que Dieu a mise à leur destruction. Que ces pensées calment ta douleur filiale, et songe que peut-être tu portes dans ton sein

une autre créature qui vient de nous et bientôt prendra la place de celui qui n'est plus. Rappelle-toi, ma douce compagne, que tout se transforme, tout se succède, mais que rien ne s'anéantit. Oui : tu pleureras et tu pleureras longtemps notre sœur chérie; mais tu seras forte; chaque jour tu reprendras courage en songeant que je te reste et que bientôt je reviendrai dans tes bras. Longtemps nous parlerons d'elle; éternellement Alice vivra dans nos souvenirs. Selon ton pieux désir nous ne la cacherons pas en terre comme un objet d'horreur : nous lui élèverons un sanctuaire au sein même de notre demeure ; elle séjournera près de nous; sans cesse nous pourrons les voir elle et son père, mon propre bienfaiteur. Leurs visages augustes nous rappelleront leurs vertus; ils sembleront nous parler encore du fond de leurs cercueils; ils ne nous quitteront jamais.

Si tu voyais comme elle est belle encore! Rien n'est altéré dans ses admirables traits qui rayonnent divinement sous la glace transparente que j'ai fait poser sur le haut de la bière. Alice a été frappée au moment où elle souriait : ce sourire ébauché effleure encore ses lèvres! L'amour a pour ainsi dire survécu à la vie.

Jour et nuit, Ephrem et moi nous veillons sur notre chère défunte. Notre lit est près de la pièce mortuaire dont la porte reste ouverte durant notre sommeil; quelques lumières éclairent cette pièce où n'arrive que le silence, où ne règne que le recueillement. Que de fois, au lever du jour, j'y ai retrouvé mon pauvre ami qui ne sourit plus et qui, hélas! ne peut même plus pleurer. Sa douleur n'est pas de celles qui

se consolent. L'amour, le véritable amour ne se guérit pas. Il tue. Ephrem achève son livre de la vie de Jésus aux pieds du lit d'Alice, à la lueur de ces flambeaux lugubres qui forcent la raison à se rappeler qu'elle ne doit rien penser qu'elle ne puisse l'affirmer au seuil même de l'éternité, à cette heure solennelle où elle va disparaître sous les plis d'un linceul, s'éteindre au souffle du néant, ou bien retourner, flamme indestructible, à son éternel et primitif foyer : ce qui est, vous le savez, le secret de Dieu. Ce beau livre, que vous lirez un jour, mon ami l'a dédié, dans quelques lignes mélancoliques, au souvenir de celle qu'il a tant aimée. Je n'ai pu les parcourir sans les mouiller de mes pleurs. Il m'a dit hier que ses jours étaient comptés : il vivra jusqu'à ce que nous ayons vengé notre sœur. Cette tâche accomplie, il croit qu'alors il pourra mourir. Il m'a fait lui promettre de le placer auprès d'Alice tous deux dans un même cercueil ; « ce sera notre lit nuptial » a-t-il ajouté tristement.

Nous nous rendons à Paris dans deux jours. Lord et lady Borling m'ont écrit qu'ils accompagneraient eux-mêmes le corps d'Alice ; ils m'ont promis d'y veiller avec le plus grand soin jusqu'à Londres, où tu viendras le recevoir pour le conduire de là à Kœnilworth, puisque nos affaires commerciales vont nous retenir une année encore en Europe. C'est là qu'Ephren et moi nous irons te rejoindre.

10 heures. — Une dépêche qui m'arrive à l'instant m'apprend que l'assassin s'est enfui dans la haute Italie. On le croit dans les montagnes de Scoppello. En conséquence départ ce soir même. Ephrem m'accompagne. La lettre que je t'écrirai sera maintenant déci-

sive. Adieu, mon Ellen. Du courage ! L'adversité doit attendrir l'âme, mais non pas la briser ; nous pouvons être battus par la tempête, mais jamais nous ne devons faire naufrage. Je t'embrasse comme je t'aime. Adieu.

LETTRE LVIII

De Joachim à Ellen

Nous avons suivi le prêtre à la piste, depuis Altorf jusqu'à Bellinzona et de Bellinzona jusqu'à Scoppello; nous l'avons traqué jusqu'à la dernière habitation de ces gorges profondes ; c'est une pauvre hutte de pâtre. Je suis assis sur la pierre où l'assassin a bu et mangé il n'y a encore que quelques heures; il est armé, mais il ne se doute pas qu'on le poursuive. Nous nous lançons après lui : il ne peut plus nous échapper.

Nous atteignons bientôt un sentier de chèvre qui tourne et serpente par-dessus les torrents et les précipices ; ce sentier bifurque et paraît se rejoindre à un glacier dont les neiges reluisent plus haut à plusieurs centaines de mètres. Ephrem me presse la main, je l'embrasse ; il prend à droite et moi à gauche.

J'arrivais à peine sur le glacier que soudainement un coup de feu ébranle la montagne. « Au secours! » C'est la voix d'Ephrem qui m'appelle : elle est faible et stridente. J'y réponds par un cri terrible. Je m'élance par-dessus les crevasses qui me barrent le passage. Malédiction! mon pied glisse : je perds l'équilibre ; ma carabine se détache et roule en bondissant le long des fentes profondes du glacier. Au moment où je me relève, je vois sur un plateau étroit, au détour d'un rocher, le prêtre odieux, le lâche assassin : il est en face ; il est debout, le pistolet au poing. Il rit d'un rire sinistre en dirigeant l'arme sur ma poitrine. Quelques mètres nous séparent.

— « Ton frère est mort, me dit-il en saccadant ces effroyables mots. Mais celui que je hais, c'est toi : meurs à ton tour! »

Ephrem, pâle, ensanglanté, se dresse tout à coup derrière le rocher. Il tient dans ses mains crispées le poignard d'Alice, le poignard à la lame brillante qu'il a ramassé sur le bord de la rivière, le matin du meurtre. Son visage est effrayant : ses yeux lancent des éclairs fauves; ses lèvres sont serrées et aux deux coins de sa bouche mousse une écume blanche rougie d'un peu de sang.

Le prêtre ne peut le voir, absorbé qu'il est par l'attention qu'il me porte : car il me vise avec un sang-froid atroce. Un silence lugubre plane sur toute cette solitude, autour de ces trois hommes acharnés à se détruire.

Ephrem n'est plus qu'à deux pas du meurtrier d'Alice et de l'assassin de son père. La neige étouffe le bruit de sa marche. Il lève son arme. Trop tard ! Une

détonation formidable a retenti : mille échos la répètent. J'avais vu le mouvement du doigt pressant la détente; je me courbe; la balle siffle : un hurlement de douleur et de rage, un râle étouffé, un bruit lugubre de cadavre qui roule dans l'abîme, puis le silence le plus grandiose qui retombe sur ces déserts éternellement calmes. Le poignard d'Ephrem a frappé juste. Il était temps. — Épuisé de sang, de fatigues et d'émotion, mon malheureux ami s'est lourdement affaissé. C'est à peine, lorsque je m'approchai de lui, s'il eut la force de me serrer la main. Sa langue épaissie ne pouvait plus articuler aucun son. Il tournait vers moi ses yeux mourants, et moi-même, accroupi sur la neige, je le soutenais dans mes bras en couvrant son front pâle et froid de mes baisers et de mes larmes. De plus en plus la vie s'échappait avec le sang noir et fumant qui coulait à gros bouillons de la blessure que la balle du prêtre lui avait faite à la poitrine. Un dernier cri, un dernier nom : le nom d'Alice sortit encore de ses lèvres. Le râle affreux commença. Je ne pleurais plus : je souffrais trop. Une contraction affreuse bouleversa tout à coup les extrémités et la face; les yeux d'Ephrem tournèrent violemment dans leurs orbites; les narines se raidirent; quelques mots ou plutôt quelques sons bégayés roulèrent le long des lèvres, au bord de la bouche bleuie; le cœur une dernière fois bondit brusque et fort; un souffle suprême, le dernier soupir de la vie s'exhala : je le recueillis pieusement sur mes lèvres. Ephrem était mort..... mort, ce corps si jeune, si ardent où naguère encore débordaient et la vie et l'amour; mort, ce cœur que l'enthousiasme faisait battre; mort

aussi ce regard superbe qu'illuminait le feu du génie; morte elle-même l'invisible ouvrière de la pensée! De tout cela, plus qu'un cadavre inerte à mes pieds... plus que quelques pages dans ce portefeuille qui lui venait d'Alice et où il a fixé les plus charmants comme les plus mélancoliques souvenirs. O Ephrem ! ô mon ami! tes oreilles n'entendent plus nos soupirs; tes yeux ne voient plus nos larmes. Ton âme est-elle assez loin pour les ignorer ? Ame aimante! âme chérie! puisses-tu entrer dans la lumière des esprits! puisses-tu briller de tout leur éclat !... Hélas! vain espoir dont je me berce. L'immobile et imposante nature qui m'environne, ces torrents qui mugissent, ces gigantesques rochers qui sont muets, ces abîmes qui m'entourent et m'écrasent me rappellent tous à la vérité sévère qui s'impose : êtres contingents que nous sommes! il n'y a dans la nature, en dehors de la cause première, il n'y a de subsistant que ce qui ne vit point. La vie est le mode exceptionnel et fortuit des forces primordiales et matérielles. C'est la mort qui nous fait rentrer dans notre éternité. Oui, ô mon pauvre frère! ô mon seul ami! tu es bien là tout entier dans cette neige rougie. Si de toi quelque chose existait encore dans cet air que je respire, dans ce rayon de lumière qui m'enveloppe, serais-tu sourd à mon appel ? Les vagues mugissantes de ces torrents qui roulent sous ces glaces ne reviennent plus sur ces hauteurs solitaires d'où elles se précipitent; les limpides ruisseaux de ton beau pays de France ne reviennent plus jamais dans les plaines qu'ils ont fertilisés et embellis : tous les êtres vivants ne s'en vont-ils pas rouler dans le même abîme où disparaît

et s'engloutit l'individu ? Tous les hommes ne subissent-ils pas le même sort ? Il ne faut pas nous en étonner. Pourquoi donc nous en plaindre ?

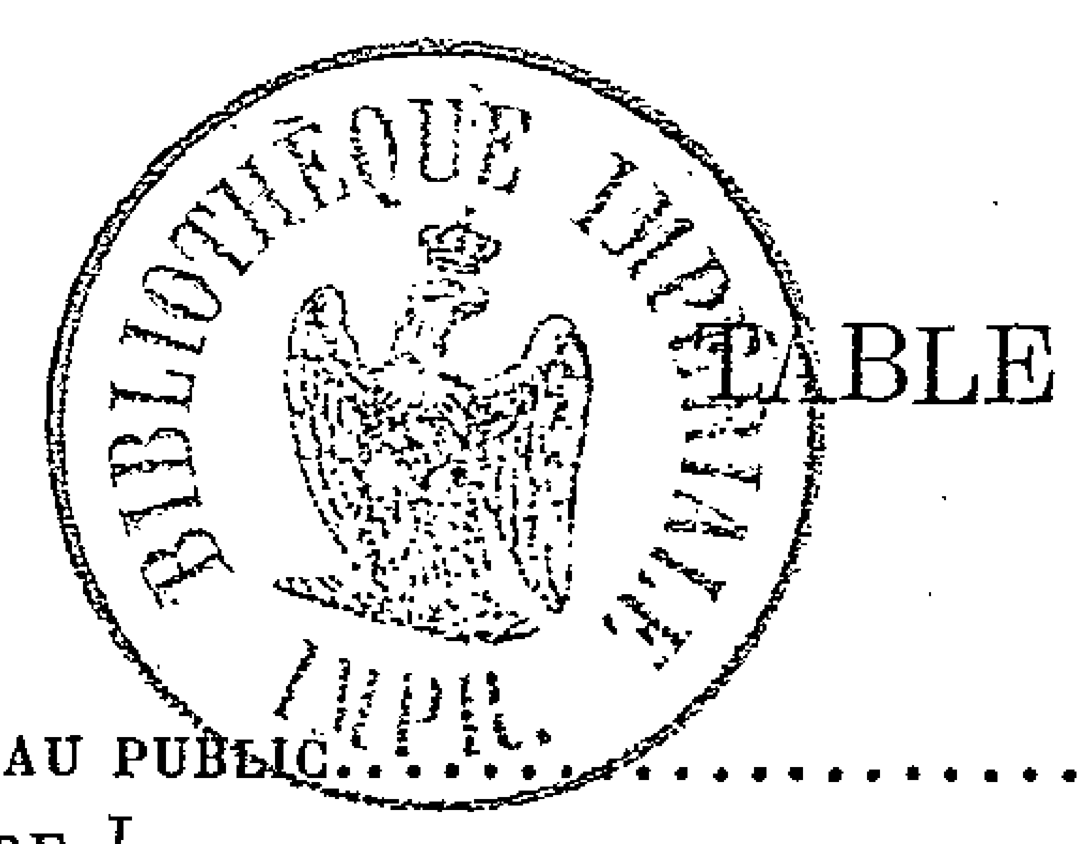
Oui, ma chère Ellen, de notre ami il ne subsistera que ses poésies, modification dernière et sublime de sa pensée dans sa fleur. Mais si ces pages doivent surnager un jour sur l'abîme du temps, elles seront comme un témoignage qu'en ce siècle de progrès matériel on eut encore l'instinct, le goût, la passion même du beau intellectuel; que les luttes de l'âme, les angoisses de l'esprit ont trouvé d'autres esprits, d'autres âmes où elles ont retenti douloureusement et trouvé plus d'une secrète et ineffable sympathie. Ce sont elles que j'ai recueillies dans ce désert horrible : on y verra l'accroissement de l'idée avec l'accroissement de la forme, le développement du cœur avec celui de l'intelligence; l'on croira avancer sur les traces du génie, le surprendre dans ses replis les plus secrets pour arriver comme lui sur ses hauteurs d'où l'on découvre de si sublimes choses : puis tout à coup on se heurtera sur un cadavre, aux débris d'une tombe. Y a-t-il rien de plus conforme à notre nature ?...

Le chevrier qui habite dans la montagne est venu me rejoindre avec son fils. Ils avaient entendu les coups de feu. Ils chargèrent le corps de mon malheureux ami sur leurs épaules; je marchais devant eux, un bâton à la main. Je sondais les sentiers et nous descendions ainsi de rochers en rochers. A la vue du lieu où Ephrem m'avait embrassé et quitté, je me mis à fondre en larmes, les montagnards y répondaient par des sanglots; la douleur ralentissait nos pas;

notre marche grave allait roulant dans le silence de ces glaciers mornes. Parfois les éperviers et les aigles criaient sur les rocs, au fond des abîmes. Un écho lugubre les répétait. On eût dit des chants funèbres, comme un chœur lointain de décédés. Bientôt nous vîmes quelques vautours passer au-dessus de nos têtes. Leur vol est pesant. L'un d'eux se pose sur une pointe de roc inaccessible. Il tient quelque chose sous ses griffes acérées ; des gouttelettes de sang ruissellent à chaque coup de bec qu'il donne en déchiquetant sa proie. Qu'est-ce qu'il dévore là avec tant d'acharnement ?... Il le retourne : ce sont des lambeaux d'entrailles encore palpitantes ; c'est un cœur d'homme. Cœur de prêtre impudique ; entrailles d'assassin : quel festin pour un vautour !

C'est donc fini ; c'est à jamais fini. Mon œuvre est faite. Les morts sont bien vengés.

FIN



TABLE

Avis au public.. I
Lettre I. — 1
II. — D'Ephrem à son père.................... 3
III. — Réponse.................................... 6
IV. — D'Ephrem à son frère.................... 9
V. — De Joachim à Ephrem.................... 16
VI. — Du curé de V..., à Ephrem.............. 25
VII. — De M. l'abbé X..., à Ephrem............ 29
VIII. — D'Ephrem à Joachim.................... 33
IX. — Du même.................................. 37
X. — De Joachim à Ephrem.................... 46
XI. — D'Ephrem à Joachim.................... 58
XII. — De Joachim à Ephrem.................... 63
XIII. — D'Ephrem à Joachim.................... 76
XIV. — De Joachim à Ephrem.................... 79
XV. — D'Ephrem à Joachim.................... 101
XVI. — D'Ephrem à Joachim.................... 106
XVII. — De Miss Ellen à Joachim................ 120
XVIII. — De Joachim à Ellen...................... 125
XIX. — De Joachim à Ellen...................... 140
XX. — Du confesseur d'Ephrem à Ephrem........ 147
XXI. — D'Ellen à Joachim...................... 150
XXII. — D'Alice à Ellen......................... 161
XXIII. — D'Ephrem à Joachim.................... 166
XXIV. — De Joachim à Ephrem.................... 173
XXV. — Réponse à la précédente................. 178
XXVI. — D'Ellen à Alice......................... 185
XXVII. — D'Alice à Ellen......................... 197
XXVIII. — D'Ellen à Alice. 212

XXIX. — De Joachim à Ephrem.................. 213
XXX. — D'Ephrem à Alice..................... 225
XXXI. — De Joachim à Ephrem.................. 234
XXXII. — Réponse............................ 237
XXXIII. — D'Alice à Ephrem.................. 240
XXXIV. — De Joachim à Ellen................. 246
XXXV. — De Joachim à M. Elias Howe.......... 247
XXXVI. — D'Alice à Ellen.................... 255
XXXVII. — D'Alice à Ephrem.................. 259
XXXVIII. — D'Ephrem à Alice................. 262
XXXIX. — Du prince de M., à Ephrem.......... 267
XL. — D'Ephrem à monseigneur l'évêque d'X.... 269
XLI. — D'Ellen à Ephrem..................... 281
XLII. — D'Ephrem à Joachim.................. 288
XLIII. — D'Ellen à Joachim.................. 295
XLIV. — D'Ellen à Joachim................... 298
XLV. — D'Ephrem à Alice..................... 300
XLVI. — D'Ellen à Joachim................... 301
XLVII. — D'Ellen à Alice.................... 302
XLVIII. — De la même........................ 306
XLIX. — D'Ephrem à Alice.................... 310
L. — D'Ephrem à Joachim..................... 314
LI. — D'Alice à Ephrem...................... 320
LII. — De Joachim à Ephrem.................. 332
LIII. — Du même au même..................... 338
LIV. — D'Ellen à Alice...................... 358
LV. — Fragments retrouvés dans les papiers d'Ephrem........................ 363
LVI. — Du maire de Verrières à Joachim H...... 367
LVII. — De Joachim à Ellen.................. 373
LVIII. — De Joachim à Ellen................. 376

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. A.-E. Rochette, boulevard Montparnasse, 72-80

DEGORCE-CADOT

LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue Bonaparte, 70 bis, à PARIS

ENVOI FRANCO

Contre demande accompagnée de mandats ou timbres-poste.

CATALOGUE GÉNÉRAL

TABLE

DES DIFFÉRENTES COLLECTIONS.

Le Musée littéraire illustré (journal) .... Page 2

Collection générale de Guides, pour tous pays .... Page 3

Collections d'Œuvres littéraires, à 3 francs .... Page 4

Bibliothèque de choix, à 1 fr. 50 c., format in-18 .... Page 6

— — — format in-8° .... Page 7

Collection Dégorce-Cadot, à 1 franc le volume .... Page 8

Publications historiques illustrées .... Page 11

Ouvrages illustrés en cours de publication .... Page 12

Bons Romans, in-4°, en séries illustrées .... Page 13

Bibliothèque libérale .... Pages 15 et 16



COLLECTION GÉNÉRALE DES GUIDES POUR TOUS PAYS

Indispensables aux Touristes, aux Malades et aux Voyageurs affairés.

PHILIPPS.

	fr.	c.
Les Monts d'Auvergne et le Bourbonnais	2	50
Ma guide	1	50
Les plages de la Méditerranée (stations d'hiver)	3	50
Vichy-Guide......Philipps..	1	50
Le tour de Bretagne. —....	2	50
Les Plages de l'Océan (de Biarritz à Saint-Malo).Philipps	2	50
A travers les Pyrénées..Philipps	2	50
Royan-Guide.....Philipps..	1	50
Arcachon-Guide......—....	1	50
Biarritz-Guide........—....	1	50
Nice-Guide......Philipps..	2	»

DE CONTY.

	fr.	c.
Paris en poche...de Conty..	4	»
Paris populaire......—....	2	50
Les bords du Rhin...—....	5	»
Les Côtes de Normandie...de Conty	2	50
Hollande et Belgique.....de Conty	2	50
Quinze Jours sur le Rhin..de Conty	2	50
Belgique en poche........de Conty	2	50
L'Oberland......de Conty..	2	50
Suisse et Grand-Duché de Bade..........de Conty..	2	50
Suisse française......—....	2	50
Alsace et Vosges......—....	2	50

PLAN DE PARIS.

	fr.	c.
Paris nouveau, gravé sur acier. Sur toile, reliure riche	4	»
Sur papier, reliure riche	2	50

COLLECTION GRAND IN-18 A 3 FR. LE VOLUME

Sœur X...

MÉMOIRES D'UNE RELIGIEUSE :
Le Couvent, 1re partie........ 1
La Mansarde, 2e et dernière partie........................ 1

Gustave Aymard.

Les Chasseurs mexicains, avec gravure........................ 1
Une Vendetta mexicaine, avec gravure........................ 1
Le Lion du Désert, avec gravure........................ 1
Les Fils de la Tortue, 2e édition, avec gravure................ 1
L'Araucan, 2e édition, avec gravure........................ 1

Berthet.

La Tour du Télégraphe........ 1

Madame S. Blandy.

Revanche de Femme.......... 1

Lehodey, traducteur, avec préface de **E. Legouvé.**

Don Juan (de lord Byron)...... 1

René D.

Le Roman d'un Séminariste.... 1

Madame Ratazzi (princesse Bonaparte Wyse).

Le Piége aux Maris, avec gravure........................ 1
Les Débuts de la Forgeronne, avec gravure................ 1
La Mexicaine, avec gravure.... 1
Le Chemin du Paradis......... 1
Si j'étais Reine! 1

Le Rêve d'une Ambitieuse.....
Florence ....

Adrien Robert.

Un Roi d'aventure............

E. Ruben.

Historiettes humoristiques.....

Stapleaux.

Le Roman d'un Fils...........

Victor Thiéry.

Ministre et Paysan, avec gravure........................

Verneuil.

Les petits Péchés d'une Grande Dame ....

Ernest Capendu.

Le Tambour de la 32e demi-brigade......................
Arthur Gaudinet..............
L'Hôtel de Niorre, avec gravures.
Le Roi des Gabiers, avec gravure........................
Une Reine d'Amour, avec gravure........................
Le Mât de Fortune, avec gravure........................
Pour un Baiser, avec gravure...
Les Coups d'Epingle..........
Marcof le Malouin............
Le Marquis de Loc-Ronan......
Surcouf......................
Les Rascals..................
Le Capitaine Lachesnaye.......
Les Secrets de Maître Eudes....
Le Baron de Grandair........
Les Grottes d'Etretat.........

Boysset.

Catéchisme du XIXe siècle, 3 fr. 50 c. 1

Marquis de Foudras.

L'Abbé Tayaut, avec gravure. . 1
Saint Jean Bouche d'Or, avec gravure 1
Les Misères dorées, avec gravure. 1
Une Vie aventureuse, avec gravure 1
Un Caprice royal, avec gravure. 1
Le Père la Trompette, avec gravure 1
La Vénus contemporaine :
1re SÉRIE : Veneurs, Chevaux et Chiens 1
2e SÉRIE : Passionnés et Excentriques 1
3e SÉRIE : Histoires bizarres, Pochades 1
Un Amour de Vieillard. 1
Tristan de Beauregard. 1
Les Veillées de Saint-Hubert. . . 1

Jules Claretie.

Un Assassin. 1
La Poudre au vent 1

Delvau.

Mémoires d'une honnête Fille. . 1

Jules Favre.

Deux Sessions législatives, avec avant-propos, et préface. 1

A. de Gondrecourt.

Le Rubicon, avec gravure 1
Le Sergent la Violette, avec gravure 1
Le Secret d'une Veuve, avec gravure 1
Les Jaloux, avec gravure. 1
Le Général Chardin, avec gravure. 1

Emmanuel Gonzalès.

Mémoires d'un Ange. 1
Le Bain de mademoiselle de Béjarry. 1

Henry de Kock.

Comment aimait une Grisette, avec gravure. 1
Folies de Jeunesse, avec gravure. 1
Les Treize Nuits de Jane (4e édition), avec gravure. 1
Les Hommes volants, avec six gravures. 1

Paul de Kock.

La Famille Braillard 2
La Demoiselle du cinquième. . . . 2
La Bouquetière du Château-d'Eau 2
Madame de Montflanquin. 2
Paul et son Chien. 4
Les Etuvistes 4
Monsieur Choublanc. 1

Alexandre de Lavergne.

Le Lieutenant Robert. 1
Epouse ou Mère. 1

Luc Chardall.

Geneviève la Rouge, avec gravure 1

Francis Magnard.

La Vie cléricale (l'abbé Jérôme). 1

Méry.

La Prima Donna, précédée du *Bonheur des Grands Artistes*, avec gravure. 1

Victor Perceval.

La Contessina, avec gravure. . . 1

BIBLIOTHÈQUE DE CHOIX A 1 FR. 50 C. LE VOLUME

LITTÉRATURE. — ACTUALITÉS

Jules Claretie, Oscar Comettant, etc.

L'Habit d'Arlequin 1

Oscar Comettant.

De haut en bas (Ascensions et Impressions pyrénéennes)..... 1
De Paris à quelque part....... 1

Delvau.

Les Plaisirs de Paris.......... 1

De Janzé (Baron).

Chemins de Fer : Accidents.... 1

Liouville et Rousseau.

Commentaire juridique et pratique de la loi militaire....... 1

De Foudras (Marquis).

Les Deux Couronnes........... 1

Marais.

L'École et la Liberté ! avec préface d'*Eugène Pelletan*...... 1

Monselet.

Les Premières Représentations célèbres 1

Félix Mornand.

Garibaldi..................... 1

Pouyer-Quertier.

Le Fond des Choses.......... 1

Georges Pradel.

Plaisir d'Amour............... 1

Reymond (William).

Les Prussiens................. 1

Jules Simon.

L'Instruction populaire en France 1

J. Simoney.

L'Avortement de 1789......... 1

Le Tasse.

La Jérusalem délivrée 1

Thiers.

La Liberté de la Presse, in-8°.. 1

Thiers et Pouyer-Quertier.

La Vérité sur le Régime économique de la France.......... 1

De Wailly (Jules).

Mémoires d'un Vieil Homme à bonnes fortunes............ 1

FORMAT IN-8° A 1 FR. 50 C. LE VOLUME

Amédée Achard.

Nelly........................ 2

Comtesse d'Ash.

L'Écran........................ 1
Mademoiselle de la Tour du Pin. 2
La Marquise de Parabère....... 2

Alexandre Dumas.

Le Lièvre de mon Grand-Père.. 1
Le Chasseur de Sauvagines..... 2
Une Vie artiste................ 2
Mille et un Fantômes.......... 2
Quinze jours au Sinaï.......... 2

Alexandre Dumas fils.

Le Docteur Servans............ 2

Féval (Paul).

Aimée.......................... 2
Le Tueur de Tigres........... 2

Théophile Gautier.

Jean et Jeannette.............. 2

Léon Gozlan.

La Marquise de Belverano..... 2

Bibliophile Jacob.

La Dette de Jeu............... 2

Alphonse Karr.

La Pénélope normande......... 2

Paul de Kock.

Un Monsieur très-tourmenté.... 2
L'Amour qui vient............ 2

Jules Lacroix.

Histoire d'une Grande Dame.... 2

Marco Saint-Hilaire.

Le Duc d'Enghien............. 2

Paul Meurice.

Louspillac et Beautrubin....... 2

Saintine.

Les Trois Reines.............. 2

Georges Sand.

Adriani........................ 2
Lucrezia Floriani.............. 2
Teverino...................... 2

Jules Sandeau.

Milla.......................... 1

COLLECTION DEGORGE-CADOT A 1 FR. LE VOLUME

Madame V. Ancelot.

Laure........................ 1
Un nœud de ruban............ 1
Gabrielle.................... 1
Georgine..................... 1
La Fille d'une joueuse........ 1

Anonymes.

Armand....................... 1
Souvenirs d'une actrice........ 1
Mémoires secrets de Roquelaure. 4
Les Cimetières de Paris........ 1

Ch. Barbara.

Histoires émouvantes.......... 1

Louis Beaufils.

Les Secrets du hasard.......... 1

Léon Beauvallet.

Rachel....................... 1

Élie Berthet.

La Bête de Gévaudan.......... 2
Le château de Montbrun....... 1
Les Mystères de la Famille..... 1
Une maison de Paris.......... 1
Le Roi des Ménétriers......... 1
L'Oiseau du Désert........... 1
L'Etang de Précigny.......... 1
Le Garde-Chasse.............. 1

Ernest Billaudel.

Par-dessus le mur............ 1
La Tête coupée............... 1
Histoire d'un Trésor.......... 1
Un mariage légendaire........ 1

Albert Blanquet.

Les amours de d'Artagnan..... 2

Jules Boulabert.

La Fille du Pilote............. 3
Les Catacombes sous la Terreur. 2
Le Fils du Supplicié.......... 2
La Femme bandit............. 4
Les Amants de la baronne..... 2

Frédéric Bouyer.

L'Amour d'un monstre........ 1

Jean Bruno.

La Reine des Pieuvres........ 1

Jules Cauvain.

Le voleur du diadème......... 2

Ernest Capendu.

Le Pré Catelan............... 4
Mademoiselle la Ruine........ 2
Les Mystificateurs........... 1
Les Colonnes d'Hercule........ 1
Le Chasseur de Panthères..... 1

Champfleury.

Succession Lecamus.......... 1

Chardall.

Les Vautours de Paris......... 2
Le Bâtard du roi.............. 1
Jarretières de Madame de Pompadour..................... 1

Cortambert.

Impressions d'un Japonais en France.................... 1

Charles Deslys.

Le Canal Saint-Martin........ 2
Simples récits............... 1
L'Aveugle de Bagnolet........ 1
Le Mesnil au Bois............ 1
La Jarretière rose............ 1
Les Compagnons de minuit.... 1

Diderot.

Le Neveu de Rameau......... 1

Benjamin Dulac.

Eugène Baslin................ 1

Alexandre Dumas.

Vie et aventures de la princesse de Monaco...................... 2
Mémoires d'un Policeman...... 1

Alexandre Dumas fils.

Sophie Printemps............... 1
Tristan le Roux............... 1

Paul Duplessis.

Une Fortune à faire........... 1
Juanito le Harpiste............ 1
Les Peaux-Rouges............. 1
Le Batteur d'Estrade.......... 2
Les Mormons.................. 2
Les Etapes d'un Volontaire. ... 4
L'illustre Polinario............ 1
Un Monde inconnu............ 1
Aventures mexicaines......... 1
Les Grands-Jours d'Auvergne.. 4
La Sonora 2
Les Boucaniers................ 4

Paul Féval.

La Louve...................... 2

Octave Féré.

Bergère d'Ivry................. 2

Fabre d'Olivet.

Le Chien de Jehan de Nivelle... 1

Marquis de Foudras.

Madame Hallali................ 1
Lord Algernon................. 2
Un Caprice de Grande Dame... 3
Soudards et Lovelaces......... 1
Un Capitaine de Beauvoisis.... 2
Les Gentilshommes chasseurs.. 1
Jacques de Brancio............ 2
La comtesse Alvinzi........... 1
Madame de Miremont........... 1

A. de Gondrecourt.

Mademoiselle de Cardonne..... 1
Le Légataire................... 1
Le Chevalier de Pampelonne... 2
Le Baron la Gazette........... 2
Les Péchés mignons............ 2
Un Ami diabolique............. 1
Le Bout de l'oreille........... 3
Le Dernier des Kerven......... 2
Médine........................ 2

E. Guillemot.

Léon Dervieux................ 1
L'Ecole de la Médisance, de Sheridan (trad.)............ 1
Hamlet, de Shakespeare (trad.). 1

Henry de Kock.

L'Auberge des Treize Pendus... 2
L'Amant de Lucette........... 1
La Tigresse................... 1
Les Mystères du Village....... 2
La Dame aux Emeraudes...... 1
Brin d'Amour.................. 1
Les Femmes honnêtes......... 1
La Tribu des Gêneurs......... 1
Minette....................... 1
Les Amoureux de Pierrefonds.. 1

Opposition (Députés de l').

La loi sur le droit de réunion appréciée.................... 1

De la Landelle.

Les Iles de glace.............. 2
Les Femmes à bord........... 1
Les Géants de la mer......... 4

De Lacretelle.

Le Colonel Jean............... 1

Alexandre de Lavergne.

La Duchesse de Mazarin....... 1
La Pension bourgeoise......... 1
La Recherche de l'Inconnue.... 1
Le comte de Mansfeldt......... 1

André Léo.

Jacques Galeron............... 1
Une Mère de famille à M. Duruy (in-8°)................ 1

Magnin, député de la Côte-d'Or.

Armée et Finances............ 1

Charles Maquet.

Les Orages de la vie.......... 1

Louis de Montchamp.

La Jolie Fille du Marais....... 1

Xavier de Montépin.

La Perle du Palais-Royal...... 1

La Fille du Maître d'école..... 1
Le Compère Leroux.......... 1
Un Brelan de Dames.......... 1
Les Valets de Cœur.......... 1
Sœur Suzanne.............. 2
La Comtesse Marie.......... 2
L'Officier de fortune.......... 2
La Sirène................. 1
Viveurs d'autrefois.......... 1
Les Amours d'un Fou......... 1
Pivoine.................. 1
Mignonne................. 1
Geneviève Galliot.......... 1
Les Chevaliers du Lansquenet.. 4
Les Viveurs de Paris.......... 4
Les Viveurs de Province....... 3

Alexis Meunier.

Le Comte de Soissons......... 1

Victor Perceval.

Béatrix. 1
Un Excentrique.............. 1
Un Amour de Czar........... 1
La plus laide des Sept....... 1
La Pupille du Comédien....... 1

Louis Noir.

Jean Chacal................ 1
Le Coupeur de têtes.......... 3
Puebla................... 1
Le Lion du Soudan........... 2
Mexico.................. 1
En Crimée................ 1
Sous la Tente.............. 1

Léon Pallu.

Six mois à Eupatoria......... 1

Maximilien Perrin.

Mémoires d'une Lorette....... 1
Le Bambocheur.............. 1

De Peyremale.

Était-il fou?................ 1

Benjamin Pifteau.

Une bonne fortune de François Ier.................. 1

Bénédict Révoil.

Chasses et Pêches de l'autre Monde................. 1

Jules de Rieux.

Ces Messieurs et ces Dames.... 1

Adrien Robert.

Jean qui pleure et Jean qui rit. 1
Les Diables roses............ 1
Léandres et Isabelles......... 1

Rouquette.

Ce que coûtent les Femmes.... 1

Rouquette et Fougeaud.

Les Drames de l'Amour........ 1

Rouquette et Moret.

Le Médecin des Femmes....... 2

Angelo de Sorr.

Les Inutiles................ 1

Victor Thiéry.

Les Gens de notre âge......... 1
La Dame au pistolet.......... 1

PUBLICATIONS HISTORIQUES ILLUSTRÉES

Le P. Maimbourg.

Histoire universelle des Croisades.................... 6 »

Garnier-Pagès.

La Chute de la Royauté.... 2 »
Le Vingt-Quatre Février.... 2 »
Le Gouvernement provisoire. 2 »
Les Finances de la République.................... 2 »
Elections sous la République 2 »

Dulaure.

L'Invasion des Alliés (1814). 1 »
Les Cosaques à Paris (1814-1815)....... .... 1 »
Les Cent-Jours............. » »
Waterloo.................. » »
La Chute de l'Empire ...... » »

Le Tasse.

La Jérusalem délivrée...... 2 »

Auguste Maquet.

Histoire de la Bastille. Très-fort volume de 800 pages. 9 »

OUVRAGES ILLUSTRÉS EN COURS DE PUBLICATION

Garnier-Pagès.

Histoire de la Révolution de 1848. 10 séries à 1 fr. ou 2 forts volumes à 5 fr. l'un. 10 »

Auguste Maquet.

Le Donjon de Vincennes, par séries de 5 livraisons à... 0 50

Pierre Zaccone.

Histoire des Bagnes, 18 séries de 5 livraisons à......... » 50
Un très-fort volume....... 9 »

Louis Noir.

Les Guerres de mon temps. Par livraisons à 10 centimes et séries à 1 franc.

Dulaure.

Histoire de la Restauration (de 1814 à 1830). Par livraisons à 10 c. et séries de 10 livraisons à 1 fr. (1)

N. B. — Dès le cours de 1869, ces ouvrages seront terminés; ils se vendront en volumes ou en séries.

(1) Cette publication, éminemment libérale, obtient un succès aussi grand que légitime.

L'étude et la connaissance exacte de l'histoire de la Révolution est d'une nécessité absolue pour apprécier convenablement les hommes et les faits contemporains.

Pour qui connaît les opinions de l'auteur, il est inutile d'ajouter que l'œuvre de *Dulaure* répond bien aux besoins et aux aspirations de son époque : *Démocratie et Liberté!*

15 séries à 1 fr. ou 3 vol. à 5 fr.

COLLECTION DES

BONS ROMANS ILLUSTRÉS, FORMAT IN-4°

fr. c.

Le Tasse.

La Jérusalem délivrée...... 2 »

Madame Ancelot.

Georgine.................. 1 »
Laure ou les jeunes femmes de Paris.................. 1 »
Fille d'une joueuse......... 1 »

Anonyme.

Mémoires secrets du duc de Roquelaure.............. 4 »

Henri Augu.

Montgommery.............. » 50

Elie Berthet.

Le Château de Montbrun.... 1 »

Jules B ulabert.

La femme bandit.......... 3 »
Le Fils du Supplicié........ 1 50
La Fille du Pilote.......... 2 50
Les Catacombes sous la Terreur.................. 1 50
Les amants de la Baronne... 1 50

Ernest Capendu.

Mademoiselle la Ruine...... 1 50
Le Pré Catelan............. 1 »
Surcouf.................... 1 50

Chardall.

Les vautours de Paris...... 1 50

Xavier de Montépin.

Les Viveurs de Province.... 2 »
La Sirène.................. » 50
L'Amour d'une Pécheresse.. » 50

fr. c.

Marie Lagarde............. » 50
La Perle duPalais-Royal... 1 «

Charles Deslys.

Jarretière rose............. » 50
Le Mesnil au bois.......... » 50
Le Canal Saint-Martin...... 1 50
L'Aveugle de Bagnolet...... » 50

Paul Duplessis.

Batteur d'Estrade.......... 2 50
Les Boucaniers............. 2 50
Maurevert l'Aventurier...... 2 »
Les Étapes d'un Volontaire.. 2 50

Octave Féré.

La Bergère d'Ivry.......... 1 50

Marquis de Foudras.

La Comtesse Alvinzi....... 1 »

A. de Gondrecourt.

Le dernier des Kerven...... 1 50
Les Péchés Mignons........ 2 »
Les Jaloux................ 1 50

Constant Guéroult.

La Pie Voleuse............ » 50

G. de la Landelle.

Les Iles de glace........... 1 50

Labourieu.

L'Ouvrier gentilhomme..... 1 »

Méry.

Un Carnaval à Paris........ 1 »

Henry de Kock.

Les Amoureux de Pierrefonds.................. » 50

	fr.	c.
L'Auberge des Treize Pendus	1	50
Une Tigresse	1	»
Les Mystères du Village	1	»
L'Amant de Lucille	»	50

Alexis Meunier.

Le comte de Soissons	1	»

L. de Montchamp.

La jolie Fille du Marais	»	50

Louis Noir.

Jean Chacal	1	»

Fabre d'Olivet.

Le Chien de Jehan de Nivelle	1	»

Victor Perceval.

La plus Laide des Sept	1	»
Un Amour de Czar	»	50
Béatrix	»	50
Un Excentrique	»	50
Blanche	»	50

Maximilien Perrin.

	fr.	c.
Mémoires d'une Lorette	1	»
Le Bambocheur	1	»

Peyremale.

Était-il fou ?	»	50

J. de Rieux.

Ces Messieurs et ces Dames	1	»

Rouquette et Moret.

Le Médecin des Femmes	1	50

J. Rouquette et Fourgeault.

Les Dames de l'Amour	1	»

Ponson du Terrail.

Un Crime de Jeunesse	1	»

Pierre Zaccone et Rouquette.

Les Rôdeurs de Nuit	1	50

BIBLIOTHÈQUE LIBÉRALE

D. Bancel, ancien représentant du peuple.

Les Révolutions de la Parole, très-fort vol. . . . . fr. c. 6 »

Jules Favre, Pelletan, Picard, Jules Simon, etc., députés de l'Opposition.

La Loi militaire combattue, avec le texte de la loi. . . . 1 50
La Loi de la Presse discutée, avec le texte de la loi. . . . 1 50
Le Droit de Réunion apprécié, avec le texte de la loi. 1 »

Boysset, ancien représentant du peuple.

Le Catéchisme du XIXe siècle. . 3 50

Jules Favre.

Deux Sessions législatives, avec avant-propos. 3 50

Garnier-Pagès.

Histoire de la Révolution de 1848, 2 forts volumes illustrés. 10 »

Gellion Danglar.

Ce qu'on dit au village. . . . . » 75

André Léo. fr. c.

Une Mère de famille à M. Duruy. 1 »
André Galéron. . . . . 1 »

Aug. Marais.

L'École et la Liberté, avec préface de M. Pelletan. . . . 1 50

Félix Mornand.

Garibaldi. 1 50

Ernest Picard.

Le Corps Législatif jugé par lui-même, 1 vol. 1 50

Pouyer-Quertier.

Le Fond des Choses. 1 50

Jules Simon et Carnot.

L'Instruction populaire. . . . 1 50

Thiers.

La Liberté de la Presse. 1 50

Sœur X.

Mémoires d'une Religieuse :
Le Couvent (1re partie). 3 »
La Mansarde (2e partie). 3 »

René D...

Le Roman d'un Séminariste. 3 »

Voir d'autre part la suite de la *Collection libérale*.

COLLECTION DE BROCHURES-CONFÉRENCES ET ACTUALITÉS

à 50 centimes.

Jules Favre.

De l'Influence des mœurs sur la littérature........... 0 50
Ce que veut Paris.......... 0 50
L'Enseignement populaire... 0 50
L'Amour de sa profession... 0 50
Les Libertés intérieures..... 0 50
La question algérienne..... 0 50

Jules Simon.

Le Devoir.................. 0 50
le Réformes à opérer dans L'organisation des Conseils de Prud'hommes......... 0 50
Paris aux Parisiens........ 0 50
La Famille................. 0 50
Peuple, instruis-toi !........ 0 50

Bancel.

Le Théâtre de Corneille..... » 50

Laboulaye, de l'Institut.

Le Progrès................. » 50

Jules Claretie.

La Lanterne aux Parisiens (de Camille Desmoulins)... 0 50

Saint-Marc Girardin, de l'Académie française.

Le Public français.......... 0 50

Jules Levallois.

La Petite Bourgeoisie....... 0 50
La Cause de la cherté...... 0 50
Des Prolétaires à la Chambre. 0 50

Legouvé, de l'Académie française.

Les Fils d'aujourd'hui...... 0 50

Pelletan.

Le Travail au XIXe siècle... 0 50
La Femme.................. 0 50

Augustin Cochin.

Abraham Lincoln.......... » 50

Maze. (le professeur.)

La République des États-Unis d'Amérique........... » 50

Léon Chatteau.

Le Président Ulysse Grant.. » 50

A. Descottes.

Le Bon Sens campagnard (à-propos électoral).......... 0 50

André Rousselle.

Aux Ecoles !............... » 50

Vor Lefèbre.

Nos Campagnes. — Leurs besoins.................... 0 50

Ch. Boysset.

Guide des Électeurs, avec texte explicatif des lois et documents sur la matière.. 0 50

Louis Jourdan.

Le Droit des Minorités...... 0 50

Thiers.

Discours sur la Presse (édition populaire).......... 0 50

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

Paris. — Imp. A.-E. Rochette, boulevard Montparnasse, 72-80